

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

1084

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

1922



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11



1122083

DC

2

S73

1922

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1922.

MM. J. TOUTAIN,	Président.
J.-J. MARQUET DE VASSELLOT,	Premier Vice-Président.
le comte DE LOISNE,	Deuxième Vice-Président.
V. CHAPOT,	Secrétaire.
L. MIROT,	Secrétaire adjoint.
M. ROY,	Bibliothécaire-Archiviste.
G. ESPINAS,	Trésorier.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. H. OMONT.
M. PROU.
É. MICHON.
H. MARTIN.
L. SERBAT.

**Membres de la Commission de publication
des METTENSIA**

MM. E. BABELON.
H. OMONT.

MM. R. CAGNAT.
A. BLANCHET.

Membres de la Commission des Fonds.

MM. H. STEIN.
Cl. PALLU DE LESSERT.
J. MAURICE.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES

Au 10 Avril 1922.

MM.

1. SCHLUMBERGER (Gustave), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Montaigne, 29 (viii^e) (7 février 1877-8 mars 1912 — *Boutaric-Longnon*).
2. GAIDOZ (Henri), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (vi^e) (7 novembre 1877-5 février 1913 — *Renier-Saglio*).
3. DUCHESNE (Mgr Louis), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École française de Rome, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Jules-Chaplain, 2 (vi^e), et à Rome, au Palais Farnèse (3 décembre 1879-1^{er} mai 1918 — *Deloche-Perrot*).
4. ROUGÉ (le vicomte Jacques DE), au château de Bois-Dauphin, par Précigné (Sarthe) (5 juillet 1882-5 juin 1918 — *Quicherat-Thédenat*).
5. BABELON (Ernest), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, professeur au Collège de France, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue de Verneuil, 30 (viii^e) (7 avril 1886-3 mars 1920 — *Passy-Guiffrey*).
6. HOMOLLE (Théophile), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des

MM.

beaux-arts), administrateur général de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue des Petits-Champs, 8 (II^e) (4 mai 1887-3 mars 1920 — *Rayet-Ravaisson*).

7. DURRIEU (le comte Paul), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur honoraire au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Malakoff, 74 (XVI^e) (7 mars 1888-3 mars 1920 — *Ch. Robert-Héron de Villefosse*).

8. OMONT (Henri), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général des bibliothèques, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), rue Raynouard, 17 (XVI^e) (9 janvier 1889-13 avril 1921 — *Bordier-Lasteurie*).

9. BAYE (le baron DE), ✱, membre de la Commission des monuments historiques, section des monuments préhistoriques, avenue de la Grande-Armée, 58 (XVII^e) (3 avril 1889-1^{er} mars 1922 — *Aubert-Bapst*).

10. DELABORDE (le comte H.-François), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'École des chartes, rue de Phalsbourg, 14 (XVII^e) (4 février 1891-5 avril 1922 — *Guérin-Heuzey*).
-

LISTE

DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

HONORAIRES

Au 10 Avril 1922.

MM.

1. OUVAROFF (la comtesse), présidente de la Société archéologique de Moscou, à Moscou (8 avril 1893).
2. LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), à Rome, palazzo Lovatelli, piazza Campitelli (7 juin 1893).
3. PIRENNE (Henri), O. ✱, associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand, à Gand, rue Neuve-Saint-Pierre, 132 (6 janvier 1909).
4. BILSON (John), vice-président du Royal archaeological Institute, membre du conseil de la Société des Antiquaires de Londres, à Hesse, Yorkshire (6 mars 1912).
5. CANTARELLI (Luigi), professeur à l'Université de Rome, à Rome, via Principe Umberto, 132 (6 mars 1912).
6. CUMONT (Franz), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels de Bruxelles, à Rome, Corso d'Italia, 19, et à Paris, boulevard de Courcelles, 3 (4 juin 1919).
7. BELIC (Mgr), conservateur et directeur du Musée de Spalato, à Spalato (4 juin 1919).
8. FROTHINGHAM (Arthur L.), Jr., professeur d'archéologie et d'histoire à l'Université de Princeton, New-Jersey (4 juin 1919).
9. FIGUEIREDO (José DE), directeur du Musée national des beaux-arts à Lisbonne, et à Paris, 69, avenue d'Antin (VIII^e) (4 juin 1919).
10.

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 10 Avril 1922.

MM.

1. MARTHA (Jules), O. ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Bagneux, 16 (vi^e) (4 février 1891 — *Perrot*).
2. PROU (Maurice), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École des chartes, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), rue Madame, 75 (vi^e) (6 mai 1891 — *Nicard*).
3. CAGNAT (René), O. ✱, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, au Palais de l'Institut, rue Mazarine, 3 (vi^e) (6 janvier 1892 — *Flouest*).
4. MICHON (Étienne), ✱, conservateur du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 26 (vii^e) (9 janvier 1895 — *de Laurière*).
5. LAFAYE (Georges), ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 126 (vi^e) (9 janvier 1895 — *Guillaume*).
6. BLANCHET (Adrien), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Biblio-

MM.

- thèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Émile-Augier, 10 (xvi^e) (11 décembre 1895 — *de Montaignon*).
7. GIRARD (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue du Cherche-Midi, 55 (vi^e) (9 décembre 1896 — *Courajod*).
8. LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), ✱, professeur à l'École des chartes, directeur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue de Phalsbourg, 13 (xvii^e) (13 janvier 1897 — *Prost*).
9. ENLART (Camille), ✱, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, place de Breteuil, 8 (xv^e) (3 mai 1899 — *Read*).
10. MARTIN (Henry), O. ✱, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1 (iv^e) (5 juillet 1899 — *Duplessis*).
11. TARDIF (Joseph), docteur en droit, cité Vaneau, 8 (vii^e) (5 juillet 1899 — *Heuzey*).
12. MONCEAUX (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, à Antony (Seine), rue de Verrières, 47 (13 juin 1900 — *Saglio*).
13. STEIN (Henri), ✱, conservateur aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Gay-Lussac, 38 (v^e) (13 juin 1900 — *Longnon*).
14. CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), docteur en droit, rue de Vaugirard, 23 (vi^e) (9 janvier 1901 — *Berger*).
15. MÉLY (Fernand DE), rue de la Trémoille, 26 (viii^e) (4 février 1903 — *de la Noë*).

MM.

16. MAURICE (Jules), rue Vaneau, 15 (vii^e) (4 février 1903 — *Müntz*).
17. TOUTAIN (Jules), *, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, professeur à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Four, 25 (vi^e) (3 février 1904 — *U. Robert*).
18. MAZEROLLE (Fernand), conservateur du Musée et des Archives de la Monnaie, à la Direction générale des monnaies et médailles, quai Conti, 11 (vi^e) (1^{er} mars 1905 — *Mowat*).
19. MARQUET DE VASSELOT (Jean-J.), conservateur adjoint du département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Marignan, 19 (viii^e) (1^{er} mars 1905 — *Guiffrey*).
20. LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), docteur en droit, rue de Marignan, 25 (viii^e) (4 avril 1906 — *Rey*).
21. MÂLE (Émile), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Navarre, 11 (v^e) (6 juin 1906 — *Thédenat*).
22. ESPÉRANDIEU (le commandant Émile), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Clamart, avenue Victor-Hugo, 208 (4 juillet 1906 — *Molinier*).
23. VITRY (Paul), *, conservateur du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, avenue des Sycomores, 16 bis (xvi^e) (9 janvier 1907 — *Bouchot*).
24. LAUER (Philippe), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, boulevard Jules-Sandeau, 25 (xvi^e) (5 décembre 1907 — *Beurlier*).

MM.

25. D'ALLEMAGNE (Henry), ✱, archiviste paléographe, rue des Mathurins, 30 (viii^e) (1^{er} avril 1908 — *Hauvette*).
26. ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), au château de Picomtal, par Embrun (Hautes-Alpes) (3 juin 1908 — *de Boislisle*).
27. CHÉNON (Émile), ✱, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30 (v^e) (1^{er} juin 1910 — *d'Arbois de Jubainville*).
28. ESPINAS (Georges), ✱, attaché au ministère des Affaires étrangères, boulevard Saint-Germain, 198 (vii^e) (1^{er} mars 1911 — *de Vogüé*).
29. PRINET (Max), directeur à l'École pratique des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Versailles, rue d'Anjou, 10 (1^{er} mai 1912 — *Schlumberger*).
30. BATIFFOL (Mgr Pierre), chanoine titulaire de Notre-Dame, rue Cujas, 2 (v^e) (15 février 1913 — *Ruelle*).
31. ROY (Maurice), ✱, conseiller référendaire à la Cour des comptes, avenue Rapp, 20 (vii^e) (7 mai 1913 — *Gaidoz*).
32. CHAPOT (Victor), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Genève, place du Panthéon, 6 (v^e) (4 février 1914 — *de Lasteyrie*).
33. SERBAT (Louis), archiviste paléographe, rue de Chateaubriand, 8 (viii^e) (4 février 1914 — *de La Tour*).
34. MIROT (Léon), ✱, archiviste aux Archives nationales, à Versailles, rue Royale, 75 (6 février 1918 — *Valois*).
35. MARTROYE (François), à Paris, boulevard Saint-Germain, 131 (vi^e) (6 février 1918 — *Collignon*).
36. DIMIER (Louis), agrégé de l'Université, à Paris, rue des Filles-du-Calvaire, 17 (iii^e) (5 juin 1918 — *Ravaisson-Mollien*).
37. DIEUDONNÉ (Adolphe), conservateur adjoint au département des médailles et antiques de la Bibliothèque

MM.

nationale, à Suresnes, rue Guillaume-Lenoir, 7 (11 décembre 1918 — *Vte de Rougé*).

38. DESHOULIÈRES (François), directeur adjoint de la Société française d'archéologie, au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, Cher, et à Paris, rue de la Tour, 49 (xvi^e) (11 décembre 1918 — *Mgr Duchesne*).
39. FOURNIER (Paul), O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, avenue de Breteuil, 71 (xv^e) (4 juin 1919 — *Bapst*).
40. BOINET (Amédée), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, boulevard Raspail, 286 (xiv^e) (14 avril 1920 — *Babelon*).
41. LABORDE (comte Alexandre de), O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Paris, boulevard de Courcelles, 81 (viii^e) (14 avril 1920 — *Homolle*).
42. LOTH (Joseph), ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, à Paris, rue Lecourbe, 130 (xv^e) (14 avril 1920 — *Héron de Villefosse*).
43. AUBERT (Marcel), conservateur adjoint au département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, à Paris, cité Vaneau, 8 (vii^e) (1^{er} juin 1921 — *Omont*).
44.
45.
-

LISTE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 10 Avril 1922.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

* NODET (le Dr Victor), à Bourg, place Bernard, 23 (6 juillet 1904).

CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, président de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, rue Bel-Air (6 mars 1907).

SEYSSSEL (le comte DE), château de Musin, par Belley (5 mars 1919).

Aisne.

SOUCHON (Joseph), archiviste honoraire du département de l'Aisne, à Paris, rue Bridaine, 11 (xvii^e) (4 mars 1891).

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), ingénieur des arts et manufactures, à Laon, place Saint-Julien, 5, et à Paris, rue Bonaparte, 21 (vi^e) (3 juin 1908).

MOREAU-NÉLATON (Étienne), ✱, à Fère-en-Tardenois, et

1. La Commission des impressions croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 2 du règlement, la qualification d'*associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

L'astérisque désigne les associés correspondants qui ont racheté leurs cotisations annuelles, conformément à l'article 32 du règlement.

MM.

à Paris, faubourg Saint-Honoré, 73 bis (viii^e) (1^{er} avril 1914).

Allier.

LEBRUN (Eugène), au château de la Baume, au Veudre, et à Paris, 32, place Saint-Georges (ix^e) (5 juillet 1905).
MALLAT (Antonin), à Beauregard, par Bellerive-sur-Allier, et à Paris, rue des Écoles, 24 (v^e) (7 avril 1909).

Alpes (Hautes-).

* MANTEYER (Georges PINET DE), ✱, au château de Manteyer, et à Paris, quai de Béthune, 34 (iv^e) (7 juin 1899).

Alpes-Maritimes.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), à Nice, Carabacel, 33, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 40 (vii^e) (7 juin 1900).

* GUEBHARD (le Dr Adrien), ✱, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Saint-Vallier-de-Thiery, et à Paris, rue de la Victoire, 32 (ix^e) (6 juin 1906).

BENSA (Thomas), directeur du Musée municipal des beaux-arts, à Nice, rue Georges-Ville, 9 (1^{er} février 1911).

LEVROT (Joseph), conservateur de la Bibliothèque et des Archives municipales, à Nice, rue Gioffredo, 60 (22 mai 1912).

VASSEL (Eusèbe), membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Menton, villa « Les Lilas », avenue Cernuschi (5 février 1919).

Ardèche.

* LE SOURD (Auguste), à Saint-Maurice, par Baix (6 avril 1910).

Ardennes.

MM.

LIEBBE (Elias), au château de Trugny, par Rethel, et à Paris, rue Pergolèse, 48 (xvi^e) (14 septembre 1898).

Ariège.

BÉGOUEN (le comte), au château des Espas, à Montesquieu-Avantès, par Saint-Girons.

Aube.

LA BOULLAYE (ERNEST ARBELTIER DE), à Troyes, rue de la Monnaie, 38 (16 mai 1894).

* TILLET (Jules), architecte en chef des monuments historiques, à Nogent-sur-Seine, et à Paris, rue de Miromesnil, 76 (viii^e) (1^{er} juillet 1914).

Bouches-du-Rhône.

CLERC (Michel), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Marseille, à Marseille, château Borély (7 décembre 1898).

GÉRIN-RICARD (Henry DE), secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, à Marseille, rue Wulfran-Puget, 33 (5 février 1902).

ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), à Marseille, rue Monteaux, 10 (5 novembre 1902).

Calvados.

* RAINAUD (Armand), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen (27 février 1889).

MM.

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen, rue Bicoquet, 62. (7 mars 1900).

LANTIER (Raymond), membre de l'École des hautes études hispaniques, inspecteur du Service des antiquités de la Tunisie, à Lisieux, boulevard Sainte-Anne, 16 (10 avril 1918).

Cantal.

PAGÈS-ALLARY (J.), à Murat (2 février 1910).

Charente-Inférieure.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à La Rochelle, rue Gargoulleau (6 février 1884).

Cher.

GOY (Pierre DE), au château d'Étrechy, par Dun-sur-Auron (2 avril 1884).

SAINT-VENANT (Julien BARRÉ DE), ✱, inspecteur des eaux et forêts en retraite, ancien président de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges, rue de la Petite-Armée, 1 (3 janvier 1900).

GAUCHERY (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon (6 mai 1903).

BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), archiviste paléographe, à Villecomte, par Les Aix-d'Angillon, et à Paris, avenue de Clichy, 91 (XVII^e) (4 avril 1906).

* BOURBON (Henry), au château de Lestang, par Sancerre (5 décembre 1906).

Corse.

* BONAPARTE (le prince Roland), membre de l'Institut (Aca-

MM.

démie des sciences), à Calvi, et à Paris, avenue d'Iéna, 10 (xvi^e) (3 juin 1891).

Côte-d'Or.

DAGUIN (Fernand), ✱, docteur en droit, à Chamesson (6 février 1895).

COROT (Henry), à Savois (1^{er} avril 1896).

POINSSOT (Louis), directeur du Service des arts et des antiquités de la Régence de Tunis, à Dijon, et à Paris, rue Pierre-Nicole, 7 (v^e) (1^{er} mars 1899).

* TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), au château de Dracy, par Vitteaux (30 mars 1904).

EPERY (le Dr René), à Dijon, place Grangier, 6 (1^{er} décembre 1909).

ESDOUHARD D'ANISY (P.), au château de Puligny, par Puligny-Montrachet (31 mars 1915).

Creuse.

LACROCQ (Louis), avocat, à Guéret (13 avril 1921).

Dordogne.

FAYOLLE (le marquis DE), président de la Société historique et archéologique du Périgord, conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre, et à Périgueux, rue du Plantier, 18 (3 juin 1885).

CHEYLUD (Émile), à La Roche-Chalais (23 février 1898).

* BABUT (le commandant A.), ✱, à Monfaucon, par Le Fleix, et à Paris, rue des Gatines, 23 (xx^e) (3 avril 1907).

Doubs.

EBERSOLT (Jean), à Montbéliard, et à Paris, rue de la Tour, 135 (xvi^e) (6 mai 1914).

Drôme.

MM.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Romans, rue des Clercs, 3 (3 février 1869).

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), à Montélimar, rue Corne-Roche (4 juin 1890).

BREHOT DU LUT (F.), au château de Confolin, à Bourglès-Valence (7 juin 1905).

* FONT-RÉAULX (J. DE), archiviste départemental de la Drôme, à Valence (1^{er} février 1922).

Eure.

RÉGNIER (Louis), à Évreux, rue du Meilet, 17 (6 mars 1890).

PORÉE (le chanoine Adolphe), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), curé de Bournainville, par Thiberville (23 avril 1890).

* COUTIL (Léon), à Saint-Pierre-du-Vauvray (6 mars 1895).

* MICHON (Louis-Marie), archiviste paléographe, à Courteilles-sur-Avre, par Verneuil, et à Paris, rue Barbet-de Jouy, 26 (vii^e) (1^{er} mars 1922).

Eure-et-Loir.

JANSSENS (le comte Gaston DE), au château de Romainville, par Cloyes, et à Paris, rue Vineuse, 9 bis (xvi^e) (4 mai 1892).

MERLET (René), archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue de Beauvais, 14 (7 mai 1902).

BONNARD (L.), ✱, docteur en droit, membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue des Grenets, 15, et à Paris, rue de Courcelles, 119 (xvii^e) (5 février 1908).

* JUSSELIN (Maurice), archiviste du département d'Eure-et-Loir, à Chartres, avenue d'Aligre (13 avril 1921).

Gard.

MM.

MARIGNAN (Albert), à Fonsfougacière, par Aigues-Vives, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5 (vi^e) (4 février 1891).

BARY (Albert DE), ancien officier d'état-major, au château de Rousson, par Salindres, et à Paris, avenue de la Bourdonnais, 15 (vii^e) (5 avril 1911).

Garonne (Haute-).

* PASQUIER (Félix), ✱, archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse, rue Saint-Antoine-du-T, 6 (2 novembre 1887).

Gironde.

JULLIAN (Camille), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, à Bordeaux, rue Vital-Carles, 14, et à Paris, rue du Luxembourg, 30 (vi^e) (10 janvier 1894).

* MAREUSE (Edgar), à Bègles, et à Paris, boulevard Haussmann, 81 (viii^e) (5 juin 1895).

BRUTAILS (Auguste), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la Gironde, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, juge au tribunal supérieur d'Andorre, à Bordeaux, rue d'Aviau, 13 (20 avril 1898).

AMTMANN (Théodore), archiviste et bibliothécaire de la Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux, cours de la Martinique, 68 (26 avril 1898).

* LUR-SALUCES (le marquis DE), à Sauternes, et à Paris, rue Dumont-d'Urville, 10 (xvi^e) (3 février 1904).

ROUQUETTE (le Dr), ✱, médecin principal de l'armée en

MM.

retraite, correspondant du Ministère, à Bordeaux, 23, rue Sansas (6 décembre 1905).

Hérault.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), ingénieur civil, à Montpellier, rue des Étuves, 18 (12 juin 1878).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier, rue des Patriotes, 36 (7 novembre 1883).

JOUBIN (André), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, avenue du Stand, 10, et à Paris, rue Spontini, 16 (xvi^e) (6 mars 1901).

BONNET (Émile), avocat à la cour d'appel, à Montpellier, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11 (7 mai 1902).

SAHUC (Joseph), à Saint-Pons-de-Thomières (5 décembre 1906).

LE BARS (Yvon), au château de Mercorent, près Béziers (1^{er} décembre 1909).

GRANIER (le chanoine M.), vicaire général honoraire, curé de Saint-Denis, à Montpellier (1^{er} avril 1914).

SAINT-VICTOR-DESPETIS (Joseph-M.), archiviste de la ville d'Agde, à Montpellier, rue Saint-Guilhem, 26 (13 avril 1921).

Ille-et-Vilaine.

* JOÜON DES LONGRAIS, archiviste paléographe, avocat à la cour d'appel, professeur adjoint à la Faculté de droit de l'Université de Paris, château de La Martinière, à Vézin, et à Paris, rue de Rennes, 145 (vi^e) (1^{er} février 1922).

Indre.

CREUSOT (J.), à Châteauroux, rue des Notaires, 1 (7 mars 1900).

MM.

BOSSE (É.), à Châteauroux, rue Grande, 10 (1^{er} décembre 1909).

LA VÉRONNE (Geoffroy DE), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, rue de Grenelle, 121 bis (vii^e) (1^{er} juin 1910).

* GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), au château de Diors, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 1 (vii^e) (2 juillet 1913).

LAPPARENT (le comte DE), O. ✱, ancien officier supérieur d'artillerie, à Issoudun, et à Paris, rue du Bac, 86 (vii^e) (3 mars 1920).

AUDE (André), à Benavent, et à Paris, rue de Rome, 35 (viii^e) (5 avril 1922).

Indre-et-Loire.

JOULIN (Léon), O. ✱, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Tours, rue d'Entraygues, 81 (3 décembre 1902).

Isère.

VILLENOISY (François DE), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à la Buisserette, près Grenoble (1^{er} juillet 1891).

DELACHENAL (Roland), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Crémieu, et à Paris, rue de Babylone, 4 (vii^e) (5 juin 1895).

MULLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble (7 novembre 1906).

Jura.

GUICHARD (l'abbé Alphonse), docteur en théologie, curé de Grozon (6 février 1889).

Landes.

BOUGLON (le baron DE), à La Bastide-d'Armagnac (1^{er} juillet 1903).

Loir-et-Cher.

MM.

- * PLAT (l'abbé Gabriel), à Vendôme (3 avril 1907).
- * MARCHÉVILLE (LOUIS DE), au château de Lassay, par Romorantin, et à Paris, rue Meissonier, 4 (xvii^e) (3 décembre 1914).
- * BOURBON (S. A. R. Mgr le prince Sixte DE), au château de Chambord, et à Paris, rue de Varenne, 47 (vii^e) (2 février 1921).
- LESUEUR (Dr), président de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, à Blois, rue du Palais, 10 (7 décembre 1921).

Loire.

- BRASSART (Éleuthère), à Montbrison (4 novembre 1885).
- SAINT-PULGENT (A. DE), à Montbrison (12 décembre 1900).
- DESJOYEUX (Claude-Noël), au château de la Garde, par Montbrison, et à Paris, rue du Bac, 108 (vii^e) (5 mars 1913).
- * THIOLLIER (Noël), notaire, à Saint-Étienne, rue du Général-Foy, 10 (1^{er} juillet 1914).

Loire (Haute-).

- FOURNIER (Pierre), archiviste du département de la Haute-Loire, au Puy, boulevard Jules Vallès, et à Paris, rue Broca, 5 (v^e) (1^{er} février 1922).

Loire-Inférieure.

- AVENEAU DE LA GRACIÈRE, ancien président de la Société polymathique du Morbihan et conservateur du Musée archéologique de Vannes, correspondant du ministère de l'Instruction publique, au château de Treveday, par Guérande (5 février 1902).

Loiret.

MM.

* BANCHEREAU (J.), ✱, à Orléans, quai Barentin, 6 (7 février 1912).

HARCOURT (le comte Louis d'), ✱, au château de Pont-Chevron, par Ouzouer-sur-Trézée, et à Paris, avenue Bosquet, 9 (vii^e) (7 mai 1913).

Maine-et-Loire.

FARCY (Louis de), à Angers, rue du Canal, 23 (30 janvier 1884).

URSEAU (le chanoine Charles), ✱, chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, à Angers (7 mars 1906).

Marne.

DEMAISON (Louis), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste honoraire de la ville de Reims, à Reims, rue Nicolas-Perseval, 21, et à Paris, boulevard Raspail, 12 (vii^e) (20 juillet 1881).

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), ✱, archiviste au ministère des Affaires étrangères, à Vinay, par Épernay, et à Paris, rue Friant, 36 (xiv^e) (11 janvier 1888).

MILLARD (l'abbé Aristide), curé de Saint-Gond, par Sézanne (12 juin 1889).

KRAFFT (Hugues), ✱, au château de Toussicourt, par Hermonville, et à Paris, rue de Lubeck, 42 (xvi^e) (4 juillet 1906).

* JOVY (Ernest), président de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François, à Vitry-le-François, rue de la Tour, 40 (5 mars 1919).

Marne (Haute-).

MARCEL (le chanoine Louis), supérieur du petit séminaire de Langres, à Langres (6 juillet 1892).

MM.

MONTREMY (François DE), attaché au Musée de Cluny, à Nomécourt, par Joinville, et à Paris, rue de la Trémoille, 2 (viii^e) (5 juin 1911).

Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).

PERDRIZET (Paul), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, à Nancy, avenue de la Garenne, 4 (6 mars 1901).

GOURY (Georges), ancien conservateur du Musée lorrain, à Nancy, rue des Tiercelins, 5, et à Valence (Drôme), rue Thiers, 21 (3 mars 1909).

* SALIN (Édouard), ingénieur civil des mines, maître de forges, château de Montaigu, à La Neuveville-les-Nancy (1^{er} février 1922).

Morbihan.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), ancien député, à Vannes, place de l'Évêché, 5, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 21 (v^e) (14 décembre 1887).

GRAND (Roger), professeur à l'École des chartes, à Ker-verho, Arradon, par Vannes, et à Paris, rue Cimarrrosa, 10 (xvi^e) (5 juin 1901).

Moselle.

CLÉMENT (Roger), docteur en droit, conservateur des Musées et de la Bibliothèque de Metz, à Metz (1^{er} juin 1921).

Nièvre.

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, au château de Montjoux, par Saint-Honoré, et à Paris, boulevard Haussmann, 157 (viii^e) (7 novembre 1900).

Nord.

MM.

RIGAUX (Henry), à Lille, rue du Chauffour, 14 (4 février 1874).

HÉNAULT (Maurice), archiviste et sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes, à Valenciennes (11 décembre 1895).

THÉRY (Louis), avocat, à Lille, quai de la Basse-Deûle, 74 bis (30 mars 1904).

THÉODORE (Émile), *, conservateur des Musées (Palais des Beaux-Arts), à Lille, rue Solferino, 197 (6 décembre 1905).

LEURIDAN (le chanoine Théodore), à Roubaix, rue des Arts, 14 (9 janvier 1907).

BAUCHOND (Maurice), docteur en droit, membre de la Commission historique du département du Nord, à Valenciennes, place du Neuf-Bourg, 28 (3 avril 1907).

Oise.

* BONNAULT D'HOÛËT (le baron Xavier DE), archiviste paléographe, à Compiègne, place du Château (14 avril 1897).

LEBLOND (le Dr Victor), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais, rue des Halles, 74 (6 mars 1907).

Orne.

GODET (l'abbé Henri), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).

TOURNOÛER (Henri), au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé, et à Paris, boulevard Raspail, 5 (vii^e) (5 mars 1913).

Pas-de-Calais.

LEHONEL (le comte Georges DE), à Montreuil-sur-Mer, et à Paris, rue Marbeuf, 27 (viii^e) (7 décembre 1898).

RODIÈRE (Roger), à Montreuil-sur-Mer (5 novembre 1902).

MM.

* DROUET (Édouard), ingénieur aux mines de Liévin, à Liévin (1^{er} avril 1908).

Puy-de-Dôme.

AUDOLLENT (Auguste), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), doyen de la Faculté des lettres de l'Université, directeur du Musée municipal de Clermont-Ferrand, à Clermont-Ferrand, chemin de l'Oradou, 1 (5 mars 1890).

* CHARVILHAT (le D^r G.), à Clermont-Ferrand, rue Blatin, 4 (6 janvier 1909).

BARANTE (le baron Claude DE), au château de Barante, par Dorat, et à Paris, rue du Général-Foy, 22 (viii^e) (7 mars 1916).

Pyrénées (Basses-).

* LEMAIRE (Arthur), à Saint-Jean-de-Luz, et à Paris, rue de Rome, 35 (viii^e) (3 février 1897).

ZEILLER (Jacques), agrégé de l'Université, directeur à l'École des Hautes Études, à Jurançon, près Pau, et à Paris, rue du Vieux-Colombier, 8 (vi^e) (1^{er} mai 1901).

Pyrénées-Orientales.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), évêque de Perpignan (10 juillet 1889).

PUIG (Joseph), à Perpignan, et à Paris, 64, boulevard Sébastopol (iii^e) (7 janvier 1914).

Rhône.

CONDAMIN (le chanoine James), doyen de la Faculté des lettres de l'Université catholique de Lyon, place Bellecour, 26 (2 avril 1890).

BUCHÉ (Joseph), professeur agrégé au lycée de Lyon (Saint-Rambert), à Villeurbanne, rue de Lorraine, 8 (25 janvier 1899).

MM.

VIAL (E.), à Lyon, rue d'Auvergne, 6 (1^{er} février 1905).

* BEYSSAC (Jean), à Lyon, quai de l'Archevêché, 15 (7 juin 1905).

BILLIARD (Raymond), à Charentay, et à Lyon, quai Saint-Vincent, 23 (7 décembre 1910).

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, à Lyon, rue Franklin, 57 (1^{er} février 1911).

BÉGULE (Lucien), à Lyon, rue Sala, 3 (3 janvier 1912).

LATIL (dom Marie-Augustin DE), moine bénédictin de l'abbaye du Mont-Cassin, à Lyon, rue de la République, 26 (13 avril 1921).

Saône-et-Loire.

CHARMASSE (Anatole DE), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Autun (14 mars 1866).

BIDAULT DE GRÉSIGNY, au château de Boulay, par Baudrières (2 mai 1906).

BOIROT (Max), à Bourbon-Lancy, et à Paris, rue Lamartine, 26 (ix^e) (2 juin 1909).

HANNEZO (Jules), à Mâcon, rue Bel-Air, 5 (8 janvier 1913).

VIREY (Jean), archiviste paléographe, à La Chevanière, par Charnay (5 avril 1916).

GADANT (René), conservateur du Musée de l'hôtel Rolin (collections de la Société éduenne), à Autun, rue du Marbre, 2 (3 novembre 1920).

ROY-CHEVRIER (J.), président de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, à Chalon-sur-Saône, rue de Thiard, 38 (4 janvier 1922).

Sarthe.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), à Couléon, par La Chapelle-Saint-Rémy (17 juillet 1895).

TRIGER (Robert), inspecteur général de la Société fran-

MM.

caise d'archéologie, au Mans, rue de l'Ancien-Évêché,
5 (7 mai 1902).

FLEURY (Gabriel), imprimeur, à Mamers (2 décembre 1903).

Seine.

* SORLIN-DORIGNY (Albert), à Paris, avenue Félix-Faure, 32
(xv^e) (1^{er} juin 1881).

WEISS (André), ✱, membre de l'Institut (Académie des
sciences morales et politiques), professeur à la Faculté
de droit de l'Université de Paris, à Paris, place de
Breteuil, 8 (xv^e) (5 mars 1884).

BORDES (l'abbé Jean-Marie), à Paris, boulevard Raspail,
234 (xiv^e) (4 mars 1885).

* DURIGHELLO (Ange), à Neuilly-sur-Seine, rue Charles-
Laffitte, 25 *ter* (10 janvier 1894).

* EUDE (Émile), ingénieur-architecte, à Paris, rue Fran-
çois-Millet, 12 (xvi^e) (3 juillet 1895).

CAPITAN (le D^r Louis), ✱, membre de l'Académie de méde-
cine, professeur à l'École d'anthropologie, chargé de
cours au Collège de France, membre du Comité des
travaux historiques et scientifiques, vice-président de
la Commission des monuments mégalithiques, à Paris,
rue des Ursulines, 5 (v^e) (6 janvier 1897).

* CASTELLANE (le comte Henri de), à Paris, rue Saint-Domi-
nique, 11 (vii^e) (4 mai 1898).

* EXPERT (Henry), ✱, sous-bibliothécaire au Conservatoire
national de musique, à Paris, rue du Dragon, 20 (vi^e)
(1^{er} juin 1898).

KOECHLIN (Raymond), membre du Conseil des Musées
nationaux, président de la Société des Amis du Louvre,
à Paris, quai de Béthune, 32 (iv^e) (4 décembre 1901).

POUPARDIN (René), ✱, secrétaire de l'École des chartes,
directeur à l'École des Hautes-Études, membre du
Comité des travaux historiques et scientifiques, à Paris,
boulevard Saint-Michel, 72 (vi^e) (4 mars 1903).

MERLIN (Alfred), ✱, correspondant de l'Institut (Acadé-

MM.

- mie des inscriptions et belles-lettres), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, directeur honoraire des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Paris, rue du Ranelagh, 82 (xvi^e) (2 décembre 1903).
- VIDIER (Alexandre), ✱, inspecteur général des bibliothèques et des archives, à Boulogne-sur-Seine, rue de Sèvres, 25 (3 février 1904).
- MAGNE (Charles), secrétaire général du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 47 (xiii^e) (2 mars 1904).
- BUTTIN (Charles), à Paris, villa Mozart, 3 (xvi^e) (6 juillet 1904).
- LEMOISNE (Paul-André), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Thiais, et à Paris, rue de l'Université, 91 (vii^e) (6 juillet 1904).
- * NOCQ (Henry), ✱, à Paris, quai Bourbon, 29 (iv^e) (1^{er} mars 1905).
- CHABRUN (César), député de la Mayenne, docteur en droit, professeur à l'Institut catholique de Lille, à Paris, rue Vavin, 10 bis (vi^e) (10 janvier 1906).
- ROCHE (Denis), à Paris, boulevard Raspail, 99 (vi^e) (7 mars 1906).
- * LANGLOIS (l'abbé M.), bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris, à Paris, boulevard Montparnasse, 150 (xiv^e) (3 mai 1906).
- MANNEVILLE (Charles), secrétaire général adjoint du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 9 (v^e) (6 juin 1906).
- * JAMESON (Robert), ✱, à Paris, avenue Vélasquez, 6 (viii^e) (4 juillet 1906).
- MARTIN-CHABOT (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue de Lille, 37 (vii^e) (9 janvier 1907).

MM.

- CORBIERRE (l'abbé Auguste), à Paris, rue Coetlogon, 7 (vi^e) (3 juin 1908).
- MEURET (Maurice), à Paris, rue de Berry, 33 (viii^e) (2 décembre 1908).
- * PICARD (Auguste), C. ✱, directeur honoraire de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, à Paris, rue de Maubeuge, 73 (x^e) (2 décembre 1908).
- * LEFÈVRE (Louis-Eugène), à Paris, rue Jouffroy, 36 bis (xvii^e) (3 mars 1909).
- * BESNARD (Charles-Henri), architecte en chef des Monuments historiques, rue de Bagneux, 16 (vi^e) (6 avril 1910).
- * MORIN-JEAN, à Paris, boulevard de Clichy, 33 bis (ix^e) (5 mars 1913).
- * GOBILLOT (René), ✱, à Paris, avenue Kléber, 77 (xvi^e) (4 mars 1914).
- * SAYVE (le marquis de), avenue Rapp, 20 (vii^e) (6 mai 1914).
- PUYMAIGRE (comte de), à Paris, 7, rue de Constantine (vii^e) (5 mars 1919).
- PELLETIER (Eugène), à Paris, avenue d'Eylau, 1 (xvi^e) (2 avril 1919).
- BARBARIN (Charles), conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, rue Vauquelin, 15 (v^e) (7 mai 1919).
- BABELON (Jean), sous-bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de Verneuil, 30 (vii^e) (3 décembre 1919).
- DAVID (André), sous-bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Paris, avenue Saint-Philibert, 4 (xvi^e) (3 décembre 1919).
- ESPEZEL (Pierre d'), attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, à Paris, avenue de Saint-Mandé, 77 (xii^e) (3 décembre 1919).
- COLLINET (Paul), professeur à la Faculté de droit, place Malesherbes, 3 (xvii^e) (11 février 1920).
- MICHEL-DANSAC (Robert), ✱, à Paris, rue de Lisbonne, 20 (viii^e) (11 février 1920).

MM.

- VERRIER (Jean), ✱, archiviste paléographe, à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques, 19 (v^e) (11 février 1920).
- NOIRMONT (le baron DE), à Paris, rue Constant-Coquelin, 7 (vii^e) (3 mars 1920).
- MONTESQUIOU (le comte Blaise DE), à Paris, rue de Chaillot, 9 (xvi^e) (3 mars 1920).
- * GUERLIN (Henri), ancien élève de l'École des chartes, à Paris, rue de Grenelle, 67 (vii^e) (3 mars 1920).
- RÉAU (Louis), ancien directeur de l'Institut français de Pétrograd, à Paris, rue de la Faisanderie, 54 (xvi^e) (1^{er} juin 1921).
- FOSSEYEU (Marcel), à Paris, avenue du Maine, 189 (xiv^e) (1^{er} juin 1921).
- HÉRON DE VILLEFOSSE (René), à Paris, rue Washington, 16 (viii^e) (6 juillet 1921).
- * DEMENAI (Lucien), à Paris, boulevard Malesherbes, 188 (xvii^e) (1^{er} février 1922).
- LOTTE (Maurice), architecte de la Préfecture de police, diplômé du gouvernement, à Paris, rue de Constantinople, 10 (viii^e) (1^{er} mars 1922).
- PÉREIRE (Alfred), secrétaire général de l'Association des bibliothécaires français et de la Société des amis de la Bibliothèque nationale et des grandes bibliothèques de France, à Paris, rue du faubourg Saint-Honoré, 35 (viii^e) (1^{er} mars 1922).

Seine-et-Marne.

- HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), ✱, à Chartranges, par la Ferté-Gaucher, et à Paris, rue de l'Université, 29 (vii^e) (2 juin 1886).
- GASSIES (Georges), professeur de première au collège de Meaux, vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Meaux, impasse Hattingais, 3, rue de la Cordonnerie (5 février 1902).
- * MAYEUX (Albert), architecte diplômé du gouvernement, à Lagny, et à Paris, rue Joubert, 39 (ix^e) (6 mai 1903).

Seine-et-Oise.

MM.

- PILLOY (Jules), ✱, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Enghien, rue du Chemin de fer, 37 (13 février 1884).
- MARTIN-SABON (Félix), ingénieur, à Ronquerolles, et à Paris, rue Mansart, 5 *bis* (ix^e) (2 avril 1890).
- BORDEAUX (Paul), à Yerres, prieuré des Camaldules, et à Neuilly-sur-Seine, avenue de Neuilly, 20 *bis* (3 février 1892).
- LEGRAND (Maxime), à Étampes, rue Saint-Jacques, 98 (10 janvier 1900).
- GUIFFREY (Jean), ✱, conservateur du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, à Saint-Cyr, villa Saint-Jean, et à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (x^e) (6 février 1901).
- GUSMAN (Pierre), artiste peintre, à Grosrouvre, et à Paris, boulevard Edgar-Quinet, 22 (xiv^e) (6 mars 1901).
- * RODOCANACHI (Emmanuel), ✱, à Andilly, et à Paris, rue de Lisbonne, 54 (viii^e) (11 mars 1903).
- DEPOIN (Joseph), secrétaire général de la Société historique du Vexin, à Pontoise, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 150 (vi^e) (4 mai 1904).
- * MORGAN (Jacques DE), C. ✱, directeur général honoraire des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministre de l'Instruction publique, à Croissy-sur-Seine, rue Alfred-Dormeuil, 1, et à Paris, rue des Ursulines, 5 (v^e) (1^{er} mars 1905).
- LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), ✱, à Bièvres (7 mars 1906).
- * BIVER (Paul), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, rue de Prony, 14 (xvii^e) (6 janvier 1909).
- LESORT (André), ✱, archiviste du département de Seine-et-Oise, membre non résidant du Comité des travaux historiques, à Versailles, rue du Hazard, 11 *quater* (5 avril 1909).
- * BOUCLIER (Albert), trésorier de la Société française de

MM.

numismatique, au château du Rouvray, par Condé-sur-Vesgre, et à Paris, avenue de Messine, 30 (viii^e) (5 janvier 1910).

* RHEIN (André), archiviste paléographe, à Versailles, rue Neuve, 11 (4 mai 1910).

FORMIGÉ (Jules), architecte en chef des Monuments historiques diplômé par le Gouvernement, à Montfermeil, boulevard Hardy, 1, et à Paris, avenue de Tokio, 52 (xvi^e) (15 mai 1912).

SAINT-PÉRIER (le comte DE POILLOUE DE), à Morigny, par Étampes, et à Paris, rue du Bac, 24 (vii^e) (8 janvier 1913).

COURCEL (Valentin CHODRON DE), à Montcourcel, par Athis-Mons, et à Paris, rue de Vaugirard, 20 (vi^e) (5 février 1913).

LA ROCHE-GUYON (le duc DE), au château de la Roche-Guyon, et à Paris, boulevard des Invalides, 18 (vii^e) (7 juin 1916).

BEAUFILS (P.), sous-directeur des contributions indirectes, à Rambouillet, rue des Vignes (6 décembre 1916).

LIÉBITIER (Michel), à Versailles, 5, avenue Mirabeau (7 décembre 1921).

Seine-Inférieure.

PRÉVOST (Gustave), ancien magistrat, à Rouen, rue Chasselièvre, 52 (6 juin 1888).

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), au château de Sainte-Foy, par Longueville (3 avril 1901).

COUTAN (le Dr), à Rouen, rue d'Ernemont, 10 (14 décembre 1904).

Sèvres (Deux-).

* CLOUZOT (Étienne), secrétaire général du Comité international de la Croix-Rouge, à Niort, et à Genève, promenade du Pin, 1 (5 avril 1905).

CLOUZOT (Henri), conservateur du Musée Galliera de Paris,

MM.

à Niort, et à Paris, avenue Pierre 1^{er} de Serbie, 10 (xvi^e) (7 février 1906).

Somme.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), ancien secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, à Nesle, rue des Poissonniers, 17 (23 juillet 1884).

GUYENCOURT (Robert DE), à Amiens, rue Gloriette, 1 (9 janvier 1889).

* GUERLIN (Robert), ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue Saint-Louis, 30 (3 février 1892).

BOULANGER (C.), ✱, ancien notaire, conservateur honoraire du Musée, à Péronne (9 janvier 1901).

* FORTS (Philippe FEUGÈRE DES), ✱, archiviste paléographe, au château d'Yonville, par Hallencourt, et à Paris, rue de Sèvres, 29 (vi^e) (1^{er} juin 1904).

Tarn.

ANDRIEU (Jean), greffier du Tribunal civil, à Albi, rue du Séminaire, 42 (5 novembre 1913).

Tarn-et-Garonne.

BRUSTON (Charles), ✱, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Toulouse, à Montauban, rue de la Banque, 37, et à Paris, avenue Mozart, 79 (xvi^e) (7 mars 1894).

Var.

ROUSTAN (François), architecte du département et des monuments historiques du Var, à Toulon, rue Dumont-d'Urville, 2 (4 février 1903).

Vaucluse.

COTTE (Ch.), à Pertuis (1^{er} décembre 1920).

MM.

SAUTEL (l'abbé J.), correspondant du ministère, à Avignon, rue Saint-Thomas-d'Aquin, 6 (4 mai 1921).

Vendée.

VALLETTE (René), directeur de la Revue du Bas-Poitou, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

ARNAULDET (Pierre), licencié en droit, au Fossé-Rouge, et à Vitry-sur-Seine, chemin du Perreux, 12 (24 janvier 1894).

Vienne.

CHAUVET (Gustave), *, ancien président de la Société archéologique et historique de la Charente, à Poitiers, rue du Jardin-des-Plantes, 30 (2 avril 1884).

GINOT (Émile), bibliothécaire-archiviste de la ville de Poitiers, à Poitiers, rue de la Tranchée, 16 (3 janvier 1900).

AIGRAIN (l'abbé), membre titulaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest, maître de chapelle à Sainte-Radegonde, à Poitiers, rue Cornet, 33 (7 mai 1919).

Vienne (Haute-).

PAGE (René), avocat, au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne, et à Neuilly-sur-Seine, rue de l'École-de-Mars, 10 (3 novembre 1886).

DEMARTIAL (André), *, à Limoges, boulevard Louis-Blanc, 23 (7 février 1912).

Yonne.

* VILLETARD (l'abbé Henri), curé doyen de Seignelay (6 janvier 1902).

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis de), au château de la Vieille-Ferté, par La Ferté-Loupière, et à Paris, rue Monsieur, 5 (vii^e) (1^{er} février 1911).

MM.

DESCHAMPS (Paul), archiviste paléographe, à Truchien, et à Paris, rue Vaneau, 37 (vii^e) (7 janvier 1914).

* VALLERY-RADOT (Jean), bibliothécaire au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, à Joigny, et à Paris, rue Georges Bizet, 1 (xvi^e) (5 janvier 1921).

Algérie, Tunisie et Maroc.

CARTON (le D^r Louis), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Khéredine, villa Stella, par La Goulette (3 février 1892).

DELATRE (le R. P. Alfred-Louis), ✱, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiprêtre de la primatiale de Carthage, à Carthage (11 décembre 1895).

* ROUVIER (le D^r Jules), ✱, professeur à l'École de médecine d'Alger (28 juillet 1897).

CHATELAIN (Louis), chef du Service des antiquités du Maroc, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Volubilis, par Meknès, et à Paris, rue du Ranelagh, 82 (xvi^e) (1^{er} décembre 1909).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), ✱, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Jérusalem, au couvent de Saint-Étienne, et à Paris, rue du Bac, 34 (vii^e) (6 mars 1895).

PARIS (Pierre), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'Institut hispanique de Madrid, à Madrid (23 février 1898).

LABANDE (Léon-Honoré), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco, à Monaco, rue du Tribunal, 10 (6 janvier 1904).

MM.

COLIN (Jean), membre de l'École française de Rome, à Rome, Palais Farnèse (6 mars 1918).

Associés correspondants étrangers.

Belgique.

CUMONT (Georges), avocat, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, rue de l'Aqueduc, 19 (6 avril 1887).

SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), ✱, membre de la Commission royale des monuments, président du tribunal de première instance, à Tournai, rue Royale, 45 (29 juillet 1896).

DESTREE (Joseph), conservateur au Musée des antiquités, à Bruxelles, parc du Cinquantenaire, 109 (20 avril 1898).

DONNET (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers, rue du Transvaal, 45 (4 avril 1900).

GASPAR (Camille), à Bruxelles, rue des Coteaux, 20 (3 décembre 1902).

CUMONT (Franz), voir p. 9.

LOË (le baron Alfred DE), conservateur au Musée du parc du Cinquantenaire, à Etterbeke, avenue d'Auderghem, 82 (7 février 1906).

PIRENNE (Henri), voir p. 9.

HALKIN (Léon), professeur d'histoire ancienne et d'archéologie romaine à l'Université de Liège, à Liège, boulevard de Laveleye, 59 (2 février 1921).

Danemark.

SCHMIDT (le professeur Valdemar), ✱, professeur à l'Université, à Copenhague, Frederiksholm Canal, 12 (3 juin 1868).

Espagne.

MM.

MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), à Madrid, Divino Pastor, 5 (6 novembre 1867).

GESTOSO Y PEREZ (José), conservateur du Musée municipal, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts de Séville, à Séville, Gravina, 27 (6 avril 1898).

* PUIG Y CADAFAELCH (J.), ✱, professeur d'histoire de l'architecture, Institut d'Estudis catalans, à Barcelone (3 décembre 1919).

États-Unis d'Amérique.

* FROTHINGHAM (Arthur L.), Jr., voir p. 9.

Grande-Bretagne et Irlande.

RIVETT-CARNAC (le colonel J. H.), aide de camp de S. M. le Roi, au château de Rougemont, canton de Vaud (Suisse) (10 décembre 1884).

EVANS (Arthur John), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de la Société des Antiquaires de Londres, conservateur de l'Ashmolean Museum à Oxford, à Youlbury Berks, près Oxford (8 avril 1891).

* HEADLAM (le Rev. Arthur C.), à Oxford, King's College (5 février 1896).

* THOMPSON (Henry Yates), O. ✱, à Londres W., Portman Square, 19 (3 janvier 1900).

SELTMAN (E. J.), à Kinghoe, Great Berkhamstead, Herts (3 juillet 1901).

BILSON (John), voir p. 9.

BARNARD (Francis Pierpont), membre de la Société des Antiquaires de Londres, professeur d'archéologie médiévale à l'Université de Liverpool, Bilsby House, near Alford, Lincolnshire (7 novembre 1917).

Italie.

MM.

LOVATELLI (la comtesse), voir p. 9.

* LAZZARONI (le baron), à Rome, et à Paris, rue Spontini, 16 (xvi^e) (3 décembre 1902).

CANTARELLI (le professeur Luigi), voir p. 9.

BESSO (le commandeur Marco), à Rome, corso Vittorio-Emmanuele, 51 (5 janvier 1916).

Pays-Bas.

GALLOIS (Henri-C.), conservateur adjoint du Musée de la ville de La Haye, à La Haye, Korte Vijverberg, 7 (5 avril 1922).

Portugal.

FIGUEIREDO (J. DE), voir p. 9.

Roumanie.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), à Bucharest, et à Paris, rue d'Assas, 6 (vi^e) (2 juillet 1902).

Russie.

OUVAROFF (la comtesse), voir p. 9.

* BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch), ✱, ancien ministre de l'Agriculture, président de la Commission d'archéologie, à Pétrograd, Galernaïa, 58 (5 février 1896).

* TITOFF (André DE), ancien conseiller d'État, conservateur du Musée archéologique, à Rostoff-la-Grande, gouvernement de Yaroslav (6 juin 1906).

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), ancien membre du Conseil de l'Empire, membre de la Commission d'archéologie, à Kiev (xvi^e) (3 avril 1907).

* GOLOUBEV (Victor DE), ✱, à Paris, avenue du Bois-de-Boulogne, 26 (3 juin 1908).

MM.

ROERICH (Nicolas DE), directeur de la Société d'encouragement des arts, à Pétrograd, Moïka, 83 (10 mars 1909).

Suède.

ROOSVAL (Johnny), professeur agrégé à l'Université d'Upsal, à Stockholm, Norr Mälarstrand, 24 (4 février 1914).

STROMBON (Sixten), docteur ès lettres, conservateur adjoint du Musée des arts décoratifs, à Gothembourg (10 février 1915).

Suisse.

* NAËF (Albert), architecte, inspecteur général des monuments historiques de la Suisse, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne (Vaud) (16 novembre 1892).

VOGT (l'abbé Albert), conservateur de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, à Fribourg, route de Lausanne, 37 (20 décembre 1905).

* MANDACH (Conrad DE), à Habstetten, près Berne (1^{er} juillet 1903).

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), professeur extraordinaire à l'Université de Bâle, à Bâle (7 février 1906).

BESSON (Mgr), évêque de Lausanne et Genève, à Fribourg (3 mars 1909).

DEMOLE (Eugène), conservateur du Cabinet de numismatique, Musée d'art et d'histoire, à Genève, rue du Marché, 40 (7 février 1912).

GRUAZ (Julien), conservateur du cabinet numismatique adjoint au Musée historique vaudois, à Lausanne, 8, avenue d'Ouchy (6 décembre 1916).

* DEONNA (Waldemar), privat-docent à l'Université de Genève, chemin de la Gradelle, par Chêne (3 décembre 1919).

Yougo-Slavie.

BULÍC (Mgr), voir p. 9.

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX
ET ÉTRANGERS

Au 10 Avril 1922.

MM.

AIGRAIN (l'abbé), Vienne.
AMTMANN (Théodore), Gironde.
ANDRIEU (Jean), Tarn.
ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), Bouches-du-Rhône.
ARNAULDET (Pierre), Vendée.
AUDE (André), Indre.
AUDOLLENT (Auguste), Puy-de-Dôme.
AVENEAU DE LA GRACIÈRE, Loire-Inférieure.

BABELON (Jean), Seine.
BABUT (le commandant A.), Dordogne.
BANCHEREAU (Jules), Loiret.
BARANTE (le baron Claude DE), Puy-de-Dôme.
BARBARIN (Charles), Seine.
BARNARD (Pierpont Francis), Grande-Bretagne.
BARY (Albert DE), Gard.
BAUCHOND (Maurice), Nord.
BEAUFILS (P.), Seine-et-Oise.
BÉGOUEN (le comte), Ariège.
BÉGULE (Lucien), Rhône.
BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), Cher.
BENSA (Thomas), Alpes-Maritimes.
BERTHÉLÉ (Joseph), Hérault.
BESNARD (Charles-Henri), Seine-et-Oise.
BESNIER (Maurice), Calvados.

MM.

- BESSO (le commandeur Marco), Italie.
BESSON (Mgr), Suisse.
BEYSSAC (Jean), Rhône.
BIDAULT DE GRÉSIGNY, Saône-et-Loire.
BILLIARD (Raymond), Rhône.
BILSON (John), Grande-Bretagne.
BIVER (Paul), Seine-et-Oise.
BLOCH (Gustave), Seine.
BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch),
Russie.
BOIROT (Max), Saône-et-Loire.
BONAPARTE (le prince Roland), Corse.
BONFILS (P.), Eure-et-Loir.
BONNARD (L.), Eure-et-Loir.
BONNAULT D'HOUËT (le baron DE), Oise.
BONNET (Émile), Hérault.
BORDEAUX (Paul), Seine-et-Oise.
BORDES (l'abbé), Seine.
BOSSE (E.), Indre.
BOUCLIER (Albert), Seine-et-Oise.
BOUGLON (le baron DE), Landes.
BOULANGER (C.), Somme.
BOURBON (S. A. R. Mgr le prince Sixte DE), Loir-et-
Cher.
BOURBON (Henry), Cher.
BRASSART (Éleuthère), Loire.
BREGHOT DU LUT (F.), Drôme.
BRIQUET (Charles-Moïse), Suisse.
BRUSTON (Charles), Tarn-et-Garonne.
BRUTAILS (Auguste), Gironde.
BUCHÉ (Joseph), Rhône.
BULIC (Mgr), Yougo-Slavie.
BUTIN (Charles), Seine.

CANTARELLI (Luigi), Italie.
CAPITAN (le Dr Louis), Seine.
CARSLADE DU PONT (Mgr Jules DE), Pyrénées-Orientales.
CARTON (le Dr Louis), Tunisie.

MM.

- CASTELLANE (le comte Henri DE), Seine.
CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), Hérault.
CHABRUN (César), Seine.
CHANEL (Émile), Ain.
CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.
CHARVILHAT (le Dr G.), Puy-de-Dôme.
CHATELAIN (Louis), Maroc.
CHAUVET (Gustave), Vienne.
CHEVALIER (le chanoine Ulysse), Drôme.
CHEYLUD (Émile), Dordogne.
CLÉMENT (Roger), Moselle.
CLERC (Michel), Bouches-du-Rhône.
CLOUZOT (Étienne), Deux-Sèvres.
CLOUZOT (Henri), Deux-Sèvres.
COLIN (Jean), Seine.
COLLINET (Paul), Seine.
CONDAMIN (le chanoine James), Rhône.
CORBIERRE (l'abbé Auguste), Seine.
COROT (Henry), Côte-d'Or.
COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), Seine-Inférieure.
COTTE (Charles), Vaucluse.
COURCEL (Valentin CHODRON DE), Seine-et-Oise.
COUTAN (le Dr), Seine-Inférieure.
COUTIL (Léon), Eure.
CREUZOT (J.), Indre.
CUMONT (Franz), Belgique.
CUMONT (Georges), Belgique.
DAGUIN (Fernand), Côte-d'Or.
DAVID (André), Seine.
DELACHENAL (Roland), Isère.
DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), Tunisie.
DEMAISON (Louis), Marne.
DEMARTIAL (André), Haute-Vienne.
DEMAIS (Lucien), Seine.
DEMÔLE (Eugène), Suisse.
DEONNA (Waldemar), Suisse.
DEPOIN (Joseph), Seine-et-Oise.

MM.

- DESCHAMPS (Paul), Yonne.
DESJOYEUX (Claude-Noël), Loire.
DESTRÉE (Joseph), Belgique.
DONNET (Fernand), Belgique.
DROUET (Édouard), Pas-de-Calais.
DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), Somme.
DURIGHELLO (Ange), Seine.

EBERSOLT (Jean), Doubs.
EPERY (le D^r René), Côte-d'Or.
ESDOUHARD D'ANISY (P.), Côte-d'Or.
ESPEZEL (Pierre d'), Seine.
EUDE (Émile), Seine.
EVANS (Arthur John), Grande-Bretagne.
EXPERT (Henry), Seine.

PAGE (René), Haute-Vienne.
FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.
FAULQUIER (Bernard), Nièvre.
FAYOLLE (le marquis DE), Dordogne.
FIGUEIREDO (Josè DE), Portugal.
FLEURY (Gabriel), Sarthe.
FONT-RÉAULX (J. DE), Drôme.
FORMIGÉ (Jules), Seine-et-Oise.
FORTS (Philippe FEUGÈRE DES), Somme.
FOSSEYEUX (Marcel), Seine.
FOURNIER (Pierre), Haute-Loire.
FROTHINGHAM (Arthur L.), Jr., États-Unis d'Amérique.

GADANT (René), Saône-et-Loire.
GALLOIS (Henri), Pays-Bas.
GASPAR (Camille), Belgique.
GASSIES (Georges), Seine-et-Marne.
GAUCHERY (Paul), Cher.
GÉRIN-RICARD (Henry DE), Bouches-du-Rhône.
GERMAIN DE MAIDY (Léon), Meurthe-et-Moselle.
GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), Rhône.
GESTOSO Y PEREZ (José), Espagne.
GINOT (Émile), Vienne.

MM.

- GOBILLOT (René), Seine.
GODET (l'abbé Henri), Orne.
GOLOUBEV (Victor DE), Russie.
GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), Indre.
GOURY (Georges), Meurthe-et-Moselle.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRAND (Roger), Morbihan.
GRANIER (le chanoine M.), Hérault.
GRUAZ (Julien), Suisse.
GUEBHARD (le Dr Adrien), Alpes-Maritimes.
GUERLIN (Henri), Seine.
GUERLIN (Robert), Somme.
GUICHARD (l'abbé Alphonse), Jura.
GUIFFREY (Jean), Seine-et-Oise.
GUSMAN (Pierre), Seine-et-Oise.
GUYENCOURT (Robert DE), Somme.

HALKIN (Léon), Belgique.
HANNEZO (Jules), Saône-et-Loire.
HARCOURT (le comte Louis D'), Loiret.
HEADLAM (le Rev. Arthur C.), Grande-Bretagne.
HÉNAULT (Maurice), Nord.
HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), Seine-et-Marne.
HÉRON DE VILLEFOSSE (René), Seine.

JAMESON (Robert), Seine.
JANSSENS (le comte Gaston DE), Eure-et-Loir.
JOUBIN (André), Hérault.
JOULIN (Léon), Indre-et-Loire.
JOÛON DES LONGRAIS, Ile-et-Vilaine.
JOVY (Ernest), Marne.
JULLIAN (Camille), Gironde.
JUSSELIN (Maurice), Eure-et-Loir.

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), Russie.
KOECHLIN (Raymond), Seine.
KRAFFT (Hugues), Marne.

LABANDE (L.-H.), Principauté de Monaco.
LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), Aube.

MM.

LACROCQ (Louis), Creuse.

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), Palestine.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), Alpes-Maritimes.

LANGLOIS (l'abbé M.), Seine.

LANTIER (Raymond), Calvados.

LAPPARENT (le comte DE), Indre.

LA ROCHE-GUYON (le duc DE), Seine-et-Oise.

LATIL (dom A. de), Rhône.

LA VÉRONNE (G. DE), Indre.

LAZZARONI (le baron), Italie.

LE BARS (Yvon), Hérault.

LEBLOND (le D^r Victor), Oise.

LEBRUN (Eugène), Allier.

LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), Seine-et-Oise.

LEFÈVRE (Louis-Eugène), Seine.

LEGRAND (Maxime), Seine-et-Oise.

LEMAIRE (Arthur), Basses-Pyrénées.

LEMOISNE (Paul-André), Seine.

LESORT (André), Seine-et-Oise.

LE SOURD (Auguste), Ardèche.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), Morbihan.

LESUEUR (D^r), Loir-et-Cher.

LEURIDAN (le chanoine Théodore), Nord.

LEVROT (Joseph), Alpes-Maritimes.

LHÉRITIER (Michel), Seine-et-Oise.

LHOMEL (le comte Georges DE), Pas-de-Calais.

LIEBBE (Elias), Ardennes.

LOË (le baron Alfred DE), Belgique.

LORIN (Félix), Seine-et-Oise.

LOTTE (Maurice), Seine.

LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), Italie.

LUR-SALUCES (le marquis DE), Gironde.

MAGNE (Charles), Seine.

MALLAT (Antonin), Allier.

MANDACH (Conrad DE), Suisse.

MANNEVILLE (Charles), Seine.

MANTEYER (Georges PINET DE), Hautes-Alpes.

MM.

- MARCEL (le chanoine Louis), Haute-Marne.
MARCHÉVILLE (Louis DE), Loir-et-Cher.
MAREUSE (Edgar), Gironde.
MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), Aisne.
MARIGNAN (Albert), Gard.
MARTIN (Gabriel), Deux-Sèvres.
MARTIN-CHABOT (Fernand), Seine.
MARTIN-SABON (Félix), Seine-et-Oise.
MARTINEZ Y REGUERA (le Dr Leopoldo), Espagne.
MAYEUX (Albert), Seine-et-Marne.
MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), Sarthe.
MERLET (René), Eure-et-Loir.
MERLIN (Alfred), Seine.
MEURET (Maurice), Seine.
MICHEL-DANSAC (Robert), Seine.
MICHON (Louis-Marie), Eure.
MILLARD (l'abbé Aristide), Marne.
MONTESQUIOU (le comte B. DE), Seine.
MONTREMY (François DE), Haute-Marne.
MOREAU-NÉLATON (Étienne), Aisne.
MORGAN (Jacques DE), Seine-et-Oise.
MORIN-JEAN, Seine.
MULLER (Hippolyte), Isère.
MUSSET (Georges), Charente-Inférieure.
NAËF (Albert), Suisse.
NOCQ (Henry), Seine.
NODET (Victor), Ain.
NOIRMONT (le baron DE), Seine.
OUVAROFF (la comtesse), Russie.
PAGÈS-ALLARY (J.), Cantal.
PARIS (Pierre), Espagne.
PASQUIER (Félix), Haute-Garonne.
PELLETIER (Eugène), Seine.
PÉREIRE (Alfred), Seine.
PERDRIZET (Paul), Meurthe-et-Moselle.
PICARD (Auguste), Seine.

MM.

- PILLOY (Jules), Seine-et-Oise.
PIRENNE (Henri), Belgique.
PLAT (l'abbé Gabriel), Loir-et-Cher.
POINSSOT (Louis), Côte-d'Or.
PORÉE (le chanoine Adolphe), Eure.
POUPARDIN (René), Seine.
PRÉVOST (Gustave), Seine-Inférieure.
PUIG (Joseph), Pyrénées-Orientales.
PUIG Y CADAFALECH (J.), Espagne.
PUYMAIGRE (le comte DE), Seine.

RAINAUD (Armand), Calvados.
RÉAU (Louis), Seine.
RÉGNIER (Louis), Eure.
RHEIN (André), Seine-et-Oise.
RIGAUX (Henry), Nord.
RIVETT-CARNAC (le colonel J. H.), Grande-Bretagne.
ROCHE (Denis), Seine.
RODIÈRE (Roger), Pas-de-Calais.
RODOCANACHI (Emmanuel), Seine-et-Oise.
ROERICH (Nicolas DE), Russie.
ROOSVAL (Johnny), Suède.
ROUQUETTE (le D^r), Gironde.
ROUSTAN (François), Var.
ROUVIER (le D^r Jules), Algérie.
ROY-CHEVRIER (J.), Saône-et-Loire.

SAHUC (Joseph), Hérault.
SAINT-PÉRIER (le comte DE POILLOUE DE), Seine-et-Oise.
SAINT-PULGENT (A. DE), Loire.
SAINT-VENANT (Julien BARRÉ DE), Cher.
SAINT-VICTOR-DESPETIS (Joseph), Hérault.
SALIN (Édouard), Meurthe-et-Moselle.
SAUTEL (l'abbé J.), Vaucluse.
SAYVE (le marquis DE), Seine.
SCHMIDT (le professeur Valdemar), Danemark.
SELTMAN (E. J.), Grande-Bretagne.
SEYSSSEL (le comte DE), Savoie.
SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), Belgique.

MM.

- SORLIN-DORIGNY (Albert), Seine.
SOUCHON (Joseph), Aisne.
STROMBON (Sixten), Suède.
STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), Suisse.
TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), Marne.
THÉODORE (Émile), Nord.
THÉRY (Louis), Nord.
THIOLLIER (Noël), Loire.
THOMPSON (H. Yates), Grande-Bretagne.
TILLET (Jules), Aube.
TITOFF (A. DE), Russie.
TOURNOÛR (Henri), Orne.
TRIGER (Robert), Sarthe.
TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), Côte-d'Or.
TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), Yonne.
URSEAU (le chanoine Charles), Maine-et-Loire.
VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), Drôme.
VALLERY-RADOT (Jean), Yonne.
VALLETTE (René), Vendée.
VASCHIDE (M^{me} Victoria), Roumanie.
VASSEL (Eusèbe), Alpes-Maritimes.
VERRIER (Jean), Seine.
VIAL (E.), Rhône.
VIDIER (Alexandre), Seine.
VILLENOISY (François DE), Isère.
VILLETARD (l'abbé Henri), Yonne.
VIREY (Jean), Saône-et-Loire.
VOGT (l'abbé Albert), Suisse.
WEISS (André), Seine.
ZEILLER (Jacques), Basses-Pyrénées.
-

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE. Académie des inscriptions et belles-lettres.

AIN, *Bourg*. Société d'émulation.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

— *Soissons*. Société archéologique, historique et scientifique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation du Bourbonnais.

ALPES (HAUTES-), *Gap*. Société d'études historiques des Hautes-Alpes.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Nice historique.

— — Société des lettres, sciences et arts.

AUBE, *Troyes*. Société académique de l'Aube.

AVEYRON, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts.

BOUCHES-DU-RHÔNE, *Aix*. Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

— — Facultés de droit et des lettres.

— *Marseille*. Société archéologique de Provence.

CALVADOS, *Caen*. Académie des sciences, arts et belles-lettres.

— — Société des Antiquaires de Normandie.

— — Société française d'archéologie.

— *Bayeux*. Société des sciences, arts et belles-lettres.

CANTAL, *Aurillac*. Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne.

CHARENTE, *Angoulême*. Société archéologique et historique de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure.

— — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

CHER, *Bourges*. Société des Antiquaires du Centre.

— — Société historique du Cher.

CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CÔTE-D'OR, *Dijon*. Académie de Dijon.

— — Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

— *Beaune*. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

— *Châtillon-sur-Seine*. Société archéologique et historique du Châtillonnais.

— *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.

DOUBS, *Besançon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société d'émulation du Doubs.

— *Montbéliard*. Société d'émulation.

DRÔME, *Valence*. Société départementale d'archéologie et de statistique.

EURE, *Évreux*. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

— *Châteaudun*. Société dunoise.

FINISTÈRE, *Brest*. Société académique.

GARD, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

— *Alais*. Société scientifique et littéraire.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— — Faculté des lettres.

— — Société archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société archéologique de la Gironde.

HÉRAULT, *Montpellier*. Académie des sciences et lettres.

— — Société archéologique.

— *Béziers*. Société archéologique.

ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique de Touraine.

ISÈRE, *Grenoble*. Académie delphinale.

— — Société de statistique, des sciences naturelles et arts du département.

JURA, *Lons-le-Saulnier*. Société d'émulation.

LANDES, *Dax*. Société de Borda.

LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

— *Vendôme*. Société archéologique du Vendômois.

LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéologique du Forez.

LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.

LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.

LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.

— — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.

LOZÈRE, *Mende*. Société d'agriculture, sciences et arts.

MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne.

— *Chaumont*. Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts.

— *Reims*. Académie de Reims.

— *Vitry-le-François*. Société des sciences et arts.

MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéologique.

MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie Stanislas.

— — Société d'archéologie lorraine.

MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.

— *Verdun*. Société philomathique.

MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.

MOSELLE, *Metz*. Académie de Metz.

NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.

— *Avesnes*. Société archéologique.

— *Cambrai*. Société d'émulation.

— *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.

— *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

— *Roubaix*. Société d'émulation.

OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise.

— *Compiègne*. Société historique.

— *Noyon*. Comité archéologique, historique et scientifique.

— *Senlis*. Comité archéologique.

PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.

— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

PUY-DE-DÔME, *Clermont-Ferrand*. Académie des sciences, belles-lettres et arts

RHIN (BAS-), *Strasbourg*. Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace.

RHIN (HAUT-), *Colmar*. Société d'histoire naturelle.

— *Belfort*. Société belfortaine d'émulation.

— *Mulhouse*. Société industrielle.

RHÔNE, *Lyon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Bulletin historique du diocèse de Lyon.

— *Tarare*. Société scientifique et littéraire.

— *Villefranche*. Société des sciences et arts du Beaujolais.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Mâcon*. Académie.

— *Autun*. Société éduenne.

— *Chalon-sur-Saône*. Société d'histoire et d'archéologie.

— — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, *Le Mans*. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, *Chambéry*. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), *Annecy*. Société florimontane.

SEINE, *Paris*. Association pour l'encouragement des études grecques.

— — Bibliothèque d'art et d'archéologie.

— — Bibliothèque de la ville de Paris.

— — Comité des travaux historiques.

— — Commission du vieux Paris.

— — Société d'anthropologie.

— — Société d'histoire ecclésiastique de France.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société de Saint-Jean.

— — Société française de numismatique et d'archéologie.

SEINE-ET-MARNE, *Melun*. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.

— *Meaux*. Société littéraire et historique de la Brie.

SEINE-ET-MARNE, *Fontainebleau*. Société historique et archéologique du Gâtinais.

SEINE-ET-OISE, *Versailles*. Commission des antiquités de Seine-et-Oise.

— — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

— *Pontoise*. Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.

— *Rambouillet*. Société archéologique.

SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.

— *Le Havre*. Société havraise d'études diverses.

SÈVRES DEUX-, *Niort*. Société historique et scientifique.

SOMME, *Amiens*. Académie d'Amiens.

— — Société des Antiquaires de Picardie.

— *Abbeville*. Société d'émulation.

TARN-ET-GARONNE, *Montauban*. Société archéologique.

VAR, *Toulon*. Académie du Var.

VAUCLUSE, *Avignon*. Académie de Vaucluse.

VENDÉE, *La Roche-sur-Yon*. Société d'émulation de la Vendée.

VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.

VIENNE HAUTE-, *Limoges*. Société archéologique et historique du Limousin.

VOSGES, *Épinal*. Société d'émulation des Vosges.

— *Saint-Dié*. Société philomathique vosgienne.

YONNE, *Auxerre*. Société des sciences de l'Yonne.

— *Sens*. Société archéologique.

ALGERIE, *Alger*. Société historique algérienne.

— *Bône*. Académie d'Hippône.

ALGÉRIE, *Constantine*. Société archéologique du département.

— *Oran*. Société de géographie et d'archéologie.

TUNISIE, *Carthage*. Institut de Carthage.

— *Sousse*. Société archéologique.

Sociétés étrangères.

AUTRICHE, *Vienne*. Anthropologische Gesellschaft in Wien.

BELGIQUE, *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.

— *Bruges*. Société d'émulation pour l'étude des antiquités de l'histoire de Flandre.

— *Bruxelles*. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

— — Commission royale d'art et d'archéologie.

— — Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.

— — Société d'archéologie.

— — Société des Bollandistes.

— — Société royale de numismatique.

— *Courtrai*. Cercle archéologique et historique.

— *Gand*. Cercle historique et archéologique.

— *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.

— *Malines*. Cercle archéologique, littéraire et artistique.

— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.

— *Namur*. Société archéologique.

CANADA, *Halifax*. The Nova-Scotian Institute of science.

DANEMARK, *Copenhagen*. Aarboger for Nordisk oldkyndighed og historie.

— — Kongelige Nordiske Oldskrift Selskab (Société royale des Antiquaires du Nord).

ÉGYPTE, *Le Caire*. Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

ESPAGNE, *Barcelone*. Institut d'estudis catalans.

— *Madrid*. Académie royale de l'Histoire.

— — Sociedad española de excursiones.

— — Revista de archivos, bibliotecas y museos.

— *Valladolid*. Sociedad castellana de excursiones.

ÉTATS-UNIS, *Baltimore*. John Hopkins University.

— *Chicago*. Académie des sciences.

— *Norwood*. Archæological Institute of America.

— *Philadelphie*. American philosophical Society.

— *Topeka*. Kansas State historical Society.

— *Washington*. Smithsonian Institution.

— *Worcester*. American Antiquarian Society.

FINLANDE, *Helsingfors*. Suomen Muinaismuisto-Yhdistys
(Société archéologique finlandaise).

GRANDE-BRETAGNE, *Londres*. Society of Antiquaries of London.

— *Cambridge*. Cambridge Antiquarian Society.

— *Dublin*. Royal Irish Academy.

— *Édimbourg*. Royal Society of Edinburgh.

— — Society of Antiquaries of Scotland.

— *Jersey*. Société jersiaise.

ITALIE, *Rome*. Reale Accademia dei Lincei.

— — Istituto italiano di numismatica.

— — British School at Rome.

— *Bologne*. Regia deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.

— *Catane*. Società di storia patria per la Sicilia orientale.

— *Faenza*. Museo internazionale delle ceramiche.

— *Florence*. Biblioteca nazionale centrale.

— *Gènes*. Società ligure di storia patria.

— *Milan*. Società storica lombarda.

— *Modène*. Regia Accademia di scienze, lettere ed arti.

ITALIE, *Padoue*. Rivista di storia antica.

— *Turin*. Reale Accademia delle scienze.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut grand-ducal de Luxembourg, section historique.

PAYS-BAS, *Lecuwarden*. Friesch genootschap van geschied-, oudheid- en taalkande (Société frisonne d'histoire, d'archéologie et de philologie).

PORTUGAL, *Lisbonne*. Museu ethnographico português.

— *Porto*. Portugalia.

RUSSIE, *Dorpat*. Universitas Jurievensis.

— *Ékaterinebourg*. Société ouralienne des amis des sciences naturelles.

— *Moscou*. Société archéologique.

— *Pétrograd*. Académie des sciences.

— — Commission archéologique.

SUÈDE, *Stockholm*. Kungl. vitterhets historie och antikuitets Akademien (Académie royale des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités).

SUISSE, *Bâle*. Historische und antiquarische Gesellschaft.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse romande.

— *Stans*. Historischer Verein der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.

— *Zürich*. Antiquarische Gesellschaft.

— — Musée national suisse.

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

École des Beaux-Arts, à Paris.

École des Chartes, à la Sorbonne, Paris.

École française d'Athènes.

Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen,
Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Mont-
pellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Tou-
louse, Alger.

Académie de Chambéry.

Service des Antiquités de la Régence de Tunis.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

L'ABBÉ HENRY THÉDENAT

MEMBRE DE L'INSTITUT
MEMBRE HONORAIRE
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE
(1844-1916)

Par M. Adolphe DIEUDONNÉ, membre résidant

Lue dans la séance du 18 janvier 1922.

Messieurs,

Vous souvient-il de la séance du 22 juin 1898? Ce jour-là vous fut présentée la médaille par laquelle Augustin Dupré a commémoré l'aide prêtée à la jeune Amérique. On y voit, comme vous savez, la France couvrant de son bouclier fleurdelisé l'enfant Hercule, que le léopard voudrait dévorer. M. de la Tour, avec ce sens affiné de l'art qui lui était propre, faisait ressortir l'agrément de cette composition; la légende d'exergue attira l'attention de l'épigraphiste qu'était l'abbé Thédénat :

Non sine diis animosus infans.

Cela est dans Horace, dit-il, sans effort, en homme qui possède à fond ses auteurs et n'a qu'à laisser parler sa mémoire. Numismatique, art, épigraphie, humanisme, la rencontre des uns et des autres sur ces terrains variés et

l'appui qu'ils se prêtent, font l'honneur et le charme de vos entretiens.

La famille de l'abbé Thédénat avait déjà compté un archéologue, Thédénat-Duvent, dont la collection égyptienne entra au Cabinet des médailles en 1824. Son père était professeur agrégé de l'Université au lycée de Poitiers. Né à la Rochelle le 8 octobre 1844, Henry Thédénat commença de fortes études dans cet établissement, où il resta jusqu'à la troisième. Agé de quinze ans, il entra à Notre-Dame d'Auteuil, institution fondée par l'abbé Lévesque et d'autres prêtres séculiers qui avaient dû vendre leur maison de Vaugirard aux Pères jésuites. Il y rencontra le compagnon fidèle de toute sa vie, Antoine Héron de Villefosse. Ses camarades rapportent qu'il s'y montra studieux, mais aussi adonné aux jeux de son âge et même un peu espiègle. Cependant, il se destinait à la prêtrise; il consolida sa piété et sa science à l'École des Carmes, où il passa sa licence, puis au séminaire d'Issy. Mais il dut le quitter à cause de la rudesse de la discipline, car ce grand et bel homme, de complexion délicate, a été plusieurs fois arrêté par la maladie.

Enfin, il entre à l'Oratoire et, de 1868 à 1871, il professe à Juilly, où il devient préfet des études; il l'était pendant la guerre et organisa l'ambulance. En 1872, il collabore à la fondation de l'École Massillon, où il s'attache, comme partout, ses meilleurs élèves par les liens de l'amitié; il est ordonné prêtre en 1875.

C'est vers cette époque, — il avait déjà trente ans, — que sa vocation d'archéologue commence à se manifester. Il suivit les cours de Desjardins et de Léon Renier, et, dès 1878, il était chargé, au Congrès bibliographique international, du rapport sur *l'Épigraphie romaine en France et ses progrès depuis dix ans*.

Cette notice résume dans sa conclusion, comme une sorte de programme, les recherches de toute sa vie. C'est la thèse de Duruy. « A côté des sombres peintures de Tacite, à côté de Rome abandonnée à la cruauté arbitraire

des Tibère et des Néron, nous voyons des provinces pacifiquement administrées, des cités se gouvernant elles-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'y envoyer des soldats... Enfin, c'est à l'épigraphie que nous devons la connaissance de l'administration civile à Rome, en Italie et dans les provinces... Jusqu'à présent, nos savants ont surtout réuni les documents... » L'abbé Thédénat est de ceux qui continueront à préparer ces matériaux jusqu'à ce qu'ils soient amenés à pied d'œuvre.

Il aurait voulu entrer à l'École de Rome, mais l'Oratoire le réclamait. Au reste, devenu supérieur de Juilly, il eut plus de loisirs que par le passé; il se fit recevoir auxiliaire de la Commission de topographie des Gaules et associé correspondant de votre Société en 1879.

Tout de suite il prit son rôle au sérieux et vous présenta des inscriptions, des lampes, des cachets d'oculistes et autres antiquités trouvées à Angers, à Arras, à Reims, à Timgad, à Mycènes, à Chypre, à Damas et à Beyrouth, ou simplement aux Lilas; toute provenance lui était bonne pour exercer sa critique toujours éveillée, motiver ses commentaires, ses rapprochements et ses essais de restitution. Le Collège même de Juilly lui fournit une inscription grecque, provenant d'Égypte. C'était un titre suffisant et plein d'avenir, cette belle activité. Vous l'admités à siéger comme membre résidant le 8 novembre 1882.

En même temps, il donnait son premier recueil, le tome I^{er} des *Cachets d'oculistes romains*. Il s'était particulièrement attaché à ces petits monuments, dont il collectionna quelques spécimens, notamment celui de Flavianus, qui a été cédé au Cabinet des médailles par M^{lle} Thédénat, sa sœur, en 1917. C'est en collaboration avec Héron de Villefosse, avec qui il s'était lié d'étroite amitié, qu'il publia ce volume, et de même les *Antiquités de Fréjus* et les *Trésors de vaisselle trouvés en Gaule* (1885). Ils ont visité ensemble tous les musées, tous les champs de fouille, et cette mention bibliographique, « Copie Villefosse-Thédénat », quand on a le bonheur de la rencontrer, est estimée comme la capsule d'un bon cru.

Joignant à ces patientes recherches une active sympathie pour les travaux de ses contemporains, l'abbé Thédénat avait fondé, dès 1880, avec plusieurs des vôtres, le *Bulletin critique*, revue destinée à développer chez les jeunes prêtres le goût des bonnes méthodes historiques, comme à servir de trait d'union entre l'Université et l'Oratoire, et là il écrivait des comptes-rendus solides autant qu'agréables à lire, assaisonnés d'esprit et de bonne humeur. Qu'on en juge : « Lorsque M. de Rougé découvrit en 1852 une nouvelle d'époque pharaonique, analogue aux récits des Mille et une nuits, la surprise fut grande. Les hauts personnages dont les momies reposent dans nos musées avaient un renom de gravité si bien établi, que personne au monde n'avait osé les soupçonner d'avoir lu ou composé des romans, à l'époque où ils n'étaient encore momies qu'en espérance. » Et ailleurs, parlant de l'*Histoire monétaire du Béarn* : « Les planches, dit-il, permettent de poursuivre jusque chez ses ancêtres le grand nez historique de notre Henri IV. » Voilà le ton. Il est alerte. Il anime des jugements prononcés en pleine connaissance de cause et en toute impartialité.

Pourtant, l'écrivain avait ses préférences, par exemple pour certains papes qui ont eu la réputation d'hommes d'esprit, tel Benoît XIV, mettant une sourdine au sien lorsqu'il raconte l'histoire du conclave de 1740 où il fut élu : « Ça et là, dit Thédénat, on rencontre un trait d'ironie fine, discrète, tout à fait attique, juste ce que l'on peut se permettre à l'endroit des gens qui vous ont élu pape. »

Une seule fois, il me paraît avoir dépassé la mesure. Il s'agissait d'un livre sur les Gaulois. Or, Vercingétorix gênait un peu le point de vue romain de l'abbé Thédénat. « Les légions d'Aétius, a-t-il écrit, qui aidèrent les Francs à briser l'invasion d'Attila, étaient plus conscientes de leur nationalité que les soldats de Vercingétorix... La mentalité gallo-romaine était une promesse de nation à venir, œuvre de Rome, que les Francs achevèrent en lui donnant un roi ». Voilà des pensées qui ont un fond de vérité. Il n'y

avait pas de patriotisme gaulois. Vercingétorix n'a pas été compris des siens ; mais l'homme était grand. L'abbé a vu en lui l'ambitieux plus volontiers que le génial organisateur de la défense, et, comme ses contradicteurs, médiocrement imbus de l'esprit scientifique, avaient indiscrètement accentué la thèse inverse, cela lui donna l'occasion d'exercer sa verve. « Il paraît qu'il existe encore des druides en Saône-et-Loire. Prendre le chemin de fer pour aller voir des druides, quelle pure et douce jouissance archéologique ! » Ou encore : « Si on les pressait un peu, — les auteurs, — ils accuseraient les soldats romains d'avoir enlevé les pendules des Arvernes. » Je suis convaincu, Messieurs, que l'abbé Thédénat, qui risquait ces plaisanteries en 1882, ne se les serait pas permises en 1914, car nous devons le respect à tous les combattants de la grande guerre, et il n'aurait pas voulu laisser croire que Vercingétorix ne fût pas de ceux-là.

Cette période de 1882 à 1893, où il lance le *Bulletin critique*, où il collabore au recueil des œuvres de Borghesi et édite ses précieuses listes des noms gaulois, est aussi celle de la plus grande activité de l'abbé Thédénat au sein de votre Société. Il parle pour ainsi dire à chaque séance, quand il est à Paris. Considérable est le nombre des cas où il dit son mot sur les communications de ses confrères, et en termes si précis, si appropriés, que le rédacteur du Bulletin doit les rapporter, loin de les couvrir par la formule ordinaire : « quelques observations ».

Ses communications personnelles portent particulièrement sur l'épigraphie. Il se tient au courant, — et vous tient au courant, — de toutes les fouilles pratiquées en France, de toutes les découvertes. Comme prêtre, il a reçu beaucoup de renseignements des curés de campagne ; puis il est toujours prêt à se déplacer. Ayant deux heures à passer à Saint-Lizier, près de Saint-Girons (Ariège), entre deux trains, il va chercher au bas de la ville, sous une des arches du pont jeté sur le Salat, une inscription

romaine, il la copie. C'était un texte connu des auteurs, mais la seule version correcte est la sienne.

Tout lui est bon pour repérer une inscription. Tantôt c'est un manuscrit du président Bouhier qui la lui fournit; une autre fois, s'étant transporté au collège de Juilly avec quelques membres de votre Société, il procède à la reconnaissance du cœur de Henri II d'Albret, grand-père de Henri IV, déposé dans l'abbaye de Juilly, et il relève l'inscription sur marbre.

Il ne se contente pas de copier; il rectifie et il explique, car il possède à fond les musées de province et tous les recueils, de Grueter, Orelli et autres. Citons, en particulier, les notices que lui ont inspirées les fouilles de Grand (Vosges), de Cadenet (Vaucluse), les bornes milliaires du Var, auxquelles, en 1886, votre Bulletin a consacré dix-sept pages. Et cela ne l'empêche pas d'être attentif aux nouvelles de Tunisie, à la découverte d'une inscription de Géta dans le Tibre, d'une autre provenant de Vérone ou de Bulgarie.

Il bouquine, en épigraphiste. Une fois, ayant acheté un tome dépareillé des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, il y trouva un papier, plié en quatre, qui renfermait des inscriptions copiées en Syrie par l'un des dessinateurs de Champollion. Une autre fois (1896), il avait découvert sur les quais un exemplaire des *Fragmenta vestigii veteris Romæ* de Bellori; il prouva que les notes qui y sont ajoutées ne sont pas de Bellori, malgré une indication apposée à la légère, mais de Xavier Casale, et c'est encore à vous qu'il fit ces confidences.

Il composa pour vous des Mémoires dont la liste résume ses différentes sortes de recherches : sur des milliaires (1887), sur un surnom local d'Apollon, *Vindonnus* (1888), sur une inscription chrétienne (1893), sur les cachets de Nasium (1894). Ce mémoire sur les milliaires de l'embranchement de la voie Aurélienne était le fruit d'excursions répétées et fertiles en incidents. Un jour, l'abbé Thédénat avait été arrêté par les gendarmes, que ces allées et venues inquiétaient; traversant une région ter-

rorisée par les bandits, il avait fait route côte à côte avec le perceuteur, qui s'était joint à lui pour se donner du cœur; enfin, s'étant aperçu de la disparition d'une borne dans un cimetière de village, il avait fait une scène au secrétaire de la mairie, et c'était le curé qui l'avait mise dans son poulailler.

Tout grand voyageur qu'il est, il prend sa part des fonctions administratives comme membre de la Commission des impressions et joue un rôle actif dans la composition de votre Bulletin à partir de 1886. Cette charge ne lui était pas toujours aisée à remplir dans ses nombreux déplacements, et l'on voit, par ses lettres à son ami Héron de Villefosse, que les manuscrits couraient quelquefois après lui. Ajoutez que l'abbé Thédénat était distrait, car il était poète... Une fois, c'est Mowat qui me l'a raconté, il lui arriva d'égarer un papier de son confrère, mais il lui écrivit une lettre si gentille que le commandant, qui en avait bien envie, ne put s'en fâcher; en recevant la note reconstituée, le coupable s'excusa encore et joignit à ses excuses un compliment signé Virgile : *Uno amisso non deficit alter Aureus*.

Occupé de votre Bulletin, l'abbé Thédénat, dont la fonction était de diriger l'école des hautes études ecclésiastiques du quai des Célestins, fut par surcroît secrétaire général de sa congrégation, de 1884 à 1893, et comme tel se vit chargé de rédiger en latin les règles de l'Ordre. Il fut récompensé de cette besogne, qui le conduisit à Rome.

Il avait réussi à pousser jusque-là ses excursions, en 1890, 1891 et 1892, lorsque, en 1893, Mgr Perraud, supérieur général de l'Oratoire, le prit avec lui pour aller présenter au Souverain Pontife la nouvelle règle. Il en profita pour préparer des articles qu'Edmond Saglio lui avait demandés pour le *Dictionnaire des Antiquités*; car il n'a pas écrit moins de soixante-trois articles de ce gros dictionnaire, en tout 190 pages. Il s'occupa notamment de retracer en quarante-quatre pages l'histoire et la physionomie du Forum; c'est un sujet favori qu'il ne per-

dra pas de vue et qu'il va méditer pendant quatre ans, entrecoupé de ses occupations ordinaires, de bronchites répétées et des séjours en Suisse nécessaires à sa convalescence.

Les années 1897 et 1898 sont décisives dans la vie de l'abbé Thédénat. C'est alors qu'il devient, par l'ordre du tableau, président de votre Société. Son discours, prononcé en janvier 1898, fut ce qu'on attendait. Il s'y rencontre une juste appréciation de l'œuvre des disparus, Le Blant, Lecoy de la Marche, avec de belles paroles d'adieu ; il avait déjà eu occasion de prononcer les éloges de Courajod, d'Auguste Prost, de Lecoy de la Marche, — il excellait à faire ressortir la valeur morale d'une vie humaine, — il témoigna aussi dans son discours du vif intérêt qu'il portait à votre avenir ; enfin il y eut un morceau amusant, l'éloge de la sonnette.

C'est en cette année 1898 qu'il donna la première édition de son livre, *le Forum romain et les Forums impériaux*.

« Des artistes, lit-on à la première page, des littérateurs, ont pleuré sur ces froides pierres ; ils ont regretté le Forum perdu, celui où quelques rares fûts de colonnes émergeaient des ronces, où les allées d'ormes et les flaques d'eau, abreuvoirs des bœufs, incitaient à la rêverie par le contraste saisissant du passé disparu et de la vie toujours renaissante... » L'abbé Thédénat était trop poète, trop ami de la nature, pour ne pas participer à cet état d'esprit. « On parle de redresser une quatrième colonne du temple de Castor, disait-il. L'archéologie n'a rien à objecter. Cependant, j'éprouverais de la peine, je l'avoue, en voyant modifier, par l'adjonction d'une quatrième sœur, l'aspect de ces trois colonnes, charmantes comme les trois Grâces... » Mais il fallait se faire une raison, justifier les fouilles et les restaurations discrètes, mettre une puissance d'évocation dans les ruines toutes neuves. Quant nous réédifions par la pensée la maison de nos aïeux, nous ne voulons pas qu'elle pleure, mais qu'elle se redresse. De là le livre de l'abbé Thédénat.

Aussi bien ils sont tous là, — *quin protinus omnia Perlegerent oculis*, — les temples de Vesta et de Castor, de Saturne et de la Concorde, la *Græcostasis*, les boutiques, les rostres, la basilique Emilia, ils sont si bien là, — j'entends leurs fondations et leurs pierres éparses, — qu'il y en a généralement plusieurs exemplaires, incendiés et rebâties... à la même place? On se le demande. Il faut interroger les restes des soubassements aux divers étages du sol, comparer aux textes littéraires, épigraphiques, aux bas-reliefs, aux monnaies. Ce qui était une rue au ^{III}^e siècle est occupé deux cents ans plus tard par un édifice qui se superpose au pavé ou inversement. C'est toute une exploration, des allées et venues faites de surprises et d'enchantements.

Ce livre sur le Forum est, m'a-t-il semblé, moins cité par les érudits que les ouvrages allemands. Pourquoi? C'est que son récit a une âme, et cela ne se transpose pas aisément. Sans phraséologie vaine et par le simple exposé des faits, l'historien nous fait partager sa ferveur.

Pourtant il y a du sang sur ces murs. Virginius ouvre les entrailles de sa fille et la montre au peuple toute palpitante; César, percé de coups par les sénateurs, est traîné dans son sang; Vitellius, poursuivi par les soldats, a la tête tranchée devant sa statue renversée. Voilà les drames qui se jouèrent sur le Forum. Et n'est-on pas tenté, en face de pareilles scènes, de jeter un voile sur l'histoire, série de massacres et d'assassinats? Mais les meurtres passent, les individus sont menés par les idées, par les méthodes de la civilisation en marche, et ces idées, ces méthodes s'inscrivent dans la pierre. Ainsi, prenant les monuments à témoin de ce qu'ils avaient illustré la capitale du monde antique et créé par contre-coup celle de la chrétienté, l'abbé Thédénat revivait avec eux, à sa façon, celle d'un archéologue, l'histoire universelle.

Aimer les Grecs est chose facile; ils étaient si séduisants, si bien doués! On n'aime pas les Romains. Et l'on ne peut pas dire que l'auteur du *Forum* les ait aimés; mais il aima l'histoire romaine, l'archéologie romaine, où

se projetèrent le bon sens pratique, la discipline, l'esprit de devoir, la piété, par lesquels ce peuple, après avoir façonné l'humanité, mérita de donner sa forme définitive à la religion venue d'Orient. Dans les substructions du palais de Caligula, entre le Forum et le Palatin, non loin de la maison des Vestales, s'épanouit l'église de *Sancta Maria antiqua*, première fleur de chrétienté.

L'abbé Thédénat le constate avec une pointe d'ironie, les chrétiens ont été moins durs pour le Forum que les humanistes. Le haut moyen âge n'y a pas beaucoup touché; même les monuments transformés en églises, — et cela a contribué à les préserver, — furent chose rare; la prison resta prison, et les temples s'enlisèrent tout doucement. En vérité, c'est la Renaissance qui a dévasté le sanctuaire, qui n'a exhumé les monuments que pour en exploiter les pierres et les œuvres d'art, pour construire la Rome nouvelle; on leur demandait des modèles de beauté, on ne se souciait pas de leur intime histoire. Il y aurait tout un livre à écrire sur cette donnée : le moyen âge continuateur de l'antique; la Renaissance contre l'antique.

Notre siècle, qui se vante de le respecter, a-t-il toujours pris le bon moyen? Quand Thédénat retourna à Rome, il trouva son champ bouleversé. « On a troublé dans son sommeil : qui? Le premier homme. M. Boni, qui a déjà découvert tant de belles choses au Forum, retrouvera aussi, nous l'espérons, des sculptures moins préhistoriques. » Cependant, il ne se décourage pas; il se familiarise avec les aspects créés par les derniers travaux; il rectifie sa vision. Autant de visites, autant d'éditions; il y en aura cinq. Le livre va rester jusqu'à la fin un guide exact, tout vibrant des impressions de voyage de son auteur.

Ce succès ouvrit à votre confrère les portes de l'Académie et celles du Comité des travaux historiques. La joie de ses amis fut ce qui le toucha le plus. « Je ne me dissimule pas, écrit-il au plus ancien d'entre eux, que c'est le triomphe de l'amitié plus que de mes mérites

scientifiques; mais je trouve qu'il est mille fois plus beau et plus rare d'avoir des amis si bons et si dévoués, que tous les mérites du monde. » La fête du 24 mai 1898, où l'on célébra en famille, au collège de Juilly, la promotion de l'abbé Thédenat, marqua l'apogée de sa carrière.

Presque aussitôt des heures sombres allaient venir. Il connut encore de bons moments, en 1901 et 1902, années où il visita l'Égypte en compagnie de Maspero; mais, en 1903, son école du quai des Célestins est fermée, son Ordre dispersé. Votre Société, quelles que soient les opinions de ses membres, n'aime pas les persécutions; elle honora celui qui en était victime en lui attribuant la dixième place de membre honoraire, restée vacante depuis plusieurs années. Cette consolation et les autres marques de sympathie qui lui furent prodiguées l'aiderent à supporter son malheur. Il était grand. Non seulement il est arraché à son cher milieu, mais la générosité avec laquelle il a disposé de sa fortune en faveur de ses frères se retourne contre lui; il sera obligé désormais de compter avec les conditions matérielles de la vie. Il va donc habiter, seul, un modeste logis rue de Bourgogne, puis dans une rue qui porte un joli nom, la rue Campagne-Première, mais qui n'a de joli que le nom. Il n'y trouve pas grand confort et sa santé en pâtit. Je crois que ses fréquentes excursions au grand air l'ont soutenu; il fit plusieurs campagnes à Pompéi pour préparer le livre qu'on lui avait demandé.

A l'inverse du Forum romain, où l'on peut dire : César a passé par ce chemin, Cicéron s'est montré sur le seuil de cette porte, Pompéi n'a pas de grands noms à nous offrir, mais plutôt le tableau de la vie moyenne, et, parmi cette population de petite ville, vous devinez si l'abbé Thédenat va d'instinct à ceux qui pouvaient, avec vraisemblance, être qualifiés braves gens. Il s'arrête devant les portraits de Paquius Proculus, boulanger et décurion, et de sa femme : « Près d'elle, son mari, dit-il, un brave homme, si la figure n'est pas trompeuse. » Oui. Mais la figure n'est-elle pas trompeuse? Un boulanger! Il était

peut-être un peu moins rapace que le boucher, son voisin. En tout cas, il n'y a pas de doute pour le banquier, L. Cæcilius Jucundus; celui-là a mauvaise mine, décidément.

On sait que Pompéi fut détruite l'an 79 en pleine voie de reconstruction, après l'alerte donnée seize ans plus tôt par un tremblement de terre, et en pleine période électorale. De là, parmi les rues et les édifices, ce tableau animé, où s'agitent à qui mieux mieux les ouvriers maçons ou charpentiers, où volent les apostrophes aux cabaretiers.

La visite des villas ne donne pas moins l'impression de la vie, mais d'une vie supérieure englobant celle que vécurent momentanément leurs propriétaires, car, en les explorant, nous nous assimilons les modes de plusieurs générations. Nous voyons se construire la maison, simple atrium d'abord, autour duquel se groupent, sous l'influence de l'architecture grecque, un péristyle, un triclinium; nous voyons la riche ornementation de marbres des premiers temps faire place aux reliefs de stuc en trompe-l'œil et, par réaction contre cette mode, la figuration sur les murailles d'une architecture irréelle, mais amusante, qui dégénère et tombe dans le chaos.

Le tableau se complète par une idylle. On est touché par la silhouette imposante et gracieuse d'une jeune fille qui sortait de la villa de Diomède et qui tomba suffoquée; on s'accoude près d'elle à la terrasse d'où elle avait contemplé la mer et cette baie magnifique :

Sorrente, toute bleue en sa grâce tranquille,
Mollement s'abandonne aux flots silencieux.
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Capri n'est plus au loin qu'un nuage immobile.

Des barques, lentement, sous la voile qui dort,
Montent vers le Sarno dans un sillage d'or.
Le cercle harmonieux des montagnes prochaines,

Elevant jusqu'au ciel de plus hauts horizons,
Voit, aux coteaux penchants, dans la douceur des plaines,
Parmi les paupres verts onduler les moissons.

Ainsi parlait en vers l'homme dont nous évoquons le souvenir, pour se délasser de ses recherches archéologiques. D'ailleurs, son livre sur Pompéi est un ouvrage de vulgarisation écrit pour la collection des *Villes d'art* ; à l'inverse du *Forum*, il est exempt de tout appareil scientifique, de toute controverse. Après cet essai, l'érudit revint à ses méthodes de travail favorites ; la numismatique, toute voisine de l'épigraphie, n'y tient pas une médiocre place ; il a toujours eu pour elle un bon regard.

Dans la bibliographie très complète qui lui a été consacrée par son successeur à l'Institut, c'est la numismatique qui tient la tête. Il ne dédaigna point, pour la servir, les besognes ingrates ; il commença par traduire, dans les *Mélanges Barthélemy-Saulcy* de 1878-1882, deux mémoires de Mommsen ; puis, donnant un coup d'épaule au jeune directeur d'alors, qui faisait fonction de secrétaire, il dépouilla courageusement des périodiques pour la chronique de la *Revue*. Lorsqu'il débute dans le *Bulletin critique*, en 1880, et qu'il donne des nouvelles des études archéologiques, il n'a garde d'oublier que la numismatique est de la maison ; il a repris dans ses comptes-rendus ceux qui l'avaient négligée ou faussée, et il a, autant que possible, suppléé à leurs défaillances, à leurs erreurs ; il a lui-même rendu compte des ouvrages de Charles Robert, de Barthélemy et des numismates ici présents.

Il a étudié avec vous plusieurs trésors de monnaies, notamment le trésor de Planches (Ain), qui renfermait des pièces d'or inédites, dont une de Victorin [1889]. Dans vos *Mémoires* encore, pour reconstituer et dater une statue de la Fortune assise trouvée à Grand (Vosges), il a eu recours aux médailles romaines et feuilleté assiduellement le Cohen [1895].

Que dis-je ? Il prend par la main dame Numismatique, il la conduit dans sa maison chérie des Vestales, il la presse de lui montrer ses médailles pour authentifier le vieux temple, tel un moine de l'ancien temps sollicitant des parchemins pour son couvent. Le lieu était consacré,

Un jour, comme jaillit une source à la prière du religieux pour attester que la divinité l'a exaucé, on avait vu du sol de l'atrium des Vestales surgir un petit trésor; il datait du x^e siècle, denier de saint Pierre offert au pape d'alors par les Anglo-Saxons, avec une monnaie d'Eudes, roi de France, frappée à Limoges. Que de monnaies, dans ce bas monde, ont servi à de viles transactions! Notre petit trésor, doublement sanctifié, en paye la rançon.

Cette découverte fut annoncée dans la *Revue numismatique*. L'abbé Thédénat n'était pas seul à s'apercevoir que cette *Revue*, créée en 1836, manquait de tables analytiques et que la plupart des mémoires y dormaient, pour ainsi dire, sans profit pour la science. On cherchait quelqu'un de bonne volonté pour composer cette table si désirée; il accepta de s'en charger. Mais, en 1903, le temps d'une besogne de ce genre était passé pour lui; lorsque je lui demandai de la faire à sa place, il se laissa convaincre de très bonne grâce; c'est à cette occasion que je le vis pour la première fois.

Je l'ai revu depuis. J'ai su l'estime universelle dont il était entouré et le concert de reconnaissance pour l'accueil charmant et plein de bonté qu'il faisait à tous, la simplicité avec laquelle il témoignait de son attention sans être jamais banal. Une fois, je le rencontrai à la porte de l'Institut en attendant le résultat d'une élection. Il s'aperçut, sans doute, de l'intérêt que je portais au candidat, car il me dit : « Il est élu; je suis heureux de vous l'annoncer, je vois que vous êtes de ses amis. » C'était peu de chose, si vous voulez, mais comme on sentait qu'il disait vrai! Il parlait de sa voix grave et sacerdotale, qui tombait de haut et qui était toute proche néanmoins, qui avait des nuances pour débiter d'inoffensives malices ou exprimer les paroles de sympathie profonde, sans effusion extérieure, qui partent du cœur et qui vont au cœur.

Ses opinions participaient du fonds de naïveté de son âme profondément honnête et candide, mais l'expression en était délicieuse de finesse. Par tempérament personnel et par profession, il était préoccupé du caractère moral

des actes et des faits, mais la morale ne venait jamais qu'à son heure. « Ainsi périt Renaud de Châtillon, écrit-il en commentant un livre connu; tous ses malheurs eurent pour cause ses manquements à la bonne foi. Ces fautes s'expiant toujours, quelquefois même ici-bas. » C'est la conclusion. Mais, dans le récit : « Est-on tenu à la parole jurée à l'égard des mécréants? Non, assurément. » L'homme est tout entier dans ce contraste entre la pensée forte, sérieuse et l'expression plaisante, piquante même.

Ses effusions contenues, il les dépensait à faire des vers en français, en latin, en italien. Toute sa vie, il s'est promené avec un Virgile dans une des poches de sa soutane, — il le montrait volontiers, — et dans l'autre une parodie de Baudelaire, qu'il ne montrait pas. Nous l'avons vu célébrer l'Italie; il n'a pas chanté avec moins d'amour les paysages de France, Auvergne ou Mâconnais; de partout il écrivait : « Je suis dans le plus beau pays du monde »; partout il trouvait dans la nature un charme nouveau, un cadre approprié aux grandes épreuves :

Au farouche océan la douleur est semblable;
Elle a son flot montant et sa force indomptable.

.
Montant des profondeurs de l'être, les sanglots
Se succèdent sans fin comme les flots aux flots.

Voilà ce qu'il écrivit comme il venait de perdre sa mère. Il a publié un petit recueil de ces charmantes poésies; plusieurs sont restées inédites, celle-ci par exemple :

Dieu bon, ne permets pas qu'aux portes de la nuit
Nous descendions tout seul en l'extrême vieillesse
Et que chaque être aimé loin de nous disparaisse
Dans l'infini des cieux, comme un vaisseau qui fuit.

Pourtant, s'il faut, mon Dieu, ton serviteur te suit.
Le cœur désabusé de l'humaine tendresse,
Il saura dans l'épreuve adorer ta sagesse
Et marcher sans contrainte où ta main le conduit.

Il faut à ton soleil que la vigne mûrisse
Et que l'âme s'épure au feu du sacrifice.
Mais, quand viendra sur nous la tristesse du soir,

Nous irons, au tombeau que notre angoisse implore,
Après des morts chéris relever notre espoir,
Et de tous leurs couchants nous ferons une aurore.

Ce sonnet ne plut pas à son vieil ami, Villefosse. Celui-ci s'étonna que l'abbé Thédénat se plaignît d'être seul sur la terre; il y eut entre eux une touchante explication. En donnant cette forme à sa pensée, l'auteur avait obéi au démon de la littérature; mais il renonçait si peu aux bienfaits de l'amitié que sa poésie ne révélait qu'une chose : la crainte qui le hantait de mourir le dernier des siens.

Cette crainte ne devait pas se réaliser. Sa santé déclinait de jour en jour; il continuait à versifier. Il composait, pour les blessés qu'il avait accepté de reconforter à la fondation Paule d'Essling, à Cimiez, une *Pastorale mystique*, et, dans les loisirs dont il entrecoupait cette mission, loisirs que lui avait ménagés une généreuse hospitalité, il s'endormait de lassitude et se moquait de lui-même; son assoupissement se berçait du susurrement de l'Adour.

Sub foliis fugiens saxisque illisus Aturus
Molliter invitos invitat murmure somnos.

C'était la fin. Il reprit un appartement à Paris, dans le voisinage de l'Institut, mais il y mourut, presque aussitôt, le 29 octobre 1916, à l'âge de soixante-douze ans, d'une congestion qui lui épargna les affres d'une maladie cruelle dont il était menacé.

La résignation de ses dernières heures fut admirable. Cet enjouement même qui l'avait quitté un moment, quand il avait vu persécuter ses frères, il le conserva, dit-on, avec l'égalité d'humeur, la sérénité que lui procuraient une conscience éminemment pure et une foi inaltérable.

L'œuvre de l'abbé Thédénat se compose, nous l'avons vu, de deux manuels et d'un grand nombre d'articles.

On lui a reproché de s'absorber dans le détail. Je ne crois pas avoir forcé la note en rétablissant à travers ses écrits le fil conducteur des idées générales, et j'admettrai, à la rigueur, qu'on dise d'elles, par rapport à lui, ce qu'il a

dit des Grecs et de Pompéi : « Nulle part, on ne peut constater à Pompéi la présence des Grecs, mais partout on rencontre leur influence. »

On lui a reproché de ne pas laisser un recueil achevé, mais seulement des monographies. La vision constante des ruines, la beauté des fragments qui se superposent l'avait-elle prédisposé à ce genre de construction? *Pendent opera interrupta*. Soyons moins solennels; avouons que sa curiosité l'emportait sur le souci d'aboutir. Mais ceux dont il a facilité ou préparé les travaux s'en plaindront-ils? Et votre Société songera-t-elle à s'en plaindre? A méditer une œuvre de toute la vie, il y a un écueil; c'est de rapporter à ses travaux personnels tout ce qui s'échange ici de vues ou de renseignements, et, dès lors, on sert votre Société en la faisant profiter de sa compétence, mais avec l'arrière-pensée d'en tirer certains avantages. L'abbé Thédénat, toujours prêt à écouter et à répondre pour le seul plaisir d'animer la conversation et de chercher le vrai, a été, pour la Société nationale des Antiquaires de France, le plus désintéressé des serviteurs¹.

1. La bibliographie de l'abbé Thédénat a été exposée dans le plus grand détail à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Adr. Blanchet en 1920. Je n'ai rien de précis à y joindre; tout au plus ai-je relevé la trace de comptes-rendus qui seraient à rechercher dans la *Revue des Revues*, de quelques articles publiés dans le *Dictionnaire de la Bible* de l'abbé Vigouroux (au moins *Collyrium*), de poésies pour lesquelles il faudrait dépouiller les collections du *Correspondant* et de la *Revue des Deux Mondes*, et d'une publication (projetée?) sur les Romains chez Plon. On trouvera mentionnées avec le discours de M. Blanchet les notices qui furent publiées à l'occasion de la mort de l'abbé Thédénat et que nous avons pu consulter. Ajoutons qu'il nous a été donné de puiser dans les lettres écrites par le défunt à son ami Ant. Héron de Villefosse, lettres que M^{me} de Villefosse et M. R. de Villefosse ont eu l'extrême bonté de nous communiquer. Nous devons aussi de précieux renseignements, pour la fin de sa vie, à M. le comte Durrieu. Nous lui adressons, ainsi qu'à la famille de Villefosse, nos plus sincères remerciements.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1922.

Séance du 4 Janvier.

Présidence de M. Jules MAURICE, président sortant,
et de M. J. TOUTAIN, président élu.

M. J. Maurice, président sortant, prononce le discours
suivant :

« Mes chers confrères,

« Lorsque, enfermé dans ma ville natale de Douai, de 1914 à 1918, sans correspondances avec la France, j'écoutais chaque jour le monotone bombardement du front en songeant à la victoire, j'étais loin de penser que j'aurais bientôt l'honneur, et j'ajouterai le bonheur, de présider votre Société. Et pourtant les événements heureux arrivent comme les autres. Il en fut ainsi de cette victoire tant attendue, au milieu de tant de risques, et du retour aux Antiquaires de France. Aussi, comment pourrai-je vous être assez reconnaissant de votre accueil affectueux. Le rôle de votre président, mes chers confrères, est particulièrement enviable en raison de la proximité de son fauteuil du siège de l'orateur. Cette circonstance lui permet d'entendre toutes les communications, et je me rends compte, en quittant ce fauteuil, du profit qu'il y a à vous écouter toujours et sur tous les sujets.

« Hélas ! Messieurs, conformément au glorieux usage qui remonte au souvenir du fondateur de l'Académie cel-

tique, nous appelons d'abord les morts et leur rendons hommage.

« Nous n'avons plus, comme en ces années précédentes, à citer ceux qui sont réellement morts au champ d'honneur, mais n'est-ce pas un autre champ d'honneur que celui de la science et de l'art français ?

« Le comte Robert de Lasteyrie n'est-il pas, à sa manière, mort à ce champ d'honneur ?

« Il s'est éteint, le 29 janvier dernier, dans sa soixante-treizième année, dans sa propriété du Saillant. On peut dire que sa vie ne fut pas seulement celle d'un savant de cabinet, mais qu'il demeura toujours homme d'action en même temps qu'homme d'étude. Il devait cela à ses ancêtres.

« Son père, Ferdinand de Lasteyrie, âgé de vingt ans, avait été l'aide de camp de son parent, le général La Fayette; lui-même se trouva, à vingt ans, engagé volontaire dans l'armée française pendant la guerre de 1870. Il se distingua à l'armée de la Loire, fut blessé au Mans et reçut, dès lors, la croix de la Légion d'honneur.

« Le même parallélisme se poursuit, entre le père et le fils, dans le domaine de l'art et de l'érudition. Ferdinand de Lasteyrie avait été membre de l'Académie des inscriptions, de 1860 à 1879, et avait écrit une histoire de la peinture sur verre, de 1837 à 1856 et publié une histoire de l'orfèvrerie, en 1875. Les aptitudes héréditaires de Robert de Lasteyrie frappèrent Quicherat dès son entrée à l'École des chartes. Le jeune homme prit bientôt son diplôme de bachelier en droit et se consacra dès lors uniquement aux sciences enseignées à l'École des chartes.

« La famille de Lasteyrie était l'une des plus anciennes du Limousin, et ce fait décida peut-être le jeune chartiste à choisir pour sujet de thèse : *L'étude sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000*.

« Lasteyrie ayant reçu le titre d'archiviste paléographe, Quicherat, qui se rendait compte de la qualité très rare du don d'enseigner que possédait déjà le jeune archéologue, lui confia des leçons à faire sur l'architecture mili-

taire au moyen âge, dont la connaissance révèle le caractère de l'action, de l'attaque et de la défense dans les luttes du temps, en attendant qu'il le choisît comme suppléant de la chaire d'archéologie.

« Dès lors, le sort de Lasteyrie fut fixé. Il devint titulaire de cette chaire en 1880 et l'occupa jusqu'en 1910.

« Bien que votre confrère ait rempli, au cours de sa vie, plusieurs carrières, qu'il ait été député de la Corrèze en 1893, qu'il se soit signalé dans la défense des grands intérêts économiques de la France, ce fut dans l'enseignement de l'archéologie qu'il donna toute sa mesure, parce que le savant, l'artiste et l'homme d'action y furent adéquats à l'œuvre à accomplir.

« Il avait des dons multiples. D'abord celui de l'orateur. Vous vous rappelez tous sa parole chaude et éloquente, sa pensée clairement exprimée; mais son imagination, soutenue par une belle mémoire, était contrôlée par la raison et le bon sens le plus français, qui le préservaient de la fausse poursuite des mirages. Ce fut ainsi qu'il resta toujours classique et n'admit jamais que l'origine de notre civilisation ne fût pas surtout à rechercher dans le monde romain.

« Le second don était celui de l'artiste. Lasteyrie, pendant qu'il faisait ses cours, traçait au tableau les profils, les aspects, les transformations des monuments dont il retraçait l'histoire.

« Mais le don le plus précieux qu'il eut reçu, en naissant, était celui de l'homme d'action. De là vint qu'il n'écrivit pas ses cours, mais les parla, ainsi que l'a remarqué notre confrère M. Prou. Il en était de même de ses conférences et des communications qu'il vous fit. Tout ce qu'il disait ou écrivait, dit encore M. Prou, se distinguait par la solidité, la clarté, l'élégance.

« Son enseignement fut célèbre; il attirait à lui les élèves de l'Ecole normale supérieure, que Georges Perrot envoyait suivre ses excursions archéologiques. Nous ne pouvons ignorer cet enseignement, nous qui lui devons peut-être un peu des lumières qu'apportent dans nos

discussions les maîtres nouveaux de la science archéologique, qui se comptent parmi nos confrères.

« Robert de Lasteyrie avait été élu membre de l'Académie des inscriptions, en 1890. Il fut admis dans votre Société en 1893 et reçut les félicitations du comte Durrieu, pour le jubilé de la vingt-cinquième année écoulée depuis son entrée dans les Antiquaires de France, en 1908.

« Je mentionnerai seulement ses autres titres. Il fut secrétaire de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques, président du Conseil de perfectionnement de l'École des chartes, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, membre de la Commission des monuments historiques et de celle des travaux historiques de la ville de Paris. Un autre donnera la bibliographie de ses travaux ; les instants me sont comptés. Je dois dire pourtant qu'un vœu reste à formuler : celui que les soins pieux de sa famille assurent la publication des deux derniers volumes de sa grande *Histoire de l'architecture religieuse en France*. Lasteyrie avait exposé, avec une clarté si remarquable, dans le premier volume, ses vues sur les problèmes controversés, tels que celui de l'origine des basiliques ou celui de l'origine des voûtes dans l'art roman, que l'on doit vivement désirer de posséder les volumes suivants, dont la préparation avait été, paraît-il, déjà assez avancée par l'auteur pour pouvoir être achevée par les siens.

« Germain Bapst, qui vous a été enlevé également en cette année, vous a laissé à tous le souvenir d'un aimable confrère, d'un érudit dont l'érudition n'était pas austère et d'un esprit très cultivé.

« Des traditions de famille décidèrent, comme pour Lasteyrie, du début de sa carrière.

« Il trouvait, dans un passé d'attachement des siens à la Maison de France, l'occasion de faire l'inventaire des bijoux et de l'orfèvrerie ayant appartenu à Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France, et de jeter un coup d'œil sur l'art gracieux du xviii^e siècle.

« Ses recherches devaient peu à peu s'étendre. Il fut très longtemps des vôtres, et les volumes de vos *Bulletins*, de 1885 jusqu'à la guerre, contiennent presque tous des notes qui indiquent que le champ de ses recherches était toute l'histoire de France, envisagée surtout au point de vue artistique.

« Tantôt il s'occupait de l'histoire générale de l'art ou de la science en France. C'est ainsi qu'il vous faisait connaître en détail les origines de notre Muséum d'histoire naturelle, créé par Colbert, mais enrichi par les collections de Gaston d'Orléans; c'est ainsi qu'il parlait devant vous des origines du théâtre en France au moment de la Ligue ou encore des entrées des rois de France à Paris et les décorations auxquelles elles donnèrent lieu; soit l'entrée de Philippe le Bel en 1313, soit celle de Charles VII en 1424, soit celle de François I^{er} en 1515 ou encore celle de Louis XI, au sujet de laquelle il analyse et critique le texte de Jean de Troyes. Il descend même jusqu'au plus léger des arts en parlant des ballets royaux au xvi^e siècle.

« Mais, plus souvent encore, son goût personnel l'entraînait à rechercher l'origine ou à refaire l'histoire des transports de quelques-uns de nos chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture et à retrouver les conditions de l'entrée en France des chefs-d'œuvre étrangers.

« C'est ainsi qu'il vous racontait l'arrivée en France de deux esclaves de Michel-Ange, destinés primitivement au tombeau de Jules II et donnés par le maître aux Strozzi, qui les cédèrent au connétable Anne de Montmorency pour assurer la carrière de l'un des leurs. C'est par cette voie qu'ils arrivèrent enfin dans la salle de la Renaissance du Louvre.

« Notre confrère, auquel toutes les collections et toutes les archives et dépôts étaient ouverts, en raison de ses relations ainsi que de sa réputation d'érudit, fouillait dans les minutiers des notaires et dans les archives des grandes maisons, comme celles du duc d'Aumale, autant que dans les Archives nationales et dans celles de la ville

de Paris. Aussi ne séparait-il pas l'histoire des mécènes de celle des artistes.

« Il retrouvait l'origine des bustes et statuettes du grand Condé par Coysevox et par Claude Balin, de ceux du maréchal de Saxe par Pigalle et du maréchal de Lowendal, que notre confrère M. Vitry a depuis montré avoir été attribué à Lemoyne au Salon de 1759. Il a retrouvé, entre autres pièces, le règlement des travaux exécutés au Louvre par Pierre Lescot et Jean Goujon. Il a fait connaître les contrats relatifs aux cartons de Jean Cousin et de Louis Dubreuil, commandés par les chanoines de Saint-Germain-l'Auxerrois, et les conditions dans lesquelles les vitraux de cette église ont été exécutés au xvi^e siècle par Jean Chastelain et Noël Bellamare.

« La découverte d'un autre contrat lui a permis d'attribuer à Pierre Lescot le château de Valléry, dont Philibert Delorme passait pour l'auteur. Le château était passé de la famille de Saint-André dans la maison de Condé, et le contrat prouve que les dessins étaient bien de Pierre Lescot.

« Je ne fais qu'indiquer la nature des recherches de votre confrère. Il faudrait écrire une beaucoup trop longue notice pour en montrer toute l'importance. L'histoire de France l'intéressait tout entière : « La France a
« ce privilège, vous disait-il en 1899, en quittant le fau-
« teuil de cette présidence, de présenter, dans une unité
« constante, vingt siècles d'histoire qui se déroulent
« comme un drame, offrant toute sorte d'enseignements
« aux générations futures. L'étude de ce passé, c'est le
« patrimoine le plus glorieux de notre pays. »

« C'est le vôtre, mes chers confrères, en raison de vos études.

« Vous en avez, il est vrai, un plus considérable. L'étude des civilisations grecque et latine, origines de la nôtre, celle de nos origines chrétiennes, celle des relations de l'histoire de France avec l'histoire du monde entier ont fort heureusement agrandi votre champ d'études.

« Il n'en est pas moins vrai que Germain Bapst avait poursuivi ses études dans le domaine qui fut originairement celui de la Société nationale des Antiquaires de France. Aussi sa disparition laisse-t-elle parmi nous un vide irréparable. Et pourtant l'on regrette peut-être encore plus en lui l'ami, le savant désintéressé et l'érudit toujours prêt à vous faire profiter de ses connaissances. On ne peut passer sous silence l'écrivain et le conteur captivant qu'il était, parce qu'il appartenait à une vieille tradition française.

« Je vous parlerai maintenant, mes chers confrères, des correspondants que vous avez perdus, en suivant l'ordre des dates de leurs élections.

« Le vicomte de Caix de Saint-Aymour était des vôtres depuis l'année 1876. Il était déjà, à cette date, membre actif de la Société des Antiquaires de Picardie et du Comité archéologique de Senlis. Il avait d'abord prêté son attention aux problèmes de pédagogie. En 1866, il faisait un rapport au ministère, sur l'enseignement des langues classiques et des langues vivantes et réclamait l'introduction de la philologie comparée dans les programmes universitaires. En 1868, il publiait un travail important sur la langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne. Puis il passait à des publications sur la noblesse chez les Romains et sur les titres de noblesse en France. Étudiant les monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise, il prenait goût à la science préhistorique et succédait à de Mortillet dans la direction de l'Indicateur de l'archéologie, transformé en Musée archéologique.

« Le marquis de Ripert-Montclar fut élu correspondant de votre Société le 4 février 1880.

« Entraîné, par sa carrière diplomatique, dans des occupations et des voyages multiples, il n'a pas pu faire voir le jour à de grands ouvrages d'érudition, mais il a fait paraître un grand nombre d'articles et de notes dans la *Revue nobiliaire*, la *Revue bibliographique*, le *Bulletin historique de Vaucluse*, le *Bulletin de la Société archéologique de la Drôme*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*,

qui lui était ouverte comme archiviste paléographe. Il possédait une bibliothèque remarquable de manuscrits rares; il en publiait le catalogue et faisait ainsi connaître certains manuscrits restés ignorés, comme un livre d'heures du xvi^e siècle qu'il avait étudié à la bibliothèque de Brême.

« M. Jadart, secrétaire perpétuel de l'Académie de Reims, était devenu votre correspondant en 1884. Il a consacré ses recherches et ses travaux à la région qui s'étend de Reims aux Ardennes. Il a publié de nombreuses brochures et, comme secrétaire de l'Académie de Reims, tenu le public archéologique au courant des découvertes locales faites dans la contrée à laquelle il consacrait son activité. Il a fait l'inventaire de la bibliothèque de la Société dont il s'occupait et en a complété longtemps le catalogue annuel. Ces modestes travaux ont une importance qui n'échappe à aucun de ceux d'entre nous qui ont habité la province. Nous savons combien il y est utile d'avoir une bibliothèque ouverte, une Société qui est un centre d'émulation, un milieu où le travail désintéressé est apprécié.

« M. Paul Gaudin avait été élu votre correspondant en 1899. Il n'était pas un érudit, mais il se rendait extrêmement utile à l'érudition. Ingénieur des chemins de fer de Smyrne à Kassaba, il rapporta de grandes collections d'Asie Mineure. C'est le rôle des conservateurs du Louvre que de découvrir de généreux collectionneurs. Ce fut, dans le cas présent, celui d'Antoine Héron de Villefosse. Paul Gaudin fit don au Louvre de terres cuites, de petits bronzes, de tessères, de poteries, de verres, et au Cabinet des médailles, de pierres gravées, de monnaies de Smyrne, d'Éphèse, de Samos, des métropoles de Phrygie; ses collections contenaient des bijoux de l'ancienne civilisation de Sardes. Il avait relevé les plans de nombreuses ruines antiques, en surveillant les travaux de déblaiement de la voie ferrée.

« C'était un érudit de grand savoir, mais un silencieux, que M. de Ridder. Ancien élève de l'École normale supé-

rieure et de l'École d'Athènes, il fut, pendant quelques années, professeur à l'Université d'Aix et, depuis l'année 1908, conservateur adjoint du département des antiques au Musée du Louvre. Il était des vôtres depuis le 8 mai 1901. Vous connaissez tous les savants catalogues qu'il a publiés. Il avait inauguré ces travaux à Athènes en préparant le catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole. Il fit le catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale. Celui de la collection de Clerc fut une œuvre considérable, entreprise sous les auspices de l'Académie des inscriptions, et qui parut en volumes successifs de 1904 à 1911. De Ridder fit également paraître le catalogue des bronzes antiques du Musée du Louvre, dont on peut se servir comme de guide lorsque l'on étudie les objets de la salle des bronzes. Il entretint, jusqu'à la fin de sa vie, les lecteurs de la *Revue des Études grecques* des découvertes survenues dans le domaine de l'archéologie grecque.

« Paul Lacombe était des vôtres depuis l'année 1902. Il s'était, depuis longtemps, consacré à l'histoire de Paris, bien qu'il eût d'autres occupations dans l'industrie ou la finance. Le 10 avril 1877, il était entré dans la Société de l'histoire de Paris. Il commençait, en 1884, ses publications bibliographiques. Je ne puis toutes les citer. Sa bibliographie parisienne, tableaux de mœurs (1600-1880), vous concerne. Il donna plusieurs travaux sur la topographie de Paris à diverses époques. Il fut chargé, en 1902, de publier la bibliographie générale des travaux de Léopold Delisle par le Congrès international des bibliothécaires. Il contribua, en qualité de membre protecteur, à organiser l'Exposition des Primitifs français en 1904, et collabora également à une exposition d'œuvres d'art du xviii^e siècle faite en 1907 à la Bibliothèque nationale et à une autre de portraits peints et dessinés du xiii^e au xviii^e siècle. En 1907, il publia la *Bibliographie des livres d'heures imprimés au XVI^e et au XVII^e siècle*. Il fut amené ainsi insensiblement à continuer l'*Histoire de l'imprimerie en France au XVI^e et au XVII^e siècle*, du libraire Claudin,

qui venait de mourir en 1906. Paul Lacombe, nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 avril 1912, faisait partie de toutes les sociétés de bibliophiles et d'amis des livres et fit, jusqu'à sa mort, des communications à la Société de l'histoire de Paris.

« M. J. de Valois était associé correspondant national de votre Société depuis l'année 1912, mais le centre véritable de son activité était la Société française d'archéologie, que dirige avec tant de compétence et de dévouement votre confrère M. E. Lefèvre-Pontalis; il était également membre de la Société des Antiquaires de Picardie. Il fut l'un des plus fidèles habitués des congrès archéologiques de France et de Belgique. Il avait fouillé plusieurs cimetières francs de la Picardie et notamment celui de Sones (Somme), dont il a décrit le mobilier funéraire dans le *Bulletin monumental*. On lui doit aussi une notice sur le pupitre de Sainte-Radegonde, conservé au Musée de Poitiers, et d'autres études sur les antiquités mérovingiennes. Il connaissait à fond l'histoire et les monuments d'Abbeville et avait parcouru toute la France pour visiter les collections préhistoriques. Plusieurs de vous se rappellent comme moi ce confrère aimable qui était l'un de ceux dont l'affabilité donnait du charme aux congrès archéologiques.

« M. Levé était presque un concitoyen pour moi, car il laisse beaucoup de regrets dans le Nord. Ancien magistrat, il fut, à Lille, président de la Commission historique du département du Nord et conservateur du Musée Wicar. Il était des vôtres depuis le 6 mars 1916. Ses études avaient porté sur les provinces de Normandie et des Flandres. A la Normandie se rattachaient celles sur la cathédrale de Coutances, la collégiale de Mortain, la cathédrale de Bayeux, dont il datait la célèbre tapisserie d'après le mode d'emploi de la lance à la fin du XI^e siècle. Il avait poursuivi les recherches de Mgr Delaisnes et de M. Asselin sur Jean Bellegambe, le célèbre peintre du polyptyque de Notre-Dame de Douai et du retable d'Anchin. Il concluait au rattachement du maître à l'école

française. Il avait publié, dans un autre ordre d'idées, un tableau de la vie sociale à Lille, en 1667, à l'aide des mémoires de Chavatte, tisserand lillois.

« Cette longue liste se termine par le rappel de la perte que vous avez faite d'un éminent confrère qui ne fut que peu de mois des vôtres. M. Robert Caillemer avait été élu votre correspondant le 2 février 1921. Agrégé d'histoire du droit, il avait hérité d'une tradition de famille. Son père avait été un doyen fort distingué de la Faculté de droit de l'Université de Lyon. Il s'occupa lui-même, toute sa vie, de l'histoire du droit et l'enseigna dans les chaires d'Aix et de Grenoble et finalement il fut nommé à Paris, où il succédait à votre savant confrère M. Paul Fournier dans la chaire d'histoire du droit public. Il a publié de nombreux travaux sur les institutions de la Provence, du Dauphiné, de la Savoie; sur les coutumes qui se sont conservées dans ces provinces malgré l'influence dominante du droit romain; il a écrit sur le droit international privé, sur la procédure romano-canonique du moyen âge.

« Vous pouvez reconnaître, à cette triste énumération, que le flambeau de la science passe rapidement de mains en mains dans nos Sociétés savantes et que vous avez besoin d'acquérir de nouveaux membres.

« Vous avez heureusement élu, pendant cette année, comme membres associés correspondants nationaux, MM. Valléry-Radot, le prince Sixte de Bourbon, Caillemer, qui devait vous être enlevé dans la même année, l'abbé Sautel, dom Marie-Augustin de Latil, Saint-Victor Despetis, Jusselin, Réau (directeur de l'Institut français de Petrograd), Roger Clément (bibliothécaire de Metz), Marcel Fosseyeux, René de Villefosse, dont la présence parmi nous nous rappellera à chaque instant son père, qui fut si longtemps l'âme de notre Société et dont il continue la tradition, le docteur Lesueur, Michel Lhéritier.

« Vous avez élu, à l'unanimité, M. H. Omont membre honoraire de votre Société, et M. Léon Halkin, de Liège, associé correspondant étranger. M. Marcel Aubert a été élu membre résidant.

« MM. Prou, le comte François Delaborde, le comte Durrieu, Henry Martin, membres résidants de votre Société, ainsi que M. Brutails, associé correspondant, ont été promus officiers de la Légion d'honneur.

« MM. Poupardin, Félix Pasquier, Michel Clerc, Delachenal, Demartial, Henri Expert et le chanoine Urseau, associés correspondants nationaux de votre Société, ont été faits chevaliers de la Légion d'honneur.

« Il en est de même du baron de Baye, membre résidant, que nous avons été si heureux de revoir après son long martyre en Russie, et de M. Puig y Cadafaleh, associé correspondant étranger.

« Mgr Batiffol, membre résidant, a été fait docteur (*honoris causa*) de l'Université d'Oxford, et M. Lauer, membre résidant, qui a rempli cette année avec tant de dévouement et de talent la tâche ingrate du secrétaire, a été nommé, par une marque toute particulière d'estime de cette Société, membre associé de la Società Romana di Storia Patria di Rome.

« L'Académie des inscriptions a attribué son prix Gobert à M. Henri Stein pour son ouvrage sur Charles de France, frère de Louis XI, qui répond si bien à la définition du prix : l'ouvrage le plus profond sur l'histoire de France et les travaux qui s'y rapportent. Un deuxième prix a été attribué à M. Labande.

« L'Académie a couronné de son prix spécial, consacré aux Antiquités de France, le beau livre de M. Marcel Aubert sur Notre-Dame de Paris; elle a attribué une deuxième médaille à M. le chanoine Urseau, pour son travail sur la peinture de décoration en Anjou, du xii^e au xvn^e siècle, ainsi qu'à M. Émile Ginot, pour la publication du manuscrit de Sainte-Radegonde de Poitiers.

« Il me reste, mes chers confrères, à vous parler de vos travaux pendant l'année qui vient de s'écouler.

« Vos communications à notre Société ont, comme toujours, été très variées. L'archéologie romaine et française, la philologie, l'étude des manuscrits, celle des inscriptions et des médailles, celle des œuvres d'art sont les

domaines dans lesquels s'est principalement exercée votre activité. Commençons par l'antiquité.

« M. Michon a rendu à la Vénus de Milo son caractère de figure isolée. C'est ainsi qu'on se la figure volontiers, se présentant de face, comme le voulait Maxime Collignon. De grands critiques pourtant, F. Ravaisson, Fürtwängler, en avaient jugé autrement. M. Salomon Reinach ne concluait pas. M. Michon l'a comparée aux figures de divers groupes, notamment d'un groupe d'Ostie. M. Michon a souvent pris part à vos études par des observations personnelles.

« M. Formigé exploite, avec un grand talent, le plus merveilleux champ d'études que nous possédions, celui des monuments grecs et romains de notre Provence. Il vous a décrit la basilique de Vaison, l'orchestre et la *cavea* du théâtre. Il vous a rendu compte des fouilles du théâtre d'Orange. Il a étudié la forme du gymnase antique y attendant et l'a comparé au stade de Syracuse. Il vous a également entretenu des progrès des fouilles du Forum d'Arles et d'un temple dégagé qui est peut-être celui du génie de la colonie. Il vous a montré, sur un plan pris en avion, l'état des ruines de Fréjus et présenté des photographies de mosaïques trouvées dans des maisons voisines du Forum d'Arles, à sept mètres de profondeur; d'autres de mosaïques de Fréjus ou de Trinquetaille, près d'Arles, ou encore du fameux sarcophage de La Gayolle. Il a soulevé un problème intéressant sur la destruction et l'enfouissement des statues antiques.

« M. Merlin, qui vous envoyait tant de communications intéressantes de Tunis, s'est maintenant rapproché de vous comme conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Louvre, et nous espérons que ses nouvelles fonctions lui permettront de continuer à nous tenir au courant de toutes les découvertes de ses collaborateurs dans la régence de Tunis.

« M. Lafaye vous a entretenu plusieurs fois d'un sujet assez obscur et qu'il éclaircit, comme il a fait de bien d'autres, avec une science et une précision connues,

l'étude des viviers de l'époque antique dans la région méditerranéenne.

« Le commandant Lefebvre des Noëttes vous a parlé de ses recherches, toujours marquées au coin de la connaissance technique la plus complète, sur les attelages antiques, sur les poids qu'ils pouvaient porter, sur les allures des chevaux dans les représentations antiques. M. Toutain vous a tenu au courant des fouilles d'Alesia et fait profiter maintes fois de son jugement sûr et de son savoir pour poursuivre la solution de divers problèmes de l'antiquité religieuse païenne; il vous a fait connaître des objets romains trouvés dans la Saône par M. Bidault. M. Martroye vous a lu un travail important sur le *Defensor ecclesiae* et communiqué un mémoire du baron de Baye sur l'art des Goths dans la Russie méridionale. M. Chapot a continué à vous tenir au courant de ses recherches sur l'Orient hellénistique. Il a rappelé devant vous l'histoire de la province romaine de Galatie et vous a mentionné les causes historiques des limites successives de cette province.

« Sans quitter l'empire romain, nous pénétrons dans le monde chrétien avec M. Monceaux, qui a continué à soutenir l'intérêt de vos séances en interprétant devant vous de nombreuses inscriptions chrétiennes de Carthage et en vous communiquant, de la part du Père Delattre, les inscriptions découvertes dans la basilique de Sainte-Monique à Carthage. M. Zeiller vous a parlé de la découverte de basiliques de l'époque constantinienne en Dalmatie, en Scythie, en Pannonie, en Mœsie et particulièrement en Carinthie, indiquant à quel point le christianisme s'était, dès lors, développé dans cette partie de l'Illyricum danubien. Mgr Batiffol vous a entretenu du canon 58 du concile d'Elvire, tenu en 306, ainsi que des *Litterae communicatoriae*, ou lettres qui équivalaient à la présentation de fonctionnaires chrétiens auprès des autorités ecclésiastiques. Il vous a parlé de la Secrète ou deuxième oraison de la messe, placée à la fin de l'offertoire, et cherché l'origine du mot *secretum* dans l'antiquité chrétienne.

M. Collinet, placé par ses œuvres de droit sur la limite de la civilisation romaine et de la civilisation byzantine, a fait des recherches sur le terrain gaulois à la même époque en vous parlant des dérivés et de l'usage du nom *dominicus*, dont le comte F. Delaborde a montré que l'emploi avait été très fréquent du *vi*^e au *xiii*^e siècle. M. Babelon, membre résidant, vous a communiqué et remis pour vos *Mémoires* un important travail sur le tombeau de Childéric.

« Les temps carolingiens, le moyen âge et les temps modernes jusqu'au *xvii*^e siècle ont donné lieu à de nombreuses communications de vos membres et l'archéologie monumentale occupe toujours une place marquante parmi les sciences qui vous intéressent. MM. Lefèvre-Pontalis et Enlart vous ont présenté de nombreuses observations. M. Lefèvre-Pontalis vous a parlé des voûtes romanes sans doubleaux. M. Enlart vous a communiqué les devis de restauration de l'église d'Hénin-Liétard, dans le Pas-de-Calais, comme il l'avait fait pour d'autres monuments des pays dévastés. Nous espérons qu'il nous rapportera d'intéressants documents de sa mission poursuivie avec succès en Syrie. M. Mayeux vous a fait connaître un ensemble d'églises du *xii*^e et du *xiii*^e siècle situées dans le Cantal, notamment celles de Saignes et de Vauclair. Il a également appelé votre attention sur des monuments d'autres époques, tels que le château de Branzac, dans le Cantal, château du *xv*^e siècle avec des fresques du *xvi*^e. M. Roger Grand vous a parlé des gisants de bois des églises de Bretagne, notamment du Morbihan, vous signalant le transport dans les Musées, au Louvre, à Saint-Brieuc, de certaines de ces statues funéraires qui furent plus nombreuses en Angleterre qu'en France au *xiii*^e siècle, mais qui, au contraire, se multiplièrent au *xiv*^e siècle dans les parties de la France où la pierre ne pouvait pas être facilement utilisée. M. Roger Grand vous a également entretenus des coutumes du peuple breton dans les pardons; joignant l'histoire à l'archéologie, il vous a décrit les chaires à prêcher indépendantes des églises de Bretagne

et se rattachant souvent à un calvaire. M. René Fage vous a fait connaître divers monuments qu'il a étudiés, parmi lesquels l'église de Coustouges, dans les Pyrénées, et lu une étude d'ensemble des clochers-murs du moyen âge en Espagne et en France. M. Deshoulières vous a signalé tout un ensemble d'églises du Berry à une seule nef, parlé de leurs dimensions et de leurs arcs triomphaux. M. Aubert vous a fait profiter de sa connaissance approfondie de Notre-Dame de Paris en vous décrivant une partie des bas-reliefs du chœur et parlé de la place qu'ils occupèrent. Il a comparé un bas-relief du château de Gaillon, du xvi^e siècle, à d'autres compositions analogues qui donnent la clef de l'interprétation par les artistes de la scène du retour de l'enfant prodigue. M. Buttin a retrouvé, dans le château de Montrottier (Savoie), des chefs-d'œuvre. Ce sont quatre bas-reliefs de Peter Vischer de Nuremberg et de son fils Hans (1513-1540). M. Coutil vous a entretenus des églises carolingiennes de Normandie et de l'*opus spicatum*. Il vous a décrit ses recherches sur l'église de Rugles, dans l'Eure. M. Demaison vous a fait une savante communication sur les sculptures de la cathédrale de Reims. M. Pasquier vous a donné des détails sur le palais d'été des évêques de Comminges, situé à Alan, près Montréjeau (Haute-Garonne), et signalé plusieurs objets de ce palais devenus la propriété de la famille de Gontaut-Biron. M. l'abbé Plat a pu reporter à la fin du xi^e siècle l'origine de la tour Charlemagne à Tours et vous a rendu compte des fouilles de l'abbaye de Villeloin. Enfin, M. Boinet vous a rapporté de notre frontière de l'Est l'étude d'un type peu connu de monuments du moyen âge. Il s'agit du grenier de la ville de Metz, dont il vous a montré les photographies. Ce bâtiment est analogue à d'autres de Constance et de Nuremberg.

« Je ne puis oublier la numismatique, à laquelle je dois tant de bonnes années d'études. Notre savant confrère M. Dieudonné a décrit la couronne des rois de France sur les monnaies de Louis VI ou Louis VII frappées à

Bourges. Il a recherché l'origine de cette couronne articulée soit dans les monnaies de César, soit dans la couronne des rois de Juda. J'ai cru, pour ma part, devoir indiquer à votre Société que ce fut après la conquête de l'Orient par Constantin le Grand que les deux couronnes, celle des Césars romains et celle des rois de Juda, parurent sur les monnaies de Constantin. Elles devaient être conservées toutes deux à Byzance, et certaines couronnes des rois de France devaient provenir de celles des rois de Juda. M. Jean Babelon vous a communiqué, sur une plaquette intéressante du Cabinet des médailles, un portrait de Peter Vischer, dont vous aviez vu les photographies des bas-reliefs. Il croit que l'auteur a gravé lui-même son portrait et le rapproche d'un buste du Louvre.

« Si nous passons à l'étude des tableaux, des miniatures, des armoiries, nous devons rappeler les intéressantes communications de votre confrère qui sait donner la vie aux sujets qu'il aborde, j'ai nommé le comte Durrieu. Il vous a proposé l'attribution à Henri de Vulcop, peintre enlumineur de la reine de France, Marie d'Anjou, femme de Charles VII, d'une série de miniatures faisant partie de manuscrits du ^{xv}^e siècle. Il vous a parlé de l'étude qu'il avait faite de la légende du roi de Mercie, légende alternativement païenne et chrétienne, à propos d'un manuscrit appartenant à la famille de Villefosse. Il vous a indiqué l'opinion régnante à Paris, en 1400, sur le problème actuel de la venue de Dante à Paris, d'après un passage du Boccace de Jean sans Peur, publié par Henri Martin. M. Lauer a rappelé à ce sujet l'opinion affirmative, sur la venue de Dante à Paris, de Villani, seul écrivain contemporain. Le comte Durrieu a également attiré votre attention sur un tableau de Jacques IV, roi d'Écosse, présentant la licorne. Jacques IV est mort en 1513. La licorne, qui sert de support à l'écusson officiel actuel de la Grande-Bretagne, est donc d'origine écossaise. L'étude de ces problèmes héraldiques m'amène à parler de M. Prinnet, qui a donné à l'étude des blasons et des armoiries un caractère particulier de précision

scientifique. M. Prinet vous a parlé du chardon et du léopard, que l'on trouve dans les armoiries écossaises depuis Jacques III, roi d'Ecosse, qui régna de 1460 à 1488. Il vous a entretenu de ceux, parmi les blasons des évêques, qui ont été réunis à ceux des évêchés à partir du xiii^e siècle. Il vous a fait connaître les armoiries françaises et espagnoles dont il est question dans le tournoi de Nantes de Conrad de Wurzburg. Avant de quitter le rappel des sujets qui se rattachent plus ou moins aux problèmes soulevés par le comte Durrieu, j'ajoute que M. Serbat vous a communiqué de sa part, un manuscrit du xvi^e siècle appartenant à la famille de Vaulabelle, et vous en a montré les miniatures, qui sont dans le genre de Bourdichon. M. Boinet vous a rendu compte de l'exposition de manuscrits organisée par la municipalité de Reims, parmi lesquels il s'en trouvait de nombreux de l'époque carolingienne et un intéressant psautier de Blanche de Castille. M. Vitry vous a communiqué le portrait d'Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des Monuments français. M. Dimier vous a parlé d'un portrait d'Isabelle de Portugal peint par Van Eyck. Vous avez entendu M. de Mély soulever, avec des documents peu connus, le problème de la personnalité de Pierre de Montereau ou de Montreuil, et M. Stein y répondre que le chevalier (*miles*), qui n'est autre que le châtelain de Montreuil-sous-Bois et dont il est question dans une inscription, ne peut pas, en principe, être l'architecte. Le comte de Loisne vous a entretenu du cartulaire de la commanderie de Sommereux. M. Marquet de Vasselot, qui vous présente si souvent des objets intéressants, vous a montré un petit monument, une épitaphe limousine en cuivre émaillé, daté de 1307, sur lequel un roi de France apparaît nimbé. Il s'agit de saint Louis, dont l'image semble avoir été surmontée d'une main céleste. On lit sur cet objet Meyjos, qui traduit *Mansiones* dans le langage limousin du temps. M. Marquet de Vasselot a obtenu le don au Louvre de cet objet par les héritiers Engel-Gros. Enfin M. Chénon, qui prend une part si active à vos

séances, vous a communiqué un diplôme de bachelier en droit de l'Université de Bourges, daté de 1694. Il vous a parlé des origines familiales du capitaine d'Ars, mort en 1527. Il a étudié devant vous un vieux coutumier d'Issoudun, daté de 1522, et faisant partie de la collection de notre confrère M. Blanchet.

« En regrettant que tous les membres présents n'aient point communiqué des travaux à votre Société, je reconnais qu'il serait, dans ce cas, nécessaire de réduire cette analyse à quelques vues d'ensemble. Cela prouve combien votre activité est grande. Et puisqu'il me reste des vœux à faire, le premier sera que l'on puisse rappeler chaque année les hommages de leurs œuvres faits à votre Société par ses membres. Des publications nombreuses et des travaux considérables; œuvres de vos membres, voient le jour chaque année. Quelle gloire rejaillirait à la fois sur votre Société et sur ses membres à la simple énumération de ces œuvres.

« Avant d'exprimer mon second vœu, je ne puis me priver de l'accomplissement d'un devoir de reconnaissance. Comment exprimer ce que je dois à votre bienveillance à tous, et en particulier à M. Toutain, qui m'a remplacé pendant deux mois. Ma tâche a été facilitée par la présence de M. Lauer au secrétariat et de MM. Roy et Espinas comme trésorier et bibliothécaire de votre Société. Leur dévouement soutient votre Société. M. Serbat a consacré une partie de son année à accomplir une tâche qui semblait bien difficile : à remettre au courant nos publications qui ne l'étaient pas depuis la guerre. Il a fait paraître les années 1920 et 1921 de votre *Bulletin*. Votre Société lui doit de se retrouver dans des conditions normales de bon fonctionnement. Elle en profitera non seulement dans le présent, mais dans l'avenir. M. Roy, se trouvant en face d'un *Bulletin* et de *Mémoires* qui ne demandent qu'à paraître, cherche d'où lui viendront les secours pécuniaires. Vous avez élu une commission pour l'aider dans cette recherche.

« Je ne puis passer sous silence un événement qui vous

touche d'aussi près que le centenaire de l'École des chartes, de laquelle sont sortis tant d'illustres membres de votre Société et dont votre éminent confrère M. Prou est le directeur. Vous avez délégué votre bureau pour vous représenter aux cérémonies de cet anniversaire, et son président, M. Toutain, vous a rendu compte de cet événement en termes qui lui ont valu l'expression émue de la reconnaissance des anciens élèves de l'École des chartes par l'organe du comte Delaborde. Vous avez été également invités aux fêtes de réouverture de l'Université de Louvain.

« Mon second vœu est relatif au champ de vos études qui pourrait être agrandi dans le domaine français.

« En me rappelant avec quel intérêt Robert de Lasteyrie considérait l'art gracieux des hôtels du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, art qui a produit ses merveilles dans toutes les villes de France; en vous parlant du goût de Germain Bapst pour l'orfèvrerie et les bijoux du ^{xviii}^e siècle, de ses recherches sur les ballets royaux ou encore de l'exposition d'œuvres d'art du ^{xviii}^e siècle, à laquelle collabora P. Lacombe, je pensais en secret à mon second vœu, qui est que vous considériez à l'avenir comme du domaine courant de vos recherches ces deux siècles que vous n'avez étudiés jusqu'ici qu'avec une certaine réserve. Je vous dirai la raison principale de ce vœu : nous avons beaucoup vieilli en peu d'années. Nos pères avaient encore reçu de leurs pères des impressions vécues sur le ^{xviii}^e siècle. Aujourd'hui, nous apercevons dans le domaine de l'art français une histoire ininterrompue depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution. Mais cette histoire est lointaine. Les passions modernes ne s'éveillent qu'avec la résurrection des Grecs et des Romains, que consacre, dans l'art, l'école de David. Le ^{xviii}^e siècle semble aujourd'hui une limite au delà des temps actuels. De plus, ce siècle est, avec le ^{xvii}^e, l'un des plus beaux de notre histoire artistique. Il a grand air, avec la pompe de ses cérémonies qui vont disparaître, sacres des rois, séances des Parlements, vie de la cour, existence de luxe

qu'illustrent les Watteau et les Lancret, avec les costumes des grands dignitaires de la cour, les uniformes de la Maison du roi, de la garde, de l'armée. Mais c'est encore plus dans les arts moyens et les petits arts qu'il s'illustre. Quel goût exquis nous révèlent les fers forgés des châteaux, le mobilier, où les grandes lignes du style Louis XIV se sont assouplies, et les arts de l'ameublement, les porcelaines, les faïences et même les petits arts et les dernières médailles purement françaises qui sont frappées. C'est toute une civilisation qui est encore unique et qui va être pénétrée par les autres. Le peuple des campagnes n'est-il pas demeuré tel qu'il était quelque cent ans plus tôt. Les anciennes coutumes subsistent, ainsi que les domaines féodaux, et ce siècle apparaît très distant de nos mœurs et de nos arts et par son raffinement et par ses traditions. On songe, en pensant au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle, aux souvenirs classiques, et j'entends murmurer en moi ce vers mélancolique :

Oh! soleils descendus derrière l'horizon.

« Derrière l'horizon des passions du jour ; ils appartiennent, dès lors, mes chers confrères, à vos savantes et, si vous me permettez de le dire, à vos pieuses études, car c'est la piété du passé, dans le sens romain du mot, jointe au sentiment national, qui peut vous porter à faire revivre ces deux siècles avec ceux qui les ont précédés.

« Je prie M. Toutain de prendre le fauteuil de la présidence et j'invite M. Chapot à succéder à M. Lauer. »

Le président donne lecture du télégramme suivant de M. le baron de Baye, membre résidant : « Tous mes vœux affectueux à mes chers confrères des Antiquaires. »

Le président adresse à M. de Baye les remerciements de la Société en même temps que les souhaits qu'elle forme pour le rétablissement de la santé de notre confrère ; il le remercie de témoigner sans cesse son affection à la Société par l'hommage de brochures et d'ouvrages d'un vif intérêt.

M. Roy-Chevrier est élu associé correspondant national à Chalon-sur-Saône.

Séance du 11 Janvier.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

BILSON (John). *The architecture of the Cistercians, with special reference to some of their earlier Churches in England*, tirage à part de *The Archæological Journal*. Londres, 1909, in-8°, pl.

— *The Norman school and the Beginnings of gothic architecture*, tirage à part de *The Archæological Journal*. Londres, 1917, in-8°, pl.

— *St. Mary's Church, Beverley*, tirage à part du *Yorkshire Archæological Journal*, vol. XXV. S. l. n. d., in-8°, pl.

M. Serbat, membre résidant, fait hommage au nom de M. J. Bilson, membre de la Société des Antiquaires de Londres et correspondant étranger honoraire de notre Société, de trois brochures où notre très savant confrère a mis en œuvre toutes ses qualités de méthode, de précision et de critique :

« *L'architecture des Cisterciens, particulièrement dans quelques-unes de leurs plus anciennes églises en Angleterre*, est une étude d'une portée beaucoup plus générale que le titre ne pourrait le laisser croire. L'uniformité de pratiques et d'observances monastiques à laquelle les premiers fondateurs de l'Ordre de Cîteaux attachaient tant de prix a trouvé, ainsi que le dit M. Bilson, sa plus frappante expression dans le plan et la composition des églises cisterciennes. De là, tout l'intérêt que ces églises d'Angleterre présentent pour l'archéologie française, puisqu'elles ont provoqué de très instructives comparaisons avec des édifices de notre pays, tels que Fontenay, Clairvaux, Pontigny, La Cour-Dieu, etc. Combien est-il à

souhaiter que M. Bilson qui, avec M. St. John Hope, est l'homme qui connaît le mieux l'architecture cistercienne, donne quelque jour sur toute cette architecture dans les diverses contrées d'Europe et même d'ailleurs, — M. Enlart ne vient-il pas encore de retrouver en Syrie une abbaye cistercienne en parfait état de conservation, — un travail d'ensemble, que plus que tout autre, il est qualifié pour mener à bien.

« C'est encore un mémoire d'une grande importance pour l'étude de notre archéologie nationale que celui qui est intitulé : *L'école normande et les commencements de l'architecture gothique*. M. Bilson n'y a pas seulement étudié deux voûtes « octopartites » d'une date très reculée, — l'une, fort peu connue, qui se trouve au-dessus du carré du transept de l'église de Montivilliers, près du Havre, — l'autre qui appartient à la salle du trésor de la cathédrale de Cantorbéry; il a profité de cette étude pour synthétiser toutes les considérations auxquelles l'a amené sa science archéologique doublée de sa pratique architecturale. Il revendique pour l'école normande l'emploi des « voûtes nervées » dès la dernière décade du ^x^e siècle, tout en reconnaissant que c'est aux constructeurs de l'Ile-de-France, qui rapidement dépassèrent leurs confrères normands, qu'est dû le développement et la perfection du système de construction appelé « gothique ». Notons aussi que dans son travail M. Bilson saisit l'occasion de rendre hommage à la prééminence de la terminologie archéologique française, claire et précise, par rapport au vocabulaire un peu confus dont dispose la langue anglaise pour ce genre d'études.

« La troisième des publications que nous offre M. Bilson est plus spécialement anglaise. C'est la monographie d'une église paroissiale du comté d'York. A côté de son « Mins-ter », immense édifice bâti au-dessus de la tombe d'un saint local, Beverley possède une autre église, *L'église Sainte-Marie de Beverley*. De nombreuses photographies et un plan dressé avec l'exactitude si habituelle à notre confrère font comprendre les différentes campagnes entre

lesquelles, du milieu du ^{xiii}^e siècle jusqu'au commencement du ^{xvi}^e, se répartit la construction de ce monument, dont M. Bilson a donné la description la plus complète et la mieux ordonnée en même temps qu'il en a écrit l'histoire appuyée sur de nombreux documents. »

M. A. Mayeux, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Par délibération du 13 novembre 1921, la municipalité de Saint-Yrieix-la-Montagne a demandé le classement d'un bloc de granit sculpté, situé sur la place publique du village de Pellange dépendant de la dite commune et désigné dans la région sous le nom du « Peyroux de Pel-
« lange. »

« Le premier coup d'œil suffit pour reconnaître un chapiteau gallo-romain mutilé. La colonne avait 0^m50 de diamètre; un morceau du fût de 0^m20 reste encore compris dans le même bloc. Ce fût est orné de rinceaux gravés qui paraissent avoir été destinés à recevoir un stuc coloré.

« L'astragale à 0^m05 d'épaisseur; au-dessus règne un premier rang de feuilles d'acanthé de 0^m26 et un second rang de 0^m30.

« Il suffit de restituer par la pensée le tailloir et les parties détruites pour voir qu'on se trouve en présence d'un beau débris de chapiteau de type corinthien simplifié et déjà de basse époque, comme le prouvent ses proportions alourdies et l'exagération des nervures des feuilles qui n'ont plus qu'un sens décoratif presque incompréhensible.

« D'où provient cette pierre? D'après les données classiques, la colonne aurait eu près de 5 mètres de hauteur, c'est donc d'un monument important qu'elle a été extraite.

« La tradition locale est que cette colonne aurait marqué les limites de la Marche et du Limousin. C'est une erreur, car si au ^{xviii}^e siècle, Aubusson, Felletin, Vallières, Royères avaient été rattachés au Limousin, toute cette région au ^{xvii}^e faisait partie de la Haute-Marche, et la seule limite à proximité était celle du Franc-Alleu,

dont Crocq était la ville principale. Antérieurement, il ne semble pas que les Bituriges et les Pictavii aient eu une limite commune en ce point.

« Dans la région, Ussel, centre gallo-romain important, et surtout Évaux, quoique plus éloigné, ont été une mine inépuisable. Il est donc probable que cette pierre, peut-être la colonne entière, a été transportée à cet endroit pour servir de bornage.

« Quoi qu'il en soit, cette pierre mérite d'être classée; placée sur un socle suffisant pour la protéger des roues des voitures et des chocs qui ne l'ont que trop mutilée, elle doit être conservée dans son emplacement suivant le vœu de la population. »

M. A. Mayeux étudie ensuite une statue remarquable et non classée qui se trouve sur l'autel du croisillon méridional de l'église de Soubrehost (Indre) :

« C'est une Vierge assise portant l'Enfant-Jésus sur ses genoux. L'Enfant est couronné; il bénit de la main droite et tient un livre de la main gauche. La statue a 0^m70 de hauteur. Cette statue est formée d'un bloc en bois, à peine dégrossi et paraissant plus moderne, sur lequel sont clouées des plaques de cuivre repoussé, réunies entre elles par des rivets assez habilement dissimulés dans la décoration.

« Cette Vierge, tout à fait remarquable, tant par ses dimensions que par son état de conservation, a échappé à la destruction et aussi aux archéologues, parce qu'elle a été badigeonnée d'une façon ridicule, et c'est seulement aux endroits où la peinture s'est écaillée qu'on peut apercevoir le cuivre qui paraît avoir été doré. Son aspect actuel est donc celui d'une grossière statuette de bois peinturlurée.

« Je n'ai pu m'en procurer une photographie, qui d'ailleurs ne rendrait que très imparfaitement son aspect, et je ne puis que présenter des croquis que M. Roger Coutisson des Bordes a eu l'obligeance de me faire parvenir et qui font très bien comprendre l'intérêt de cette œuvre remarquable.

« Cette Vierge, telle qu'elle nous paraît aujourd'hui, est incomplète; c'est le fragment maladroitement remonté d'une Vierge reliquaire, de travail limousin comme la vierge de Beaulieu, mais très postérieure à celle-ci. Pourtant, je ne crois pas qu'elle puisse être très éloignée du début du xiii^e siècle : d'abord à cause de son attitude qui se rapproche beaucoup de celle des Vierges de Gaillac et de Gassicourt, puis par l'ornement gravé sur la bordure du col et par l'inscription relevée sur la base. On y lit :

B[EATA MARIA G]RACIA.PLENA.DOMIN.TE.CUM.

« Il est de toute urgence de classer cet objet d'art remarquable, de le faire nettoyer avec soin et de le protéger contre les amateurs et les voleurs. »

M. A. Rhein, associé correspondant national, étudie les voûtes de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle :

« Ce monument présente, sur son bas-côté circulaire, le premier exemple d'un des plus ingénieux procédés qui fut jamais employé pour voûter les déambulatoires : celui qui consiste à ramener l'espace à couvrir du plan trapézoïdal au plan rectangulaire au moyen de doubleaux rayonnants.

« Une disposition analogue se retrouve, à l'époque romane, dans certains monuments inspirés d'Aix et dans d'autres aussi où l'influence de cet édifice ne put vraisemblablement s'exercer. Enfin, bien des architectes y recoururent encore à l'époque gothique, soit en établissant, comme à Notre-Dame-en-Vaux de Châlons et à Saint-Remi de Reims, un faisceau de trois doubleaux, soit, et c'est le cas le plus fréquent, en maintenant le vieux système des deux doubleaux, perfectionné en ce sens que le compartiment triangulaire ainsi formé est recouvert d'une petite voûte à trois branches. »

M. É. Michon, membre résidant, soumet à la Société la photographie, — exécutée par M. l'abbé Bretoeq, alors mobilisé en Syrie, et dont on a pu voir au Musée des arts décoratifs ces années dernières les admirables clichés,

— d'un important sarcophage découvert à Anavarza en Cilicie :

« Le sarcophage a, dans la suite, été transporté à Adana, où l'un des officiers les plus distingués de notre armée d'Orient, M. le colonel Normand, était parvenu à réunir un véritable musée d'antiquités provenant de la région : souhaitons que le retrait de nos troupes ne mette pas fin à l'œuvre de sauvegarde si heureusement entreprise et où, une fois de plus, la France aura montré de quel souci pour la science elle s'inspire toujours partout où les circonstances l'amènent à porter ses armes.

« Il ne s'agit point d'un sarcophage aux faces décorées de scènes à personnages, comme le sont d'une manière générale les sarcophages romains, ou plutôt, les personnages n'y jouent qu'un rôle secondaire, se bornant à deux figures de Victoires aux angles et à deux autres de Génies, qui n'interviennent que pour soutenir des guirlandes, lesquelles forment l'élément essentiel de la face principale.

« Le sarcophage appartient donc à la famille des sarcophages à guirlandes, mais il faut l'ajouter, dans cette famille, à un groupe nettement délimité, qu'on peut qualifier de syro-égyptien, quoique, en dehors de la Syrie et de son voisinage immédiat et de l'Égypte, un exemplaire du même type provienne de Chypre, un du sandjak d'Adalia, deux d'Iasos et de Mylasa, un d'Athènes, un de Salonique et un enfin de l'ancienne Mésie. Un détail caractéristique peut au besoin servir presque de critérium à la détermination de ce groupe : les guirlandes, terminées à leurs points d'attache par des rubans, dont on reconnaît, de part et d'autre des têtes des Génies, les extrémités gaufrées d'une manière assez conventionnelle, sont soit de fruits, comme le sont les deux latérales du sarcophage d'Anavarza, soit de simple verdure, comme l'est la couronne médiane au feuillage si élégamment découpé. Il est, de toute manière, de règle à peu près constante qu'elles soutiennent au bas de leur courbe, en

guise pour ainsi dire de pendentif, une grosse grappe de raisin¹.

« L'énumération, forcément incomplète, de ces sarcophages serait fastidieuse. Il me suffira d'indiquer que je n'en ai pas réuni moins de trente-sept exemplaires, dont quinze en Syrie et quatorze en Égypte².

« Il ressort de leur rapprochement, — ainsi que l'ont déjà plus ou moins établi les volumes des *Sarkophag-Reliefs* publiés par l'Institut archéologique allemand et comme je l'ai montré moi-même par la similitude d'un sarcophage découvert à Tourmous' aya en Palestine, représentant les Saisons personnifiées, et d'un autre de provenance italienne conservé au Louvre³, — que, aux premiers siècles de notre ère, existaient entre les mains des fabricants de sarcophages des cahiers de modèles qu'ils ne faisaient que copier. »

M. E. Chénon, membre résidant, rappelle quelques textes de Charlemagne relatifs à la taxe des denrées et des vêtements :

« Les auteurs qui s'occupent de l'histoire de la taxe

1. Il m'est déjà possible d'y ajouter au moins trois autres sarcophages exhumés dans les fouilles autrichiennes d'Éphèse, notamment un dans la basilique de Julius Celsus, *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, 1914, p. 135 et fig. 16-17.

2. Il est certain, d'ailleurs, que la liste pourrait dès maintenant être augmentée. M. Keil, notamment, a signalé, à Éphèse, outre le sarcophage de Celsus trouvé dans la bibliothèque et un second sarcophage provenant de la porte de Magnésie, un sarcophage qui était dans le même caveau que celui qu'il appelle le « sarcophage du monde souterrain » et dont il donne une double reproduction; le sarcophage est malheureusement très mutilé, mais on y reconnaît, soutenues aux angles par des Victoires portant des palmes et sur la face antérieure par deux Genies, debout sur des piédestaux, les guirlandes ordinaires de fleurs et de fruits avec leurs grappes (*Grabbau mit Unterwelt sarcophag aus Ephesos*, *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, t. XVII, 1914, p. 134-135 et fig. 16-17).

3. *Revue biblique*, 1913, p. 111-118.

des marchandises signalent tous le fameux *édit du maximum*, rendu en 301 par Dioclétien, et dont Lactance a si bien indiqué le double effet : raréfaction des produits sur les marchés et augmentation de la cherté de la vie, malgré la peine de mort édictée par l'empereur contre les violateurs de l'édit¹. Ils citent également la *loi du maximum* sous la Révolution française, loi dont les résultats ont été identiques². Mais beaucoup oublient les capitulaires de Charlemagne de 794, de 806 et de 808, qui sont cependant intéressants³. — En juin 794, dans la grande assemblée (*conventus generalis*) qu'il tint à Francfort et où figuraient de nombreux évêques et fonctionnaires, Charlemagne avait posé à l'égard de la vente des denrées une règle générale. Il avait décidé, « avec le consentement du saint synode, que nul homme, clerc ou laïque, « en temps d'abondance ou de disette, ne devait vendre « son grain plus cher que le prix fixé pour le muid public « récemment institué » : le muid d'avoine était taxé à 1 denier, le muid d'orge à 2, le muid de seigle à 3, et le muid de froment à 4⁴. Si, au lieu de vendre les céréales

1. Lactance, *De morte persecutorum*, 7 : « Cum variis iniquitatibus faceret caritatem, legem pretiis rerum venalium statuere conatus est. Tum ob exigua et vilia multus sanguis effusus est, nec venale quidquam metu apparebat, et caritas multo deterius exarsit, donec lex necessitate ipsa post multorum exitium solveretur. » Cf. Waddington, *Édit de Dioclétien établissant le maximum dans l'Empire romain*, Paris, 1854.

2. *Décret* du 29 sept. 1793, abrogé seulement le 4 nivôse an III (24 déc. 1794). Sur les effets produits par cette loi, cf. Taine, *Les origines de la France contemporaine*, 22^e éd., in-12, Paris, t. VIII (1899), p. 248-282.

3. Ils sont mentionnés par Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, 9^e éd., in-12, Paris, 1864, t. II, p. 168-169, et par Kleinschütz, dans l'*Hist. de France* de Lavisse, Paris, in-4^e, t. II, 1^{re} partie (1903), p. 336.

4. *Capit.* de 794, art. 4 : « Statuit piissimus dominus noster rex, consentienti sancta synodo, ut nullus homo, sive ecclesiasticus sive laicus sit, ut nunquam carius vendat annonam, sive tempore abundantiae sive tempore caritatis, quam modium publicum et noviter statutum, de modio de avena denario uno. modio ordii

en nature, on voulait les vendre sous forme de pain, le même article spécifiait que pour 1 denier l'on devait donner 12 pains de *froment*, ou 15 pains de *seigle*, ou 20 pains d'*orge*, ou 25 pains d'*avoine*, pesant chacun 2 livres¹. Cette gradation est assez curieuse et montre qu'au VIII^e siècle on se nourrissait aussi bien de pain d'avoine que de pain de froment. Ce qui est non moins curieux, c'est que le roi fixait pour ses propres denrées un prix inférieur : le muid d'avoine royale ne devait être vendu qu'un demi-denier, le muid d'orge 1 denier, le muid de seigle 2 deniers, le muid de froment 3 deniers². Ce qui donne à supposer qu'à l'époque où Charlemagne légiférait ainsi, la famine régnait, c'est la fin du texte, qui enjoint à tous ceux qui tiennent un bénéfice du roi de veiller, avec une grande diligence et autant qu'ils le pourront avec l'aide de Dieu, à ce qu'aucun des serviteurs attachés à leur bénéfice ne meure de faim ; c'est seulement ce qui dépassera les besoins de leur *familia* qu'ils pourront vendre librement au prix indiqué³.

« Quelques années plus tard, en 805 et 806, « une forte « famine sévissant en un grand nombre de lieux », Charlemagne renouvela ses prescriptions⁴. Il se contenta

denarius duo, modio sigalo denarii tres, modio frumenti denarii quatuor » (dans Boretius, *Capitul. regum francorum*, Hanovre, in-4°, t. I (1883), p. 74).

1. *Capit.* de 794, art. 4 : « Si vero in pane vendere voluerit, duodecim panes de frumento, habentes singuli libras duas, pro denario dare debeat, sigalatio quindecim aequo poudere pro denario, ordeaceos viginti similiter pensantes, avenatio viginti quinque similiter pensantes. »

2. *Capit.* de 794, art. 4 : « De vero annona publica domni regis, si venundata fuerit, de avena modius II pro denario, ordeo den. I, sigalo den. II, frumento modius denar. III »

3. *Capit.* de 794, art. 4 : « Et qui nostrum habet beneficium, diligentissimè praevideat, quantum potest Deo donante, ut nullus ex mancipiis ad illum pertinentes beneficium famem moriatur; et quod super est illius familiae necessitatem, hoc libere vendat jure praescripto. »

4. *Capit.* de 805, art. 4 : « Et in praesenti anno de famis ino-

d'abord de dire, en 805, dans un capitulaire daté de Thionville, que « chacun devait aider les siens, ne pas « vendre son grain trop cher, et n'exporter aucune denrée « hors de l'empire »¹. Mais en mars 806, dans un capitulaire daté de Nimègue, il entra dans plus de détails. Après avoir rappelé que tous : évêques, abbés, abbesses, *optimates*, comtes, officiers du palais, fidèles possédant des bénéfices du roi, devaient d'abord nourrir leur *familia* avec les produits de leur bénéfice ou de leur patrimoine, et vendre seulement le superflu de leurs produits, il ajoute : « On ne vendra pas le muid d'avoine plus de « 2 deniers, le muid d'orge plus de 3, le muid de seigle « plus de 4, et le muid de froment plus de 6 »² : le classement des céréales reste identique, mais la gradation n'est plus la même, et le prix s'est sensiblement élevé depuis 794. L'empereur estime que celui-là fait un gain honteux (*turpe lucrum*) qui achète un muid de grain 2 deniers et le garde pour le revendre 4 ou 6 deniers³ : il condamne

pia... » ; — *Capit.* de 806, art. 18 : « ... ut praesenti anno, quia per plurima loca fames valida esse videtur... » (dans Boretius, *op. cit.*, p. 123 et 132).

1. *Capit.* de 805, art. 4 : « Et in praesenti anno de famis inopia, ut suos quisque adjuvet et suam annonam non nimis carè vendat, et ne foris imperium nostrum vendatur aliquid alimoniae » (*ibid.*, p. 123).

2. *Capit.* de 806, art. 18 : « Consideravimus itaque, ut praesenti anno, quia per plurima loca fames valida esse videtur, ut omnes episcopi, abbates, abbatissae, optimates, et comites, seu domestici, et cuncti fideles qui beneficia regalia tam de rebus ecclesiae quamque et de reliquis habere videntur, unusquisque de suo beneficio suam familiam nutricari faciat, et de sua proprietate propriam familiam nutriat; et si, Deo donante, super se et super familiam suam, aut in beneficio aut in alode, annonam habuerit et vendare voluerit, non carius vendat, nisi modium de avena dinarios duos, modium unum de ordeo contra dinarios tres, [modium unum de spelta contra dinarios tres si disparata fuerit], modium unum de sigale contra denarios quattuor, modium unum de frumento parato contra denarios sex » (*ibid.*, p. 132). Cf. Anségise, t. I, p. 126 (*ibid.*, p. 411), où manquent les mots entre crochets.

3. *Capit.* de 806, art. 17 : « Quicumque enim tempore messis

donc les spéculateurs, et amorce cette théorie du *juste prix* qui fut par la suite élaborée avec tant de soin par les théologiens et les canonistes du moyen âge¹.

« La même préoccupation se retrouve dans un autre capitulaire de l'an 808, où l'empereur fixe, sous une sanction sévère, le prix maximum des vêtements. Nul ne doit vendre ou acheter un manteau (*sagellus*) de la meilleure qualité, 20 sols s'il est double et 10 sols s'il est simple; les autres doivent être vendus à un prix moindre. De même, le *roccus* de la meilleure qualité ne doit coûter que 30 sols, s'il est en fourrure de martre ou de loutre, et 10 sols s'il est en zibeline. En cas de contravention, vendeur et acheteur sont condamnés à 40 sols d'amende envers le roi (*in bannum*) et à 20 sols envers celui qui aura découvert et signalé l'infraction commise². »

Séance du 18 Janvier.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président offre les félicitations de la Société à M. M. Roy, membre résidant, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

vel vindemiae, non necessitate, sed propter cupiditatem, comparat annonam aut vinum, verbi gratia de duobus denariis comparat modium unum, et servat usque dum iterum venundari possit contra denarios quatuor aut sex, seu amplius, hoc turpe lucrum dicimus » (*ibid.*, p. 132).

1. Cf. sur ce point Henri Garnier *De l'idée du juste prix chez les théologiens et canonistes du moyen âge*, Paris, 1900, in-8°; — De Tarde, *L'idée du juste prix*, Paris, 1906, in-8°.

2. *Capit.* de 808, art. 5 : « De emptionibus et venditionibus. Ut nullus praesumat aliter vendere et emere sagellum meliorem duplum viginti solidis, et simplum cum decem solidis; reliquos vero minus. Roccum martinum et latrinum meliorem triginta solidis, sismusinum meliorem decem solidis. Et si aliquis amplius vendiderit aut emperit, cogatur exsolvere in bannum solidos quadraginta, et ad illum qui hoc invenerit et eum exinde convicerit, solidos viginti » (dans Boretius, *ibid.*, p. 140).

M. A. Dieudonné, membre résidant, donne lecture de la notice nécrologique qu'il a consacrée à M. l'abbé Thédenat, membre honoraire.

Le président, à l'occasion de cette lecture, rappelle que d'autres notices nécrologiques demeurent attendues.

M. L. Mirot, membre résidant, revenant sur la communication qu'il avait faite en 1920¹ au sujet de l'inscription avec chronogramme de la cloche d'argent du Palais à Paris, lit une lettre de M. R. Rodière, associé correspondant national, donnant de ce chronogramme un déchiffrement différent de celui qu'y avait vu Pavillet au moment où cette cloche fut descendue de la tour de l'horloge et brisée en septembre 1792.

Séance du 25 Janvier.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

CHAUVET (G.). *Monnaies gauloises. La cachette de la Meilleraye-Tilly (Vendée)*. Poitiers, 1922, in-8°, pl.

— *La préhistoire à Poitiers*. [Paris, s. d.], in-8°.

ROY (M.). *La fontaine de Diane au château d'Anet*. Paris, 1921, in-4°, 1 pl.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts fait connaître l'attribution à la Société d'une somme de 400 francs, comme les années précédentes.

M. M. Roy, membre résidant, fait hommage de son travail sur *La fontaine de Diane au château d'Anet*.

M. le baron de Baye fait hommage de diverses bro-

1. *Bulletin*, 1920, p. 193.

chures extraites des publications de l'Académie royale d'Irlande.

M. A. Philippe, associé correspondant national, président de la Société d'émulation des Vosges, signale un miroir antique en bronze qui aurait été trouvé à Rilly-la-Montagne et qui sera l'objet d'une étude de M. Michon, membre résidant.

M. A. Boinet, membre résidant, donne quelques détails iconographiques sur les sculptures de la cathédrale de Tournai :

« Le portail nord ou porte Mantille de la cathédrale de Tournai présente sur les piédroits de curieuses figures de Vertus et de Vices sur lesquelles je crois devoir attirer l'attention. Des inscriptions plus ou moins effacées peuvent encore se lire. A gauche sont représentées l'Humilité et l'Orgueil (*Humilitas* et *Superbia*), à droite la Chasteté et la Luxure (*Castitas* et *Luxuria*). Chacune des deux Vertus transperce avec une lance la tête du Vice qui lui correspond; seuls, les Vices portent, avec la lance, une cotte de mailles et un long bouclier en amande muni d'un *umbo*.

« Contrairement à ce que l'on voit en Saintonge, en Poitou et ailleurs, les figures opposées l'une à l'autre sont de grandeur égale; le Vice n'apparaît pas sous l'aspect d'une petite figurine grotesque placée sous les pieds de la Vertu. La porte Mantille, qui peut dater du troisième quart du ^{xii}^e siècle, offre un exemple intéressant de l'influence exercée dans des régions éloignées par l'école du sud-ouest de la France¹.

« On y remarque aussi, sur l'un des piédroits, à gauche, une curieuse représentation de l'Avarice. Une

1. Voir à ce sujet l'étude très documentée de notre confrère M. Paul Deschamps, *Le combat des Vertus et des Vices sur les portails romans de la Saintonge et du Poitou*, dans *Congrès archéologique de France, 79^e session tenue à Angoulême en 1912*, t. II, p. 308-324. M. Deschamps ne semble pas avoir connu le portail de Tournai. Cf. aussi E. Mâle, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, 4^e éd., 1919, p. 127 et suiv.

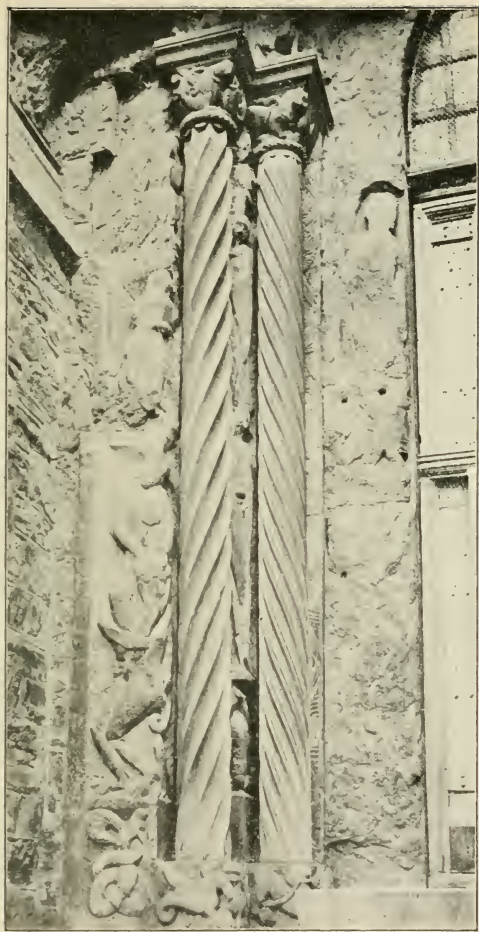
femme, avec une bourse suspendue au cou, lutte avec un démon qui essaie de lui arracher son trésor. Nous rappellerons qu'il existe des figures assez semblables aux portails des églises de Beaulieu et de Moissac, et il est fort possible que nous ayons encore là à Tournai une trace de l'influence de la sculpture méridionale française.

« Le portail sud ou porte du Capitole de la même cathédrale de Tournai offre dans la première voussure, à la partie inférieure, deux statuettes debout, avec cotte de mailles et bouclier, qu'on est tenté de prendre pour des Vertus, mais il est à noter qu'elles ne combattent pas et n'ont aucune figurine sous les pieds. »

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, étudie les signes lapidaires que l'on remarque sur les monuments du moyen âge :

« Les signes lapidaires relevés sur un grand nombre de monuments antiques semblent avoir disparu du ^{vi}^e à la fin du ^x^e siècle, bien que l'emploi du petit appareil n'ait pas été une règle générale. Au ^{xi}^e siècle, ces signes sont tout à fait exceptionnels : on n'en relève aucun sur les églises romanes normandes, mais on peut en signaler des exemples à l'intérieur de la tour occidentale de Saint-Germain-des-Prés à Paris et à Saint-Étienne de Nevers.

« Au ^{xii}^e siècle, ils se généralisent surtout dans la vallée du Rhône, en Auvergne, en Bourgogne, en Limousin et dans le Bordelais, par exemple à Saint-Paul-Trois-Châteaux, à Saint-Trophime d'Arles, à Notre-Dame des Doms, à Vaison, à Agde, à Orcival, à Vézelay, à la cathédrale de Langres, à Brive, à Beaulieu (Corrèze), à Saint-Sever (Landes), mais ils sont très rares dans le nord et l'ouest de la France. On peut les considérer à cette époque comme des marques d'ouvriers, vu la signature d'VGO à Vaison, à Apt et à Saint-Resitut, celle de PONCIVS à Saint-Honorat des Aliscamps, de SALARO à Pernes, etc., et l'usage constant des lettres doubles comme AR, AL, AT, AX, BE, BR, DA, IN, MI, PE, PO. L'excellent tracé des signes, des lettres uniques, des figures géométriques



LE COMBAT DES VERTUS ET DES VICES.
(Portail nord de la cathédrale de Tournai.)

dans les églises du midi de la France mérite d'attirer l'attention.

« Les signes lapidaires du ^{xiii}^e siècle peuvent être classés dans deux catégories : ainsi ceux qui sont visibles sur le château et sur les remparts de Coucy, dans les caves du palais de justice de Paris et du Louvre, sur les pierres de l'enceinte d'Aigues-Mortes doivent être regardés comme des marques de tâcherons. D'autre part, des marques de pose indiscutables ont été relevées à la cathédrale de Reims par M. Deneux sur les faces internes de claveaux d'ogives, sur les assises des portails de la façade et même sur plusieurs statues, comme celles de la Visitation. Des morceaux du réseau des grandes roses portent des trèfles et des quatre-feuilles qui servaient de repères pour la pose ; l'apparition de l'indice, c'est-à-dire du signe qui aidait à répartir les pierres taillées pour un pilier ou un mur de l'édifice, vu l'importance des chantiers, remonte à la même époque. Il est intéressant de constater que les cathédrales de Paris, de Laon, d'Amiens, de Chartres, de Rouen et de Bourges ne possèdent aucun signe lapidaire, de même que la plupart des églises rurales du ^{xiii}^e siècle, mais on en voit à la cathédrale de Strasbourg.

« Les appareilleurs du ^{xiv}^e siècle couvrent de lettres, de figures géométriques ou de signes variés les murs du palais des Papes et des remparts d'Avignon et de Ville-neuve, la salle des Preux et des Preuses au château de Coucy, la façade de l'église d'Écouis (Eure), la nef de Saint-Martin de Brive et de Saint-Thomas de Strasbourg, mais les signes doubles, dont l'un se compose d'une ou de trois barres obliques, d'une croix, d'une étoile ou d'un sablier formé par deux triangles, se répètent sur le mur de contrescarpe des fossés au château de Vincennes. D'autres sont gravés dans les caves et à la base des tours du château de Pierrefonds sur les mêmes pierres que la marque spéciale à tel ou tel tailleur de pierre, afin d'éviter toute erreur dans la répartition des assises destinées à une partie quelconque de l'édifice. Il est d'ailleurs évi-

dent que cette méthode s'imposait dans les grandes constructions militaires de cette époque. Les architectes de Saint-Ouen de Rouen n'ont pas jugé nécessaire l'emploi des signes lapidaires qui sont très rares en Normandie.

« La clef d'une croisée d'ogives du ^{xv}^e siècle qui se trouvait dans le croisillon sud de Saint-Remi de Reims porte un signe différent sur chacune de ses quatre branches. C'est un repère pour éviter la confusion entre les claveaux des ogives. On relève quelques signes lapidaires dans la cage de l'étage octogone de la flèche à la cathédrale de Strasbourg, mais presque toutes les églises de style flamboyant en sont dépourvues. Au ^{xvi}^e siècle, il faut en signaler quelques exemples dans les chapelles latérales de Saint-Jacques de Reims, dans les travées occidentales de la nef à Saint-Ouen de Rouen, à la cathédrale de Senlis. Dans les portails des églises de Guimiliau, de La Martyre et de Pencran (Finistère), les assises des pieds-droits et les claveaux portent les marques A¹, B², C³, etc., qui semblent indiquer la taille des pierres en carrière. C'est un système identique à celui du montage des façades de pierre à notre époque où les marques de pose sont peintes en noir dans les chantiers. Ainsi toute une série de nouvelles observations permet de distinguer aujourd'hui les marques de pose et les marques d'ouvriers. »

MM. Deshoulières, Coutil et Formigé ajoutent quelques observations.

M. J. Zeiller, associé correspondant national, fait la communication suivante sur les églises géminées des pays illyriens :

« La Société des Antiquaires a bien voulu s'intéresser à une question que j'avais soulevée l'an dernier à la fin d'une communication sur les anciennes basiliques chrétiennes de la ville de Salone, capitale de la Dalmatie romaine. J'avais exposé qu'au dernier siècle de son histoire, le ^{vi}^e, — et peut-être faudrait-il même remonter au ^v^e, — la basilique épiscopale, autrement dit la cathé-

drale de Salone, apparaît doublée d'une autre église, d'architecture différente, mais de dimensions égales, et qui, précédée d'un narthex qui continue celui de la première, forme avec elle un véritable ensemble architectural. Et j'avais ajouté que, de ces églises géminées, on trouve une série d'exemplaires le long du littoral de l'Adriatique, à Aquilée, Trieste, Pola, San Michele in Monte, près de Pola, Doclea, et il y en aurait d'autres dans l'intérieur de l'Illyricum. Ce n'est sans doute pas l'effet du hasard. Quelle est l'explication du fait ?

« Une première hypothèse est que la seconde église ait été destinée à recevoir des reliques, ait joué le rôle d'une sorte de chapelle annexe, et les auteurs de langue allemande qui adoptent ce point de vue appellent cette seconde église *Memorialkirche*. L'explication serait bonne pour Trieste, pour Pola, pour Doclea, où le deuxième édifice n'apparaît guère que comme une simple chapelle ajoutée à l'église ; pour Trieste, nous savons même d'une façon positive que San Giusto et San Servolo ont été d'abord des églises de reliques élevées à côté de Santa Maria.

« Mais l'explication ne vaut ni pour Salone ni pour Aquilée, où nous nous trouvons en présence de deux grands monuments sensiblement égaux. On a bien fait la conjecture que la basilique du vi^e siècle à Salone avait été édifiée pour recevoir des reliques de saint Pierre, *memoria sancti Petri*, envoyées par le pape à l'évêque Honorius, créateur de cette basilique. Mais 1^o on ne sait si l'évêque Honorius qui a reçu la *memoria* envoyée de Rome est le même que le fondateur de l'église, car il y eut au vi^e siècle deux Honorius ; 2^o la *memoria sancti Petri* envoyée à Salone a été retrouvée non dans une église urbaine, mais dans les ruines d'une des églises cimitérales extra-urbaines. D'autre part, la construction à Aquilée de deux basiliques jumelles à atrium commun est attribuée à un seul et même évêque ; pourquoi aurait-il bâti en même temps deux cathédrales à peu près identiques ? Il faut chercher une autre explication que celle d'un dépôt de reliques.

« Mgr Batiffol m'avait suggéré de pousser mes recherches du côté de la pratique cultuelle du rite ambrosien de Milan. Cette pratique, dont on trouve une description assez complète à l'article (*Rite*) *Ambrosien* du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* publié sous la direction de Dom Cabrol, article dû au savant et regretté abbé Lejay, consiste dans l'usage liturgique de deux églises comme centre de culte, de deux églises principales, de deux cathédrales. Ces deux églises ne sont cependant pas tout à fait sur le même pied, l'une étant dénommée *basilica maior*, l'autre *basilica minor*, ou encore, plus tard, respectivement *ecclesia hiemalis*, *ecclesia aestiva*. Pour certaines fêtes, la rubrique ambrosienne prévoit encore, à l'époque moderne, deux messes, dites l'une dans l'église d'hiver, l'autre dans l'église d'été. A l'époque ancienne, on voit l'office commencer dans la basilique d'hiver, la basilique métropolitaine de Sainte-Marie, devenue le dôme, et s'achever à Sainte-Thècle, aujourd'hui disparue, située en face de la première. Ceci remonte très haut, au moins au iv^e siècle, puisque saint Ambroise parle déjà de la *basilica nova*, *quae maior est*, et de la *basilica vetus* ou *minor* (*Epist.*, XX).

« Mais une nouvelle question se pose : quelle est l'origine de cette dualité ? M. Lejay conjecture qu'elle est due à l'arianisme. Au temps de la domination, d'ailleurs éphémère, de l'arianisme à Milan, les deux confessions avaient eu chacune leurs sanctuaires ; l'arianisme éliminé, les catholiques récupérèrent une église principale plus belle que celle dont ils s'étaient contentés pendant la période où leurs adversaires avaient le dessus : ils ne voulurent pas renoncer à celle qui les avait abrités durant cette époque malheureuse et qui resta la *basilica vetus*, mais *minor* ; l'autre, plus spacieuse, devint la *basilica nova* et *maior*. La coexistence de deux baptistères, chacune des deux cathédrales ayant le sien, est faite pour confirmer cette explication.

« Malheureusement pour l'aboutissement de la recherche que je poursuis, si cette explication de la pratique extérieure du rite ambrosien est la bonne, celle de l'usage des

églises géminées dans la région adriatique est peut-être compromise. En effet, l'un des exemples les plus frappants de cet usage, celui dont on pourrait supposer que les autres ont procédé, est l'exemple de la double basilique d'Aquilée; or, si ces deux basiliques datent, comme on l'a dit, de l'évêque Théodore, qui gouverna la chrétienté d'Aquilée dans le premier quart du iv^e siècle, elles sont antérieures à la crise arienne. Ainsi, de deux choses l'une : ou l'usage adriatique de la double basilique dérive de la pratique du rite dit ambrosien, et alors cette pratique est antérieure à saint Ambroise et à l'arianisme, ou la pratique ambrosienne est bien issue de circonstances dues à la crise arienne, et alors la double basilique d'Aquilée, peut-être prototype des églises doubles de Salone, de Trieste, de Pola, de San Michele in Monte, de Doclea et d'autres églises de l'intérieur de l'Illyricum, ne s'explique pas par l'usage ambrosien.

« Avons-nous actuellement des raisons de choisir entre les termes de l'alternative? Nous avons certainement un argument en faveur du rattachement de l'architecture religieuse de l'Illyricum à celle de la Haute-Italie : c'est l'influence incontestable que ce dernier pays a exercée sur l'autre, dans le domaine ecclésiastique, du iv^e siècle au vi^e. Dans la première moitié du iv^e, le grand siège d'Aquilée fait sentir son attraction sur l'épiscopat illyrien qui tente, sans succès, en la personne du fameux arien Valens de Mursa, de s'en rendre maître. Dans la seconde moitié du même siècle, c'est saint Ambroise, devenu évêque de Milan, qui dirige la réaction antiarienne dans l'Illyricum et assure l'élection d'un orthodoxe déclaré, Anemius, au siège de Sirmium, métropole de toute la région danubienne. Le dernier acte de la lutte entre catholiques et ariens en Illyrie est le concile tenu à Aquilée et dirigé par Ambroise, qui, en 381, dépose les deux derniers évêques ariens de Mésie. Enfin, au vi^e siècle, on voit les débris de l'épiscopat des églises danubiennes, en partie détruites par les invasions barbares, se grouper autour de l'évêque d'Aquilée, qu'ils suivent dans le schisme qui, au

temps de Justinien, le sépara du pape à l'occasion de l'affaire des Trois-Chapitres. Les liens ecclésiastiques sont donc très étroits entre la Haute-Italie et l'Illyrie.

« Cela suffit-il pour nous décider à admettre que l'Illyrie a suivi le rite ambrosien? On pourra dire en sens contraire que, de cette adoption, on n'a, en dehors d'une particularité architecturale susceptible sans doute d'une autre explication, aucun argument positif. En tout cas, si l'on accepte cette thèse, il faut expliquer la particularité architecturale qui serait propre au rite ambrosien, mais qui, d'après la date assignée à la basilique d'Aquilée, remonterait au début du iv^e siècle, autrement que par l'arianisme.

« On peut songer alors à un usage, peut-être même à une règle canonique, qui a été en vigueur à une époque ancienne au moins dans certains pays : un canon, le X^e, d'un concile d'Auxerre au vi^e siècle, prohibe la célébration de deux messes le même jour au même autel. Or la fonction liturgique de certains jours comporte deux messes : ne faudra-t-il donc pas, car la multiplication des autels dans une église n'est pas primitive, deux églises? On objectera que le concile d'Auxerre est gallois. Ce ne serait pas décisif, la liturgie dite ambrosienne étant en partie gallicane. Ce qui est plus grave, c'est la date relativement tardive du concile d'Auxerre, 578. Il est vrai qu'il a pu sanctionner une pratique ancienne, qu'il aurait précisément voulu défendre contre des tentatives d'innovation en sens contraire. Pendant longtemps, chaque église n'ayant comporté qu'un autel, il n'y avait de fait qu'une fonction liturgique. Cette liturgie primitive avait un caractère très marqué d'unité dans sa manifestation extérieure. Il serait donc naturel que, les circonstances liturgiques propres à certains jours amenant à dire deux messes, on n'ait cru possible de les dire que dans deux églises différentes. Mais il faut bien avouer que nous sommes tout de même ramenés à cette question : pourquoi est-ce seulement dans le rite ambrosien que nous trouvons ces cérémonies doubles? Et l'explication de

M. Lejay, par la situation créée à Milan par l'arianisme, semble alors plus satisfaisante. Seulement, la première question se pose à nouveau devant nous : l'explication par l'arianisme ne pouvant valoir pour les églises d'Aquilée, prototype vraisemblable de celles de la région adriatique, quelle autre cause peut-on découvrir à l'usage des églises géminées dans cette région ?

« Il y aurait peut-être lieu de la rechercher d'un tout autre côté. Certains archéologues, notamment Piero Sticotti, qui a donné dans l'*Archeografo triestino*¹ un compte-rendu des fouilles de la basilique double d'Aquilée, et K. Lancoronski, l'auteur même de ces fouilles, dans son ouvrage sur le dôme d'Aquilée, ont fait remarquer qu'il y avait sur le littoral de l'Adriatique plusieurs temples païens géminés : à Pola, où le temple de Rome et d'Auguste est situé exactement à côté d'un autre, appelé à tort ou à raison temple de Diane, à Parenzo, à l'île Brioni, peut-être à Trieste, où l'on se demande si des temples antiques n'ont pas préexisté à Santa Maria et à San Giusto. Mais encore s'agirait-il de savoir s'il y a dans ces exemples autre chose qu'un voisinage dû aux conditions topographiques et tel qu'on le retrouve en plusieurs villes helléniques ou romaines, où certains temples ont été construits très près les uns des autres. S'il y a eu vraiment un usage antique, propre à la région illyrienne, de la germination d'édifices religieux, nous aurions une explication de celui que nous constatons à l'époque chrétienne. Mais tout d'abord il faudrait bien établir cet usage païen, ce qui ne me paraît pas fait ; en second lieu, s'il l'était, la solution du problème ne serait encore que reculée, car il resterait à expliquer lui-même cet usage antique. »

Mgr Batiffol insiste sur une explication déjà donnée de ces églises géminées : l'interdiction de célébrer deux messes le même jour sur le même autel a pu imposer la nécessité d'une deuxième église pour les circonstances où il était nécessaire de célébrer une seconde messe.

1. 1907, p. 389.

Séance du 1^{er} Février.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président montre le portrait encadré et destiné à être conservé dans la salle des séances de la Société de l'un de ses membres qui lui ont fait le plus d'honneur, M. Héron de Villefosse.

Le président annonce le décès de M. Marc Furey-Raynaud, associé correspondant national.

MM. Demeuais, de Font-Réaulx, Joüon des Longrais, Pierre Fournier et Salin sont élus associés correspondants nationaux.

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie le langage héraldique employé par Huon de Méry dans son poème du *Tournoiment antéchrist*, écrit vers 1235 :

« Huon de Méry est un héraldiste médiocre, il compose maladroitement les armoiries; son vocabulaire technique est assez pauvre. Ce qui rend le *Tournoiment antéchrist* précieux pour l'histoire du blason, c'est sa date; les textes héraldiques français antérieurs au règne de Philippe le Bel étant fort rares, il convient de les examiner tous avec soin. »

Séance du 8 Février.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président annonce le décès de M. Heuzey, membre honoraire et doyen de la Société; il se fait l'interprète des regrets de la Compagnie.

Le président adresse les félicitations de la Société à M. Clouzot, associé correspondant national, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. E. Michon, membre résidant, rend compte de l'examen auquel il s'est livré du dessin, transmis à la séance du 25 janvier par M. A. Philippe, président de la Société d'émulation des Vosges, d'un miroir étrusque soi-disant trouvé dans la montagne de Reims :

« Il s'agit bien, comme l'avait supposé M. Philippe, d'une scène relative au mythe des Dioscures, ou plus exactement à ce que l'on appelle la théophanie des Cabires.

« Il existe d'ailleurs d'assez nombreux miroirs, dont plusieurs même au Louvre, se rapportant à cette légende. Tel est notre miroir n° 1787¹, tel surtout le n° 1784², où apparaissent, presque exactement semblables, à gauche, le Dioscure accoudé et la femme drapée tournée vers lui, coiffée du bonnet phrygien; au centre, le même personnage nu, chaussé d'endromides, la tête de face, la main appuyée sur la hanche; à droite enfin, un second Dioscure symétrique au premier.

« La très grande similitude de ces deux miroirs ne doit pas, au surplus, — en elle-même et réserve faite de l'examen de l'original, — être regardée comme de nature à faire suspecter l'authenticité du bronze qui vous est signalé. Il n'est pas rare, et le caractère, si l'on peut dire, industriel de la fabrication l'explique suffisamment, de rencontrer des miroirs étrusques dont les sujets se répètent de très près.

« Il me paraît, au contraire, quasi certain que le miroir n'a pas dû être trouvé, au sens vrai du mot, dans la montagne de Reims. L'abus du mot « trouvé » est fréquent, surtout chez les marchands, et il est vraisemblable que, de l'origine indiquée, il n'y a à retenir que le fait que le miroir a été recueilli aux environs de Reims. »

M. J. Formigé, associé correspondant national, montre

1. A. de Ridder, *Les bronzes antiques du Louvre*, t. II : *Les instruments*, p. 58-59.

2. *Ibid.* p. 58.

deux exemples d'un type de clocheton roman en pierre, sur des chapelles de Provence, à l'abside :

« Le premier appartient à la chapelle placée au nord du cloître de Saint-Michel-de-Frigollet (Bouches-du-Rhône). Il se compose de quatre faces égales percées d'une arcade en plein cintre, dont les impostes sont en forme de corbeau biseauté. Au-dessus de la corniche s'élève une pyramide quadrangulaire dont les arêtes sont revêtues d'un boudin qui se termine à sa partie basse par un crochet. Une croix couronne le tout.

« Le second se voit sur la chapelle Sainte-Marie-de-Pierredon, près de Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône). Comme le précédent, il possède quatre faces égales percées d'une arcade en plein cintre. Les impostes sont en quart de cercle. A droite et à gauche de ces arcades et sur chaque face se trouve un petit défoncement aveugle en arc brisé. Sous la corniche, on remarque une frise composée d'abord d'un ornement saillant en bâtons rompus, puis, au-dessus, de petits losanges sur un fond refouillé qui a dû être garni de mortier rouge. La pyramide, à quatre faces, se compose de cinq assises dont les pentes ressortent à chacune d'elles. Le couronnement manque.

« Les chapelles romanes n'ont généralement pas de clocher. Quand elles en ont, ce sont des clochers-murs. Ce type de clocheton semble rare et peu connu. Les deux exemples décrits ci-dessus ont été tout récemment classés. »

M. Victor Chapot, membre résidant, fait la communication suivante :

« Parmi les diptyques consulaires autrefois publiés par notre ancien confrère Émile Molinier, il en est un, conservé à la bibliothèque de Besançon, qui porte le nom d'Aréobindus, fils de Dagalaifus¹. Il s'agit, à n'en pas

¹ *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie du V^e à la fin du XVIII^e siècle*. T. I : *Les irroires*. Paris, [1896], p. 21, fig. 9.

douter, du personnage qui fut consul à Constantinople en 506. Lui-même est représenté dans l'attitude habituelle sur ces sortes de monuments, assis sur un siège d'honneur et levant la main droite pour lancer la *mappa*, c'est-à-dire pour donner le signal de l'ouverture des jeux. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le registre inférieur soit consacré, tout comme sur quelques autres de ces objets d'ivoire, à la représentation d'une scène de l'amphithéâtre. On retrouve sur celui-là ce qui se voit ailleurs : l'indication abrégée, schématique, des spectateurs par quelques têtes alignées le long de la barrière courbe qui les isolait des figurants. Mais quels sont ici les jeux ?

« Molinier a écrit simplement : « Dans l'arène, un combat de gladiateurs. » Par cette interprétation, aussi brève que hâtive, il se rapprochait tout au moins de l'opinion de Millin¹, qui supposa plus justement la lutte terminée : « Un des *gladiateurs* tient une couronne, prix de sa victoire; un autre s'apprête à en recevoir une d'un personnage qui tient un bâton. Ce personnage est « l'inspecteur du cirque. » En effet, un homme s'agenouille devant un autre, qui fait le geste de le couronner. Un troisième, dont les gestes sont plus malaisés à définir, a l'air de s'affaïsser en portant la main droite à son front, la gauche à sa gorge, comme s'il venait d'être blessé. Des palmes sont éparses sur le sol, pêle-mêle avec de petits boucliers, ronds ou rectangulaires, qui témoignent évidemment d'un combat. Suffisent-ils à désigner les figurants pour des gladiateurs ? Je ne le crois pas.

« La seule difficulté réelle, mais elle est de taille, est que les jeux de gladiateurs semblent bien avoir été définitivement supprimés par Honorius, à une date qui n'est pas très certaine, postérieure évidemment à 402, vu la requête de Prudence² à cet égard, date qui serait l'année 404, d'après la relation de Théodoret³ sur le martyre

1. *Monuments antiques inédits ou nouvellement expliqués*, Paris, 1802, t. I, p. 380-382; cf. pl. XXXVIII.

2. *C. Symm.*, II, 1122-1126.

3. *Hist. eccl.*, V, 26.

de Télémaque, qui, en tout cas, ne nous fait pas descendre au delà de la mort de cet empereur, en 423¹. Le diptyque d'Aréobindus va-t-il donc démentir la doctrine invariable sur ce point? Car on ne saurait émettre l'opinion qu'il s'inspire d'un thème vieilli et représente des jeux abolis depuis de longues années. Cet archaïsme n'aurait aucune raison d'être, et il n'est pas difficile de proposer autre chose.

« Les boucliers servaient, dans l'amphithéâtre, aux hommes en lutte, non seulement contre d'autres hommes, mais aussi contre des bêtes sauvages; c'est ce que montre notamment le relief du Musée Torlonia, autrefois au théâtre de Marcellus². Il est d'autant plus indiqué d'expliquer de la sorte la scène qui nous occupe que plusieurs diptyques nous offrent d'autres exemples de combats contre des animaux, autrement dit de *venationes*. C'est le thème le plus fréquent du tableau secondaire sous les pieds du consul. Les portes qu'on voit ici sur les côtés, un peu vaguement indiquées, mais dont certains personnages ne s'éloignent pas, appartiennent sans doute à l'espèce dite *cochleae*, portes truquées, derrière lesquelles les hommes s'abritaient et que les fauves ne savaient point forcer. Il n'y a rien dans cette représentation qui nous conduise à admettre la persistance des jeux de gladiateurs à une époque si basse. On n'en trouvera pas davantage dans le bas du diptyque dit de Stilicon, au Louvre, auquel Forrer donnait un peu vite la même interprétation erronée³, sans circonstances atténuantes, car cette fois les bêtes elles-mêmes sont représentées. Il est vrai qu'il place, bien à tort, des bestiaires au milieu des gladiateurs.

« On a aussi cru voir une silhouette de gladiateur sur un autre monument manifestement chrétien. De Rossi⁴,

1. Cf. K. Schneider, dans Pauly-Wissowa-Kroll, *Real-Encyclopädie*, Suppl. Bd. III (1918), col. 760-784.

2. S. Reinach, *Répert. de reliefs*, t. III, p. 346, 2.

3. *Reallexikon der... Altertümer*, Berlin-Stuttgart, [1907], pl. XLIX, p. 178; cf. son art. *Gladiatoren*.

4. *Bull. di arch. crist.*, t. V (1867), p. 77-88.

décrivant un vase de plomb trouvé en Tunisie et qui, d'après l'inscription qu'il porte, a dû contenir de l'eau bénite, l'attribuait au iv^e siècle au plus tard, à cause de l'image masculine ainsi dénommée par lui, et il envisageait une allusion possible, très générale d'ailleurs, à Perpétue, martyre africaine, qui eut une vision dans sa captivité : elle se voyait changée en athlète, victorieuse d'un Éthiopien et recevant alors du laniste sa récompense. Il n'a pas dû échapper à De Rossi que les Pères de l'Église n'avaient nullement l'habitude de comparer le chrétien à un gladiateur, dont la qualité entraînait l'« infamie ». C'est un tout autre rapprochement que font saint Ambroise, saint Augustin, Cassien, Cassiodore, etc. : ... *athleta Christi, athleta Domini* (ou *Dei*), tels sont les termes qui leur semblent synonymes de martyr¹. Mais, ajoutait l'illustre auteur, au lieu de l'athlète, l'artiste chrétien préféra le gladiateur, peut-être par décence, pour éviter de reproduire la nudité du premier.

« Mais il n'y a, dans l'accoutrement du personnage, absolument aucun détail qui dénonce le gladiateur; celui-ci avait la poitrine nue; le dessin souligne les plis d'un vêtement. Reproduisant le décor de ce vase, Garrucci² parlait d'un bestiaire, et quant à Friedlaender, son opinion était très nette³ : « Le choix d'un gladiateur « comme symbole chrétien paraît inconcevable; il n'est « pas douteux que la figure représente un conducteur de « char. » J'ai cependant quelque doute et il me semble difficile de préciser; mais l'artiste tenait-il lui-même à préciser sur ce point? L'essentiel, à ses yeux, c'était le bras levé brandissant une couronne, à laquelle il attachait un sens mystique et qui lui permettait de placer cette silhouette au flanc du vase à côté de celle du Bon Pasteur.

1. Cf. le nouveau *Thesaurus linguae latinae*, t. II, col. 1036 et suiv.

2. *Storia dell' arte cristiana*, Prato, t. VI (1880), pl. CDXXVIII et p. 34.

3. *Sittengeschichte Roms*, 8^e éd., Leipzig, 1910, t. III, p. 424, note 4.

« Est-ce à dire que l'art chrétien se soit toujours interdit de reproduire l'image d'un gladiateur? Non, car je connais au moins un objet qu'il convient à ce propos de mentionner : c'est un « vase à fond d'or » du British Museum, qui a été plusieurs fois reproduit¹. Ici, l'identification ne saurait être contestée : non seulement on reconnaît les pièces de vêtement ou d'armure communes à tous les gladiateurs, le ceinturon (*balteus*), le pagne (*subligaculum*), le couvre-bras (*manica*), mais la catégorie spéciale du combattant résulte de la place même de la *manica* sur le bras gauche, du trident qu'il brandit et surtout de l'appendice en métal, le *galerus*, fixé sur l'épaule et assez haut pour protéger la tête. Cet homme est un rétiaire. L'inscription *Pic Zeses*, si fréquente sur les objets de même matière, ne nous garantirait pas le caractère chrétien de ce verre s'il n'avait été trouvé dans les catacombes. L'autre légende : *Stratonicae* (= *Stratonice*), *bene vixisti, vade in Aurelia(m)*, nous laisse dans le vague et soulève un problème.

« Les sujets de genre, et de genre païen, même mythologique, ne manquent point dans cette série de monuments. Mais comment interpréter celui-ci? M. Dalton s'est borné à le décrire, d'ailleurs fort bien; mais ce n'était pas le plus difficile. Les ouvrages spéciaux s'en tiennent aux généralités quand il s'agit de définir l'usage de ces verres dorés ou d'y justifier la présence d'un sujet païen. Seule, à ma connaissance, la comtesse Ersilia Caetani Lovatelli s'est aventurée à plus de précision² : *Fu forse, a mio avviso, il fondo di una tazza d'onore donata in premio ad un reziario*. Mais, dans cette hypothèse, ou le gladiateur serait un chrétien, ou le vase serait tombé après coup aux

1. O. M. Dalton, *Catalogue of early christian antiquities*, Londres, 1901, p. 118, n° 603, pl. XXVIII. Meilleure reproduction dans Forrer, *op. cit.*, pl. LXXII, n° 6, p. 296, et surtout dans l'*Archæological Journal*, t. LVIII (1901), p. 235, pl. II. En couleurs dans W. Fröhner, *La collection Tyskiewicz*, Munich, pl. VIII, 3.

2. *Bullettino comunale*, 1895, p. 266, note 4.

main d'un chrétien. J'aimerais mieux une autre conjecture.

« On connaît ces vases céramiques de la vallée du Rhône, considérés comme des bibelots-souvenirs, dont le public faisait emplette en sortant d'un lieu de spectacle; ils portent des médaillons dont les sujets se rapportent au théâtre, à l'amphithéâtre ou au cirque. Sur l'un d'eux figure un cithariste qu'encourage l'exclamation : *Nica Apollo*¹. Pourquoi les mêmes boutiques n'auraient-elles pas vendu aussi bien des verroteries? Un de ces chrétiens dont parle saint Augustin², incapables de résister à l'attrait des spectacles sanglants, aurait acheté ce verre portant la silhouette d'un gladiateur alors à la mode et qui, venant de triompher à Rome, allait lutter dans d'autres villes, le long de la voie Aurélienne. La formule *Pie Zeses* s'adresserait non pas au gladiateur, mais au détenteur de l'objet; elle est parfaitement isolée de l'autre inscription. Vu son caractère neutre, les marchands avaient ainsi des articles à la fois pour chrétiens et pour païens.

« En tout cas, je ne comprendrais guère des chrétiens félicitant un des leurs, rétiaire malgré lui, je pense, d'avoir *bien vaincu*, c'est-à-dire égorgé un autre homme, un de ses frères selon la loi. »

MM. Merlin, Martroye, Mgr Batiffol ajoutent diverses observations.

Séance du 15 Février.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

BABELON (J.). *A propos de la monnaie de Ségovie*. Bordeaux-Paris, [1921], in-8°.

1. R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, Paris, t. II (1920), p. 455, fig. 649.

2. *Confess.*, t. VI, p. 8.

BABELON (J.). *Un médaillon inédit de Charles-Quint au Cabinet des médailles.*

Le président déclare la vacance du siège de membre honoraire précédemment occupé par M. G. Bapst. L'élection à ce siège est fixée au premier mercredi de mars.

M. J. Formigé, associé correspondant national, revient sur la question des influences grecques qu'il a déjà signalées dans les édifices de Provence :

Il montre « les analogies frappantes qui existent entre deux statues de danseuses en marbre provenant du théâtre d'Arles et un bas-relief en pierre qui semble avoir appartenu à l'« arc admirable » situé dans la même cité. Ces deux édifices étaient contemporains des premières années de la colonie.

« Le relief, étant en pierre du pays, n'a pu être sculpté que sur place. Comme il est au moins aussi parfait que les statues de danseuses, il n'est pas téméraire de penser que les trois œuvres ont pu être exécutées à Arles même et qu'il ne s'agit pas d'œuvres importées. »

MM. de Mély et Monceaux présentent quelques observations.

M. de Mély, membre résidant, lit la note suivante :

« Dans les observations que M. Stein a cru devoir faire en réponse à ma note du 20 avril 1921 sur Pierre de Montreuil, il s'est glissé quelques inexactitudes dans les citations qui, dénaturant complètement ce que j'avais écrit, nécessitent une légère remise au point.

« On peut lire, en effet, à la page 197 du *Bulletin* : « M. de Mély assure que l'on a « toujours » confondu « Pierre et Eudes de Montreuil. » Or, il y a simplement, page 173 : « Pierre et Eudes ont été parfois confondus ; » ce n'est pas tout à fait la même chose : d'ailleurs, on peut à ce sujet se reporter à Émerie David.

« Il me reproche de donner l'année 1266 comme date de la mort de Pierre de Montreuil, alors que ce serait 1267. L'épithaphe porte 1266 : ancien style, il est vrai. Il

était nécessaire de la conserver pour la rapprocher de celle des *Censiers* que je signalais; le travailleur qui voudrait rechercher aux Archives les passages indiqués ne saurait, en effet, s'y reconnaître autrement.

« Je n'ai jamais identifié Pierre de Montreuil, *miles*, du *Censier de Cachant*, avec Pierre de Montreuil, architecte. En signalant ce nom (p. 175), je l'accompagnais de cette remarque sur la famille des Montreuil : « Si nous remontons les âges, nous trouverons un Pierre de Montreuil, « *miles*, en 1235 »; les Montrenil se trouvent déjà propriétaires en 1077 dans le village dont ils portaient le nom. Ce n'est, ce me semble, nullement une identification, mais seulement un rapprochement intéressant.

« Il ne me paraît pas davantage que je me sois *inscrit en faux* contre la participation de Pierre de Montreuil à la construction de l'église de Saint-Denis. J'ai simplement discuté la traduction de M. Stein : *cementarius de Sancto Dionysio*, qu'il semble considérer comme l'équivalent de *cementarius Sancti Dionysii*. Or, dans le premier cas, un ablatif signifie simplement « habitant Saint-Denis », tandis que le génitif signifierait « architecte de Saint-Denis ». Et je ne vois pas que le fait d'habiter Saint-Denis, pour un architecte, soit, comme il le pense, « un argument en « faveur de sa participation à la construction de la basilique ». Dans toutes les villes où s'élèvent de grandes cathédrales habitaient nombre d'architectes contemporains qui ne furent cependant pas employés à la construction du monument. Mais, en signalant à la page 177 que Raoul de Montreuil avait eu en 1304 la survivance de l'office de M^e Pierre et de M^e Eudes, à Saint-Denis, j'admettais, au contraire, mais alors pour d'autres motifs, la collaboration de Pierre de Montreuil à la construction de l'abbatiale.

« En terminant, M. Stein rappelle que ma « science « philologique aurait dû me faire admettre que Montreuil « et Montereau ne sont qu'un seul et même nom, dont la « finale est assourdie dans le second cas ». La chose est beaucoup moins compliquée.

« Dans la *Revue archéologique* (décembre 1921, p. 239), M. l'abbé de Launay, parlant de Montreuil-lès-Vincennes, signale sa division en deux parties : Montreuil-sur-le-Bois, qui possède un petit hameau de soixante habitants, Montereau. Mais c'est seulement en 1320 que le Petit-Montreuil fut appelé Montereau par les religieuses de Saint-Antoine-des-Champs, qui en eurent la seigneurie, pour éviter toute confusion avec le Petit-Montreuil-lès-Versailles (Seine-et-Oise).

« Pierre de Montereuil, mort en 1266, même originaire du Petit-Montreuil-sous-Bois, n'aurait donc pu s'appeler de Montereau, par la bonne raison que ce hameau ne reçut ce nom que cinquante-cinq ans après la mort du célèbre architecte.

« Mais là n'est pas réellement la chose. Mon savant contradicteur cite *aujourd'hui* ce Montereau [Seine], quand il a toujours parlé de Montereau-Faut-Yonne (Seine-et-Marne), et si certainement que F. Bournon, dans sa notice sur *Montreuil*, rappelle « les conjectures « plus ingénieuses que probantes » de son confrère M. Stein, « qui se laisse peut-être entraîner par ses sympathies pour le Gâtinais »¹.

« En abandonnant aujourd'hui Montereau-Faut-Yonne pour le Petit-Montereau (Seine), M. Stein a donc fait un grand pas vers moi; je suis heureux alors de pouvoir espérer que bientôt tout finira pour le mieux et que, d'accord, nous rendrons à Pierre le nom de Montreuil (Seine), qu'on prétendait ne lui avoir jamais appartenu. »

M. É. Michon, membre résidant, signale à la Société un groupe de monuments funéraires grecs qu'il a réussi à acquérir récemment pour le Musée du Louvre :

« Il s'agit de quatre bas-reliefs provenant des régions mitoyennes de la Macédoine et de la Thrace et sur lesquels est représentée la famille des défunts, père, mère et

1. F. Bournon, *Montreuil*, Paris, Montevrain, 1906, in-4°, p. 9.

enfants, œuvres d'une valeur d'art médiocre, mais d'un réalisme intéressant comme portraits. »

M. Toutain ajoute quelques observations.

Séance du 22 Février.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président annonce le décès de M. R. Leblanc de Lespínasse, associé correspondant national.

Il donne lecture d'une lettre par laquelle l'Académie royale de Bruxelles qui, le 24 mai prochain, doit célébrer le cent cinquantième anniversaire de sa fondation, invite notre Société à se faire représenter à cette cérémonie.

M. M. Roy, membre résidant et trésorier, lit le rapport annuel sur la situation financière de la Société :

« Les opérations financières de l'année 1921 ont donné les résultats suivants :

Recettes :

« 1° Produit des valeurs mobilières (rentes sur l'État, obligations P.-L.-M., intérêts de la Caisse d'épargne, etc.) . . .	7 667 fr. »»
« 2° Cotisations des membres résidants. . .	1 642 »»
« 3° Cotisations des associés correspon- dants	2 272 »»
« 4° Rachat des cotisations des associés. . .	900 »»
« 5° Droits de diplômes.	250 »»
« 6° Subvention du ministère	400 »»
« 7° Vente des publications de la Société pendant les années 1920 et 1921. Relevé Klincksieck	678 70
Total.	13 809 fr. 70
« Et, en ajoutant le reliquat de 1920, soit. . .	9 738 92
l'ensemble des ressources s'élève à	23 548 fr. 62

Dépenses :

« 1° Frais de correspondance.	260 fr. 10
« 2° Agents de la Société	1 375 »»
« 3° Impression du <i>Bulletin</i> de 1919,	
t. LXX, comprenant 17 feuilles 3/4 . . .	5 813 80
Impression du <i>Bulletin</i> de 1920,	
t. LXXI, comprenant 21 feuilles 3/4 . . .	6 307 70
« 4° Dessins et gravures	159 25
« 5° Frais d'envoi de publications . . .	988 30
Total.	14 904 fr. 15

« Ce qui fait ressortir un excédent de recettes de 8644 fr. 47, inférieur de 1094 fr. 45 à celui de l'année dernière, différence provenant de l'insuffisance de revenu de l'année 1921 pour couvrir les dépenses supplémentaires des deux volumes des *Bulletins* de 1919 et de 1920. Malgré ce prélèvement nécessaire, nous conservons encore une somme disponible d'environ 8600 fr., formant un fonds de réserve assez important constitué par les économies que nous nous sommes sagement imposées en limitant depuis quelques années nos publications au *Bulletin* seul; mais nous ne pouvons vivre plus longtemps sous un tel régime de restriction résultant des bouleversements économiques produits par la guerre et qui ont accru dans des proportions extraordinaires les frais d'impression. Tous nos efforts doivent tendre aujourd'hui à restituer à notre Société sa pleine activité; c'est, je le crois, un vœu unanime, mais dont la réalisation rencontre quelques difficultés. Car, si nous avons obtenu depuis l'année dernière une baisse appréciable sur le prix du papier, il serait imprudent d'escompter une diminution sur la composition et le tirage tant que les prix de la main-d'œuvre se maintiendront au taux actuel, et rien ne fait malheureusement prévoir jusqu'ici une atténuation de ce côté.

« Par suite, si nous voulons reprendre d'une façon régulière la publication des *Mémoires* et des *Mettensia*, cette dernière absolument obligatoire aux termes du tes-

tament d'un généreux donateur, nous ne pouvons compter ni sur une diminution prochaine des charges d'impression, ni sur notre fonds d'économies qui serait complètement absorbé en l'espace d'une ou de deux années au plus.

« Pour revenir à une situation normale, il convient donc d'envisager la nécessité de se procurer de nouvelles ressources, tout en ménageant les droits acquis et en réduisant au minimum le petit sacrifice à consentir.

« Les diverses questions qui se posent à cet égard sont actuellement à l'étude et nous espérons qu'une solution favorable interviendra prochainement pour le bien et la diffusion de l'action scientifique de notre Société. »

M. le comte de Loïsne, membre résidant, fait la communication suivante :

« Un second acte du roi Louis VII¹ transcrit, au XIII^e siècle, au cartulaire de la commanderie de Templiers de Sommereux², qui a échappé aux recherches de Luchaire³, n'est pas daté. Louis s'intitule roi de France et duc d'Aquitaine et adresse ses lettres à A[dam], châtelain de Beauvais⁴, aux barons, chevaliers et bourgeois, leur mandant que, par affection pour les Templiers, il leur a permis de percer une poterne dans le mur de la cité, pour accéder plus facilement à leur maison. L'acte ne porte ni date ni noms de souscripteurs et se termine, comme les mandements de même ordre, par la formule : *valete*.

« D'après le Père Mansuet⁵, en 1142 les Templiers

1. Voir notre communication relative à un premier acte de Louis VII dans le *Bulletin* de 1921, p. 299-301.

2. Bibl. nat., ms. lat., nouv. acq., n° 1934. — D'Albon, *Cartulaire général de l'Ordre du Temple*, n° CCCCLII. Il date notre acte : 1147-1157, sous prétexte que le titre de *dux Aquitanarum* figure dans l'intitulé des actes de Louis VII jusqu'en 1157.

3. *Études sur les actes de Louis VII*, Paris, 1885, in-4°.

4. Voir sur les fonctions des châtelains de Beauvais : Labande, *Hist. de Beauvais*, p. 192 et suiv., Paris, 1892, in-8°.

5. *Hist. de l'Ordre des chevaliers du Temple*, t. XXXIV, Paris, 1789, in-4°.

étaient établis dans leurs maisons de Picardie¹. C'est vraisemblablement un peu avant cette année qu'ils obtinrent soit à prix d'argent, soit gratuitement, des religieux de Saint-Martin-des-Champs de Paris, le prieuré que ceux-ci possédaient à Beauvais et qui devint le siège d'une commanderie, sous le vocable de saint Pantaléon. La chapelle bâtie sur l'ancien rempart gallo-romain, *capella domus Templi de Belvaco*², était desservie par un templier-prêtre, et c'est pour accéder, du côté des champs, aux bâtiments qui y attenaient que les Templiers sollicitèrent du roi la permission de percer une petite porte dans le mur d'enceinte de la cité.

« D'autre part, Adam, fils du châtelain Endes I^{er} et d'Ade³, mari d'Alix⁴, à qui les lettres sont adressées, paraît pour la première fois, avec la qualité de châtelain, en 1139, dans une charte d'Endes II, évêque de Beauvais, qui porte qu'elle a été donnée *presentibus Adam castellano, Odone, fratre ejus, et Haimérico thelonario*⁵. Il figure, avec le même titre, dans un acte d'Yves, doyen du chapitre de Beauvais, de 1144⁶; vers 1145, dans une donation faite par Dreux de Mouchy à l'abbaye de Saint-Leu d'Esserent⁷, et, en 1146, dans une charte d'Endes II,

1. Après la fondation de la commanderie de Sommereux, en 1150 (*Cartulaire de Sommereux*, fol. 27 et 61), Saint-Pantaléon devint une annexe de la commanderie et, jusqu'en 1639, Sommereux fit partie du diocèse d'Amiens.

2. Michelet, *Procès des Templiers*, t. II, p. 41.

3. *Odo, Ada uxor et Adam, filius*, souscrivent, vers 1140, au bas d'un acte d'Endes, évêque de Beauvais (D^r Leblond, *Notes pour le Nobiliaire du Beauvaisis*, p. 69, Beauvais, 1910-1913, 3 vol. in-8°).

4. « Kalendis septembri obiit Adelais castellana, pro quo Adam, vir ejus, dedit nobis, apud Laversines, unum colibertum » (« *Vetus necrol.* », *op. cit.*, p. 72).

5. *Mélanges de Troussures*, t. IV, p. 19, *Titres de Saint-Pierre de Beauvais* (communication de M. l'abbé Meister, doyen de Grandvilliers).

6. *Ibid.*, t. IV, p. 69. D^r Leblond, *op. cit.*, p. 70.

7. *Cartulaire de Saint-Leu d'Esserent*, p. 51. D^r Leblond, *loc. cit.*

évêque de Beauvais, en faveur de l'abbaye de Beaupré¹.

« Il se croisa en 1147² et, avant son départ pour la Terre-Sainte, fit une donation à l'abbaye de Saint-Quentin-lez-Beauvais³.

« C'est donc entre les années 1139 (peut-être 1140) et 1147, années pendant lesquelles Adam était en fonctions comme châtelain de Beauvais, qu'il y a lieu de placer les lettres de Louis VII dont nous avons cherché à déterminer la date. »

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, montre à la Société un coffret byzantin récemment acquis par le Musée du Louvre :

« C'est une boîte rectangulaire⁴, munie d'un toit à quatre rampants, couvert de plaques d'ivoire (ou d'os); sur ces plaques sont sculptés en bas-relief des sujets empruntés pour la plupart à l'art antique et encadrés par des bandes ornées de rosaces.

« Cet objet, qui a fait partie d'une collection privée à Rome, a déjà été signalé⁵. Il appartient à une série de pièces⁶ au sujet desquelles les archéologues ont émis des opinions diverses; on semble être d'accord, aujourd'hui, pour les attribuer à l'art byzantin, vers le ix^e ou le x^e siècle; elles représenteraient l'art des ivoiriers de Constantinople à l'époque où, sous l'influence des iconoclastes, la figuration des sujets religieux avait été abandonnée; leur valeur

1. Bornet, *Cartulaire de l'abbaye de Beaupré*, p. 47.

2. De Caix de Saint-Aymour, *Les châtelains de Beauvais*, ap. *Mém. de la Soc. acad. de l'Oise*, t. XIII, p. 587. Adam mourut le 7 ou le 8 des calendes de février (Dr Leblond, *op. cit.*, p. 71), alias le 16 ou le 17 des calendes d'octobre (obituaires de Saint-Michel et de Saint-Barthélemy de Beauvais).

3. *Titres de l'abbaye de Saint-Quentin*. Dr Leblond, *loc. cit.*

4. Haut. : 0^m16; long. : 0^m265; larg. : 0^m175.

5. A. Venturi, *Di una nuova cassellina civile bizantina; L'arte*, vol. I, 1898, col. 212 et pl. — Id., *Storia dell' arte italiana*, vol. I, 1901, p. 412, fig. 372 à 380.

6. On en connaît près de cinquante.

d'art est assez inégale ; certaines d'entre elles témoignent d'une fabrication peu soignée¹.

« L'étude détaillée d'un objet de ce genre entraînerait des développements qui ne sauraient trouver place ici. Je me bornerai à confirmer ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire que les auteurs de ces coffrets ont répété fréquemment les mêmes sujets, empruntés à des monuments de l'antiquité classique². Voici les principales constatations de ce genre que l'on peut faire au sujet du coffret du Louvre :

« *Face du coffret.* — Homme barbu ailé, jouant de la lyre : même figure au coffret de Pirano (Musée de Vienne) et au coffret de Veroli (Victoria and Albert Museum, Londres). — Guerrier tenant une épée et un bouclier : même figure au coffret du Musée d'Arezzo.

« *Côté gauche du coffret.* — Néréide montée sur un cheval marin : même groupe au coffret de Pirano et sur une plaque de coffret de la collection Martin Le Roy (Paris). — Lion buvant dans une écuelle que lui présente un enfant : même groupe sur la plaque de la collection Martin Le Roy.

« *Revers du coffret.* — Bacchus assis, tenant un fouet : la même figure mais complète, dans un groupe au coffret de Veroli et sur une plaque du Musée Correr à Venise. — Hercule étouffant le lion de Némée : même groupe au coffret d'Arezzo.

« *Côté droit du coffret.* — Homme assis, nu, de face, tenant une lyre : même figure au coffret du Musée du Bargello, à Florence. »

M. J. Formigé, associé correspondant national, présente un dessin donnant la reconstitution de l'arc admirable d'Arles. Il pense que ce monument, dont il a étudié les fragments épars, commémorait la fondation de la colo-

1. O. M. Dalton, *Byzantine art and Archaeology*, Oxford, 1911, in-8°, p. 215 et suiv.

2. Voir notamment : H. Graeven, *Ein Reliquienkasten aus Pirano. Jahrbuch der Kunstsammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses*, Vienne, vol. XX, 1899, p. 5 à 30, pl.

nie en 46 avant J.-C. et que les dispositions et les dimensions adoptées rappelaient celles de l'arc d'Orange, celui-ci, toutefois, étant un peu plus grand que l'arc d'Arles.

Séance du 1^{er} Mars.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

BARBARIN (Ch.). *Quelques faits nouveaux sur les tapisseries de la vie de saint Ursin du Musée de Bourges*. Bourges, 1921, in-8°.

CLÉMENT (R.). *Auguste Prost, historien, archéologue, patriote, 1817-1796*. S. l., [1921], in-8°.

COLLINET (P.). *La carrière de Leontius*. Paris, 1921, in-8°.

PROU (M.). *Documents sénonais de la collection Tarbé à Reims*. Sens, 1921, in-8°.

SALIN (E.). *Le cimetière barbare de Lézéville*. Paris-Nancy-Strasbourg, 1922, in-4°, pl.

Le président rappelle l'invitation reçue de l'Académie royale de Bruxelles. Lui-même et le premier vice-président acceptent de représenter notre Compagnie aux fêtes du cent cinquantième anniversaire de cette Académie.

Sur la proposition du président, il est décidé que M. le commandant Espérandieu, membre résidant, sera prié de vouloir bien représenter également la Société au Congrès de l'association « Rhodania », qui doit avoir lieu à Nîmes.

M. le baron de Baye, membre résidant, est élu membre honoraire en remplacement de M. Germain Bapst, décédé.

MM. Maurice Lotte, Louis-Marie Michon, Alfred Péreire sont élus associés correspondants nationaux.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, montre à la

Société un ivoire français du xiv^e siècle, récemment acquis par le Musée du Louvre :

« C'est une plaque rectangulaire, qui a formé jadis le volet droit d'un diptyque. Elle est divisée horizontalement en deux registres; à celui du haut, on voit l'Annonciation et la Visitation; à celui du bas, l'Adoration des Mages. Ce volet est l'une des œuvres les plus remarquables de l'ivoirerie française durant la première moitié du xiv^e siècle. M. Raymond Kœchlin, qui l'a déjà publié ¹, l'a classé parmi les pièces « à décor de roses » (d'après l'ornementation de la bande horizontale qui sépare les deux registres) et l'a rapproché d'un autre ivoire bien connu, le diptyque légué par M. Carrand au Musée du Bargello à Florence; le groupe de l'Annonciation, celui de la Visitation, celui de la Vierge assise tenant l'Enfant Jésus, avec le roi mage agenouillé, sont presque identiques dans les deux pièces. »

M. Jules Formigé, associé correspondant national, lit quelques notes sur le cirque romain d'Arles, dont il vient d'achever les dessins qu'il montre à la Société :

« Le cirque romain d'Arles est situé à l'extrémité de la ville, le long du Rhône, et en aval du faubourg de la Roquette, les *carceres* étant tournés vers les maisons et la porte triomphale vers la mer.

« Il ne subsiste plus que les fondations du monument, en moellons, soigneusement parementées et reposant sur des pilotis de chêne. Ces pilotis, sans frette ni sabot, de 2 mètres à 3^m50 de long, sont écartés en moyenne de 0^m30. Ils sont devenus noirs et extrêmement durs; leur nombre est immense, puisque tout l'édifice en est muni. La partie supérieure de ces fondations présente partout une arase régulière à 1^m40 en contre-bas du sol des jardins qui la recouvre. Il y a donc lieu de supposer qu'au-dessus de cette arase on trouvait des pierres de taille qui ont été employées et transportées ailleurs. Le sol de

1. R. Kœchlin, *Quelques groupes d'ivoires gothiques français*; *Gazette des Beaux-Arts*, 1918, fig. p. 241.

l'arène est au niveau de cette arase : il est constitué par une couche blanche de 0^m20 d'épaisseur qui se compose de déchets de taille de pierre.

« L'arène mesure dans les parties reconnues 83^m30 de largeur. Sa longueur est incertaine, car les *carceres* sont recouverts par les maisons. Il semble cependant que la rue Génive marque leur périmètre : elle en a la forme générale et on y remarque de nombreux fûts de granit romains employés comme bornes. Si cette hypothèse est juste, l'arène atteindrait 415 mètres de long.

« La *spina* qui la divisait en deux se compose de deux murs de 0^m75, séparés par un vide de 4^m50 et qui étaient vraisemblablement reliés par une voûte, comme au cirque de Maxence à Rome. Cela fait donc pour cette *spina* une largeur de 6 mètres. Sa longueur n'a pu être repérée. Cependant, il semble qu'elle ne franchissait pas le canal d'Arles à Bouc, où on a reconnu l'emplacement du *pulvinar* en 1920 et un égout en 1831. Un autre égout repéré en 1911, marque son autre extrémité. Elle aurait ainsi 202 mètres de long, ce qui est inférieur à la longueur qui correspondrait normalement à l'édifice.

« Les gradins reposaient sur un système de deux murs longitudinaux reliés par des murs transversaux. Le mur extérieur a 1^m60, le mur intérieur 1^m10, les murs longitudinaux 1^m50. La largeur totale de ces substructions est de 8^m65, les murs longitudinaux sont écartés de 4^m45 à 5^m05. Le mur extérieur était couronné d'une corniche à double face, large de 1^m36, qui permettait la circulation des machinistes du *velum*. Entre ce mur et le *podium*, il y a place pour sept gradins, ce qui fait environ 15 000 places.

« Un certain nombre de trouvailles d'objets se rattachent à ce cirque :

« En 1389 eut lieu tout d'abord la découverte de l'obélisque. Il mesure 15^m36 de haut et 1^m70 de large à sa base. Il est en syénite rose d'Égypte, mais sa taille, beaucoup plus effilée que dans les autres obélisques connus, doit être romaine. Je n'en connais pas d'autre exemple.

« Il fut dégagé en 1564 sur l'ordre de Charles IX et de Catherine de Médicis et érigé en 1676 devant l'hôtel de ville, où il est encore.

« En 1598, lorsqu'on établit le moulin sur le canal de Craponne, on trouva en cet endroit, avec le mur du cirque, six sarcophages de pierre, des fragments de colonnes en marbre et en granit, deux mosaïques, une statue de Mithra en marbre blanc. Cette statue, dont il ne reste que le tronc, est enveloppée en spirale par un serpent, entre les replis duquel se voient les signes du zodiaque. La tête, qui manque, devait être une tête de lion. La statue est actuellement au musée lapidaire.

« En 1909, le service des ponts et chaussées a mis au jour une partie de l'hémicycle, le sarcophage en marbre blanc d'Attia Esycha orné d'aigles soutenant des guirlandes et de génies portant un cartouche avec l'inscription, le couvercle d'un autre sarcophage, une base de colonne en marbre blanc mesurant 0^m44, des fûts de 0^m38 s'y rattachant, en marbre vert antique, en brèche rouge et en brèche violette, et la corniche du cirque. Dans les déblais se trouvaient aussi des fragments d'une plaque de verre bleu avec inscription en lettres d'or :

. . . MI . . .
. . . D

« La fouille de 1911 dans l'hémicycle qu'elle a déterminé, celles de 1912, de 1920 et 1921 en travers de l'arène n'ont pas donné d'autres objets.

« Rappelons pour mémoire qu'un timon de char en bronze, actuellement à la Maison carrée de Nîmes, a été trouvé dans le Rhône près du cirque.

« Enfin des éléments de frise circulaire avec courses de chars, de plusieurs modèles et de plusieurs époques, ont été découverts en divers points du rempart lorsqu'on l'a démoli. Ils avaient été placés là comme blocs de construction. On les considère généralement comme éléments de *metae*; mais il se peut aussi qu'ils proviennent de monuments funéraires.

« Rappelons en terminant les quelques dates qui se rapportent à l'histoire du monument.

« La date de sa création n'est pas connue. On la place souvent au ⁱⁱ^e ou au ⁱⁱⁱ^e siècle. M. L.-A. Constans la fait remonter au ⁱ^{er} siècle et le caractère de la construction me fait croire qu'il a raison.

« En 353, Constance y donna des jeux ¹. En 458, Sidoine Apollinaire assista à d'autres jeux ².

« Enfin, vers 541, les Francs y donnaient des courses de chevaux ³. »

Séance du 8 Mars.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le baron de Baye remercie de son élection à l'honorariat et d'une lettre de M. le commandant Espérandieu, membre résidant, qui accepte de représenter la Société au congrès de l'association « Rhodania ».

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, continuant ses études sur la traction animale, décrit les procédés par lesquels les Égyptiens ont essayé, avec peu de succès d'ailleurs, d'améliorer la traction par la gorge, en adoptant l'enrènement qui faisait relever la tête du cheval, mais ils ne songèrent jamais, non plus que les Grecs, à inventer le collier d'épaule qui constitua le progrès définitif.

MM. Maurice, Martha et Deshoulières ajoutent quelques observations.

M. René Fage, associé correspondant national, signale, dans des documents limousins du ^{xvi}^e siècle, l'emploi du

1. Ammien Marcellin, l. XIV, chap. v.

2. Sidoine-Apollinaire, lettre XXXIX à Montius.

3. Procope, *De bello gothico*, I, 13.

mot *septe* comme synonyme du mot cloître, et présente, à ce sujet, les observations suivantes :

« Les rares cahiers de délibérations du Conseil de ville de Tulle, conservés dans les archives du château de Bach et dans le fonds Baluze de la Bibliothèque nationale, nous apprennent qu'au xvi^e siècle, notamment entre 1550 et 1590, les réunions des consuls, conseillers et notables de la ville se tenaient tantôt dans la Maison commune (10 décembre 1587, 23 juillet 1588), tantôt dans la maison du lieutenant général (4 juillet 1588), tantôt dans la « salle épiscopale » (26 septembre 1552, 12 janvier 1553), tantôt « dans l'esglise cathédrale, le 26 novembre 1585, « à l'heure de deux après midy », tantôt enfin dans « les « sceptres ou cloistres » de l'église (4 juillet et 20 août 1575).

« Il ne saurait y avoir aucun doute sur la synonymie de ces deux derniers mots.

« Le substantif *septe*, — qu'il faut substituer à la forme incorrecte *sceptre* des documents de 1575, — ne se trouve ni dans le recueil de textes de M. Mortet, ni dans les glossaires généraux ou régionaux ; il ne s'est pas conservé dans le patois limousin. Son sens n'est pas contestable : *septe* est la traduction en langage vulgaire du participe *septus* et du substantif *septum* qui signifient un espace entouré de murs, un enclos, une enceinte. Le cloître d'une abbaye est donc essentiellement un *septe*.

« Comment le *septe* a-t-il pu se changer en « sceptre » sous la plume du rédacteur des délibérations consulaires de 1575 ? Le langage populaire avait-il intercalé dans le mot une *r* euphonique, suivant un usage dont nous avons de nombreux exemples, tels que « ordre » (de *ordo*), « fronde » (de *fundu*), etc ? Je ne le crois pas, car le scribe a aussi intercalé sans raison un *c* après l'*s* initiale du mot. Il est très probable qu'il ignorait l'origine latine de *septe* et qu'il a écrit le mot comme il l'entendait prononcer par le peuple, comme il le prononçait lui-même, confondant inconsciemment *septe* ou *sceptre*.

« Si l'usage de ce synonyme de cloître est exceptionnel et local, il n'en doit pas moins être signalé. »

M. L. Dimier, membre résidant, communique à la Société un tableau représentant le Christ au roseau et signé de Jean Hey, peintre flamand, qui le fit pour Jean Cueillette, notaire et secrétaire du roi Charles VII en 1494.

M. A. Mayeux, associé correspondant national, décrit une coupole barlongue appareillée, de la fin du ^{xii}^e siècle, existant à l'église de Coltines (Cantal). Elle repose sur des arcatures d'angle et des dalles en encorbellement.

M. J. Formigé, associé correspondant national, lit la communication suivante :

« Le travail que je présente n'est en aucune manière un travail d'épigraphie, puisque je suis tout à fait ignorant de cette science.

« Il ne comporte que des remarques d'architecte faites à maintes reprises sur place et quelques réflexions qu'elles m'ont suggérées.

« Quant à la lecture et à la restitution proprement dites de l'inscription, elles sont dues à M. Héron de Villefosse, qui avait vu mes copies et dont j'évoque ici le souvenir avec une émotion pleine de gratitude et de respect.

« Les dalles du podium de l'amphithéâtre d'Arles portent une grande inscription répétée à l'orient et à l'occident et connue depuis son dégagement, c'est-à-dire depuis 1830. Les dalles sont hautes de 2^m39, épaisses de 0^m16 et de largeurs variées. Une ample moulure servant de main courante les couronne; leur base repose sur une assise qui reçoit les entailles du plancher en bois, lequel constituait le sol de l'arène.

« Ce podium est percé aux extrémités du petit axe de cette arène de deux portes, autrefois munies d'un vantail de pierre sur lequel l'inscription se poursuivait. Les pivots et l'entaille de la serrure de ces portes sont très visibles. Huit autres portes de même disposition s'ouvraient au delà de l'inscription. Enfin le podium aboutissait, à droite et à gauche des deux grandes entrées (situées

sur l'axe principal), à quatre gaines de pierre surmontées de bustes en bronze. Entre ces gaines se déployaient des grilles en bronze à quatre vantaux, dont toutes les traces sont conservées : verrous et pivots sur le seuil, scellements contre les gaines.

« Ces gaines se retrouvent identiques, soit pierre et bronze, à l'amphithéâtre de Nîmes, et tout en pierre à l'amphithéâtre de Catane. D'ailleurs, c'était un usage connu d'accompagner les portes de ces sortes d'Hermès : on en voit souvent sur les représentations des *carceres* des cirques.

« Les dalles du podium sont en pierre froide. Leur surface s'est écaillée par places, de sorte que l'inscription a disparu sur bien des points. Certaines de ces dalles qu'on a trouvées sur le sol ou dans les maisons qui encombraient le monument ont été remplacées d'une manière fautive ou non reposées; enfin d'autres dalles manquent, ce qui complique encore le problème. On a placé des dalles neuves unies dans quelques vides.

« L'inscription mesure du côté de l'occident 22^m10; à l'orient elle atteint 23^m80. Remarquons que dans les deux inscriptions la partie située à droite de la porte mesure environ un mètre de plus que celle placée à gauche : le fait existe, mais la raison m'échappe. La première ligne mesure 0^m22 de hauteur, la deuxième 0^m18, la troisième 0^m15. Les deux interlignes ont 0^m15.

« Le caractère des lettres est excellent, délié, ferme; les points sont triangulaires; quelques I dépassent en hauteur la première ligne; quelques E sont liés avec la lettre qui les suit à la troisième ligne. Les Q ont des queues très allongées, d'un effet magnifique; ils sont ronds comme les O. On retrouve tout cela dans une inscription découverte au temple du Génie de la colonie :

*duumVIR √ QVinquennali
numerari O √ CANDidato arelatensium
. eqVM √ PVBLicum habenti*

qui mentionne un duumvir quinquennal candidat des

Arlésiens, chevalier romain, et qui pourrait bien être le même personnage que le donateur du podium, Caius Iunius Priscus.

« L'inscription de l'amphithéâtre d'Arles ne porte aucune mention de date dans son texte. Le *Corpus*¹, d'après la forme des lettres, la place au 1^{er} ou au n^e siècle. Mais il ne tient pas compte d'un fait important : elle mentionne, en effet, le don du podium où elle est gravée, de ses portes et de ses statues de bronze.

« Or, ce podium, étant une partie essentielle de l'amphithéâtre, a été certainement construit en même temps que lui; ce n'est pas une restauration, car l'inscription le dirait²; le profil de la main courante, qu'on retrouve à Nîmes, est nettement de la première époque du monument.

« L'inscription date donc de la création de l'amphithéâtre que les plus récentes études placent aux premières années de la colonie, c'est-à-dire à la fin du 1^{er} siècle avant J.-C.

« J'ai cherché à compléter les copies prises jusqu'ici et j'ai employé pour cela les moyens suivants : lecture par temps gris, au soleil, en jour frisant, par la pluie; mouillage partiel. Ce qui m'a le mieux réussi, c'est l'éclairage rasant pendant la nuit avec une forte lampe à acétylène. Il m'a permis quelques corrections de détail et la découverte du début de la troisième ligne

duORVM.

« Enfin j'ai mis l'inscription en proportion très exacte, à 0^m04 pour mètre, et cela m'a montré l'impossibilité de certaines interprétations, notamment à la fin de la troisième ligne *disciplinam* proposé par le *Corpus*.

1. *Corpus inscr. lat.*, XII, 697.

2. Cf. *Corpus inscr. lat.*, VI, à propos de restauration du podium, celles de l'amphithéâtre Flavien de Rome, n° 1716b, mentionnant la restauration du podium par Basilius Venantius, « consul occidentalis », en 508 ap. J.-C.; n° 1763, mentionnant une précédente restauration sous Théodose et Valentinien III entre 425 et 450.

« C'est avec ces remarques et ces éléments que M. Héron de Villefosse a pu faire sa lecture des deux premières lignes et d'une grande partie de la troisième. Nous comprenons ainsi le sens général qui décrit la donation et les fêtes d'inauguration du podium : Caius Iunius Priscus, duumvir quinquennal, candidat des Arlésiens, deux fois flamine quinquennal, avait promis à la république le podium avec ses portes et une statue de Neptune en argent. Ayant ajouté deux cent mille sesterces de sa fortune personnelle, il fit faire quatre statues d'airain; pendant deux jours, il offrit des œuvres scéniques, une chasse, un spectacle, des dons d'objets ou d'argent (?)... aux *forenses*, aux décurions, aux sévirs augustaux, un repas suivant... la coutume.

« M. de Villefosse, remarquant que ce n'était pas l'usage de placer les *forenses* avant les *decuriones*, avait noté cependant un cas analogue donné au *Corpus*¹ dans une autre inscription d'Arles où les *forenses* sont placés avant les *seviri augustales*.

« Voici, pour terminer, les deux inscriptions et la lecture de M. Héron de Villefosse. Il considérait d'ailleurs cette lecture comme provisoire. Quant à moi-même, n'ayant en rien la compétence nécessaire pour compléter cette lecture, je me contente de la faire connaître, espérant que le résultat de mes recherches d'architecte permettra aux épigraphistes de l'achever :

« Les dalles de l'inscription orientale sont désignées par les lettres avec accent, celles de l'inscription occidentale par les lettres sans accent :

« *a, b, c, d*, confirmés par *b' c'*, nous donnent sans difficulté

C·IVNIVS·PRISCVS·IIV

« Ensuite se présente un vide. On complète aisément

[IR]

1. *Corpus inscr. lat.*, XII, 689.

FORENS·IIIVIR·AVG·CORP·C·I·P·ARL·

et, guidé par le texte de la seconde ligne, on continue par *d'* suivi de *g*, que vérifie *i'* et que continue *h'*

QVINQVEN

Le vide est facilement comblé par

[NALIS]

Il n'y a alors qu'à suivre *b, i, j* pour avoir

CAND · ARELATE

qui se terminait sur le vantail disparu de la porte par

[NSIVM]

puis *l, m, n* donnent

ITEM · FLAM

qu'on achève par

[EN]

Un grand vide se présente jusqu'à *j'*, qui donne LIS. Il faut donc lire

[QVINQVENNA]LIS ,

Un nouveau vide de trois lettres peut donner

[BIS]

et ensuite *t, u, v, x, y* vérifiés par *n', m', o'*

PODI[V]M · CVM · [IA]NVLS

ce qui termine la première ligne.

« Les dalles qui se trouvent classées par la lecture de la première ligne donnent en partie la seconde : *a', b', c'* confirmés par *b* et suivis de *d* font

ET · SIGNVM · NEPT

et on comble le vide en passant à d' confirmé par g , suivi de h'

[VNI · A]RGENTEV

qui se relie à h , i , j

[M · REIPV]BLICAE · POLLICIT

que suivait sur le vantail disparu

[VS · ERAT]

l et m se continuent jusqu'à o

HS $\overline{CC}$ · D[E · SVO · ADIE]C[TIS]

La dalle déplacée e' se classe ici par suite du sens. Le nombre IV résulte des quatre gaines du podium avec leurs scellements qui indiquent qu'elles étaient coiffées de bustes de bronze. On a donc :

[IV · AE]NEA · S[IGNA]

Puis r confirmé par k' et continué par t donne

FA[CI|EN|DA]

que complètent v et m'

[CV]RAVIT

ce qui termine la deuxième ligne. Cette deuxième ligne est plus courte que la première, tant à son commencement qu'à sa fin. La dépense de deux cent mille sesterces, soit environ quarante mille francs de notre monnaie d'avant guerre, porte non seulement sur les statues d'airain, mais aussi sur toutes les libéralités énumérées à la troisième ligne.

« La lecture de cette troisième ligne est facilitée par le classement des dalles, déjà fait pour les deux premières

lignes. Mais son texte est en grande partie effacé, ce qui rend sa lecture très ardue : *a'* suivi de *b* donne :

[DV]ORVM · DIERVVM

Il faut relier ces mots à *d*, qui porte la fin du mot *scenicas*, d'où peut-être

[OPERAS · SC]EN[I]CAS

(cette expression existe dans un vers du prologue du *Phormion* de TERENCE : « Date operam, adeste aequo animo « per silentium »).

« Un nouveau vide est à combler pour atteindre *d'*. On peut proposer

[VENATI]ONEM · EDID[IT]

puis pour atteindre *b*

[SPECTAC]VLVM

« Ensuite *h*, *i*, *j* donnent une lecture incertaine

IN · XIII IN · XXXIII ?

ainsi que le vide de la porte qui les continue. Il s'agit évidemment de nombres s'appliquant peut-être à des distributions d'objets ou d'argent ?

« Puis *l* et *m* fournissent

[F]ORENS

qu'on complète aisément par

[IB · ITEM · DECV]

pour atteindre *o* où on lit

R · IT · IIIII

qu'on termine par

[VIR · AVG]

AMPHITHÉÂTRE D'ARLES

INSCRIPTIONS DU PODIUM.

RVM	IVS	RISC		QVIN		VEI	QV	LIS		CVI		IS
	ET SIGNVM	N		RGENT	NEA · S	TEV		FAC		AVIT		DIT
				ONEMEDID	PVLVT					M · MORE	OD	
a' en place	b' en place	c' en place		d' en place	e' déplacé	h' Dans l'entrée nord	i' perdu (Rev. érigée n° 408, janv.-févr.-mars 1905.)	i' en place	k' en place	m' en place	n' déplacé	ol' en place

(Inscription orientale.)

IVN	IVS · PRISCVS	IV		INQ	CAND	ARE	LATE	ITE	IFLA			IG	MCVN	NVIS
	ET SIG		NEPT	EN	PLICAE	POLLICIT		HS	CCD	C		F	EN	RAVI
	DERVM		ENAS		IVLVM-IN XIII	IN XXXIII		OEN	S	R · IT		SELVI	NAM · MORES	DEDIT
a' en place	b' en place	c' en place	d' en place	g' déplacé	h' en place	i' en place	j' en place	l' en place	m' en place	n' en place		en place	en place	en place

(Inscription occidentale.)

IVNIVS · PRISCVS · IV · QVINQVENNALIS · CAND · ARELATENSIS · ITEM · FLAMEN · quinquennalis · PODIVM · CVM · NVIS

IV · NVSVM · NEPTVNAE · RGENTEV · RE · PUBLICAE · POLLICITVS · ERAT · HS · CC · De suo · adie · C · t · s · uae · NEA · Signa · FAC · EN · da · cu · RAVIT

duo · RV · I · DERVM · operas · et · N · CAS · venato · ENEM · EDID · t · spectare · VLVM · IN · XIII · · N · XXXIII · · FOR · ENS · b · tem · dec · R · IT · t · m · t · r · aug · p · VLVM · SEX · VS · dum · · NAM · MORE · S · q · DE · DIT

(Lecture proposée.)

pour atteindre *e'* suivi de *r*

EPVLVM · SECVN[DVM]

Il y a ensuite un vide jusqu'à *t* que confirme *n'* et où on lit

. NAM

« Enfin *u* puis *v* confirmé par *m'*; *y* confirmé par *o'* achèvent la troisième ligne :

. NAM · MORES[QVE] · DEDIT

« Comme on le voit, la lecture de la troisième ligne comporte des lacunes; mais le sens général est à peu près établi tel que je le transcris : « *Caius Iunius Priscus duumvir quinquennalis, candidatus Arelatensium, item flamen quinquennalis bis, podium cum ianuis et signum Neptuni argenteum reipublicae pollicitus erat. Sestercium ducenti millia de suo adiectis, quatuor aenea signa facienda curavit; duorum dierum operas scenicas, venationem edidit, spectaculum in XVIII... in XXXVIII... forensibus, item decurionibus, seviris augustalibus, epulum secundum... nam... nam, moresque dedit.* »

« M. L. Constans, qui a étudié cette inscription¹, pense que la qualité de *candidatus Arelatensium* signifie que les décurions avaient nommé C. Iunius Priscus duumvir à la demande du peuple d'Arles. Il fait observer qu'à l'époque où l'inscription fut gravée, ce personnage n'était pas encore admis dans l'ordre équestre ainsi que le mentionne l'inscription du temple au Génie de la colonie citée plus haut. Sur cette dernière, il porte aussi le titre de *munerarius* en souvenir des jeux donnés par lui. Enfin M. L. Constans pense que les nombres de la troisième ligne se rapportent à des sommes d'argent qu'il fit distribuer à différentes corporations.

« Mais toutes ces considérations sortent tout à fait du

1. L.-A. Constans, *Notes sur quelques inscriptions d'Arles*, dans *R. E. A.*, 1920, p. 173-176, et *Arles antique*, Paris, 1920, p. 81 et 305.

domaine de l'architecture et je dois me borner à les rapporter. »

Séance du 15 Mars.

Présidence de M. J.-J. MARQUET DE VASSELOT,
1^{er} vice-président.

Le président donne lecture d'une lettre de M. Bruston, associé correspondant national, relative à la lecture des inscriptions cananéennes du Sinaï.

Le président annonce que l'élection au siège de membre honoraire, laissé vacant par le décès de M. Heuzey, est fixée au 5 avril.

M. R. Grand, associé correspondant national, fait une communication sur les calvaires bretons, notamment sur ceux où l'on remarque l'adjonction d'un petit autel que l'on a cru destiné à la célébration de messes en plein air. Étant donné les dimensions trop restreintes de ces autels, M. Grand conteste le bien fondé de cette explication. Il pense que ces autels étaient plutôt destinés à recevoir l'ostensoir pendant les processions; de plus, comme le calvaire a surtout pour but de commémorer la Rédemption, il se peut qu'ils aient servi à rappeler d'une façon symbolique le sacrifice de la messe.

M. Fage ajoute que l'on voit des autels semblables au pied des lanternes des morts et croit qu'à certains jours on a pu y célébrer la messe.

M. Deshoulières fait observer que les lanternes des morts sont bien plus anciennes que les calvaires et que, par conséquent, le symbolisme n'a dû avoir qu'une part bien moindre dans l'érection de ces derniers monuments.

M. Merlin, associé correspondant national, lit la note suivante :

« D'après Orose (IV, 22, 8), au cours de la troisième

guerre punique, peu de temps après que Scipion, qui était allé régler à Cirta la succession du roi Masinissa, fut revenu à l'armée romaine *circa Carthaginem*, le consul Manilius *Tezagam urbem expugnavit atque diripuit*. Où était cette ville, dont nous n'avons aucune autre mention ? Au tome III de sa belle *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (p. 365), M. Gsell dit simplement : les Romains s'emparèrent en 148 de « Tezaga, ville dont l'emplacement « est inconnu » ; dans un autre passage (II, p. 108), il va un peu plus loin : Tezaga « se trouvait, semble-t-il, à une « assez faible distance de Carthage ».

« Je pense qu'on peut être beaucoup plus explicite et qu'on est en droit d'identifier la *Tezaga* d'Orose avec la ville dont les restes très ruinés se voient aujourd'hui à Henchir-Tachegga, ou mieux Henchir-Techga, à huit kilomètres au sud-est de Mateur¹.

« La distance de Carthage, qui est à environ quarante kilomètres de Techga vers l'est, s'accorde parfaitement avec le *circa Carthaginem* d'Orose ; d'autre part, il est bien probable que le nom moderne de Techga conserve le souvenir d'une consonance comme *Tezaga*.

« Mais il y a plus, et l'argument est de nature, je crois, à engendrer la certitude. Voici une dizaine d'années, on a découvert à Henchir-Techga une dédicace à l'impératrice Sabinia Tranquillina, femme de Gordien III : cette dédicace avait été érigée par le *municipium Aelium Thizika*². La ville sise à Henchir-Techga s'appelait donc dans l'antiquité *Thizika* : *Thizika* est plusieurs fois citée chez les auteurs, depuis Pline jusqu'à saint Augustin, et nous en connaissons quelques évêques³. Or, un des bons manuscrits d'Orose, conservé à Donaueschingen, donne pour le passage qui nous intéresse la variante *Tizicam*

1. Babelon, Cagnat et S. Reinach, *Atlas archéologique de la Tunisie*, feuille de Mateur, n° 79. Cf. Barry, *Bull. arch. du Comité*, 1886, p. 485-486 ; *C. I. L.*, VIII, p. 1392 et 1523.

2. Merlin, *Bull. arch. du Comité*, 1910, p. CCXXXVII.

3. Merlin, *loc. cit.*, p. CCXXXVIII ; Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 156.

urbem au lieu de *Tezagam urbem*¹. Il ne me paraît pas douteux que *Tizicani* ne soit la véritable forme et que la *Tizica urbs* d'Orose, prise par le consul Manilius pendant la troisième guerre punique, ne soit la même qui, au II^e siècle de notre ère, est devenue municipale sous Antonin le Pieux.

« L'identification que je propose a tout à la fois l'avantage de rétablir la vraie leçon d'un texte d'Orose, de bannir de nos notions géographiques sur l'Afrique ancienne le nom de *Tezaga*, de nous faire remonter dans l'histoire du *municipium Aelium Thizika* jusqu'à l'époque punique et de nous montrer quelle fut, sous l'Empire, la destinée de la ville pillée par Manilius en 148 avant J.-C. »

M. Merlin communique ensuite une note de MM. Poinssot et Lantier, associés correspondants nationaux, consacrée à un fragment de statue provenant de Carthage :

« A Carthage, le Service des antiquités et arts déblaye en ce moment un sanctuaire de Tanit, situé à une quarantaine de mètres du port marchand. MM. Icard et Gielly, qui dirigent le chantier, viennent de découvrir, dans les substructions d'un gros mur, un curieux morceau de sculpture. Il s'agit de la partie postérieure d'un trône accosté de deux sphinx. C'est le débris d'une statue de dieu ou de déesse en ronde bosse, le premier de cette espèce qu'ait jusqu'à présent livré le sol de Carthage. On sait, en effet, que les deux ou trois seules statues en ronde bosse qu'on puisse considérer comme exécutées à Carthage sont des représentations d'orants².

« Le fragment est en tuf coquillier (hauteur : 0^m45; largeur : 0^m40; épaisseur : 0^m20). Du sphinx ailé flanquant le siège à droite, il manque la tête et les pattes antérieures; la queue s'enroule au-dessus de la cuisse. De l'autre sphinx, il ne subsiste que la patte postérieure

1. Édition de C. Zangemeister, dans le *Corpus* de Vienne, en 1882.

2. Boulanger, *Le Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage*, suppl., p. 4.

droite et une partie de la gauche. Le revers du siège est brut.

« Il serait tentant de voir dans ce bloc la partie inférieure d'une image de Tanit entre deux sphinx¹. En faveur d'une identification à bien des égards séduisante, on serait disposé à invoquer l'emplacement où notre statue a été trouvée, mais il ne faut pas oublier que l'hospitalisation d'une divinité par une autre est fréquente en Afrique².

« A Solonte, comme Carthage colonie phénicienne³, a été découverte une figure qui paraît bien représenter le même personnage divin⁴. Le même type se retrouve à Thuburbo Majus dans une statue et une statuette de pierre⁵. Ces images sont les unes et les autres antérieures à l'époque de la domination romaine. Des figurines de terre cuite d'El-Djem⁶ reproduisent le même thème iconographique sous l'Empire. »

Séance du 22 Mars.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

MERLIN (A.). *Le fortin de Bezereos sur le limes tripolitain*. Paris, 1921, in-8°, une pl.

1. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 275. M. Gsell propose de reconnaître Astarte, mais Astarté lui semble être la même divinité que Tanit Pénè Baal.

2. Merlin, *Le sanctuaire de Baul et de Tanit près de Siagu*, p. 35-38.

3. Thucydide, VI, 4.

4. Pace, *Atti della R. Acc. dei Lincei*, 1917, XV, 6, p. 551 et pl. III.

5. Merlin, dans *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1917, p. 68 et 70; *Bull. arch. du Comité*, 1915, p. CLVII-CLIX; *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*, p. 41 et pl. II, n° 3; *Catalogue du Musée Alaoui*, 2^e suppl., p. 55, n° 1337, et p. 107, n° 1335.

6. L. Drappier, *Catalogue du Musée Alaoui*, suppl., p. 168, n° 303 et pl. XCIII, fig. 2.

VALLERY-RADOT (J.). *La cathédrale de Bayeux*. Paris, s. d., in-8°, pl.

DEMAISON (L.), vice-président de l'Académie nationale de Reims. *Discours d'ouverture prononcé le 9 juillet 1914*. Reims, 1922, in-8°.

M. Demaison, associé correspondant national, fait hommage d'un tirage à part du discours qu'il a prononcé à l'Académie de Reims le 9 juillet 1914.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le comte H.-F. Delaborde, membre résidant, pose sa candidature au siège vacant de membre honoraire, pour lequel l'élection a été fixée au 5 avril.

Le président communique une lettre de M. le directeur des Musées nationaux qui fait connaître à la Société qu'en raison des réductions de crédits budgétaires, il est obligé de lui demander de contribuer aux dépenses d'éclairage pour une part qui a été estimée devoir être de 300 francs.

M. J. Vallery-Radot, associé correspondant national, établit un rapprochement entre quelques spécimens de sculpture romane française et des motifs tirés de la miniature irlandaise :

« Il n'est pas impossible de supposer que l'art qui florissait dans les Iles britanniques, avant la conquête normande, n'ait pas été sans exercer quelque influence sur notre sculpture romane française. La propagation de cet art d'outre-Manche sur le continent s'explique historiquement par l'importation de manuscrits à la faveur des missions irlandaises. A l'appui de cette théorie, on peut présenter quelques exemples de sculpture trahissant l'influence de l'art irlandais : en premier lieu, un motif décoratif tiré du « Book of Durrow ¹ », — file de chiens à la poursuite l'un de l'autre, chacun mordant celui qui le précède,

1. Westwood, *Fac-similes of the miniatures... of anglo-saxon and irish manuscripts ...*, Londres, 1868, in-fol., pl. VII.

— à rapprocher de motifs analogues relevés sur la croix de Saint-Madoes¹, dans le Perthshire (Écosse), et sur un pilastre du chœur de l'église Saint-Martin d'Ainay à Lyon.

« Parmi les curieux panneaux sculptés de la nef de la cathédrale de Bayeux, quelques-uns auraient également subi l'influence de l'art irlandais, notamment le panneau représentant deux monstres entrelacés à rapprocher entre beaucoup d'autres, d'un motif ornant une page du *Commentaire sur les Psaumes* de Cassiodore, manuscrit du ix^e siècle, conservé à la bibliothèque de la cathédrale de Durham², un monstre isolé pris dans des entrelacs, un lion vu de profil, la tête tournée en arrière. La comparaison de cette tête avec d'autres têtes de lions ou de monstres représentés sur des manuscrits irlandais est très caractéristique. »

M. H.-F. Delaborde, membre résidant, insiste à ce propos sur les rapports étroits qui existaient alors entre la Normandie et les pays anglo-saxons.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, explique que les théories sur la provenance extrême-orientale de motifs analogues à ceux qu'a étudiés M. Vallery-Radot ont été mises en circulation à une époque où l'on ne connaissait l'art chinois ou japonais que par des œuvres du xvii^e ou du xviii^e siècle.

M. Deshoulières, membre résidant, attire l'attention sur une disposition architecturale qu'il a rencontrée dans quelques églises du xii^e siècle de la région du Centre et particulièrement du Berry :

« Elle consiste en un mur, tracé en segment de cercle, qui relie l'abside demi-circulaire à chacune des deux absidioles de même forme.

« L'espace, ainsi délimité, renferme deux petites salles de forme triangulaire et contiguës au chœur.

« Telle est la particularité qui se trouve dans le Cher, à Lignières, Ineuil, Saint-Hilaire-en-Lignières, La Celle-

1. R. Allen, *Celtic Art*, p. 182.

2. Westwood, *op. cit.*, pl. XVIII.

Bruère et Rezay, église aujourd'hui détruite. Elle a été également signalée à Aigues-Vives (Loir-et-Cher).

« Ces petites salles ont une entrée donnant directement sur le chœur et, exceptionnellement, sur le transept, comme à Lignières, où elles devaient être séparées du chœur par un mur plein.

« Il serait téméraire de chercher une origine orientale à ce plan peu répandu, suivi seulement dans quelques petits édifices du centre de la France, où il n'apparaît pas avant le ^{xii}^e siècle, pour disparaître aussitôt. Cependant, par une coïncidence assez singulière, on le retrouve dans certains monuments de la Syrie, comme dans la cathédrale de Boşrah, qui a été publiée par le marquis de Vogüé et remonterait au ^{vi}^e siècle¹. C'était le *secretum* ou plutôt le *secretarium*, que l'on voit souvent en Orient et dans l'Afrique du Nord, prolongeant les bas-côtés.

« En réalité, dans la disposition des monuments qui nous occupent, il ne faut voir qu'un besoin de dégagement et, si elle n'a pas été plus répandue, c'est, sans doute, parce qu'elle nuisait à l'harmonie de la construction. »

M. Mayeux, associé correspondant national, ajoute qu'il connaît dans le département de l'Indre des dispositifs semblables à ceux qui viennent d'être signalés.

M. Lefèvre-Pontalis, membre résident, en plus de ces exemples, signale celui qu'offre Saint-Antoine de Compiègne, beaucoup plus tardif d'ailleurs (^{xv}^e-^{xvi}^e siècles).

M. Mayeux, associé correspondant national, décrit la croix de granit de Mous-le-Ferrand (Cantal), l'église de Moissac (Cantal) et celle de Concèze (Corrèze), dont il espère obtenir bientôt le classement.

M. Deshoulières formule quelques observations.

1. Vogüé, *Syrie orientale*, t. I, p. 6, et R. de Lasteyrie, *L'architecture de France à l'époque romane*, p. 132.

Séance du 29 Mars.

Présidence de M. J. Toutain, président.

Ouvrages offerts :

CENTENAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES, 1821-1921. *Compte-rendu de la journée du 22 février 1921*. Paris, 1921, in-8°.

ÉCOLE NATIONALE DES CHARTES. *Livre du Centenaire (1821-1921)*. Paris, 1921, 2 vol. in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre de M. le baron de Baye, membre honoraire, dont la santé est en voie de complet rétablissement.

M. M. Prou, membre résidant et directeur de l'École des chartes, fait hommage du compte-rendu du Centenaire, ainsi que du « Livre du Centenaire » de l'École des chartes.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, fait la communication suivante :

« Il y a quelques mois, notre confrère et ami M. Auguste Picard a généreusement offert au Musée du Louvre un calice¹ siennois du xiv^e siècle, en cuivre doré et argent émaillé. Sur le pied à six lobes, décoré en relief d'entrelacs et de feuillages stylisés, se détachent six médaillons quadrilobés en argent, ornés d'émaux translucides sur relief; chacun d'eux représente une figure à mi-corps : le Christ de doulenrs; saint Jean; un saint évêque; saint Pierre; saint Jean-Baptiste; le sixième, qui avait disparu, a été remplacé par une plaque moderne sur laquelle est gravé le monogramme du Christ. La tige hexagonale, divisée en petits compartiments décorés d'oiseaux, est coupée

1. H. 0^m173 (invent. 7490). Ce calice, acquis à Paris en 1883, aurait fait partie de la collection Falcon, au Puy.

par un nœud sphérique, enrichi de médaillons ronds en argent, jadis émaillés, contenant chacun une figure à mi-corps : on y voit la Vierge et l'Enfant, le Christ de douleurs et quatre saints (dont saint Antoine?). La coupe, unie, est en cuivre doré. Au bas de la tige, une bague hexagonale porte cette inscription en majuscules gothiques, se détachant sur un fond d'émail bleu : + MAT|TEVS·|ANBRO|SII·DE·|SENĪ M|E FECIT.

« Ce calice, dont les proportions sont plus élégantes que celles de la plupart des pièces similaires, a heureusement échappé aux restaurateurs (souvent trop zélés) de notre époque; aussi a-t-il une réelle valeur pour l'histoire de l'orfèvrerie au xiv^e siècle. Ce qui achève de lui donner un intérêt archéologique, c'est la signature qu'il porte : car ce « Mattheus Ambrosii » n'est pas un inconnu.

« M. Alessandro Lisini, conservateur des archives d'État de Sienne, avait fait il y a une dizaine d'années des recherches au sujet de cet artiste, et M. Picard nous a transmis une lettre de lui (en date du 22 juillet 1911) qui donne le résultat de ses investigations.

« Le 20 octobre 1360, Matteo di Ambrogio acquit¹, au prix de cent livres, une maison « quamdam domum » à l'un de ses confrères, « Lucas magistri Verii, aurifex de « Senis² ».

« Le 17 juillet 1380, « Matteo Ambroxii, dicto Sappi », orfèvre « nel popolo di S. Martino in Siena », acheta au prix de soixante florins d'or « alcuni terreni nel popolo « di S. Mamiliano in contrada Vaccareccia³ ».

« Le 23 mars 1380 (d'après la computation siennoise; en 1381, d'après la computation courante), Matteo di Ambrogio fut désigné par le sort pour être « castellano della for-
« tezza del Cotone⁴ ».

1. Denunzie della Gabella, vol. XLV, 24.

2. Un autre orfèvre, Ugolino di Vieri, est bien connu.

3. Denunzie di Gabella, vol. LXXX, 15.

4. Libro dei castellani, 65. — « Die 23 mensis martii, Matheus Ambroxii aurifex civis senensis extractus castellanus ad custodiam cassari de Cotone. Ivit ad dictum cassarum et habuit signum et litteras, die premissa. »

« Le 22 novembre 1382, le camerlingue de l'Opera del Duomo lui commanda, au prix d'un florin, des modèles en cire « di santo Sano e uno leone » pour une cloche du Dôme¹.

« Un autre document, publié par M. Milanese², prouve qu'en 1384 « Mateio d'Ambruogio detto Sappa » fut chargé de faire une statue en marbre pour la « capella di piazza ».

« Matteo (à la fois orfèvre et sculpteur, comme plusieurs de ses confrères) vivait encore en 1390, car son nom figure à cette date dans le registre des débiteurs et créditeurs de la Commune de Sienne; mais on ne trouve plus ensuite aucune mention de son nom. Comme il était déjà majeur en 1360, il a dû travailler pendant presque toute la seconde moitié du xiv^e siècle.

« Les pièces d'orfèvrerie siennoises, signées par leurs auteurs, sont d'ailleurs relativement nombreuses; et l'on pourrait facilement énumérer d'autres calices portant les noms des artisans qui les ont exécutés.

« Un calice du British Museum³ (moins élégant que celui de M. Picard) porte au bas de sa tige la signature : + CHO|RO-DI|S-NER|OCIO|ORAF|O-FEC. On notera qu'ici l'orfèvre, renonçant au latin, a signé en italien. C'était d'ailleurs son habitude, comme le prouvent trois autres calices de sa main. Le premier, qui appartient à l'archevêché de Sienne⁴, est signé : GORO DI SER NERO-CIO ORAFO. Le second, conservé à l'Institut royal des sourds-muets de Sienne⁵, est signé : GORO DI S. NEROC-CIO ORAFO. Quant au troisième, qui a fait partie des collections Debruge-Duménil, Soltykoff et Seillière⁶, il est

1. Libro del camerlingo dell' opera, 41.

2. *Documenti per la storia dell' arte senese* (Sienne, 1854-1856, 3 vol. in-8°), vol. I, p. 282.

3. Acquis en 1886: anc. coll. Beresford Hope.

4. Nous l'avons vu à l'exposition rétrospective de Sienne en 1904. — *Mostra dell' antica arte senese, 1904: catalogo generale* (Sienne, 1904, in-8°), n° 189, p. 59.

5. *Ibid.*; *catalogo generale*, n° 180, p. 57.

6. J. Labarte, *Description des objets d'art... de la collection Debruge-Duménil*, Paris, 1847, in-8°, n° 907. — Vente Debruge-

non seulement signé, mais daté : GHORO DI S. NEROC-CIO ORAFO DA SIENA MCCCCXV. Leur auteur est bien connu; né à Sienne en 1387, il est mentionné dans plusieurs documents entre 1417 et 1439; sculpteur aussi bien qu'orfèvre (comme Matteo d'Ambrogio), il a exécuté une statuette de la Force, en bronze doré, pour le baptistère de l'église Saint-Jean à Sienne, et un reliquaire du bras de saint Blaise pour l'hôpital de Santa Maria della Scala¹.

« Matteo d'Ambrogio et Goro di ser Neroccio étaient sûrement orfèvres, et les inscriptions que nous venons de citer constituent sans aucun doute des signatures. Il en va de même pour un autre calice que nous avons également vu à Sienne en 1904. C'est celui de l'église Saint-Léonard de Montefollonico²; on y lit : + TOMAS VANINI DIE [sic] SENIS ANO D. MCCCCXX. Tommaso Vannini est mentionné dans des documents³ datés de 1416 et 1417-1418; il est surtout connu comme sculpteur et l'on sait qu'il collabora avec Jacopo della Quercia à la célèbre fontaine de la « piazza del campo »; toutefois (comme ses contemporains Matteo d'Ambrogio et Goro di ser Neroccio), il était également orfèvre : un des documents publiés par G. Milanesi le désigne expressément comme « auri-« fex ».

« Mais, si les inscriptions que portent ces cinq calices sont véritablement des « signatures », il en est d'autres pour lesquelles on ne saurait se montrer aussi affirmatif.

« Sur un calice légué par M. Mac Clean au Fitzwilliam Museum de Cambridge⁴, on lit : ANDREA PETRUCI DE

Duménil, Paris, 1849. n° 907. — Vente Soltykoff, Paris, 1861, n° 55. — J. Labarte, *Histoire des arts industriels*, vol. II (1864), p. 497-498. — Vente Seillière, Paris, 1890, n° 350.

1. G. Milanesi, *Documenti*, vol. II, p. 87, 120, 148, 149, 150, 186. — J. Labarte, *Histoire des arts industriels*, vol. II, p. 497-498.

2. *Catalogo generale*, n° 99, p. 98. Il est reproduit par C. Ricci, *Il palazzo pubblico di Siena e la mostra d'antica arte senese* (Bergamo, 1904, in-8°), p. 152, fig. 158.

3. G. Milanesi, *Documenti*, vol. II, p. 79 et 94.

4. O. M. Dalton, *Fitzwilliam Museum, Mac Clean bequest*, Cam-

SENIS ME FECI[T]. S'agit-il d'un donateur ou d'un orfèvre? Car *fecit*, à cette époque, équivalait souvent à *fieri fecit*.

« De même pour le beau calice que le Victoria and Albert Museum acquit en 1874 à la vente de la collection Webb. Son inscription : FRATE IACHOMO MONDUSI DE SENA ME FECIT, dénoterait plutôt un donateur ecclésiastique. On chercherait d'ailleurs en vain les noms d'Andrea Petrucci et de Giacomo Mondusi dans les documents relatifs aux artistes siennois qui ont été publiés par G. Milanesi.

« Quoi qu'il en soit, on voit qu'il serait relativement facile de dresser une liste, assez longue, d'orfèvres siennois connus par des pièces signées : car les artisans de la Toscane se sont montrés (heureusement pour les historiens de l'art) moins modestes que leurs émules français, par exemple. »

M. de Mély ajoute quelques remarques.

M. Martroye, membre résidant, discute un passage d'Ammien Marcellin (XXVII, 7, § 5) :

« Ammien Marcellin, à propos de l'impitoyable sévérité de Valentinien I^{er}, fait un récit qui a été entendu par les commentateurs¹ dans le sens que Tillemont rend de la façon suivante : « Diodore, qui avait été huissier impérial « (*agens in rebus*), ayant appelé un comte en justice « devant le vicaire du préfet d'Italie, et trois sergents de « ce vicaire ayant signifié à ce comte un ajournement pour « comparaître, lorsqu'il allait à la cour, Valentinien, sur « les plaintes du comte, fit mourir cruellement et Diodore « et les trois sergents. Leur mémoire, dit Ammien, est « encore honorée aujourd'hui à Milan par les chrétiens qui « appellent le lieu où ils furent enterrés « les Innocents² ».

bridge, 1912, in-8°, n° 61. et pl. XX. — Vente Magniac, Londres, 1892, n° 798.

1. Wagner, *Commentarius in Ammianum Marcell.*, t. II, p. 193.

2. Tillemont, *Empereurs*, t. V, p. 39-40. — *Finivit tamen per id tempus inter alias humilitum necces, mors... Diodori ex agente*

Ce dernier trait a fait douter de la véracité d'Ammien, « parce que, observe Baronius, n'y ayant point de traces « dans les traditions de l'église de Milan que ces hommes « injustement condamnés par l'empereur aient été reçus « au nombre des martyrs, il n'est point sûr de s'en rapporter en ce qui concerne notre foi au témoignage d'un « païen¹ ». Ammien se borne à affirmer que le lieu de leur sépulture était dit par les chrétiens de Milan « les « Innocents » ; il ne dit pas qu'ils étaient honorés comme martyrs. Il est évident qu'ils ne pouvaient l'être à ce titre par l'Église qui, par conséquent, n'avait point à mentionner leur mémoire. Il n'y a donc pas de raison de douter d'un fait qui était encore de notoriété publique à l'époque où il nous est attesté. Mais on donne ces victimes de la rigueur excessive de Valentinien comme condamnées « injustement » ; c'est ce que ne dit pas non plus Ammien, et ce qu'on ne lui fait dire que par une interprétation qui, ne tenant pas compte de l'exacte valeur d'un mot essentiel du texte, *civiliter*, transforme un acte d'extrême rigueur en un accès de fureur insensée. Ammien n'a certes pas voulu taxer Valentinien de folie. Il montre, au contraire, en lui un prince irritable et même cruel, sans doute, mais robuste, avisé, prudent, épris d'ordre et résolu à le rétablir dans l'empire².

« On prend le mot *civiliter* dans l'acception de « con-
« formément au droit³ », dont un passage d'Apulée four-
nit l'exemple⁴. Ce n'est pas le sens propre et juridique de

in rebus, triumpho adparitorum potestatis vicariae per Italiam, ob id necatorum atrociter, quod apud eum questus est comes, Diodorum quidem adversus se civiliter implorasse juris auxilium, officiales vero jussu judicis ausos monere proficiscentem, ut responderet ex lege. Quorum memoriam apud Mediolanum colentes nunc usque christiani, locum, ubi sepulti sunt, Ad Innocentes adpettant (Amm. Marcell., XXVII, 7, § 5; éd. Wagner, t. III, p. 448).

1. Baronius, *Ann.*, 367, XXI, l. V, p. 245.

2. Amm. Marcell., XXX, 9, p. 560 et suiv.

3. Wagner, *Commentarius*, t. II, p. 193.

4. Apulée, *Métam.*, X : *ut rite et more majorum judicio reddito... civiliter sententia promeretur.*

ce terme. Communément *civiliter* est opposé à *criminaliter* et désigne la procédure civile par opposition à la procédure criminelle¹.

« Le récit d'Ammien ne précise pas la cause du procès dont il s'agit, mais, jointe à la mention *civiliter* qui donne à entendre qu'il pouvait y avoir lieu à une action au criminel, l'expression « implorer le secours de la justice », *implorasse juris auxilium*, l'indique suffisamment. Elle ne peut convenir qu'à une demande tendant à obtenir la cessation ou la réparation d'une lésion causée par abus de pouvoir ou violence. De sorte qu'il s'agit du cas prévu et régi par une loi de Constantin du 6 octobre 319 qui dispose presque dans les termes mêmes dont use Ammien : « Si quelqu'un soutient qu'un bien-fonds ou quelque autre chose lui appartient, et que la possession lui en doit être restituée, qu'il agisse au civil pour cause de possession ou qu'après avoir rempli les formalités légales, il oppose le crime de violence, n'ignorant pas que, si il ne peut prouver le crime argué, il aura à subir la condamnation dont est passible le coupable de ce crime² ». Si l'on admet que la peine du talion dont est ainsi menacé le plaideur téméraire n'est applicable que dans le cas où

1. ULPIANUS. *Meminisse oportebit nunc furti plerumque criminaliter agi... non ideo tamen minus si qui velit poterit civiliter agere. Dig., XLVII, II, fr. 93.* — ULPIANUS. *Posse hodie de omni injuria, sed et de atroci, civiliter agi imperator noster rescripsit. Dig., XLVII, X, fr. 7, § 6.* — IMPPP. VALENTINIANUS, THEODOSIUS ET ARCADIVS AAA.. *præbemus licentiam, ut civiliter sive criminaliter, ut actor elegerit, super prolata epistula requiratur* (23 janvier 389). *Cod. Theod., IV, IV, 2.* — IMPP. HONORIUS ET THEODOSIUS AA. *Sciat igitur magnificentia tua sub te, sive civiliter, sive criminaliter appetuntur, eos litigare debere* (13 décembre 414). *Cod. Theod., I, VII, 4.*

2. IDEM (IMP. CONSTANTINUS) A. AD BASSVM P(RÆ)FEC(T)VM V(RBI). *Si quis ad se fundum vel quodcumque aliud adscribit pertinere ac restitutionem sibi competere possessionis putat, civiliter super possidendo agat aut impleta sollemnitate juris crimen violentiæ opponat, non ignorans eam se sententiam subiturum si crimen obiectum non potuerit comprobare, quam reus debet excipere. Cod. Theod., IX, X, 3, ad legem Juliam de vi publica et privata.*

il a choisi la voie de poursuites au criminel, il en résulte qu'il lui est loisible, en agissant au civil, de porter à la connaissance des magistrats, sous couvert d'une question de possession, un fait de violence imputé à un personnage ou à un fonctionnaire, et d'exposer celui-ci aux conséquences de cette dénonciation indirecte, sans s'exposer lui-même à une responsabilité pénale. C'est ce que fait notre *ex-agens*. On sait comment, suivant l'expression de Mommsen, les *agentes in rebus* comprenaient les affaires et s'entendaient à battre monnaie avec les accusations de lèse-majesté. Si l'ajournement dont il est question dans le récit d'Ammien était une manœuvre de ce genre, et la colère de Valentinien marque assez qu'il en jugea ainsi, l'habileté de l'*ex-agens* en vue d'éviter le risque des sanctions de la loi de Constantin ne suffisait pas pour le mettre à couvert d'un autre mode légal de répression non moins redoutable. La jurisprudence permettait en effet au juge de retenir d'office le délit de calomnie contre le plaideur de mauvaise foi, coupable d'avoir produit en justice, au préjudice d'autrui, une pièce supposée, un témoignage ou quelque autre moyen dont il n'ignorait pas la fausseté¹. L'*interpretatio*, insérée dans les compilations du Code Théodosien à la suite d'une loi d'Honorius du 13 mars 398, nous apprend que par une extension admise en droit (elle se trouve, en effet, rappelée dans une constitution de Théodose le Grand du 8 mai 385²) étaient tenus pour calomniateurs, et punis comme tels, ceux qui par des allégations fausses tentaient d'émouvoir contre un innocent la colère des princes³. Cette extension des dispositions

1. PAULUS. *Libro I sententiarum*. — *Calumniæ causa puniuntur qui in fraudem alicujus librum vel testimonium, aliudve quid conquisisse, vel scripsisse, vel in judicium protulisse dicuntur*. Dig., XLVIII, XVI, 6, § 4.

2. IDEM (IMPPP. GRATIANUS, VALENTINIANUS ET THEODOSIUS) AAA. MENANDRO VIC(ARIO) ASIAE... *Quo posthac singuli universique cognoscant, non licere in eo Principum animos commovere, quod non possit ostendi*. DAT. VIII ID. MAI CONSTANTINOP. ARCAD. A. I ET BAUTONE CONSS. (385, 8 mai). *Cod. Theod.*, IX, xxxin, 2.

3. INTERPRETATIO... *Calumniatores etiam sunt, qui falsa defe-*

répressives de la calomnie n'est connue que par ce texte. Le récit d'Ammien, compris selon le sens juridique de ses termes, fournit un exemple de son application. Il présente ainsi un réel intérêt pour l'histoire de la jurisprudence au IV^e siècle. C'est conformément à l'interprétation des lois contre la calomnie, admise en droit, que juge l'empereur, saisi par la plainte du comte de l'affaire de Diodore et prononçant souverainement.

« La calomnie était, il est vrai, généralement punie de l'exil ou de la relégation dans une île¹. Mais on avait vu jadis les coupables de ce crime frappés de la peine de mort², les lois de Constantin l'avaient édictée contre eux³, et peu d'années avant le règne de Valentinien, en 361, après l'avènement de Julien, elle avait été appliquée dans sa forme la plus grave, la mort par le feu, à l'*ex-agens in rebus* Apodemius et au notaire Paulus, surnommé « la chaîne », *Catena*⁴, « ce calomniateur de toute la terre⁵ ». Valentinien n'innovait donc pas et ne s'écartait point de la règle : *nulla pœna sine lege*⁶, quand, exaspéré par la persistance des pratiques reprochées aux *agentes in rebus*, il fit exécuter l'*ex-agens* Diodore. Quant aux trois appareilleurs, les jugeant de connivence avec Diodore, il leur fait application de la loi de Constantin du 1^{er} novembre 331 qui punit du dernier supplice leur vénalité⁷.

rentes contra cujuscumque innocentis personam principum animos ad iracundiam commovere praesumunt. Cod. Theod., IX, xxxix, 3. Cf. Godefroy, Cod. Theod., éd. Ritter, t. III, p. 312, 313.

1. *Qui per calumniam injuriae actionem instituit, extra ordinem punitur; omnes enim calumniatores exilii, vel insulae relegatione aut ordinis amissione puniri placuit.* Paul, *Sentences*, V, iv, 11 (Girard, *Textes*, 4^e éd., p. 431). — Gajus, *Dig.*, XLVII, x, fr. 43. — Tacite, *Ann.*, IV, 31, 36; VI, 9; XIII, 22, 33. — Cf. Mommsen. *Droit pénal romain*, trad. J. Duquesne, t. II, p. 187, note 3.

2. Tacite, *Ann.*, VI, 9; XIII, 22.

3. *Cod. Theod.*, X, x, l. 2.

4. Amm. Marcell., XXII, 3, 11; éd. Wagner, t. III, p. 272.

5. Tillemont, *Empereurs*, t. IV, p. 508.

6. Girard, *Manuel de droit romain*, 6^e éd., 1918, p. 400, note 2.

7. IDEM (ISP. CONSTANTINUS) A. AD PROVINCIALES. *Cessent jam*

« La condamnation prononcée contre Diodore équivalait à lui faire subir la peine qu'il eût encourue en agissant au criminel, en vertu de la loi de Constantin du 6 octobre 319. Deux constitutions du même empereur Constantin punissaient, en effet, de mort toute personne à charge de laquelle serait révélé en justice le fait d'avoir commis une violence manifeste¹. La peine du talion contre l'accusateur téméraire était depuis Constantin la règle admise en droit². Deux constitutions des empereurs Valentinien et Valens la rappellent et la consacrent³. Elles sont datées du 25 novembre 366 et du 9 novembre 373 ou 368⁴.

nunc rapaces officialium manus, cessent, inquam : nam nisi moniti cessaverint, gladiis præcedentur... Qui si de civilibus causis quicquam putaverint esse poscendum, aderit armata censura, quæ nefariorum capita cervicesque detruncet... Cod. Theod., I, xvi, 7.

1. IMP. CONSTANTINUS A. AD CATULINUM P(ROCONSULEM) AFRIC(AE). *Qui in iudicio manifestam delegitur commississe violentiam non jam relegatione aut deportatione insulæ plectatur, sed supplicium capitale excipiat nec interposita provocatione sententiam quæ in eum fuerit dicta suspendat...* (17 avril 317 [?]) *Cod. Theod., IX, x, 1, ad legem Juliam de vi publica et privata.* — IDEM A. AD BASSEM P(RAEFECTUM) U(RBI). *Si quis per violentiam alienum fundum intraserit capite puniatur...* (10 mars [?] 317). *Cod. Theod., IX, x, 2.*

2. Mommsen. *Droit pénal romain*, t. II, p. 186, notes 2 et 3.

3. IDEM (IMPP. VALENTINIANUS ET VALENS) AA. AD VALERIANUM P(RAEFECTUM) U(RBI). *Non prius quemquam sinceritas tua ad tuæ sedis examen jubebit adduci, quam sollemnibus satisfecerit qui nititur fidem doloris adserere, cum iuxta formam juris antiqui ei qui coeperit urgere aut vindicta proposita sit, si vera detulerit, aut supplicium, si fefellerit.* DAT. VII KAL. DEC. REMIS GRATIANO N. P. ET DAGALAIFO CONSS. (25 nov. 366 [381?]). *Cod. Theod., IX, i, 9.* — IDEM AA. AD FLORIANUM COM(ITEM). POST ALIA. *Nullus secundum juris præscriptum crimen quod intendere proposuerit exequatur, nisi subeat inscriptionis vinculum. Etenim qui alterius famam, fortunas, caput denique et sanguinem in iudicium devocaverit, sciat sibi inpendere congruum poenam, si quod intenderit non probaverit.* ET CETERA. DAT. V ID. NOV. CONSTANTINOP(OLI) VALENTINIANO ET VALENTE IV AA. CONSS. (9 nov. 373 [368]). *Cod. Theod., IX, i, 11.*

4. Valerianus était préfet de la ville en 381; le préfet de Rome

Comme leurs dispositions sont de nature à rendre les accusateurs plus circonspects, elles donnent lieu de supposer que l'instance intentée par Diodore leur est antérieure. C'est précisément ce que permet de penser le texte d'Ammien. Il relève une circonstance aggravante à la charge des appariteurs : ils avaient, dit-il, eu l'audace d'ajourner le comte alors qu'il devait partir, *proficiscentem*. On s'est plu à supposer sous-entendu, après cette expression *proficiscentem, ad comitatum*¹, « se rendant à la cour », selon la traduction de Tillemont. Tel n'est pas le sens de ce terme dans la langue d'Ammien. Un autre passage de cet auteur en précise la signification exacte. Racontant l'intrigue qui ne laissa à Silvanus d'autre moyen de sauver sa vie que la révolte, Ammien dit qu'Apodemius, envoyé vers lui avec mission de l'inviter à se rendre auprès de Constance, agit contrairement aux instructions qui lui avaient été remises, comme « il en est remis à celui qui part », *dissidens a mandatis quæ sunt data proficiscenti*². Une constitution du 16 juin 383 nous apprend, en effet, que tout fonctionnaire, tribun, notaire ou comte, chargé d'une mission, était muni d'instructions écrites, précises et détaillées, qu'il était tenu d'exhiber et dont la production devait être requise, sans que nul se laissât intimider par la qualité du personnage, quelle qu'elle fût³. Ce sont ces lettres de service qu'Ammien désigne

en 366 était probablement Viventius (*Cod. Theod.*, IX. XL, 11; cf. Mommsen, *Cod. Theod.*, t. I, p. CLXXXII; Éd. Cuq, sur *Borghesi*, t. X, p. 693). Florianus fut *comes rerum privatarum* de 364 à 369; il n'est indiqué comme exerçant cette charge en 373 que dans les constitutions *Cod. Theod.*, IX. 1. 10 et 11.

1. Wagner, *Ammien Marcell., notue integrae*, ad. lib. XXVII, c. VII, § 5, t. II, p. 193.

2. Amm. Marcell., XV, v, § 8; t. III, p. 53.

3. IMPP. GRAT(IANUS), VALENTIN(IANUS) ET THEOD(OSIUS) AAA. AD EUSIGNIUM PROC(ONSULEM) AFRICAE. *Si quis adserat cum mandatis nostris se cenire secretis, omnes sciant nemini quicquam, nisi quod scriptis probaverit, esse credendum, nec ullius dignitate terreri, sive ille tribuni sive notarii sive comitis praeferat potestatem « dignitatem, Cod. Just. » sed sacras nostras litteras esse*

sous leur nom propre et juridique de « mandats remis à « celui qui part », c'est-à-dire au fonctionnaire partant de la cour et allant en mission.

« Le comte partait de Milan, puisque c'est dans cette ville qu'il est assigné à son départ. Milan est donc le lieu de toute la scène : c'est là que le comte porte plainte à l'empereur. Or, Valentinien, proclamé empereur à Nicée le 26 février 364, arriva à Milan en novembre de la même année. Il y résida jusque dans l'automne de l'année suivante 365, époque où il se rendit dans les Gaules qu'il ne quitta plus, semble-t-il, jusqu'à son départ pour l'Illyricum, au printemps de 375, année où il mourut à Bregetio le 17 novembre. Il est en effet fort douteux qu'il soit revenu à Milan au cours de l'hiver de 373-374¹. C'est donc apparemment durant son séjour à Milan en 364-365 qu'il voulut, par un exemple propre à inspirer la terreur, prévenir, dès le commencement de son règne, le retour des pratiques qui avaient déshonoré le gouvernement de Constance. »

MM. J. Maurice, Collinet, Pallu de Lessert et Mgr Batiffol ajoutent quelques observations.

quaerendas. DAT. XVI KAL. JUL. VERONA, ACCEPTA PRID. KALEND. AUG. MEROBAUDE II ET SATURNINO CONSS. (16 juin 383). *Cod. Theod.*, I, III, 1, *de mandatis Principum* = *Cod. Just.*, I, XV, 1. — INTERPRETATIO. *Si quis asserat cum mandatis domnorum se venire secretis, omnes sciant nemini quicquam, nisi quod scriptis probaverit, esse credendum, nec ullius dignitate terreri, sed in omnibus scriptis principis esse credendum.*

1. Mommsen et Meyer, *Cod. Theod.*, t. I, p. CCXXXVIII, CCXL, CCXLV-CCLII.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1922.

Séance du 5 avril.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

M. le comte Delaborde est élu membre honoraire.

M. André Aude est élu associé correspondant national pour le département de l'Indre.

M. Gallois est élu associé correspondant étranger à La Haye (Pays-Bas).

L'élection aux deux sièges de membres résidants laissés vacants par la promotion à l'honorariat de MM. le baron de Baye et le comte Delaborde est fixée au 3 mai.

M. Dieudonné, membre résidant, rappelle qu'il a présenté à la Société, le 15 juin dernier, le denier de Bourges de Louis VI (ou Louis VII) à la tête barbue, surmontée d'une singulière coiffure où l'on a vu une mitre et où il propose de reconnaître une couronne polygonale¹. Il fait circuler les moulages de la monnaie de Laon où la mitre, posée les pans sur le côté, se présente sous forme de deux triangles rectangles accolés par la pointe²; d'une mon-

1. *Bull. Soc. des Antiq. de Fr.*, 1921, p. 231-233, avec vignette.

2. Fig. ci-contre; cf. A. Blanchet et A. Dieudonné, *Manuel de numismatique française*, t. II, par A. Dieudonné, p. 213, fig. 53.

naie de Mende où la même mitre, avec les pans avant, arrière, le pan de devant seul visible, affecte la forme d'un triangle¹; d'une monnaie de Souvigny où l'on voit deux triangles placés l'un derrière l'autre en perspective². Quant à la couronne royale, on peut consulter l'autre face de la monnaie de Laon, où elle est surmontée de croisettes³, probablement d'après nature; mais c'est à Bourges d'un type traditionnel, et différent, qu'il s'agit. La nôtre est surmontée d'aigrettes, ce qui est naturel pour une couronne, et ne le serait pas pour une mitre; elle



*Denier de Louis VII
et de l'évêque Gautier à Laon*

*Figure du
puits de l'abbaye*

dessine sur le front une section brisée, ce qui la différencie des couronnes ordinaires et la rapproche de la coiffure que nous appelons barrette. Or, il y a des exemples manifestes de cette couronne en forme de barrette aux ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles. M. Émile Ginot, bibliothécaire-archiviste de la ville de Poitiers, associé correspondant de la Société, a envoyé à ce sujet des documents intéressants que M. Dieudonné présente et des renseignements dont il donne lecture :

« Monsieur et honoré Confrère,

« Je reçois à l'instant le deuxième bulletin 1921 de la Société des Antiquaires de France et j'y lis, pages 231 à

1. Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, t. II, p. 304, et pl. LXXXVI, fig. 16.

2. Poey d'Avant, *ibid.*, t. I, p. 326, et pl. XLVIII, fig. 7.

3. Fig. ci-contre; cf. A. Dieudonné, *ibid.*

233, votre intéressante discussion relative à la prétendue *mitre* figurée sur les deniers de Bourges, laquelle doit, en somme, être considérée comme une couronne polygonale. Permettez-moi d'apporter, à l'appui de vos observations, quelques précisions qui ne laissent place, ce me semble, à aucun doute.

« Vous les trouverez dans les planches publiées par la Société française de reproduction des manuscrits à peintures, avec mon étude sur « Le manuscrit de Sainte-Radegonde de Poitiers et ses peintures au XI^e siècle¹ ». La barrette d'or ou diadème polygonal figure en effet sur la tête du roi Clotaire quand on lui présente Radegonde, sa captive (pl. II); on voit bien nettement la forme triangulaire de l'ouverture par en bas, et Radegonde, qui n'est pas encore reine, n'a pas cette couronne; attablés ensemble ou réunis dans la chambre conjugale, le roi couché, la reine prosternée à terre, ils portent l'un et l'autre ce même diadème polygonal (pl. III); de même, Radegonde dans le jardin (pl. IV); de même encore la reine lorsqu'elle se présente à saint Médard, lequel est tête nue (pl. V), et ici encore la forme nettement brisée de la ligne apparaît; par contre, dans la figure du bas, la reine, *devenue moniale*, a abandonné cet insigne de sa royauté passée; elle a la tête couverte du capuchon et il en est de même sur les planches suivantes; suivant une réplique du XIII^e siècle de notre planche VII, elle a fait remise de sa couronne à l'une des personnes qui l'accompagnaient jusqu'à la porte de son monastère, qu'elle allait refermer sur elle.

« J'ai rappelé aussi (p. 37 du *Bulletin de la Société de reproduction des manuscrits*, ou 29 du tirage à part) que, s'inspirant de notre manuscrit, les célèbres fresques de Saint-Savin placent cette même barrette d'or, rehaussée de pierreries, sur la tête de Pharaon, et qu'on la retrouve encore sur le front de Constantin, deux fois dont une avec son nom, dans les peintures du baptistère Saint-

1. Tirage à part. Bibl. nat., in-8°, Y pièce 18605.

Jean de Poitiers, exécutées au XII^e siècle¹. Clotaire, Rade-
gonde, Pharaon, Constantin, tous identifiés de façon cer-
taine, ne vous semblent-ils pas écarter toute idée de
« mitre » et imposer désormais la dénomination de dia-
dème ou couronne, tout comme la légende de vos deniers
de Bourges, tout comme, sur le tympan de l'église de Moissac², Dieu le Père, dont le diadème est, sinon brisé sur
le front, du moins nettement polygonal sur les côtés, tout
comme la Vierge du vitrail de l'Ascension au Mans, cou-
ronnée elle aussi, *regina carli*, de ce même diadème à
quatre pans ?

« Et la liste n'est pas close. Dans Mérimée, *Notice sur
les peintures de l'église de Saint-Savin*, 1845, pl. III,
p. 97, est une image du puits de l'abîme d'après l'Apoca-
lypse. Cette image, reproduite dans l'*Histoire de l'art*
d'André Michel³, montre les quatre femmes ailées à corps
de quadrupèdes, ou femmes-sauterelles, qui portent la
barrette ou couronne : « et similitudines locustarum
« similes equis paratis in prælium; et super capita earum
« tanquam coronæ similes auro et facies earum tanquam
« facies hominum » (*Apocalypse*, ch. ix, v, 7). Dans l'*His-
toire de l'art* encore⁴, on voit l'empereur Othon II ainsi
couronné et entouré de quatre nations pareillement cou-
ronnées, d'après le *Registrum Gregorii* de Chantilly; la
couronne d'Othon peut passer pour circulaire, mais non
celle des quatre nations, qui est nettement à pans coupés.

« Ainsi résulte de l'examen des documents que la coif-
« fure du denier de Bourges est une couronne et non une
« mitre, et que cette forme polygonale de diadème a
« coexisté avec les diadèmes à forme circulaire plus con-
« nus aux X^e, XI^e et XII^e siècles⁵. »

1. Robuchon, *Monuments de Poitiers*, p. 77.

2. Anglès, *L'abbaye de Moissac* (dans *Petites monographies des
grands édifices de la France*), p. 27; Bréhier, *L'Art chrétien*,
p. 270.

3. *Hist. de l'art*, d'André Michel, t. I, part. II, p. 765; fig. ci-contre.

4. *Ibid.*, t. I, pl. IX.

5. Voy., par exemple, la couronne ou bonnet des rois Mages
dans *Hist. de l'Art*, t. I, p. 707.

« Si l'on veut découvrir une mitre qui se rapproche de notre coiffure, il faut aller chercher celle des évêques de Cambrai à la fin du ^{xiii}^e siècle; mais cet exemple confirme notre thèse¹ : l'époque est différente et la forme plus recherchée, il n'y a ni aigrettes ni fleurons, et l'ouverture par en bas est nettement circulaire². »

M. Maurice, membre résidant, fait remarquer qu'il a attiré l'attention lors de la précédente communication de M. Dieudonné sur le fait que le diadème des ^x^e, ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles des rois de France était venu des rois de l'Ancien Testament par l'intermédiaire de Constantin le Grand, lequel porta ce diadème, qui diffère de la couronne romaine, après la fondation de Constantinople. C'est à cette date que l'Orient et l'Occident reçurent de Constantin l'héritage des rois d'Israël. L'auguste Constantin le Grand porte le diadème nouveau, hérité des rois d'Israël, tandis que les Césars portent la couronne romaine.

Mgr Batiffol ajoute quelques observations sur l'origine de la mitre des évêques.

M. M. Aubert, membre résidant, présente la photographie de l'« Ange Chalandon », très remarquable pièce d'ivoire du ^{xiii}^e siècle qui vient d'être offerte au Musée du Louvre en souvenir de M. Ferdinand Chalandon. Il compare cet ange avec la Vierge de la collection Paul Garnier dont on le rapproche habituellement, mais signale les différences qui laissent à penser que ces deux beaux objets n'appartenaient pas rigoureusement à un même groupe.

M. P. Vitry donne son assentiment aux conclusions de M. Aubert et estime que la Vierge doit être légèrement plus récente.

1. Voy. Ch. Robert, *Numismatique de Cambrai*, pl. V, fig. 2.

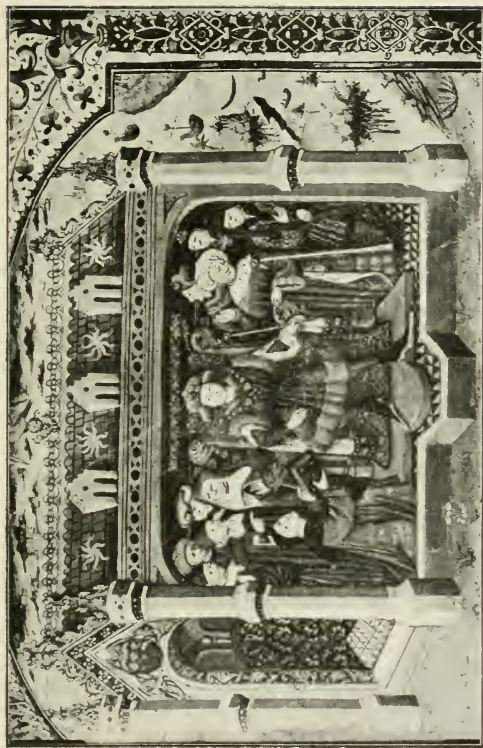
2. Je profite de l'occasion pour reconnaître que le nombre des ducats qui portent *Ducatus*, en Italie, en Lorraine ou aux Pays-Bas, est plus considérable que je ne l'avais laissé soupçonner (*Bull.*, 1921, p. 236), mais cela n'empêche pas d'affirmer qu'on n'accolait guère son nom à une monnaie que lorsqu'elle était en décadence, pour lui maintenir son crédit.

M. Ph. Lauer, membre résidant, fait la communication suivante, concernant un portrait de Louis II, duc de Bourbon, à propos d'un dessin de Viollet-le-Duc :

« Quand on ouvre le *Dictionnaire du mobilier*, de Viollet-le-Duc, à la septième partie, qui traite des vêtements et objets de toilette, au mot *surcot*, on remarque un très joli dessin gravé¹, représentant un seigneur richement vêtu, assis sur un trône gothique fleurdelisé et tenant un sceptre de la main gauche. Au-dessous est écrit : « Louis II, duc de Bourgogne (1400). » Or, il n'a jamais existé de duc de Bourgogne de ce nom. La légende du dessin est évidemment erronée, il s'agit du duc de « Bourbon » et, du reste, le texte même de Viollet-le-Duc le prouve :

« Nous placerons ici », dit-il, « un surcot de riche seigneur, admirablement rendu dans une miniature de « 1430 environ, et qui est porté par Louis II, duc de « Bourbon, comte de Clermont et de *Foreste* (*sic*), mort « en 1410 (manusc., Bibl. nat., copie faite après la mort « de Louis II pour la princesse dauphine Marguerite « d'Écosse). Ce surcot, paré, est rouge et or. Les « manches tombantes paraissent être de taffetas paille « avec bouts cramoisés brodés de perles. Le bonnet est « fait d'une peluche ou d'une fourrure blanche teinte en « vert; il est orné de grosses perles. Un collet, également de peluche verte, s'arrête au droit des clavicules, « et en haut des manches sont posées deux sortes d'épaulettes de la même peluche, laquelle borde le bas de la « jupe. Les manches de la cotte de dessous ou du pourpoint sont de damas cramoisé. Les chausses sont « pourpres et les brodequins noirs, avec une grosse « perle qui attache les patins. Un collier de grosses « perles tombe sur la poitrine et une perle plus grosse « encore termine le sceptre. La ceinture est noire avec

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français*, t. IV, p. 380, fig. 30. Cette gravure a été reproduite par M. l'abbé J.-H.-M. Clément, dans *L'escu d'or et l'ordre de Notre-Dame institués par Louis II, duc de Bourbonnais*, Moulins, 1900, in-8°, p. 4, d'après Viollet-le-Duc.



LOUIS II, DUC DE BOURBON, RECEVANT L'HOMMAGE D'UN MANUSCRIT.
(Bibliothèque nationale, ms. français 126, fol. 121.)

« clous d'or. On observera la forme étrange du bonnet.
« Chacun sait que le duc Louis II de Bourbon, oncle de
« Charles VI, était un des seigneurs les plus magnifiques
« de son temps.

« Ce corset, bombé sur la poitrine, avec quelques plis
« réguliers, est extrêmement serré à la taille, ce qui est
« conforme à la mode d'alors, c'est-à-dire du temps où a
« été copié le manuscrit (1430 environ). »

« Nous avons recherché l'original qui avait servi de
modèle à Viollet-le-Duc, mais son indication si vague ne
rendait pas la tâche facile. Enfin, après d'assez longs tâton-
nements, nous avons fini par trouver dans un fort élégant
manuscrit du ^{xv}^e siècle, qui porte actuellement la
cote 126 de l'ancien fonds français de la Bibliothèque
nationale, au feuillet 121, une miniature de dédicace à
Louis II de Bourbon, dans laquelle ce seigneur est repré-
senté dans un édifice de style flamand, entouré de sa cour,
vêtu exactement de même, assis de façon analogue sur un
trône semblable et muni d'un sceptre (voy. fig., p. 179).
Bien plus, les couleurs indiquées par Viollet-le-Duc cor-
respondent exactement à celles de la miniature. L'iden-
tification paraît donc certaine, quoique l'échelle du des-
sin soit environ trois fois plus grande que celle de la
miniature.

« La manuscrit en question est l'un de ceux que l'Éche-
vinage de Rouen offrit en 1682 à Colbert, ainsi que nous
l'apprend une note de Baluze, et les armes de la ville de
Rouen y sont peintes au feuillet de tête¹.

« Il débute par un extrait du « Livre du Régime des
« Princes » de Gilles de Romme, traduit par Jean Golein.
Au fol. 121, « Livre de Vieillesse » de « Tulle »; traduc-
tion de Laurent [de Premierfait], commençant par :
« Tres excellent, glorieux et noble prince Loys, oncle de
« roy de France... » et finissant par : « ... en cestuy mien
« livret appelé De Vieillesse. » C'est au frontispice qu'est
peinte la miniature qui nous intéresse. Suit, au fol. 153,

1. L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits*, t. 1, p. 545.

« le Livre de Vraie Amitié de Tulle », commençant par : « Tres excellent, glorieux prince Loys, oncle du roy de France¹... », avec une miniature de dédicace, où Louis II est représenté en costume de cour, grand manteau bleu et couronne, imberbe, mais ressemblant trait pour trait aux personnages qui l'entourent : ce n'est donc pas un portrait. Puis, fol. 191, « Quadriloge invectif » d'Alain Chartier, commençant par : « A la tres haulte et excellente majesté des princes... », etc. Au fol. 209 : « Dialogus familiaris amici et sodalis super deploracionem galice calamitatis », par Alain Chartier. Enfin, fol. 208, le « Curial » d'Alain Chartier. Le manuscrit mesure 0^m43 sur 0^m30 et compte 263 feuillets de parchemin. C'est donc un assez grand et gros volume. La miniature qui nous occupe mesure 0^m18 de large sur 0^m13 de haut. La présente photographie que j'ai fait exécuter est à grandeur égale.

« On lit au fol. 121 : « A tres excellent, glorieux et noble prince Loys, oncle de Roy de France, duc de Bourbon, conte de Clermont et de Forestz, seigneur de Beaujeu, grand chamberier et per de France, droitement et bien user de votre dignité et puissance terrienne, victore désirée de voz ennemis magnifestz et caichiez, acroissement de bonnes meurs et vertus et entier accomplissement de votre bonne esperance, et a vous comme seigneur et prince prompt et plaine obeissance de moy, Laurent, votre humble clerc et subget volontaire, etc... » L'auteur fait ensuite allusion à l'aïeul du duc de Bourbon, saint Louis, — le duc était, en effet, arrière-petit-fils de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, — puis en vient aux goûts de ce prince « sage et prudent » qui cultive l'étude de « dame philosophie », laquelle « plainement enseigne la verité des choses divines et humaines », et il ajoute : « Vous

1. Cf. n° 66 du Catalogue n° 138 du libraire Quaritch (Londres, dec. 1893), où se lit la date où la traduction fut achevée : « 9 juillet 1416. » *Romania*, XXIII (1893), p. 299-300

« doncques noble duc qui, entre plusieurs volumes, avez
« choisy et esleu le livre de Viellesse, lequel dicta et
« escrivi le noble philozophe et prince de eloquence
« Tulle, consul Rommain, dedens la poitrine duquel phi-
« lozophie naturele et morale eslut son domicile, jasoit ce
« que vous vueillez avoir, lire et entendre ledict livre
« escript cy devant ou tres correct latin et après avoir
« converti en langaige françois, pour ce que, selon cours
« de nature, vous approuchiez a l'aage de viellesse, a
« qui est due reverence et honneur selon les mérites et
« les bienfaits de l'aage precedent, si crois-je toutes voies
« que vous delierez ce livre, afin que vous congnoissez
« plus a plein que sé au gouvernement du royaume de
« France, etc... Et en obéissant donc a vos commande-
« mens, je me suis essayé de convertir en françois, au
« moins mal que j'ai peu, le livre avant nommé¹... »

« Louis de Bourbon, fils de Pierre I^{er}, tué à la bataille de Poitiers (1356), et d'Isabelle de France, sœur de Philippe de Valois, mourut le 19 août 1410, âgé de soixante-treize ans. On peut supposer, d'après le prologue que nous venons de citer, que le travail de Laurent de Premierfait lui fut présenté dans les dernières années de sa vie.

« Laurent de Premierfait, l'un des premiers et plus célèbres traducteurs du « siècle des traductions », était un simple clerc de la province de Champagne, natif de Troyes. Il fleurissait entre 1380 et 1420, et c'est dans cet espace de temps qu'il a fait tant de livres qui lui acquirent l'estime et sans doute les récompenses des ducs de Bourbon, de Berry et du roi Charles V lui-même. On sait qu'il traduisit aussi les *Cas des nobles hommes* de Boccace, et son portrait se trouve en tête du manuscrit de Munich, publié en fac-similé par M. le comte Durrieu². On peut y comparer notre miniature, où Laurent est vêtu d'un

1. Sur les goûts de Louis de Bourbon pour les livres, voy. L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits*, t. I, p. 166.

2. *Le Boccace de Munich*, Munich, 1909, in-4°. p. 55 et pl. II.

manteau bleu et porte un chaperon noir sur l'épaule, de même que celui d'un autre ms. de la Bibliothèque nationale, le français 1020¹, où il porte un manteau de même couleur. Ce dernier ms. renferme aussi une traduction du *De Senectute* de Cicéron. Les autres mss. de cette traduction sont les fr. 1009 (fol. 85), 1187 (fol. 55), 9186, 24284 à 24285, nouv. acq. fr. 6220, Arsenal 2672 et les mss. de Saint-Omer 368 et Berne 246²; mais aucun ne présente de miniature de dédicace³.

« Sur le ms. fr. 1020, il y a également un portrait du duc de Bourbon assis sur un trône, mais il est vêtu d'une longue houppelande, coiffé d'un chaperon, et la figure très abîmée est méconnaissable.

« Sur notre ms. fr. 126, au contraire, nous avons, semble-t-il, un véritable portrait, dans toute la force du terme. En effet, le visage imberbe, les yeux petits et légèrement bridés, l'arcade sourcilière peu prononcée, mais légèrement abaissée sur les côtés, le nez allongé, la bouche pincée, le menton petit et le bas de la figure assez anguleux sont conformes au portrait du tombeau du duc à Souvigny⁴. On peut aussi y comparer les copies que Gaignières a conservées d'un très curieux manuscrit, aujourd'hui disparu, et dont l'une a été reproduite par M. C. Couderec dans sa publication intitulée : *Bibliothèque nationale, Album de portraits d'après les collections du Département des Manuscrits*⁵, sous cette rubrique : « Charles V recevant l'hommage de « Louis II, duc de Bourbon, pour le comté de Clermont. « Estampes Oa¹², fol. 8. Registre des hommages du

1. Fol. 2.

2. Gröber, *Gründriss der Romanischen Philologie*, t. II¹, p. 1107, n. 1.

3. Au dernier moment, M. le comte Durrieu me signale, en outre, un ms. de la Bibliotheca Trivulziana de Milan, avec une miniature de dédicace, au sujet duquel je reviendrai prochainement.

4. Enlart, *Manuel*, t. III (*Costume*), p. 139, fig. 115. Voy. aussi La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, t. II, p. 53-54, note.

5. Paris, Bertrand, in-4°, s. d., p. 11, n° XXIX.

« comté de Clermont en Beauvaisis (1378-1379). » Le ms., richement enluminé, qui contenait ces hommages, était conservé aux archives de la Chambre des comptes, où il a été brûlé dans l'incendie de 1737. Mais Gaignières en avait heureusement fait prendre une copie et reproduire les miniatures. Cette copie est aujourd'hui au Département des Manuscrits, sous le n° 20082 du fonds français. L'illustration, dont elle est accompagnée, ne représente plus, toutefois, dans son entier, celle du manuscrit original, soit que toutes les reproductions exécutées n'y aient pas été comprises, soit qu'elles en aient été retirées. En tout cas, la miniature dont il s'agit ne s'y trouve pas. Elle est aux Estampes, dans la partie de la collection Gaignières qui a été attribuée à ce département. Sa réputation est très ancienne, car elle a été gravée dès 1683 par Jollain (Estampes, Oa¹², fol. 8 bis) pour les *Tableaux généalogiques ou les seize quartiers de nos rois* (Paris, 1683, in-fol.), de Le Laboureur et Méneestrier, et Montfaucon l'a naturellement insérée dans ses *Monuments de la monarchie française* (t. III, 1731, pl. XI, p. 49). M. A. de Bastard l'a fait figurer, avec plusieurs corrections justifiées, dans sa *Librairie de Jean de France, duc de Berry* (Paris, 1834, in-fol.).

« Dans cette scène d'hommage, presque tous les personnages de la suite du duc de Bourbon, ainsi que ceux de la suite du roi, ont pu être identifiés, grâce aux armes qui sont peintes sur leurs robes.

« Un inventaire des miniatures reproduites dans le manuscrit fr. 20082, ainsi que de celles tirées du même registre de la Chambre des comptes, qui sont aujourd'hui réparties dans divers volumes du Département des Estampes et de la Collection Clairambault, a été dressé par H. Bouchot dans son *Inventaire des dessins exécutés pour Roger de Gaignières*¹.

1. T. I, p. 44, etc., et t. II, p. 411-413, 418-419, 428-432 : Miniatures du ms. des Hommages du comté de Clermont-en-Beauvaisis, autrefois à la Chambre des comptes de Paris, fol. 7, 135, 141, 171, 251, 295 et 309.

« Il indique, en outre, dans la Collection Clairambault, vol. 640, fol. 42, d'après un ms. de Laurent de Premierfait (probablement le nôtre) : « Croquis d'une miniature représentant un prince assis sur un trône », et fol. 43 : « Croquis au crayon. Louis II, duc de Bourbon, « d'après les *Hommages* du comté de Clermont »¹.

« Si nous comparons ces diverses représentations, ainsi que celles des mss. de la Bibliothèque nationale, fr. 2693 (ms. des Tournois du roi René, fol. iv et vi) et 2297 (Armorial de Guillaume Revel, p. 23), où le duc de Bourbon est aussi figuré, nous remarquons les mêmes traits caractéristiques de la physionomie. Sur plusieurs, les cheveux, assez longs, sont relevés sur les côtés et forment deux touffes compactes sur chaque oreille. Sur certains, il porte autour de la tête un bandeau ou diadème qui semble retenir ces deux bouffants de cheveux, et qui est décoré, au-dessus de son front, d'un joyau.

« Dans notre miniature seule se trouve représenté ce bonnet assez curieux, que Viollet-le-Duc qualifie d'« étrange », et qui ne laisse pas d'intriguer un peu à première vue. Mais, si l'on compare avec soin le dessin du Dictionnaire à la miniature originale, on s'aperçoit que l'auteur ne paraît pas l'avoir bien interprétée, ce qui, d'ailleurs, est en fait assez malaisé. On peut se demander, en effet, si les deux touffes de cheveux, dont je parlais à l'instant, n'ont pas été prises par erreur pour deux protubérances latérales d'un bonnet, ou bien s'il s'agit d'un chapeau avec des oreilles sur les côtés, ou d'une toque sphérique ressemblant à une tiare, terminée par une pointe au sommet. Je me bornerai à renvoyer aux figures que M. Enlart a données de ces sortes de bonnets ou toques dans son *Manuel d'archéologie*, au tome III (*Costume*)². Néanmoins, les protubérances sur les côtés étant vertes,

1. Chazaud indique encore d'autres portraits de Louis II dans le ms. français 46 de la bibliothèque de l'Ermitage à Saint-Petersbourg (*La Chronique du bon Loys de Bourbon*, p. iii et iv).

2. P. 143, fig. 122-127.

comme le chapeau¹, doivent lui appartenir : cette coiffure devait donc être identique à celle du duc Jean I^{er}, représenté dans l'*Armorial* de Guillaume Revel (p. 17)² : chapeau doublé de fourrure, à grands bords retombant sur la nuque et pendant sur les côtés, mais dont la partie antérieure, détachée et relevée en pointe sur le devant, est fixée par un gros bouton d'orfèvrerie.

« De même, je ne suis pas persuadé que le sceptre ne soit pas surmonté d'une boule de cristal plutôt que d'une perle. Enfin, les chaussures à la poulaine sont munies de semelles de bois, de forme très particulière, flamande, avec éperons sur les côtés, que Viollet-le-Duc n'a pas reproduites.

« Au sujet du surcot qui avait attiré l'attention de Viollet-le-Duc par sa richesse, puisqu'il est pourpre, décoré de ramages dorés et de grosses perles, il est intéressant de rappeler qu'une description détaillée de la cotte d'apparat de Louis II de Bourbon a été retrouvée par M. M.-C. Guigue, et publiée par lui *in extenso*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*³. On sait que Louis II, envoyé en otage en Angleterre, pour y garantir le paiement de la rançon du roi Jean, en 1360, vendit sa cotte d'apparat, afin de couvrir ses dépenses ou la rançon du roi, — on ne sait au juste, — à Jean Dorat, « espicier » italien de Londres, moyennant la somme de 4,200 écus d'or. Cette cotte était littéralement constellée de perles et de pierres précieuses ; on lit, en effet, en tête des lettres de vente et des conditions de paiement, ces mots significatifs : « Cotte de drap d'escarlate rousée, ouvrée de plusieurs et divers ouvraiges de perles grosses et menues, « de rubis, baillais et de saphirs, etc. » Ces textes constituent le meilleur commentaire qu'on puisse donner de

1. Sur cette couleur du chapeau, voy. l'abbé J.-H.-M. Clément, *op. cit.*, p. 57 et 58, note.

2. La même coiffure se retrouve sur une statue moulée au Musée du Trocadéro, n° 248 : Dam d'Amsterdam.

3. *La cotte de Louis de Bourbon*, dans *Bibl. de l'École des chartes*, 1856, D, t. II, p. 268-272.

cette sorte de vêtement d'une richesse tout à fait exceptionnelle, qui donne une idée du luxe déployé par les grands seigneurs à cette époque.

« Enfin, remarquons que le dessin de Viollet-le-Duc est assez inexact, ce qui n'est pas pour surprendre, car il a été fait de seconde main, d'après une mauvaise copie. Ajoutons en outre que, si Viollet-le-Duc attribue l'exécution du manuscrit français 126 à l'initiative de la dauphine Marguerite d'Écosse, première femme du futur Louis XI, c'est sans doute à cause de la miniature du fol. 191 du ms., en tête du *Quadriloge invectif*, d'Alain Chartier, où la France est figurée symboliquement sous les traits d'une femme jeune, blonde, à manteau bleu fleurdelisé, décoré des armes du dauphin, et de la lettre M peinte en or. Mais en réalité le manuscrit ne porte que les armes de la ville de Rouen.

« Il serait aussi intéressant d'identifier les autres personnages qui, sur la miniature, entourent le duc Louis II. Peut-être y parviendra-t-on quelque jour. Nous avons voulu seulement montrer ici les différences qui existent entre le dessin de Viollet-le-Duc et le portrait qui en a été la source. »

Séance du 12 Avril.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

CARTON (D^r L.). *A propos de la topographie de Carthage*. [Angers, 1920], in-8°.

— *L'art indigène sur les lampes de la « Colonia Thuburnica »*. Paris, 1914, in-8°.

— *Découverte d'une fontaine antique à Carthage*. Paris, 1920, in-8°.

— *Note sur deux monuments antiques disparus de la Tunisie*. Rome, 1921, in-8°.

CARTON (D^r L.). *Un pavement en mosaïque trouvé à Bulla Regia*. S. l. [1920], in-8°.

— *Pour Carthage!* [Tunis], s. d., in-8°.

— *Quinzième chronique d'archéologie barbaresque* [année 1919-1920]. Tunis, 1921, in-8°.

M. É. Michon, membre résidant, offre à la Société, au nom de l'auteur, diverses brochures de M. le docteur L. Carton, associé correspondant national, notamment la *Quinzième chronique d'archéologie barbaresque* pour l'année 1919-1920, et un extrait du *Bulletin de l'Académie d'Hippone* où sont signalés et reproduits deux monuments antiques aujourd'hui disparus de Tunisie.

Le président souhaite la bienvenue à M. Gallois, associé correspondant étranger, qui assiste à la séance.

Il rappelle, en vue des prochaines élections de membres résidants, que les candidats sont : M. J. Formigé pour le siège de M. le baron de Baye, et MM. Collinet, Grand et Merlin pour celui de M. le comte Delaborde.

M. É. Michon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Il est vraiment parfois difficile pour les conservateurs de musées de savoir quel est leur devoir. S'ils ne publient pas les œuvres conservées dans les séries dont ils ont la garde, ils encourent à bon droit le reproche de ne pas mettre sous les yeux du grand nombre des monuments qui sont le patrimoine de la nation et dont leur acquisition même donne au public le droit d'avoir la jouissance. Ils risquent, d'autre part, en mettant ces œuvres à la portée de tous, de fournir bien involontairement des armes aux faussaires.

« Le cas vient de se produire, ou du moins d'être signalé par un savant italien, M. C. Albizzati, pour une tête antique de nos galeries d'iconographie romaine¹.

1. *Come si fabbrica una scultura antica, Il Primato artistico italiano*, année 3, décembre 1921, p. 18-23 et figures 2-4.

« Il y a vingt-cinq ans, en 1897¹, j'attirais l'attention sur une gracieuse tête de femme du temps d'Hadrien, à la coiffure nattée, avec une frisure en petites boucles simulant presque une plume au-dessus du front, tête d'un souci d'art et d'un sentiment vraiment exquis qui, vraisemblablement, faisait partie des anciennes collections du Musée, mais n'avait été tirée des magasins qu'après 1870 pour être exposée². Trop haut placée alors sur une colonne, dans l'un des passages du corridor de Pan à la salle du Tibre, elle y avait, malgré tout, été remarquée par un visiteur qui avait demandé qu'on en fit faire le moulage. « La double image que nous en reproduisons, écrivais-je, « jointe à l'existence des plâtres mis en vente à l'atelier « du Louvre, contribuera, espérons-le, à la faire mieux « apprécier, en même temps qu'une exposition meilleure « la mettra plus en vue³. »

« Hélas, ainsi mieux connue, elle a tenté un copiste malhonnête.

« Le Musée national des Thermes à Rome, dès 1910, en acquit en effet une réplique que signala, cette année même, sans provoquer aucun soupçon, le *Bollettino d'arte*. Il y a plus : la tête de Rome prit bientôt place dans le beau recueil de *Portraits grecs et romains* publié simultanément en allemand à Stuttgart et en français à Paris par M. A. Hekler, et où le marbre du Louvre ne figure pas⁴. Ici encore, nul doute, que je sache, ne fut soulevé par sa reproduction.

« Le faux pourtant est certain. La chevelure, sans doute, était la partie où l'imitation était le plus aisée et de laquelle il était le plus facile de se tirer vaille que vaille, et déjà là, néanmoins, de la confrontation de l'original et de la reproduction ressort la grossièreté du travail de la réplique romaine, je ne sais quelle rigueur,

1. *Tête de femme de l'époque d'Hadrien au Musée du Louvre*, extrait du t. IV des *Monuments et mémoires de la Fondation Piot*.

2. *Catalogue sommaire des marbres antiques*, n° 620.

3. *Monuments Piot*, 1897, p. 247.

4. *Die Bildniskunst der Griechen und Römer*, pl. 241 b.

quelle régularité mathématique se substituant au travail libre du véritable sculpteur antique, sans parler de la dureté des coups de trépan reconnaissables dans l'aigrette frontale. Inférieur de beaucoup encore est le visage proprement dit, où l'ovale gracieux de notre marbre fait place à une face large et vulgaire, au front plat, à la racine du nez trop large, au regard abêti, à la bouche inexpressive, au menton lourd. Le faussaire, enfin, n'ayant plus de modèle pour le cou, s'est borné à le compléter en plâtre.

« Il ne me paraît pas douteux que, après la démonstration vraiment convaincante de M. Albizzati, la tête, — et d'après lui elle ne serait pas seule de son espèce, — a dû être retirée du Musée des Thermes. »

M. Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, poursuivant ses recherches sur la traction animale chez les anciens, signale une terre cuite de Chypre qui montre que l'on songea à multiplier les timons, essai qui est d'ailleurs confirmé par le témoignage de la *Cyropédie* et qui fut, au surplus, mis pratiquement en usage pour le transport du sarcophage d'Alexandre le Grand. Ces tentatives ne furent pas poursuivies en ce qui concerne les chars traînés par des bœufs, parce que les routes étaient trop étroites et que, dans les tournants, les timons se rompaient. Les anciens n'ont jamais pensé à un procédé beaucoup plus simple : l'attelage en file. M. Lefebvre des Noëttes donne ensuite une représentation figurée des attelages ayant servi, en Égypte, à transporter les blocs destinés aux pyramides et dont un bas-relief nous a conservé l'image. L'attelage était en quinconce, il était renforcé par l'addition d'une équipe d'esclaves. Le système était médiocre, les résistances étant inégales pour les diverses paires d'animaux.

Séance du 19 Avril.

Ouvrages offerts :

CANTARELLI (L.). *Antonio Héron de Villefosse e l'avorio Barberini*. Roma, 1921, in-8°.

— *La serie dei prefetti di Constantinopoli. I. Da Costanzo II alla morte di Valente (A. D. 359-378)*. Roma, 1922.

DURRIEU (P.). *Dante et l'art français du XV^e siècle*. S. l. s. d., in-4°, 2 pl.

ROY (M.). *Le monument funéraire d'Albert Pie de Savoie, comte de Carpi (1531-1535), provenant de l'ancienne église des Cordeliers de Paris et aujourd'hui au Musée du Louvre*. Paris, 1923, in-8°, 1 pl.

M. le comte Durrieu, membre honoraire, signale, à propos d'une communication faite à la séance du 5 avril par M. Lauer sur un dessin du Dictionnaire de l'ameublement de Viollet-le-Duc, que l'original du texte contenu dans le manuscrit qui a pu fournir le modèle de ce dessin semble être un autre manuscrit conservé à Milan dans la *Biblioteca Trivulziana*.

Séance du 26 Avril.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président souhaite la bienvenue au Rév. Arthur C. Headlam, chanoine de Christ-Church, à Oxford, et *regius professor* de l'Université, associé correspondant étranger, qui assiste à la séance.

Il annonce le décès de Mgr Duchesne, membre honoraire, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

Le président signale le don par M. le baron de Baye de

diverses brochures en langue russe; il adresse à notre confrère les remerciements de la Compagnie.

Le président rappelle ensuite que l'ordre du jour de la prochaine séance comporte l'élection de deux membres résidants ainsi que la lecture et la discussion du rapport sur le relèvement des cotisations. Sur l'observation de M. Schlumberger, membre honoraire, il est décidé qu'avant d'aborder cette question, il sera préalablement procédé à l'élection des membres résidants.

« M. Léon Mirot, membre résidant, fait une communication relative à un manuscrit des deux premiers livres de Froissart. Ce manuscrit, de 0^m369 sur 0^m275, en vélin à deux colonnes, comprend 383 fol. et a été exécuté à la fin du xiv^e ou au début du xv^e siècle. Il est orné de 34 miniatures : deux en pleine page se trouvent au commencement de chacun des deux livres. La miniature en tête du premier livre représente deux scènes : Froissart offrant ses chroniques à Richard II, roi d'Angleterre; Charles IV le Bel, roi de France, accueillant sa sœur Isabelle, reine d'Angleterre, et son neveu le futur Édouard III, fuyant la cour d'Édouard II. Tout autour de cette première page court un encadrement de rinceaux de feuillages, partout soutenus par des angelots ou des petits personnages. La miniature placée au début du second livre représente le sire de Mucidan quittant Paris pour aller à Calais. Elle est particulièrement intéressante, car, sur une tenture placée à la partie haute de la porte de Paris, se trouve la plus ancienne représentation connue en couleur des armes de la ville. Les autres miniatures représentent des scènes de combats et offrent une particularité précieuse de porter sur des hampes les bannières des principaux combattants. L'intérêt de ces miniatures sera montré plus bas par M. Prinot.

« Sur la première page se trouve un blason : *de sable semé de trèfles d'argent, au léopard lyonné de même, soit seul, soit parti d'azur à trois broies d'or*; et dans les rinceaux la devise dix fois répétée : NULLE AUTRE. Ces

armoiries et cette devise sont celles de Pierre de Fontenay, seigneur de Rance, chambellan des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi et Jean sans Peur, conseiller de Charles VI, gouverneur général des finances, commis au gouvernement des hôtels du roi, de la reine et du dauphin Louis duc de Guyenne, partisan acharné de Jean sans Peur et qui fut un des serviteurs les plus fidèles de Henri V d'Angleterre et du régent duc de Bedford. Pierre de Fontenay appartenait à une famille d'origine financière ; son père, Nicolas de Fontenay, originaire du pays de Troyes, avait fait une grande fortune. Lui-même était seigneur de Rance, de Pars, de Saint-Liébaud (auj. Estissac), etc. Il avait épousé, en 1394, une descendante d'une grande maison champenoise, Marie de Broyes. Il mourut au début de 1427, sans laisser de postérité.

« Le manuscrit appartient, à la fin du xvi^e siècle, à Thomas Sackville, premier comte de Dorset, lord Buckhurst, qui le donna à son ami William Cecil, lord Burghley, trésorier d'Angleterre sous le règne d'Élisabeth. Dès 1690, on le trouve dans les collections de Mostyn Hall, d'où il sortit en 1920, pour passer en Amérique. »

M. H. Martin attire l'attention sur les armoiries peintes de la ville de Paris qui se trouvent dans ce manuscrit.

M. Prinet examine la décoration héraldique du manuscrit de Froissart, décrit par M. Mirot :

« M. Mirot m'a communiqué les photographies de cinq pages du *Froissart* de la collection van Antwerp, lesquelles cinq pages sont abondamment décorées de blasons.

« Chacune d'elles est la première d'un chapitre où est racontée une bataille célèbre : Catsand (1337), Crécy (1346), Calais (1349), Poitiers (1356), Auray (1364).

« Dans un cadre rectangulaire en largeur, est figurée l'action que le chapitre relate. Quelques combattants suffisent à représenter une armée. Ce sont presque tous des chefs ; les blasons de leurs cottes d'armes les désignent individuellement ; leurs bannières armoriées se trouvent auprès d'eux, portées par d'autres hommes de guerre.

« Selon l'usage, les bannières sont représentées symétriquement, celles de chaque parti étant supposées rejetées en arrière de la hampe par le mouvement de marche en avant des cavaliers ou des piétons. Il en résulte que les armoiries qui décorent les bannières sont elles-mêmes présentées en groupes symétriques se faisant face. Celles du parti placé à la droite du spectateur sont dans le sens normal; celles du parti de gauche sont inverties, les figures en sont *contournées* (pour employer le terme héraldique). Elles l'étaient, en réalité, sur l'une des faces de la bannière, les figures, sur chaque face, étant dirigées vers la hampe.

« Dans nos peintures, les armoiries ont été figurées sur les cottes d'armes de la même façon que sur les bannières. Les cottes d'armes du parti placé à la gauche du spectateur portent des figures héraldiques *contournées*. Ici, nous n'avons plus affaire à la représentation de la réalité, mais à un procédé conventionnel. Sur la poitrine des chevaliers, les figures héraldiques étaient habituellement tournées vers le flanc droit, vers le côté *dextre*. En les dirigeant vers le côté *senestre*, le peintre paraît avoir agi par souci de la symétrie. Il y a là quelque chose de cet usage que l'on a appelé (d'une expression un peu ridicule) la *courtoisie héraldique*. Cette courtoisie veut que les figures héraldiques qui se trouvent dans une composition décorative, soient dirigées vers une ligne verticale supposée au centre de la composition; elle veut que, de part et d'autre, ces figures *se regardent*. L'usage en est commun en Allemagne; on le trouve pratiqué ailleurs. Nous en avons un bon exemple dans les armoiries de Lorraine, telles que les a faites l'alliance du duc René II avec Philippe de Gueldre; les deux lions de Gueldre et de Juliers se font face.

« C'est un procédé analogue qui a *contourné* les léopards d'Angleterre dans la peinture placée en tête de notre manuscrit.

« Dans l'une des miniatures que nous avons pu examiner (celle qui représente la bataille de Crécy), les enseignes

dépassent le cadre. Les bannières du roi d'Angleterre et du prince de Galles flottent dans la marge supérieure avec l'oriflamme de France.

« Sur cette page comme sur les quatre autres, des bannières détachées sont alignées dans les marges; elles sont disposées comme dans les scènes de combat : celles des Anglais à la droite du spectateur, celles de leurs ennemis à la gauche. Les armoiries anglaises se présentent dans le sens normal; celles des ennemis sont *contournées*.

« Il y a là une sorte de complément des scènes représentées, un rappel des capitaines à qui l'exiguïté des cadres n'a pas permis de donner place dans les miniatures représentant les batailles.

« L'identification certaine de toutes ces armoiries ne serait possible que si nous en connaissions les couleurs. On m'a promis à ce sujet des indications précises; je remets l'étude détaillée des blasons au temps où je les aurai reçues.

« Toutefois, certains de ces blasons sont d'un dessin assez caractéristique pour que, même en l'absence des couleurs, on puisse les reconnaître. J'ai constaté qu'ils devaient être attribués à des personnages cités par Froissart comme ayant pris part aux batailles de Catsand, de Crécy, de Calais, de Poitiers et d'Auray.

« Mais, si Froissart nomme ces personnages, il ne décrit que bien peu de leurs blasons. Il faut que le peintre ait utilisé une source d'information autre que les *Chroniques*. »

Le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, décrit un type d'attelage antique dont la représentation est donnée par une terre cuite cypriote du Musée du Louvre, qu'il compare avec une terre cuite dite étrusque du Musée britannique. Il s'agit d'un attelage à quatre chevaux avec deux timons et jougs.

Séance du 3 Mai.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

L'Académie royale de Belgique depuis sa fondation (1772-1922). Bruxelles, 1922, in 8°.

LONGNON (A.). *Les noms de lieux de la France...*, publ. par Marichal (P.) et Mirot (L.). 2^e fascicule. Paris, 1922, in-8°.

MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE. *Catalogue des sculptures du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes*. Première partie : *Moyen âge et Renaissance*. Paris, 1922, petit in-8°.

NORMAND (R.), MOUTERDE (R.), MICHON (É.). *Le Musée d'Adana*. Paris, 1922, in-4°. (Haut-commissariat de la République française en Syrie et au Liban. Service des antiquités et des beaux-arts. Publication hors série, n° 1.)

Le président adresse les condoléances de la Compagnie à M. Boucher, agent de la Société, qui vient d'avoir la douleur de perdre sa mère.

Il annonce que le samedi 6 mai une messe sera célébrée en l'église Notre-Dame pour le repos de l'âme de Mgr Duchesne.

Le président donne lecture d'une lettre de M. Bruston, associé correspondant national, relative à l'interprétation d'une inscription publiée dans le *Bulletin* de la Société¹.

M. P. Vitry, membre résidant, fait hommage de la première partie du Catalogue des sculptures du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, du Musée du Louvre.

1. 1921. p. 170.

MM. J. Formigé et R. Grand sont élus membres résidants.

M. M. Roy, membre résidant, donne lecture du rapport relatif à l'augmentation des cotisations. La situation financière de la Société ne lui permet pas de reprendre le cours régulier de ses publications par suite de l'élévation considérable des frais d'impression, du prix du papier et de la main-d'œuvre. Les prévisions de recettes ne peuvent s'élever sensiblement au-dessus de celles d'avant-guerre et se présentent inférieures d'au moins 4 000 fr. par an, somme strictement nécessaire pour couvrir l'excédent de dépenses. En conséquence, les membres du Bureau et la Commission spéciale ont reconnu qu'il était indispensable d'augmenter dans une proportion correspondante les cotisations des membres résidants et des associés et proposent d'élever de 20 fr. par an la cotisation des membres résidants, de porter de 10 fr. à 15 fr. les cotisations des anciens associés et de 12 fr. à 20 fr. celles des nouveaux, enfin de décider qu'à l'avenir les rachats des cotisations des associés ne seront plus admis qu'à 250 fr. au lieu de 150 fr. Ces augmentations procureraient un supplément de ressources que l'on peut évaluer à 4 200 fr., suffisant pour assurer l'activité scientifique de la Société. La discussion et le vote sur les conclusions de ce rapport sont fixés à la séance du 7 juin.

Séance du 10 Mai.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

- BIDEZ (I.) et CUMONT (F.). *Imp. Caesaris Flavii Claudii Iuliani epistulae, leges, poemata, fragmenta varia.* Paris, 1922, in-8°. (Association Guillaume Budé.)
- CHAPOT (V.). *Arrien et le périple du Pont-Euxin.* Paris, s. d., in-8°.
- *L'histoire économique de la Grèce d'après M. Glotz.* Paris, 1921, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M^{lle} Duchesne, sœur de notre regretté confrère, remercie la Société des marques de sympathie qui lui ont été données à l'occasion de la mort de Mgr Duchesne.

Il exprime de nouveau la gratitude de la Société envers M. le baron de Baye, membre résidant, qui vient encore de faire don de plusieurs publications en langue russe.

M. Serbat, membre résidant, dépose sur le bureau les deux derniers fascicules du *Bulletin* de la Société pour l'année 1921. Il fait remarquer que, à cause du petit nombre de communications, les deux fascicules ont dû être réunis en un seul qui ne laisse pas, néanmoins, d'être fort mince. Le président s'associant à un vœu de M. Serbat, émet le désir que nos confrères veuillent bien donner, après avoir pris la parole, une note écrite résumant leur communication ou, mieux encore, le texte complet de la communication qu'ils viennent de faire.

M. F. Martroye, membre résidant, donne lecture de la note suivante de M. le baron de Baye, membre honoraire :

« Il n'est pas sans intérêt de connaître les antiquités franques qui ont quitté notre sol pour prendre place dans les divers Musées de l'Europe. Leur analyse par les savants étrangers mérite également notre attention. M. Joseph Zurowski nous révèle la présence à Cracovie, dans le Musée du prince Czartoryski, d'objets francs exhumés dans la région du Rhin, probablement de France. Un inventaire des antiquités mérovingiennes réparties dans diverses collections à l'étranger mériterait d'être dressé. Il nous vaudrait la connaissance de pièces offrant certaines particularités.

« Les objets de la collection de Cracovie qui nous intéressent ont été publiés aux deux tiers de leur grandeur naturelle. Nous les passerons en revue en notant quelques observations inspirées par leur examen.

« Deux fibules allongées à tête rayonnante appar-

tiennent à un type bien connu, auquel j'ai consacré plusieurs mémoires, et dont on rencontre des spécimens depuis le Caucase jusqu'en Angleterre. La paire de fibules du Musée de Cracovie offre cette particularité que les rayons sont formés de têtes stylisées caractérisées par un gros mufle. Des têtes semblables forment généralement la terminaison pointue des fibules allongées. Ces figurations tirent vraisemblablement leur origine de la Russie méridionale, orientale, peut-être même de Sibérie. En apportant en Europe occidentale des formes zoomorphiques stylisées, les migrations barbares les ont défigurées plus ou moins, sans toutefois leur ôter leur caractère primordial.

« La paire de fibules en question porte des brisures et des traces de dorure qui indiquent un long usage.

« La tête demi-circulaire d'une fibule à sept rayons est entièrement composée d'un travail d'incrustations cloisonnées dont la caractéristique est bien connue. Les fibules à rayons ont rarement leur surface entièrement recouvertes d'incrustations de plaquettes de verre ou de grenats.

« Deux fibules rondes sont de celles que l'on retrouve fréquemment dans les sépultures mérovingiennes. L'une d'elles est totalement recouverte d'incrustations (elle provient d'Amiens); l'autre est décorée d'un mélange d'incrustations et de filigranes.

« La technique d'un médaillon est semblable à celle de la fibule susmentionnée. M. Zurowski désigne cet objet comme étant une boucle d'oreille. Nous ne partageons pas sa manière de voir. Les bélières indiquent plutôt un pendentif.

« Une épingle en or dont la tête est formée d'un polyèdre semblable à ceux qui ornent les boucles d'oreille dont les spécimens se retrouvent du Caucase aux extrémités occidentales de l'Europe. Cette épingle offre donc une particularité qui en fait, peut-être, un bijou rare sinon unique.

« Une autre épingle en argent dont la tige plate se

termine par deux têtes réunies et tournées en sens opposé. Ce sont des têtes d'oiseaux rapaces si fréquemment usitées comme motifs décoratifs dans la bijouterie barbare.

« Une boucle de ceinturon avec sa plaque est en argent fondu ou en bronze étamé (?). A juste titre, M. Zurowski rapproche cette pièce d'équipement de ses analogues trouvées en Crimée, mais il serait téméraire de les considérer avec lui comme une importation criméenne. M. Götze a publié une série de pareilles boucles et plaques de ceinture provenant d'Italie et je ne serais pas surpris qu'il s'en trouvât dans le midi de la France. L'échantillon du Musée de Cracovie provient d'une localité malheureusement inconnue.

« Une plaquette quadrilatérale se compose d'un travail où le cloisonnage de tablettes de verre est harmonisé avec un cabochon central. Cet assemblage est fréquent dans les bijoux enrichis de grenats exhumés de Crimée. Il en est un dérivé.

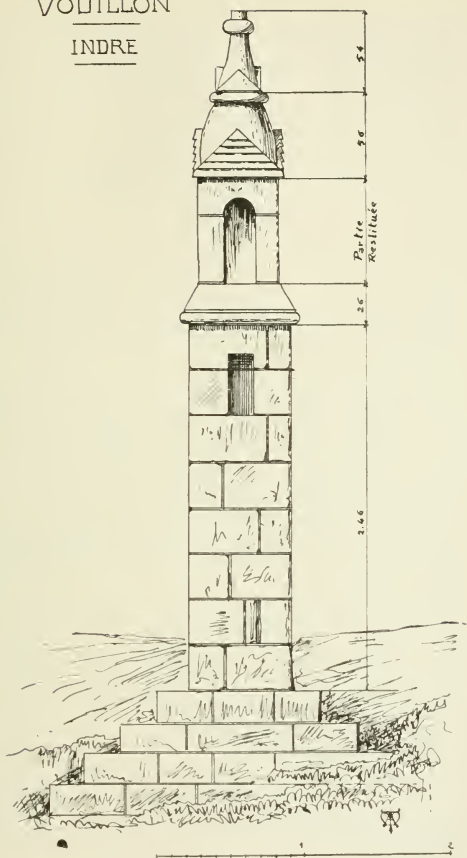
« Une cuillère en argent percée de trous n'est pas seule rencontrée dans des sépultures franques. La destination de ces petits objets peut être de servir de passoires. L'hypothèse proposée par M. Zurowski ne me semble basée que sur des suppositions.

« L'auteur émet des conclusions relatives à l'origine du style de la bijouterie mérovingienne conformes à celles que nous avons maintes fois énoncées, à savoir l'influence scytho-sibérienne. Il admet également que cet art a été importé en Occident par les Goths. Quant aux dates proposées, elles nous inspirent des réserves. Les bijoux prouvent un long usage et peuvent avoir été transmis de génération en génération, et il est difficile de leur attribuer une date précise.

« Les objets d'orfèvrerie du Musée de Cracovie mériteraient à nos yeux une mention. Tel a été le but de ces quelques notes. »

M. le comte de Loïse ajoute quelques observations.

VOUILLON
INDRE



LANTERNE DES MORTS A VOUILLON (INDRE)

M. A. Mayeux, associé correspondant national, étudie la lanterne des morts de Vouillon (Indre) :

« Les monuments funéraires connus sous le nom de lanternes des morts sont particulièrement rares ; on n'en trouve que dans les Deux-Sèvres, la Creuse, la Vienne, la Haute-Vienne et l'Indre. Dans ce dernier département sont classées seulement les lanternes de Ciron, d'Estrées et un fragment dans l'église de Méobecq. Nous avons eu la bonne fortune d'en découvrir une nouvelle à Vouillon.

« A trois cents mètres sud-est de cette commune, au nord de la route de Vouillon à Bommiers, au sommet d'un monticule entouré de beaux ormes, se trouve un petit monument nommé Croix de Saint-Georges, dénomination qui lui a été donnée depuis l'adjonction moderne d'une petite croix en fonte.

« Sur cet emplacement était, autrefois, le cimetière du prieuré de Saint-Saturnin de Vouillon, dont il ne reste que des ruines et une partie de l'église datant du ^{xii}^e siècle. La tradition locale parle d'un cimetière des chevaliers de Malte. Des tombes en pierre ont été trouvées autour et la légende dit que les âmes des morts y reviennent sous forme de fumées.

« Le monument se compose de quatre emmarchements formant socle, d'une pile carrée de 2^m46 de hauteur couronnée par un glacis.

« La lanterne est brisée, mais son couronnement est resté : il se compose d'un petit dôme ovoïde orné de quatre frontons à rayures horizontales et terminé par un tore. Au-dessus, une sorte de fleuron conique, décoré à la base de quatre autres petits frontons lisses et, au sommet, une grosse bague torique amortissent l'ensemble en forme de bouteille.

« Ce monument peut être daté du ^{xii}^e siècle ; il est construit en pierre d'Ambrault ; plusieurs joints verticaux sont remplis de morceaux de 0^m04 posés verticalement comme des briques. Aucune partie moderne, sauf la croix de fonte, n'y a été ajoutée. »

M. R. Fage insiste sur le couronnement très particulier, et dont il y a peu d'exemples, de ce petit monument. M. Deshoulières ajoute aussi quelques observations.

Séance du 17 Mai.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

BATIFFOL (P.). *La « prima cathedra episcopatus » du concile d'Elvire*. S. I. [1922], in-8°.

MONCEAUX (P.). *Académie des inscriptions et belles-lettres. Discours de M. Monceaux, président de l'Académie, à l'occasion de la mort de M. L. Heuzey*. [Paris, 1922], in-4°.

SCHLUMBERGER (G.). *Récits de Byzance et des croisades* (2^e série). Paris, 1922, in-8°, 4^e éd.

VASSEL (E.). *Études puniques. XIII. Quinze ex-voto carthaginois*. Turin, 1922, in-8°.

Le président souhaite la bienvenue à M. Pirenne, correspondant étranger honoraire, qui assiste à la séance, et lui exprime la satisfaction que sa présence cause à la Compagnie.

M. F. Martroye, membre résidant, fait hommage, de la part de M. le baron de Baye, membre honoraire, d'une publication russe très précieuse et devenue rare.

Le commandant Lefebvre des Noëttes continue l'examen des divers procédés employés par les anciens pour capter la force motrice animale et l'appliquer au transport des poids lourds. Vitruve, au livre X, décrit en ces termes deux de ces procédés :

« Un architecte nommé Chersiphron, pour transporter
« les fûts de colonnes en marbre de la carrière au temple
« de Diane à Éphèse, inventa de les enfermer dans un

« bâti cylindrique en bois, muni de timons à ses extré-
« mités, de façon à les faire rouler en les tirant avec des
« bœufs.

« Métagène, fils de Chersiphron, pour transporter les
« architraves, prit modèle sur cette machine, les enferma
« à l'intérieur de bâtis en bois, en forme de grande roue,
« que les bœufs faisaient rouler sur le sol; l'emploi
« de ces machines put réussir, parce que la distance de
« la carrière au temple était courte, 8,000 pas environ, et
« le terrain horizontal.

« De notre temps, le piédestal de la statue colossale
« d'Apollon menaçant ruine, on proposa un marché pour
« tirer de la carrière un nouveau piédestal. Un nommé
« Paconius l'accepta. Le piédestal avait 12 pieds de long,
« 8 de large, 6 de haut. Paconius ne voulut pas se servir
« du système de Métagène. Il fit faire des roues d'environ
« 15 pieds, y enferma les extrémités de la pierre, puis, autour
« de la pierre, disposa en rond un bâti de fuseaux de deux
« pouces de grosseur, réunissant les roues, et éloignés
« entre eux d'un pied. A mesure que le câble se dérou-
« lait, les roues tournaient; mais elles ne pouvaient aller
« droit et dérivait tantôt à droite, tantôt à gauche; il
« fallait à chaque instant reculer; aussi Paconius, à force
« d'avancer et de reculer, finit par se mettre dans l'im-
« possibilité de faire face aux frais¹. »

« Le système de Chersiphron et Métagène, c'est-à-dire
la traction d'un cylindre au moyen de deux timons
parallèles et de deux couples de bœufs, avait l'inconvé-
nient grave de rendre la direction difficile et d'exposer
les timons à la rupture au moindre écart des attelages
indépendants l'un de l'autre. Son rendement ne pouvait
être bon et l'essai n'eut pas de lendemain.

« Le système du Romain Paconius était plus défectueux,
parce que la direction du bâti cylindrique était encore
moins assurée et que la couple de bœufs attelés au câble
perdait ainsi le bénéfice d'un roulement plus facile. »

1. Vitruve, éd. de 1521.

Le commandant Lefebvre des Noëttes démontre, au moyen de maquettes, le fonctionnement des deux systèmes, en fait ressortir les défauts et soumet à la Société la photographie d'une gravure sur bois de 1521 qui représente ces attelages, d'après Vitruve :

« Les Chersiphron et les Paconius modernes n'éprouvent pas les mêmes difficultés que leurs prédécesseurs grecs ou romains pour le transport à pied d'œuvre des matériaux de construction. Ils ne s'ingénient point à trouver des procédés spéciaux, pour la simple raison qu'ils disposent de chariots usuels à deux ou à quatre roues, entraînés par de forts attelages en file, dont le rendement n'a d'autre limite que le nombre des animaux employés. Mais l'antiquité ne connaissait pas le dispositif en file des animaux de trait et ses plus forts attelages étaient incapables de traîner un chargement supérieur à 500 kilos.

« Au delà de ce poids-limite, l'emploi de la force motrice humaine s'imposait. Plus un peuple était civilisé, plus il avait besoin de cette force motrice et plus il en usait implacablement. Les équipes d'esclaves étaient menées par le bâton et le poignard, seul moyen efficace de les plier à l'exécution des corvées, réservées de nos jours aux animaux de trait. C'était pour les anciens une nécessité impérieuse qu'ils acceptaient sans en être choqués. Il serait vain d'incriminer à ce sujet leur dureté de cœur ou bien les facteurs religieux et moraux du temps, car, en plein xvi^e siècle et aux trois suivants, les conquérants européens du Nouveau Monde, n'ayant ni chevaux ni bœufs pour exploiter leur vaste domaine, obéirent de la même façon à la même nécessité, remplacèrent le moteur animal par la « machine à voix humaine » et rétablirent l'esclavage sous une forme aussi cruelle que chez les anciens.

« Les procédés de Chersiphron et de Paconius sont un témoignage intéressant des efforts faits au cours des âges pour améliorer le rendement de l'attelage antique et lui permettre de traîner des poids lourds, mais il ne contribuaient en rien à obtenir ce résultat.

« M. Lefebvre des Noëttes s'excuse de revenir souvent à l'attelage antique, mais s'il insiste sur ce sujet, c'est que les ouvrages didactiques, même les meilleurs, enseignent encore aujourd'hui que la force motrice animale rendait aux anciens des services analogues à ceux qu'elle rend aux modernes.

« Or, cette opinion ne repose sur rien et l'erreur qu'elle propage est aussi préjudiciable à l'histoire que celle qui consisterait à décrire la période contemporaine en taisant complètement l'existence et le développement des chemins de fer et des autres moyens mécaniques.

« En accumulant les documents et les preuves, l'attention sera attirée : 1° sur les conditions matérielles et sociales infligées aux anciens par la faiblesse irrémédiable de leurs moyens de transport à traction animale; 2° sur l'aide incomparable apportée à l'industrie humaine par l'avènement au x^e siècle, du puissant moteur animal moderne, plus efficace et plus économique à la fois que le moteur humain; 3° sur les conséquences qu'un historien pourrait déduire de ces deux facteurs, laissés de côté jusqu'ici. »

M. Mayeux estime que le transport des poids lourds a été gêné non seulement par l'insuffisance du mode de traction, mais encore par la mauvaise répartition des charges qui provoquait la création d'ornières dans des routes dont la construction était insuffisante.

Répondant à une question posée par M. Pirenne, le commandant Lefebvre des Noëttes indique que c'est au x^e siècle de notre ère que le collier d'épaule apparaît pour la première fois dans les documents figurés.

M. J. Toutain, membre résidant, fait remarquer que dans ces difficultés de traction, on ne saurait faire état d'une mauvaise construction des voies romaines.

M. Martroye, membre résidant, au nom de M. de Baye, membre honoraire, présente la photographie d'un triptyque jadis conservé en Géorgie, peut-être disparu aujourd'hui, et qui était orné d'émaux byzantins cloisonnés sur

or. M. Marquet de Vasselot ajoute que ce monument, par le fait qu'il se trouvait dans un coin reculé du Caucase, pourrait vraisemblablement être un spécimen authentique de ce genre de travail qui, depuis quelques années, a donné lieu à un très grand nombre de contrefaçons.

Séance du 24 Mai.

Présidence de M. le comte DE LOISNE, vice-président.

Ouvrages offerts :

FORMIGÉ (J.). *Chapiteaux et sommiers rectangulaires dans les édifices romains*. S. l. [1921], in-8°.

— *Les monuments romains de la colonie d'Arles* (Salon de 1922). Paris, 1922, in-8°.

— *Note sur des restes romains de cintrages en bois découverts à Vienne (Isère)*. S. l., s. d., in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre du Comité international de secours à la Russie qui dépeint la situation des intellectuels russes et fait un appel en leur faveur.

Le président signale les publications dont MM. le baron de Baye et Formigé ont fait hommage à la Société.

M. de Mély, membre résidant, lit la communication suivante sur le tombeau du comte de Flandre, Louis de Mâle, dans la collégiale de Saint-Pierre à Lille :

« En 1453, Jacques de Gernes, ou de Gérines, ou de Germes, qui portait le surnom de *Coperslaeger* (batteur de cuivre), fut chargé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, de faire, dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Treille, à Lille, une tombe pour Louis de Mâle, comte de Flandre, et sa femme, Marguerite de Brabant; elle n'existe plus aujourd'hui. Montfaucon nous en a heureusement conservé le dessin. Elle portait cette inscription :

« Cette tombe a fait le très excellent et très puissant

« prince Phelippe, par la grace de Dieu, duc de Bourgogne, de Lothier¹, de Brabant et de Lembourt, comte de Flandres, Dartois et de Bourgogne, Palatin, de Haynau, de Hollande, de Zelande et de Namur, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, en remembrance de ses prédecesseurs. En la ville de Bruxelles, par Jacques de Gernes, bourgeois d'icelle, et fu parfaite l'an MCCCC LV. »

« Malgré cette épitaphe qui paraît fort claire, l'histoire du tombeau de Louis de Mâle à Saint-Pierre de Lille ne semble pas avoir été jusqu'ici tout à fait élucidée.

« Il porte, nous venons de le voir, la date de 1455 et le nom de l'artiste qui l'a exécuté, Jacques de Gernes.

« Or, Louis II, dit de Mâle, nom qui lui venait du château, proche Bruges, où il était né le 25 novembre 1330, mourut assassiné à Saint-Omer par Jean, duc de Berry, le 6 janvier 1384. Il laissait une fille, Marguerite III, qui épousa, cette année-là, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, auquel elle apporta ainsi le comté de Flandre. Philippe le Bon, dont nous voyons le nom dans l'inscription du tombeau, élevé seulement soixante et onze ans après la mort du comte de Flandre, est donc son petit-fils.

« De son vivant, en 1374, Louis de Mâle avait choisi pour lieu de sa sépulture Sainte-Catherine de Courtrai. Dès cette année, il avait fait appel à un célèbre ouvrier tombier, « maître de tailles et de peintures », qu'on trouve dès 1363 sous le nom de maître André de Valenciennes et, en 1364, comme sculpteur de Charles V, sur « l'ordre duquel il exécuta pour Saint-Denis les tombes de Philippe VI, de Jean le Bon, de la reine Jeanne et du Roi ». C'est le grand sculpteur français André Beauneveu. Faisons remarquer que Donatello ne naîtra que vingt ans plus tard. Il appartenait à une dynastie d'artistes qui travaillaient en France depuis de longues années déjà; dès 1349, nous connaissons en effet un Jean Beauneveu, dit Poutrain, qui ouvrait à la cathédrale de Cambrai.

1. Nom wallon de la Lorraine.

« Le grand artiste se mit à l'œuvre; il y travaillait encore en 1380; mais, dans un nouveau testament de 1384, Louis de Mâle élisait son tombeau, au contraire, à Saint-Pierre de Lille. Que devint l'ouvrage de Beauneveu? On pense que plusieurs fragments devaient être parmi ceux qui figurent dans les « Albastres » qu'on trouve dans les inventaires du château de Lille de 1388 à 1395.

« En tout cas, ce ne sont pas des fragments de la sépulture reproduite par Montfaucon, puisque le tombeau dont il était question à Lille date de 1455 et qu'il fut exécuté par un *Coperslaeger*, un batteur de cuivre, Jacques de Gernes, qui le signe, et non par un « maître de « tailles ». On pensait que la tombe de Lille avait complètement disparu à la Révolution, quand, en 1896, dans la *Gazette des beaux-arts*¹, M. Six, après M. de Roever, fit remarquer que, parmi les dix statuettes de bronze (hauteur, 0^m50 et 0^m60) appartenant au Musée de la ville d'Amsterdam, à laquelle elles avaient été cédées en 1681 par un certain Pieter de Vos, écrivain de la ville, quelques-unes semblaient correspondre aux « pleurants » (il aurait dû dire aux « parents ») qui entouraient le tombeau de Louis de Mâle à Lille et qui avaient été gravés dans Montfaucon². Dans ces statuettes, on avait cru reconnaître la comtesse Ada (9), les comtes Guillaume II, roi des Romains (6), Jean II (4) et Guillaume III (2), la comtesse Marguerite (5), son épouse, l'empereur Louis de Bavière (8), Philippe le Bon (10), sa première femme Michelle de France (1), sa troisième épouse Isabelle de Portugal (3) et sa petite-fille Marie de Bourgogne (7). Toutes ces identifications, dit M. Six, étaient arbitraires.

« En 1856, d'ailleurs, M. Scheltema avait émis l'opinion que ces portraits n'étaient pas authentiques, qu'ils étaient dus à la fantaisie d'un artiste de l'époque bourguignonne. C'est alors que M. de Roever, archiviste d'Amsterdam, crut pouvoir identifier quelques-uns des

1. T. I, p. 388.

2. T. III, p. 183.

personnages. Pour lui, le n° 3 était Marie de Bourgogne, fille de Philippe le Hardi, mariée en 1401 à Amédée de Savoie; le n° 5 était leur fille, Marguerite de Savoie, mariée en 1431 à Louis d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, morte en 1434 (et non, comme nous le lisons dans la *Gazette des beaux-arts*, 1531-1534), et désignée par Montfaucon, d'après le « *Mémoire dont il s'est servi* », dit M. Six, comme reine de Sicile; le n° 1 est Marie de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, mariée en 1406 au duc Adolphe de Clèves; le n° 2 est leur fils Jean de Clèves.

« Continuant alors, M. Six identifie le n° 10 avec Philippe de Nevers, le n° 7 avec Anne de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, femme du duc de Bedford, le n° 9 avec Jacqueline de Bavière.

« Plus tard, étudiant Rembrandt comme imitateur de Claus Sluter et de Jean Van Eyck, M. Schmidt-Degener reprit dans la *Gazette des beaux-arts*¹ la question des dix statuette du Musée d'Amsterdam. Pour lui, elles ont été exécutées vers 1430; il compare l'*Arnolfini* de Jean Van Eyck, de Londres, avec Guillaume VI de Bavière, et sa fiancée Jeanne de Chénany, avec Jacqueline de Bavière. Mais ce n'est pas tout : ces statuette, pour lui, semblent vivre sous l'influence d'une même émotion, dit-il, et leurs expressions sont tellement simples qu'elles nous invitent à mettre sous chacune d'elles un nom caractéristique et impersonnel. Pour lui, ce sont des Vertus; nous revenons ainsi vers les théories de M. Scheltema.

« Celle qu'on appelle la duchesse de Bedford serait l'*Innocence*, Jacqueline de Bavière la *Pudeur*, le duc de Nevers la *Commisération*, Marie de Bourgogne l'*Humilité*, la duchesse de Savoie la *Tempérance*, la reine de Naples et de Sicile la *Patience*, Guillaume de Bavière l'*Énergie*. Il expliquera également Charlemagne (ou Louis de Bavière) et Philippe le Bon par l'*Investiture*. Quant à Jean de Clèves, il l'élimine parce qu'il lui paraît « d'une gaucherie extrême, sans style ni expression ».

1. 1906, t. II, p. 89.

« C'est une conception de ces statuettes qu'il était intéressant de rappeler avant de faire la remarque nécessaire, avec M. Six, que les bronzes d'Amsterdam, qui sont depuis 1681 à l'Hôtel-de-Ville ne sauraient être, malgré leurs rapports incontestés, ceux du tombeau de Lille qui existait encore à Saint-Pierre au moment de la Révolution.

« Si donc, m'occupant uniquement des « bons ouvriers » dont les œuvres sont en France, je me sens obligé de parler des statuettes d'Amsterdam, si probablement exécutées pour l'Hôtel-de-Ville reconstruit après l'incendie de 1452, c'est qu'il n'apparaît pas qu'on ait interrogé un des écrivains d'art, cependant des plus indispensables à consulter, quand on parle des monuments français du moyen âge.

« On croit, nous l'avons vu, que Montfaucon, pour identifier ces statues, s'est servi d'un *Mémoire* aujourd'hui inconnu. Or, la source à laquelle il a puisé est beaucoup plus simple, et Millin, qu'on oublie si souvent, à grand tort, dans ces questions de l'histoire de l'art, en décrivant à son tour dans ses *Antiquités nationales*¹ la tombe de Louis de Mâle, nous la fait connaître.

« Chacune de ces statues, nous dit-il, était placée dans une niche sur un petit piédestal avec l'écusson du personnage et une inscription portant son nom et son titre. C'est donc le tombeau lui-même qui fut le *Mémoire* utilisé par Montfaucon. Millin nous en a conservé les inscriptions; les voici :

« Sur la tombe étaient trois gisants : Louis de Mâle,
« Marguerite de Brabant, sa femme, et Marguerite de
« Flandre, sa fille. En commençant par le petit côté, à la
« tête du tombeau, se présentaient vingt-quatre statuettes :
« Le premier était Jean, duc de Lotriche [Lothier], de
« Brabant, de Limbourg, comte d'Aynau, de Hollande,
« de Zeelande, fils d'Antoine, duc de Brabant. Il était fils
« d'Antoine de Bourgogne qui suit et de Jeanne de Luxem-

1. T. V, liv, pl. IV.

« bourg; il n'avait que quinze ans quand il succéda à
« son père; il mourut en 1427.

« Le 2^e est Anthoine, duc de Lotriche [Lothier], de Bra-
« bant et de Limbouch, filz desditz duc Phelippe de
« Bourgogne et de Marguerite de Flandres; il fut tué à
« Azincourt en 1415.

« Le 3^e est Jean, duc de Bourgogne, fils de Philippe, fils
« du roy de France, duc de Bourgogne, et de Marguerite
« de Flandres. Ce fut Jean sans Peur, qui fut enterré à
« Dijon.

« Le 4^e est Phelippe, duc de Bourgogne, de Lottriche
« [Lothier], de Brabant, de Limbouch, comte de
« Flandres, d'Artois et de Bourgogne, filz de Jehan, duc
« de Bourgogne. Il fut surnommé le Bon. Il est ici en
« costume de la Toison d'or.

« Le 5^e est Charles, comte de Charolais, filz de Phelippe,
« duc de Bourgogne et de Brabant, et d'Ysabel, fille du
« roi de Portugal, né en 1438, surnommé le Téméraire.

« La 6^e est Marguerite, duchesse de Guienne, fille de
« Jehan, duc de Bourgogne.

« La 7^e, Marie, duchesse de Clèves, fille de Jehan, duc
« de Bourgogne, morte en 1463.

« Le 8^e est Jehan, duc de Clèves, filz de Marie, duchesse
« de Clèves, dit le Bellicieux, mort à Clèves en 1481.

« La 9^e, Isabelle, comtesse de Ponteuze [Penthièvre],
« fille de Jehan, duc de Bourgogne.

« La 10^e, Katherine, fiancée au roi de Sicile par pro-
« curcur, fille de Jehan, duc de Bourgogne, morte sans
« alliance.

« La 11^e, Anne, duchesse de Bedford, fille de Jehan, duc
« de Bourgogne, inhumée aux Célestins de Paris (sa
« statue funéraire est l'œuvre de Guillaume Veluton.
« Elle fut terminée en 1450. Elle est aujourd'hui au
« Louvre).

« La 12^e, Agnès, duchesse de Bourbon, fille de Jehan,
« duc de Bourgogne.

« Le 13^e est Philippe, conte de Genève, filz de la duchesse
« de Savoie.

« La 14^e ... (le nom est effacé), royne de Cicile, fille de
« la ducesse de Savoie [Marguerite de Savoie].

« La 15^e ... (le nom est effacé), ducesse de Savoie, fille
« de Philippe, duc de Bourgogne et de Marguerite de
« Flandres. C'est Marie de Bourgogne, femme d'Amé-
« dée VIII, morte en 1428.

« Le 16^e est Loys, duc de Savoye, filz de la ducesse de
« Savoye, né en 1402, mort en 1465.

« La 17^e . . (le nom est effacé), ducesse de Milan, fille
« de la ducesse de Savoie [Marie de Savoie].

« La 18^e, Jacquel, ducesse de Touraine et depuis dalfine,
« fille de Marguerite, ducesse de Bavière. Elle était fille
« de Guillaume de Bavière.

« La 19^e est Marguerite, ducesse de Bavière, comtesse
« de Haynau.

« La 20^e est Catherine, ducesse d'Ostriche, fille de
« Phelippe, duc de Bourgogne, et de Marguerite de
« Flandres.

« Le 21^e est Jehan, comte d'Estampes, filz dudit Phe-
« lippe, comte de Nevers, mort sans enfants en 1464.

« Le 22^e est Charles, comte de Nevers, fils de Philippe,
« comte de Nevers, mort sans enfants en 1464.

« Le 23^e, Phelippe, comte de Nevers, fils de Phelippe, duc
« de Bourgogne, et de Marguerite de Flandres, tué à Azin-
« court en 1415.

« Le 24^e est Phelippe, duc de Lottriche, de Brabant, de
« Limbourg, comte de Ligney et de Saint Pol, mort en
« 1430, à 25 ans. »

« Ces inscriptions nous fixent donc sur les figures que
nous avons ici. Ce sont, comme au tombeau de Clé-
ment VI, à la Chaise-Dieu, exécuté en 1346 par Hugues
Morel et Pierre de Roye, non des *pleurants*, mais des
parents du défunt, sur lesquels nous ne pouvons ainsi
avoir d'hésitation.

« Si alors, de cette liste, accompagnant les repro-
ductions, nous rapprochons les statues d'Amsterdam, nous
voyons que dans cette dernière série il s'en trouve
plusieurs dont il n'est pas question ici; par contre,

quelques-unes présentent avec celles du tombeau de Louis de Mâle la plus indiscutable identité. Ce sont, quand on les compare avec les excellentes gravures de Millin, le n° 7, Marie, duchesse de Clèves, que Schmidt-Degener regardait comme la statue de l'*Humilité*; le n° 8, Jehan, duc de Clèves, qu'il trouvait d'une gaucherie extrême, sans expression; le n° 11, Anne, duchesse de Bedford, qu'il pensait être l'*Innocence*; le n° 14, la reine de Sicile, Marguerite de Savoie, mariée à Louis d'Anjou, roi de Sicile, morte en 1434, qui serait la *Patience*; le n° 15, Marie de Bourgogne, mariée à Amédée VIII, duc de Savoie, morte en 1428, qui pourrait être la *Tempérance*; enfin le n° 18, Jacqueline, duchesse de Touraine, fille de Guillaume de Bavière, qui représenterait la *Pudeur*.

« Dans les deux séries, elles sont identiques, non seulement de costume, de pose (n'oublions pas que le graveur les a inversées), mais même de taille.

« Celles d'Amsterdam mesurent entre 0^m55 et 0^m60 de hauteur. D'après la gravure de Montfaucon, en supposant que le soubassement du Mausolée fût de trois pieds et demi, mesure usuelle au moyen âge, c'est-à-dire 1^m17, les proportions du dessin nous donnent pour les statuettes 0^m56. Nous aurions alors là de véritables répliques, absolument contemporaines, puisque la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam fut commencée en 1455.

« Nous pourrions donc voir là, originales ou reproductions, un souvenir des plus précieux de quelques-unes des statuettes exécutées sur l'ordre de Philippe le Bon par le fondeur Jacques de Gernes pour la tombe de Louis de Mâle. »

M. Paul Deschamps, associé correspondant national, décrit les deux tympans romans conservés au Musée de la Commission des Antiquités de la Côte d'Or, à Dijon, et provenant de l'abbaye de Saint-Bénigne, représentant l'un la Gène, l'autre le Christ en majesté :

« Ces deux bas-reliefs, dont le premier est d'un style

beaucoup moins avancé que le second, portent l'un et l'autre une inscription dont la rédaction est à peu près semblable, mentionnant un personnage nommé Pierre qui, par l'exécution de ces sculptures, aurait donné plus de beauté au portail qu'elles décoraient.

« La plupart des auteurs qui ont étudié les deux tympans de Saint-Bénigne ont pensé qu'il s'agissait de deux abbés du même nom qui les auraient fait faire successivement. Le premier aurait été sculpté sous l'abbatiate de Pierre I^{er} ou de Pierre II qui furent abbés pendant le deuxième quart du XI^e siècle, le second du temps de Pierre III, abbé à la fin du XI^e siècle, ou même de Pierre IV, abbé au XII^e siècle.

« Ces deux inscriptions ne concernent pas un abbé, mais elles doivent être la signature d'un sculpteur.

« Cette opinion est confirmée par l'inscription du tympan de la porte sud d'une église voisine de Dijon, l'église de Til-Châtel (Côte-d'Or), inscription qui est ainsi conçue : *Petrus Divionensis fecit istum lapidem*. Il y a lieu d'observer que ce tympan, orné du Christ en majesté dans une gloire soutenue par quatre anges et des quatre animaux, symboles des Évangélistes, est une réplique réduite du tympan du Christ en majesté de Saint-Bénigne; les figures, jusque dans les moindres détails, sont disposées de façon exactement semblable. Le même sculpteur exécuta donc ces deux tympans. Il est vrai qu'au premier abord celui de Til-Châtel paraît plus fruste, plus archaïque, mais il faut remarquer qu'ayant été constamment exposé à la pluie et au soleil, il est aujourd'hui en très mauvais état, tandis que celui de Dijon qui se trouvait à l'abri, probablement au-dessus de la porte qui unissait le cloître à l'église, est parfaitement conservé.

« M. Lefèvre-Pontalis, dans son *Répertoire des architectes... sculpteurs... du XI^e et du XII^e siècle*, a attribué au sculpteur Pierre de Dijon ces trois tympans.

« Il n'y a aucun doute pour le tympan du Christ en majesté de Saint-Bénigne et celui de Til-Châtel. Quant aux

deux tympans de Saint-Bénigne, assurément leur style est très différent, celui de la Cène présentant des maladresses qui ne se voient plus dans celui du Christ en majesté, d'une magnifique exécution. Il faut supposer que le premier fut l'œuvre d'un débutant qui se perfectionna dans la suite.

« Quant à la date de ces sculptures, elles doivent être postérieures à l'incendie de Saint-Bénigne en 1137 qui donna lieu à des travaux de restauration. »

M. Enlart ajoute quelques observations.

M. Jules Formigé, membre résidant, fait la communication suivante :

« On a émis, sur la date de la construction des grands édifices romains de Provence, des hypothèses très variées, les plaçant successivement depuis Marius jusqu'aux Antonins.

« Un certain nombre de ces dates sont maintenant connues avec précision. Rappelons-les ici :

« A Nîmes, l'inscription de la statue d'Auguste dans les thermes est de 25 av. J.-C. ; celle de la Maison Carrée entre 20 et 12 av. J.-C. ; celle de la porte d'Auguste qui mentionne aussi les remparts, de 16 av. J.-C.

« Au confluent de la Saône et du Rhône, l'autel de Rome et d'Auguste fut élevé par Drusius en 12 av. J.-C.

« A Suse, l'arc date de 8 ou 9 av. J.-C.

« Le trophée de la Turbie fut érigé en 5 av. J.-C.

« D'autres dates sont connues approximativement :

« L'arc municipal d'Orange qui semble commémorer la fondation de la colonie rappelle la victoire de César sur les Marseillais en 49 av. J.-C. Les arcs de Carpentras, de Cavaillon, de Saint-Rémy et l'Arcus Mirabilis d'Arles présentent avec lui de telles analogies qu'on peut affirmer qu'ils sont du même temps.

« Le pont du Gard est attribué à Agrippa. Il a tous les caractères de cette époque.

« Le théâtre d'Arles a été certainement élevé par Auguste dont le souvenir y est rappelé par sa statue et par

de nombreux détails d'ornement, autel d'Apollon, autels à couronnes, autel des cygnes et des palmiers. Le théâtre d'Orange et celui de Vaison sont contemporains.

« L'amphithéâtre d'Arles présente avec le théâtre de cette ville des identités frappantes. Il est donc aussi de l'époque d'Auguste, ainsi que l'amphithéâtre de Nîmes qui lui ressemble énormément.

« La porte orientale des remparts d'Arles et ces remparts eux-mêmes rappellent beaucoup ceux de Nîmes, datés de 16 av. J.-C.

« La cité de Narbonne eut un temple d'Auguste vers 12 av. J.-C.

« Enfin, il est très vraisemblable, toujours pour des analogies de caractère et de forme, qu'on puisse encore placer au règne d'Auguste les édifices suivants :

« A Vienne, les thermes dits Palais du miroir, l'aqueduc, le théâtre, les restes d'une porte conservés au Musée, un très grand nombre de fragments de ce Musée, statues et ornements.

« A Orange, l'aqueduc, les restes de rempart, le gymnase, le mur à contreforts qui couronne la colline.

« A Vaison, le pont.

« A Avignon, les restes d'arc conservés au Musée Calvet.

« A Arles, le forum, le temple au Génie de la colonie, l'aqueduc.

« A Saint-Rémy, le mausolée.

« A Saint-Chamas, le pont.

« Au Vernègues, le temple.

« A Fréjus, le port, les remparts, le théâtre, l'aqueduc.

« Les édifices postérieurs ont des caractères différents :

« Ainsi le temple de Vienne, dû vraisemblablement à Claude, ne ressemble pas à la Maison Carrée et ne présente pas la perfection de celle-ci ; la basilique de Plotine élevée en 122 à Nîmes par Hadrien accuse par ses pilastres énormes un art tout autre ; l'arc de Die, qui semble du début du III^e siècle, est déjà très imparfait. Enfin, les édifices construits après les grandes invasions de la fin du

III^e siècle sont tout autres. On peut citer parmi ceux-là les deux citadelles de Vienne, les thermes d'Arles, les thermes du port à Fréjus, certains édifices de Cimiez, etc. Le système de construction change alors complètement sous l'influence des idées nouvelles qui sont surtout conditionnées par la nécessité de l'économie. On abandonne les grands blocs posés à sec et les petits parements de moellons à joints très fins pour y substituer l'emploi simultané des moellons et de la brique, avec de larges joints de mortier.

« Les monuments de l'époque d'Auguste portent la marque profonde de l'influence grecque dans les plans, l'appareil, les profils et l'ornementation. Les artistes directeurs n'étaient d'ailleurs pas seuls à ressentir cette influence, puisque nous avons trouvé les marques de tâcheurs, tailleurs de pierre, en grec. La puissance et la richesse romaine s'alliaient magnifiquement à ce goût qui les purifiait en quelque sorte et les tempérail.

« Tout cela disparaît dans les constructions constantiniennes, où le luxe s'efface devant la difficulté des temps nouveaux : pour l'ornement, on ne sait plus tailler la pierre ou le marbre ; on se contente des revêtements de peinture, de stucs, de quelques dalles ; on utilise même des restes d'édifices plus anciens et des fragments disponibles, colonnes, entablements, etc., même lorsqu'ils sont cassés.

« Pour résumer ce qui précède, il y a, dans les édifices de Provence, deux grandes périodes principales : celle d'Auguste et celle de Constantin.

« Pour la première, il semble évident que, lorsque César eut achevé la conquête de la Gaule et fondé ses colonies de vétérans, on se mit aussitôt à bâtir tous les grands édifices publics. Cette campagne de construction semble comprise en entier dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. Les exemples de ce genre sont nombreux dans l'histoire et nous agissons ainsi au Maroc en ce moment.

« Pour la seconde, elle fut provoqué par l'effort que fit Constantin pour relever les ruines générales laissées par

les invasions de la fin du III^e siècle, comme nous le faisons aussi dans nos régions dévastées.

« Cela ne veut pas dire qu'entre ces deux grandes périodes de construction on n'a rien fait. Mais il est vraisemblable que, le principal étant édifié, on a surtout complété, modifié ou restauré. L'inscription *ajoutée* en 25 ap. J.-C. à l'arc d'Orange par Tibère en est une preuve; l'inscription de Lucius et Caius César *substituée* à celle d'Agrippa sur la Maison Carrée au I^{er} siècle en est une autre. La présence des statues de Tibère et d'Hadrien au théâtre de Vaison doit être considérée comme des souvenirs de restauration et non de création. Le temple de Vienne porte, de même, la trace d'une reprise très importante, ainsi que le théâtre de Saint-Bertrand de Comminges.

« Il résulte de ce que je viens d'exposer que le groupe des monuments romains du midi de la France, qui est l'un des plus complets et des plus beaux, est aussi l'un des plus anciens. »

M. Maurice formule diverses remarques.

M. L. Coutil, associé correspondant national, présente une figurine antique, de bronze, trouvée à Saint-Jean-de-Morsent (Eure).

MM. Chapot et Merlin y reconnaissent non un pontife, mais simplement un personnage sacrifiant.

Séance du 31 Mai.

Présidence de M. J. TORTAIX, président.

Ouvrages offerts :

CONSTANS (L.-A.). *Arles antique*. Paris, 1921, in-8°, 16 pl. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 119).

FAWTIER (R.). *Sainte Catherine de Sienne. Essai de critique des sources. Sources hagiographiques*. Paris, 1921, in-8°, 4 pl. (*Ibid.*, fasc. 121).

HIRSCHAUER (Ch.). *La politique de saint Pie V en France (1566-1572)*. Paris, 1922, in-8° (*Ibid.*, fasc. 120).

HOLLEAUX (Ch.). *Rome, la Grèce et les monarchies helléniques au III^e siècle av. J.-C. (273-205)*. Paris, 1921, in-8° (*Ibid.*, fasc. 124).

— ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ ΥΠΑΤΟΣ. *Étude sur la traduction en grec du titre consulaire*. Paris, 1918, in-8° (*Ibid.*, fasc. 113).

ROUSSEL (L.). *Grammaire descriptive du roménique littéraire*. Paris, s. d., in-8° (*Ibid.*, fasc. 122).

Le président offre les félicitations de la Société à M. J. Formigé, membre résidant, qui vient d'obtenir la médaille d'or au Salon et constate avec joie que c'est la première fois que cette récompense est accordée à une restauration se rapportant à nos antiquités nationales.

Le président rend compte de la cérémonie du cent cinquantième anniversaire de l'Académie de Belgique où il a, ainsi que le premier vice-président, représenté la Compagnie. Il lit une lettre annonçant la fondation projetée d'un Institut international d'archéologie à Rome et priant la Société d'en répandre la nouvelle. M. Martha ajoute quelques observations et rappelle, à ce propos, les vicissitudes de l'ancien Institut archéologique de Rome, transformé en Institut purement allemand.

M. Adrien Blanchet, membre résidant, fait la communication suivante :

« Les journaux quotidiens ont rapporté, il y a peu de temps, les découvertes faites à Amiens dans des termes qui ne concordaient pas exactement avec les renseignements que j'avais reçus. J'ai pris le parti, la semaine dernière, d'aller me rendre compte sur place de l'importance des découvertes, dans le but de les faire connaître à la Société.

« Au cours de nouvelles constructions, élevées rue de Beauvais, dans un quartier dévasté par le bombardement, on a trouvé, en faisant les fondations, des substructions

antiques d'un ou plusieurs édifices, qui s'étendaient de chaque côté de cette rue et près de la rue de l'Amiral-Lejeune. Sur le côté gauche méridional de la rue de Beauvais, au milieu des nouvelles fondations, on peut encore examiner deux murs antiques en bon état. L'un, sur une longueur de 8 mètres environ, est en petit appareil assez régulier; dans la partie la plus éloignée de la rue, il se soude à un fragment de construction d'un aspect différent, à moellons allongés, de pierre plus blanche, et qui pourrait avoir appartenu à une construction antérieure. Près de l'angle sud, on a retrouvé un autre mur de petit appareil, qui fut doublé anciennement d'une autre construction indiquant une réparation ou une réfection. Ces murs ont peut-être formé une partie rectangulaire d'un édifice qui s'étendait certainement au delà. Une particularité du mur, le plus long, perpendiculaire à la rue, est digne d'être signalée : c'est la présence de grandes briques plates de $0^m40 \times 0^m29$, avec 0^m025 d'épaisseur. Une partie de ces murs aurait eu, sur un point au moins, une épaisseur de 1^m50 (mesure relevée par M. Saguez).

« Dans toute cette partie du terrain, remué pour la nouvelle construction élevée par M. G., on a trouvé de nombreux débris sculptés, dont la plupart ont été rejetés dans les fondations et recouverts de maçonnerie. Cette mesure, commandée peut-être par la nécessité de construire vite, est évidemment fâcheuse, car c'est là qu'ont été recueillis les fragments que j'ai pu examiner, grâce à l'obligeance de M. P.-M. Saguez, jeune archéologue, déjà très avisé et fort zélé. Un des fragments de bas-relief, haut de 0^m36 environ, représente un enfant tendant les bras en avant; la figure est malheureusement mutilée. Un autre fragment représente la cuisse et la jambe droite (0^m30) d'un personnage exécuté à une plus grande échelle. Un fragment plus petit porte une main d'enfant (0^m10). Un quatrième bloc présente une tête de femme ou d'enfant, de travail peu poussé et de style assez médiocre (0^m13). Il faut reconnaître d'ailleurs que la matière (calcaire coquillier) n'est pas favorable à une grande finesse de travail. Sur le même

emplacement on a trouvé de nombreux débris d'enduits peints, dont quelques morceaux, que j'ai vus, sont rouges avec des bandes jaunes, bleues, vertes. Un fragment paraît porter une jambe d'animal.

« L'édifice antique s'étendait probablement de l'autre côté de la rue, où, dans les nouvelles constructions d'un entrepôt de fers, on a découvert des substructions comprenant peut-être une colonnade dont une base a été conservée : c'est une plinthe de 0^m45, surmontée de deux tores séparés par une gorge; le diamètre du tronçon de colonne est de 0^m25¹.

« Perpendiculairement à la ligne que pourrait occuper cette colonnade et dans le prolongement présumé du plus grand pan de mur en petit appareil, conservé de l'autre côté de la rue, on aurait trouvé une section de muraille présentant, sur un point, un renflement circulaire sur les deux faces².

« Ces substructions offrent un intérêt réel et il est regrettable qu'elles n'aient pas été connues dès la découverte, étudiées et relevées exactement, avant que les travaux récents aient modifié si fortement le terrain. Je laisse de côté diverses mentions de découvertes, par exemple celle d'un puits qui aurait contenu des débris gaulois. Cette trouvaille ne pouvant être actuellement vérifiée, je ne la discuterai pas. Il reste que les murs antiques encore visibles et les fragments de bas-reliefs conservés indiquent un établissement romain de quelque importance, mais qui n'a rien de funéraire, contrairement à l'assertion d'un journal quotidien.

« Si l'on en croit les ouvriers qui ont travaillé aux nouvelles substructions, sur le terrain de M. G., de nombreux débris sculptés existent encore dans le sol où sont assises les fondations. On pourrait peut-être obtenir de faire

1. Je ne suis pas affirmatif au sujet de l'antiquité de cette partie de colonnade, qui pourrait avoir appartenu à un monument postérieur à l'époque romaine.

2. On connaît des murs qui présentent cet aspect sur une façade; mais la date n'en est pas toujours certaine.

quelques fouilles qui nous renseigneraient davantage sur ce gisement. Amiens est pauvre en restes romains; le tome V du recueil de notre confrère M. Espérandieu démontre que cette ville est loin d'avoir un Musée lapidaire comme celui de Sens, par exemple. Il faut donc s'intéresser aux découvertes récentes.

« Je n'ai pas encore parlé de l'époque des restes retronvés. Le style des sculptures me porte à croire que le monument orné de bas-reliefs devait être du ⁿe siècle ou même du commencement du ⁱⁱⁱe. Mais les murs peuvent être, en grande partie, postérieurs. Je croirais volontiers à une destruction causée par une invasion et à une reconstruction au cours du ⁱⁱⁱe siècle; ce n'est d'ailleurs qu'une hypothèse et aucune monnaie n'a été recueillie dans ces travaux. »

MM. Prou et Formigé ajoutent quelques observations.

M. Max Prinnet, membre résidant, lit la note suivante :

« Le Musée de Cluny conserve un petit bas-relief de plomb ajouré, représentant l'ostension d'un Saint-Suaire. Le *Catalogue* du Musée le donne comme une image du Saint-Suaire de Besançon. Cette identification a été empruntée par Du Sommerard¹ à A. Forgeais qui avait recueilli l'objet, trouvé en 1855, dans la Seine, près du Pont-au-Change, et qui en avait donné une description très détaillée (avec une figure) dans le *Catalogue* de sa collection de plombs².

« C'est à tort que l'on a identifié le linceul ici représenté à celui qui était conservé, avant la Révolution, à la cathédrale de Besançon. Sur notre plomb, le suaire porte une double effigie du corps de Jésus, l'une de face, et l'autre de dos. Or, le suaire de Besançon ne portait qu'une seule effigie. Au contraire, la double effigie se trouve, comme

1. *Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny. Catalogue et description des objets d'art*, édit. 1884, n° 8823.

2. *Collection de plombs historiques, trouvés dans la Seine*, 4^e série (imagerie religieuse), p. 105.

ici, sur le suaire que l'on conserve, depuis le xvi^e siècle, à Turin¹.

« Sur le plomb du Musée de Cluny, le suaire paraît tiré d'un coffre par deux prêtres qui l'exposent à la vénération des fidèles. Le coffre est décoré de deux blasons : l'un (à dextre) renferme trois écussons ; l'autre (à senestre) porte trois quintefeilles et une bordure.

« Dans ce dernier, Forgeais a reconnu les armes de la maison de Vergy ; il en a conclu que le plomb avait été fait sous le pontificat de l'un des archevêques de Besançon issus de la maison de Vergy : soit Guillaume (1371-1391), soit Antoine (1502-1541).

« Forgeais n'a pas tenu compte de l'écu de dextre, de celui qui occupe la première place et qui semble, *a priori*, devoir être le plus important.

« Or, ce blason renferme trois écussons. La maison de Charny portait *de gueules à trois écussons d'argent*. On sait que le linceul aujourd'hui vénéré à Turin y a été transféré, en 1578, de Chambéry, où il avait été apporté, au milieu du xv^e siècle, par Marguerite de Charny, veuve de Humbert, comte de la Roche, seigneur de Villersexel. On sait que cette pieuse image avait été donnée à la collégiale de Lirey par le grand-père de Marguerite, Geoffroi I^{er} de Charny, porte-oriflamme de France, qui périt à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356. En 1418, on le décrivait en ces termes : « Ung drap ouquel est la « figure ou representation du suaire Nostre Seigneur Jesu « Crist, lequel est en un coffre armoyé des armes de « Charny². »

1. J.-J. Chifflet, *De linteis sepulchralibus Christi*, p. 199 ; J. Gauthier, *Notes iconographiques sur le Saint-Suaire de Besançon*, dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon*, 1883, p. 288 et suiv ; A. Loth, *La photographie du Saint-Suaire de Turin*, pl.

2. Chanoine U. Chevalier, *Étude critique sur l'origine du Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin*, *passim*. — Sur la famille de Charny, voy. P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. VIII, p. 203 ; E. Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. II, p. 448, et tableau généalogique.

« Quant au blason de senestre, celui où l'on voit trois quintefeuilles et une bordure, il rappelle Jeanne de Vergy, femme de Geoffroi I^{er} de Charny. Cette dame était fille de Guillaume de Vergy, seigneur de Mirebeau-sur-Bèze. Les trois quintefeuilles représentent les armes plaines des Vergy (*de gueules à trois quintefeuilles d'or*) ; la bordure constitue une brisure, celle que portaient les seigneurs de Mirebeau, puînés de leur maison ; on la trouve avec les quintefeuilles sur les sceaux de Guillaume de Vergy lui-même, apposés à des actes de 1346, 1353 et 1356¹. Les armoiries, aussi bien que la double effigie du Christ, désignent donc le plomb du Musée de Cluny comme une image du Saint-Suaire de Lirey.

« L'opinion que je viens de présenter n'est pas nouvelle. Elle a été émise, il y a presque quarante ans, par Jules Gauthier². Je n'ai voulu que la soutenir par quelques arguments nouveaux. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, signale des inscriptions gallo-romaines et carolingiennes retrouvées dans les parties effondrées de Saint-Remi de Reims :

« Les constructeurs qui ont édifié l'église Saint-Remi dans la première moitié du XI^e siècle ont utilisé, comme matériaux, quelques stèles romaines, et surtout des pierres tombales de l'époque carolingienne, empruntées peut-être à la basilique élevée par Hincmar ou à un cimetière voisin. J'ai signalé, il y a déjà longtemps, les fragments d'une inscription, visibles sur deux piliers du croisillon septentrional du transept ; ses caractères m'ont permis d'en fixer la date au X^e siècle³. Une seconde inscription

1. A. du Chesne, *Histoire de la maison de Vergy*, p. 13, 365-370 ; *Preuves*, p. 374 et suiv. ; P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. VII, p. 40 ; collection de sceaux des Archives nationales, n° 3852 ; sceaux de la collection Clairambault, n° 9365 ; J. Roman, *Description des sceaux des familles seigneuriales du Dauphiné*, 2^e éd., p. 399, 400 ; M. Prinnet, *Sceaux franc-comtois*, dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon*, 1907, p. 150-152.

2. *Op. cit.*, p. 297.

3. *Bull. archéologique du Comité des travaux historiques*,

se trouve dans le dallage du bas-côté nord, au pied du deuxième pilier précédant le transept. Elle était cachée sous la boiserie de l'orgue et n'a revu le jour qu'à la suite de la destruction récente de cette boiserie. Deux autres inscriptions m'avaient échappé également, car elles se dissimulent, l'une dans l'escalier de la tour méridionale, bâtie au XI^e siècle, l'autre dans l'escalier de la chapelle au fond du chevet, élevée par Pierre de Celle vers 1175. Enfin, le lamentable écroulement d'une partie de la nef, survenu au printemps de 1919, a fait découvrir parmi les matériaux de construction effondrés plusieurs pierres munies d'inscriptions. Elles ont été recueillies avec un très grand soin et rangées en bon ordre dans une chapelle.

« On y remarque quatre inscriptions gallo-romaines. L'une d'elles, en partie effacée, est d'une lecture et d'une interprétation difficiles, et il convient, avant de la publier, de la soumettre à un nouvel examen. Voici le texte des trois autres :

1.	D	M
	RVSON · NONNAE	
	MAIANVS · PRIMI	
	CASSIDAR · CONIV	
	GI · ET SIBI · V · P	

« Inscription en bon état, découverte récemment. Elle est écrite en beaux caractères, très soignés. Les deux N de NONNAE sont liés. La marge de gauche est limitée par un trait vertical, accompagné d'une sorte de volute.

« *Rusoniae*, qu'il faut lire ici probablement, est un nom que nous donne aussi une inscription citée par Holder (*Alt-celtischer Sprachschatz*, II, col. 1251). *Maianus* est un nom répandu dont on peut voir dans Holder de nombreux exemples (*Ibid.*, col. 388).

« *Nonnae* figure déjà comme nom propre dans une inscription de Reims (*Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 3376).

année 1884, et *Bull. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1908, p. 187. Cette inscription paraît remonter seulement aux dernières années du X^e siècle.

« Nos inscriptions funéraires antiques consistent en général dans des formules très brèves et n'ont guère d'intérêt que pour l'onomastique gallo-romaine. Ici nous avons une curieuse mention de la profession de celui qui a érigé le monument.

« *Cassidarius* était un fabricant de casques; ce mot ne nous est connu que par quelques rares inscriptions (*Corp. inscr. lat.*, VI, n° 1952; Muratori, 959, 5 [1, 42]; Orelli, 4, 160. Cf. S. Reinach, art. *Galea*, dans le *Dict. des antiquités grecques et romaines*, II, p. 1430). On remarquera que la *Notitia dignitatum* signale à Reims l'existence d'une fabrique d'armes : *Remensis spatharia* (IX, 36).

« Dans une autre inscription de Reims, nous avons également l'indication du métier qu'exerçait le défunt : *vestiarius* (*Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 3263; cf. p. 523).

Fragment d'une stèle :

2. D
IVLIA
CVM
C

3. D M
BACCA

« *Bacca* paraît être un nom gaulois que l'on peut rapprocher de *Baccos* (Holder, *op. cit.*, III, col. 787). Un nom propre *Bocca* nous est donné aussi par une inscription funéraire de Reims (*Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 3289).

« Les pierres tombales carolingiennes ont été débitées en morceaux par les maçons du ^x^e siècle qui les ont employées dans leur construction. Elles sont donc, pour la plupart, fort incomplètes et ne nous offrent que quelques noms propres, avec des lambeaux de formules funéraires. Je me bornerai, pour le moment, à en donner deux exemples :

1. + HIC REQVIESCI[t]
ADELHAIDIS
DŌ SACRATA
QVE OBIIT X N̄VL



Et resplendissant en honneur et noble
 prince. Lors oncle de roy de frânc
 duc de touz bon conte de clermon
 et de foretz. seigneur de brauseu
 traunt chamberier et par de france. deutenet
 et bien sçee de vostre dignite et puissance.
 terricune victoire de sur de tous vos ennemis
 manifestee et cachiez. accroissement de bon
 nes meurs et vertus. et entier accomplisse
 ment de vostre bonne esperance. Et a vous
 comme seigneur et prince. prompt et .



rieure de la page, preuve évidente de la provenance des Bourbons. Voici en quels termes s'exprime Porro : « Questo « bellissimo codice è l'originale presentato a Luigi II duca « di Borbone, conte di Clermont, etc... Un bel dipinto « rappresenta un monaco che piegando il ginocchio, presenta un volume legato in rosso al Duca di Borbone, il « quale stende la mano per riceverlo. Il duca ha la testa « coperta da un alto berretto, porta una lunga veste con « strascico ed una collana d'oro; dietro a lui stanno due « cortigiani. La pagina ha da tre lati un fregio miniato, collo « stemma dei gigli nella parte inferiore, l'iniziale miniata « a colori ed oro; sotto al dipinto si legge : « A tres excellent, glorieux et noble prince Loys, etc... ».

« Il était donc intéressant d'examiner cette miniature, pour préciser la question, et se rendre compte au juste si le manuscrit de Paris était bien une copie de celui de Milan, comme cela semblait devoir être. Grâce à l'extrême libéralité avec laquelle le prince Trivulzio met ses collections à la disposition des chercheurs, je suis en mesure de communiquer aujourd'hui une épreuve photographique de la miniature du manuscrit de Milan. Mais tout d'abord je dois avertir, qu'en la voyant j'ai eu une réelle déception, car les belles promesses du Catalogue Porro ne se sont point réalisées. Comme on le voit du premier coup d'œil, ce ne sont pas des fleurs de lis qui décorent le blason au bas de la page, mais bien trois fers de pique, avec un lambel de cadet, en chef. Ces armes, qui ne paraissent pas en recouvrir d'autres, sont assez semblables à celles de la famille Lepicard d'Estelan ou de Radeval, qui vivait en Normandie au ^{xv}^e siècle¹; néanmoins nous ne pouvons les identifier avec certitude, n'en connaissant pas les couleurs. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce ne sont pas les armes de Louis II de Bourbon, et c'est là le point capital pour le sujet qui nous intéresse.

1. Je dois ce renseignement à M. Prinnet, que je remercie ici de son obligeance.

« Mais il y a plus. Ce prétendu portrait de Louis II de Bourbon ne ressemble en rien à ceux que j'ai signalés au cours de ma précédente communication. Le nez fort et très aquilin, la barbe assez fournie ne se retrouvent ni dans l'Armorial de Revel ni sur la pierre tombale de Souvigny. Le costume est tout différent : coiffure de forme cylindrique, collerette tuyautée, longue robe à traîne.

En conséquence, on ne saurait plus considérer la traduction de Cicéron de la Trivulzienne comme l'original offert par l'auteur lui-même, Laurent de Premierfait, au duc de Bourbon, ainsi que l'avait avancé Porro. Il s'agit, en réalité, d'un exemplaire de luxe, richement enluminé, exécuté peut-être aussi en Normandie, comme d'ailleurs le manuscrit français 126, qui, on s'en souvient, provient des manuscrits de l'Échevinage de Rouen, dont il porte le blason.

« L'exemplaire original reste donc à découvrir, s'il existe encore, et la miniature du manuscrit de Paris paraît en dériver beaucoup plus directement, — en raison même des détails caractéristiques du portrait du duc de Bourbon, — que celle du manuscrit de Milan. Il était bon de le constater, pour montrer combien il est toujours utile de remonter aux sources, et de vérifier les assertions même les plus vraisemblables et en apparence les plus autorisées. »

Séance du 7 Juin.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

BONNET (Ém.). *Documents pour servir à l'histoire de l'art en Bas-Languedoc*. Montpellier, 1922, in-8°.

— *Les portraits des consuls de Montpellier*. Montpellier, 1919, in-8°, 5 pl.

DEMOLE (E.). *Attribution d'un monétaire mérovingien portant le nom de Carecinisi*. [Genève, 1922], in-8°.

DEMOLE (E.). *Conjectures sur cinq deniers indéterminés du XI^e siècle*. Genève, 1922, in-8°.

FAGE (R.). *Les Noailles peints par Oudry*. Brive, 1922, in-8°.

Le président fait part du décès de M. Fernand Daguin, associé correspondant national.

Il présente la plaquette commémorative du cent cinquantième anniversaire de la fondation de l'Académie royale de Belgique. Cette plaquette sera déposée dans les archives de la Société.

MM. le vicomte du Halgouët et Georges Huard sont élus associés correspondants nationaux pour les départements de l'Ille-et-Vilaine et du Calvados.

M. Royall Tyler est élu associé correspondant étranger pour les États-Unis d'Amérique.

Le président déclare la vacance du siège de membre honoraire occupé par Mgr Duchesne. L'élection d'un nouveau membre honoraire est fixée au premier mercredi de juillet.

La Société, délibérant sur ses impressions, décide de continuer la publication des *Mettensia*, en conséquence de l'obligation que lui en font les conditions du legs de M. Prost, et de donner un volume de *Mémoires*, formé des travaux que divers membres et associés ont déjà déposés à cet effet, la publication de volumes ultérieurs étant subordonnée au relèvement des cotisations et autres mesures à envisager pour améliorer la situation financière de la Société.

Le trésorier donne une nouvelle lecture du rapport composé par la commission spéciale élue pour étudier la question du relèvement des cotisations et dont une première lecture a été faite à la séance du 3 mai 1922. Con-

formément à l'ordre du jour de la présente séance, les conclusions de ce rapport sont mises en discussion. Au cours de cette discussion, M. Monceaux fait ressortir qu'il y aurait lieu, en ce qui concerne le taux de la cotisation, d'établir une distinction entre les membres actuels et ceux qui pourront être élus par la suite; il est également d'avis, qu'avant de modifier le chiffre des cotisations, il serait bon au préalable de rechercher s'il n'y aurait pas moyen de faire des économies, soit en ajournant la reprise des *Mémoires*, soit en réduisant obligatoirement le texte des communications insérées dans le *Bulletin*.

Il est ensuite procédé au vote sur les conclusions du rapport précité, le président rappelant que le règlement intérieur de la Société exige la majorité des deux tiers des membres présents pour l'adoption des propositions qui vont être mises aux voix.

L'appel nominal indique que le nombre des membres présents est de vingt-neuf.

Le vote sur chacun des articles proposés a donné les résultats suivants :

Article 1^{er}. — Relèvement de 60 à 80 francs de la cotisation des membres résidants.

Votants : 27.

Pour l'adoption : 16 voix.

Contre l'adoption : 11 voix.

L'article est repoussé.

Article 2. — Relèvement de 10 à 15 francs et de 12 à 20 francs respectivement de la cotisation des associés correspondants anciens et nouveaux.

Votants : 18.

Contre l'adoption : 17 voix.

Pour l'adoption : 1 voix.

L'article est repoussé.

A la suite de ces votes, le président demande quelle est la signification qu'il convient de leur donner : maintien du *statu quo* ou examen de nouvelles propositions? Après échange de vues, la première de ces interprétations

est écartée. En conséquence, le président propose la nomination d'une nouvelle commission investie de très larges pouvoirs et du droit d'examiner la situation financière et scientifique de la Société.

Il est décidé que les membres de cette commission seront élus à la séance du 14 juin.

Séance du 14 Juin.

Présidence de M. J. TOETAÏN, président.

Ouvrages offerts :

DESTREE (J.). *Une fibule carolingienne provenant de Floriffour*. Namur, s. d., in-8°.

FAGE (R.). *La plantation du clou. Transformation et persistance du rite en Limousin*. Tulle, 1921, in-8°.

GRUAZ (J.). *Une occupation gauloise du domaine de Beau-lieu*. Lausanne, 1922, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. J. Martha, membre résidant, pose sa candidature au siège de membre honoraire laissé vacant par la mort de Mgr Duchesne.

Il lit une lettre annonçant le projet d'organisation, dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, d'une salle spéciale destinée à rappeler le souvenir de l'ancien préfet de cette bibliothèque, Mgr Ratti, aujourd'hui le pape Pie XI, et demandant à la Société de s'associer à l'hommage rendu à Sa Sainteté. Il est décidé qu'une adhésion morale sera donnée à ce projet et que l'envoi de la réponse comportant cette adhésion sera confié aux soins du président.

Le président souhaite la bienvenue à M. R. Tyler, associé correspondant étranger, qui assiste à la séance.

Conformément à la résolution arrêtée dans la précé-

dente séance, il est procédé à l'élection de la commission chargée d'examiner la situation financière et scientifique de la Société.

Dans le silence des statuts sur ce point, le président propose que, à cette commission soient adjoints les membres du bureau annuel. La Société ratifie cette proposition; en conséquence, le président, le premier vice-président, le secrétaire et le trésorier seront adjoints aux cinq membres de la commission qui seront choisis en dehors du bureau et nommés au scrutin secret, la majorité requise étant celle des deux tiers des membres présents qui sont au nombre de vingt-quatre.

MM. Monceaux, le comte Delaborde, Cagnat, H. Martin et Pallu de Lessert sont élus membres de cette commission dont la date de réunion ne saurait être présentement fixée. Il est seulement entendu que la commission poursuivra ses travaux de façon que les résultats de ceux-ci permettent à la Société de prendre avant la fin de l'année les décisions à intervenir.

M. É. Michon, membre résidant, soumet à la Société une statuette de bronze provenant d'Hermonthis, aujourd'hui Erment, dans la Thébaïde, dont le Louvre vient de se rendre acquéreur, grâce au généreux concours de la Société des Amis du Musée, à la vente de la célèbre collection du D^r Fouquet¹.

« Il s'agit d'un jeune prêtre égyptien, la tête entièrement rasée, comme la portait le clergé isiaque, et enveloppé dans un grand manteau de lin, debout, tenant contre sa poitrine un objet disparu. M. Perdrizet a très bien montré que cet objet ne pouvait être qu'un vase rempli de l'eau sacrée du Nil, que notre Isiaque, suivant un rite qui se retrouve dans le culte chrétien, ne tenait par respect que sur ses mains voilées du pan de sa draperie².

1. Vente des 12-14 juin 1922, *Catalogue*, n° 148, pl. IX.

2. P. Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 48-50, n° 82, pl. XXII.

« Le rêve mystique, pour ainsi dire, l'air d'extase, au moins, du personnage lui donne un caractère bien rare dans l'art antique. »

Séance du 21 Juin.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

M. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante :

« Depuis 1836, dans la *Revue des deux Bourgognes*, on discute sur le *Jugement dernier*, l'admirable et célèbre retable de l'hospice de Beaune. A cette époque, M. Marcel Canat n'hésitait pas à l'attribuer « au plus jeune des « frères Van Eyck, connu sous le nom de Jean de Bruges, « lequel n'était ni chimiste ni collègue du chancelier « Rolin ».

« En 1857, Crowe et Cavalcaselle proclament que « le « chef-d'œuvre de Van der Weyden est indubitablement « le *Jugement dernier* de Beaune ». Mais ils accompagnent leur description de commentaires si fantastiques, — le mot n'est pas exagéré, — que vraiment on ne saurait accorder quelque valeur à une semblable critique scientifique, puisqu'ils décrivent des personnages qui n'y ont jamais figuré et qui n'existent que dans le romantisme de leur littérature; c'est cependant grâce à eux qu'ils reconnaissent la technique de Roger Van der Weyden.

« On peut dire que l'étude de Clément de Ris, de 1862, est tout aussi invraisemblable. Wanters, lui, le date de 1451; il y distingue des religieuses et des chevaliers aux armures éclatantes qui n'y ont jamais figuré; quant à Alfred Michiels, après l'avoir situé en 1448 et attribué alors aux deux frères Van Eyck, il change d'opinion en 1878, et cette fois, affirme qu'il a été commandé en 1468, au plus tôt, à Hugo Van der Goes.

« En présence de ces études descriptives, en en arrive à se demander si ceux qui parlent ainsi du *Jugement dernier* ont jamais vu l'original lui-même.

« Enfin, en 1884, toutes ces opinions se résument, et des précisions, dont on ignore l'origine, dont nous venons de voir la valeur, permettent d'affirmer que le tableau est l'œuvre de Roger Van der Weyden. Il faut dire que M. Wauters reconnaît que le nom de Van der Weyden lui est appliqué pour remplir un vide et parce qu'on n'en avait pas d'autre à fournir. Mais la critique se trouve dès lors sur un terrain tellement solide qu'il n'est plus permis d'avoir d'hésitations.

« En 1905, je repris dans la *Gazette des Beaux-Arts* l'étude du *Jugement dernier*, mais pour la première fois accompagnée d'admirables reproductions. Dans l'inscription cryptographique qui court sur le galon de la robe du Christ, ayant découvert un monogramme en clair, un M barré qui forme aussi MI ou MH, justement au-dessus de l'exquise figure du saint Michel Psychopompe, de technique si indiscutablement memlinesque, je crus pouvoir attribuer alors à Memling le panneau central, admettant d'ailleurs qu'il était possible que le reste fût de Roger Van der Weyden ou de Thierry Bouts, mais que sans autre preuve il était impossible de rien affirmer de plus. En tout cas, d'après l'âge des personnages représentés, j'exprimais l'avis que le *Jugement dernier* devait avoir été peint après 1444, que par conséquent Jean Van Eyck, mort en 1441, n'avait pu y travailler.

« Depuis, M. Esdouhard d'Anisy fit une remarque du plus haut intérêt. Philippe le Bon, qui y est représenté, n'ayant pas au cou le collier de la Toison d'or que tous les chevaliers devaient *toujours* porter, le retable était nécessairement antérieur à la création de l'ordre (10 janvier 1430). La remarque était troublante et le nom des Van Eyck pouvait revenir à la lumière. Mais M. Bernard démontrait aussitôt que la figure de Philippe le Bon était une représentation de saint Louis, avec les traits du duc de Bourgogne, que par conséquent, pas plus que sur le *Retable du Parlement*, de 1455, où se voit également saint Louis avec les traits de Philippe le Bon sans la

Toison d'or, l'absence de l'insigne de l'ordre ne pouvait fixer une date.

« Ce rapide résumé de la question permet de voir dans quel large champ s'est exercée la critique historique et artistique.

« Mais un point cependant demeure sur lequel aucun doute n'existe; le retable a été commandé par le chancelier Nicolas Rolin pour la chapelle de l'hôpital de Beaune. Tout concorde pour que ce soit un fait indiscutablement acquis.

« Or, il est une chose à laquelle il ne semble pas qu'on ait songé jusqu'ici. Puisque le retable est peint pour la chapelle de l'hôpital, quand a été construite la chapelle ?

« L'étude que je poursuis en ce moment sur « les bons « ouvriers » de nos monuments religieux du moyen âge est venue apporter une précision. L'Hôtel-Dieu, commencé par Nicolas Rolin en 1443, a eu pour architecte un certain Jean Fouqueret, qui travaillait à Dijon en 1442 et y vivait encore en 1454. Par conséquent, le retable n'est pas antérieur à 1444. A partir seulement de cette date, on peut discuter.

« Et voici que ce nom de Jean Fouqueret amène une singulière réflexion. Il est maintenant certain que presque tous les grands artistes du moyen âge qui viennent maintenant à la lumière appartiennent à de véritables dynasties d'artistes, dont les membres exerçaient les métiers les plus différents, peintres, sculpteurs, architectes, orfèvres, tapissiers. Or, il y a une dizaine d'années, quand je m'occupais des *Heures de Laval*, dans lesquelles, à côté de plusieurs monuments de Bourges tout à fait reconnaissables, je venais de découvrir la signature de Jean Fouquet, M. Gauchery, dont chacun de nous se plaît à reconnaître la compétence architecturale, m'écrivait qu'il était surpris de la scrupuleuse *constructibilité* des monuments dessinés par Jean Fouquet. En voyant ici ce nom de Jean Fouqueret, architecte, je le rapprochai alors naturellement de notre peintre Jean Fouquet. Non

pas certes que je pense un instant à identifier ces deux artistes, car, quoiqu'on ait écrit qu'on ignorait tout de Jean Fouquet, nous connaissons cependant assez de particularités de sa vie pour être certain que l'architecte Jean Fouqueret, qui vit à Dijon de 1442 à 1452, ne saurait être le même que le peintre tourangeau que nous trouvons à Rome vers 1445, en 1461 avec Pierre de Hannes à Paris, en 1477 à Tours et qui était mort en 1481.

« On pourrait d'ailleurs objecter que le nom de Fouqueret n'est pas celui de Fouquet. Assurément. Mais cependant il ne faudrait pas oublier les singulières déformations que les scribes font subir aux noms du moyen âge, mais surtout que Vasari, parlant de notre artiste qui peignit à Rome le portrait du pape Eugène IV, l'appelait *Foccora laudato pittore*. Foccora et Fouqueret sont vraiment bien proches parents. Et ce rapprochement permettrait alors de se demander si la *constructibilité* des monuments des œuvres de Fouquet ne pourrait venir de ce qu'il aurait appartenu à une famille d'architectes. D'autant plus que nous avons en 1500 un Étienne Fouquet qui organise l'entrée d'Éléonore d'Autriche à Amboise : puis c'est un Jean Fouquet qui est architecte à Gaillon en 1503, un Alexandre Fouquet qui est architecte à Tours en 1520. Il faut également signaler un Pierre Foulquet, qui travaillait en 1484 au tombeau du roi René à Aix, enfin un Foutquel, architecte à la cathédrale d'Amiens en 1548. Mais ce dernier est-il de la même famille ?

« Cet essai de généalogie n'est peut-être pas inutile : car si la parenté de l'architecte Jean Fouqueret et de notre Jean Fouquet venait un jour à être nettement établie, elle permettrait peut-être des suggestions intéressantes sur les collaborateurs du retable de Beaune, qui probablement, comme tant d'autres grandes pages du moyen âge, est une œuvre collective, où nous voyons précisément le portrait du pape Eugène IV, qui avait, en 1441, signé la bulle de fondation de l'hôpital, et que Fouquet s'en alla peindre à Rome pour l'église de la Minerve, lors du voyage qu'il fit en Italie entre 1443 et 1447.

« Dijon n'est-il pas une étape sur la route de Tours en Italie ? »

Mgr Batiffol, membre résidant, commente une publication récente sur les origines des fêtes de la Chandeleur et des Rogations :

« Le mémoire que j'ai donné en 1916 aux Antiquaires de France sur les origines de la fête de la Chandeleur n'avait pas l'ambition de clore le débat, qui a été, en effet, repris au bénéfice de la thèse classique par M. Toutain : *Les Lupercales romaines et la fête chrétienne de la Purification de la Vierge ou de la Chandeleur*¹. En répondant à M. Toutain², il m'a été permis de rappeler que la fête du 2 février était une création liturgique de l'Église de Jérusalem. Cette fête était celle de la présentation de Jésus au Temple par Marie, et donc de la rencontre de l'Enfant et du vieillard Siméon, cela est attesté déjà par la *Peregrinatio Aetheriae*; le nom populaire d'*Ypapanti* donné à la fête du 2 février vient de là. Mais j'ai pu aussi produire un texte qui n'avait pas jusqu'ici été versé au débat.

« Le grand hagiographe palestinien du vi^e siècle Cyrille de Scythopolis rapporte dans sa vie de saint Théodose³ que le jeune Théodose, fraîchement débarqué à Jérusalem, fut envoyé par Longin, *spoudaios* ou curateur de la basilique de l'Anastasis, au Kathisma ou église du « repos de la Vierge », entre Jérusalem et Bethléem, fondation de la vierge Hikelia⁴. A ce propos, l'hagiographe nous apprend que la bienheureuse Hikelia, qui avait parcouru toute la route de la piété, fut la première alors, ou des premières, qui ait montré à célébrer avec des cierges l'*Ypapanti* du Sauveur notre Dieu. Cela se passait vers 450. Citons le texte : Ἀπὸ τῆς δὲ τότε ἡ μκαρία Ἰκελία πῶσαν εὐσεβείας ὁδὸν ἐξῆσχόησεν κατέδειξεν ἐν πρώτοις μετὰ κηρίων

1. *Revue de l'histoire des religions*, t. LXXIX (1919), p. 1-13.

2. *Ibid.*, p. 395-396.

3. H. Usener, *Der heilige Theodosios* (1890), p. 106.

4. Voy. Vincent et Abel, *Bethléem* (1914), p. 3, note.

γίνεσθαι τὴν ὑπαπάντησιν τοῦ σωτῆρος ἡμῶν θεοῦ. On inférera de ce texte que la fête de la rencontre de l'Enfant divin et du vieillard Siméon existait à Jérusalem déjà au temps de la bienheureuse Hikelia et que l'introduction des cierges dans cette fête fut due à Hikelia même, sinon à son entourage. Les cierges étaient suggérés apparemment par le verset *Lumen ad revelationem gentium* du cantique de Siméon, et ils devenaient la caractéristique de la solennité.

« Comment cette création de l'Eglise de Jérusalem fut adoptée par l'Eglise byzantine, plus tard par l'Eglise romaine, je l'ai dit dans mon mémoire de 1916, et j'en ai conclu que, importée à Rome, la fête de l'*Υπαπαντή* ne pouvait être une fête locale païenne de Rome évoluée en fête chrétienne, comme le pensent les critiques qui veulent dériver la fête du 2 février des Lupercales.

« On vient de proposer une explication un peu différente, mais procédant d'une supposition pareille, et qui consisterait à faire de notre fête du 2 février une transformation de la fête païenne des *Amburbalia*.

« Dom De Bruyne¹ publie, d'après le ms. 18296 de la Bibliothèque nationale, x^e siècle, provenant de Corbie, un sermon anonyme et inédit sur les Rogations. Ce sermon a dû être composé en France, assure l'éditeur, plutôt qu'en Italie ou en Espagne, et c'est à peu près tout ce que l'on peut dire de son origine. Le principal intérêt du sermon est dans quelques lignes qu'il consacre à l'origine des processions de la Chandeleur et des Rogations. Les voici :

Hinc et ipsa festa rogationum pro fertilitate agrorum roganda ab antiquis inventa sunt.

Duo enim apud illos maxima habebantur sollemnia, quae ipsi vocabant amburbale et arvambale.

Amburbale dicebant ab ambitu urbis. Circuibant enim civitates suas lustrantes eas sacris quibusdam suis, sicut mos erat gentilitatis, et hoc pro pace petenda faciebant in quinto

1. *Revue bénédictine*, 1922, p. 14-16.

anno. Quam sollempnitatem singulis annis transtulimus in honorem beatae Mariae quarto nonas februari.

Arvambale¹ vero celebrabant omni anno ab ambitu arborum pro fertilitate eorum, ut dictum est. Quam sollempnitatem istis rogationibus imitatur nostros circumeuntes agros, non tam pro fertilitate eorum quam pro ceteris necessitatibus animae et corporis. Et digne hoc fieri constitutum est a sanctis patribus, ut qui pascalibus gaudiis libere et ultra modum deliciis indulsumus, saltem his tribus diebus carnem macerantes ieiunio orationi atque eleemosinis studiosius insistamus.

« Le texte produit par Dom De Bruyne n'est pas sans intérêt assurément, mais Dom De Bruyne a tort de lui donner l'importance d'une révélation.

« S'agit-il des Rogations, Dom De Bruyne n'hésite pas à écrire : « Si un témoin ancien nous affirme que la cérémonie chrétienne est une imitation de la lustration païenne, nous n'avons aucun motif de récuser son témoignage » (p. 18). Voilà un principe qui est la négation même de la critique. Suffit-il qu'un auteur ancien affirme ceci ou cela pour que nous n'ayons aucun motif de récuser son témoignage ? Et, dans l'espèce, l'anonymie de Corbie produit par Dom De Bruyne est-il un auteur ancien ? On ne peut nous dire qui il est, ou quand il écrivait. Mais son témoignage n'est pas unique sur l'origine des Rogations, car nous avons celui de Grégoire de Tours², qui le contredit formellement et qui est autrement appuyé.

« Il le contredit, parce qu'il nous apprend que les Rogations sont une institution de saint Mamert, évêque de Vienne vers 470, et que cette institution s'explique par les circonstances locales d'un moment, où le dessein d'imiter les *ambarvalia* n'entre pour rien³.

1. Le mot *arvambale* est inconnu du *Thesaurus linguae latinae* (1900-1906). C'est une cacographie pour *ambarvale*, qui seul est latin : *ibid.* art. *Ambarvalis*.

2. *Hist. Francor.*, II, 25 (éd. Omont-Collon, p. 67).

3. La source de Grégoire est ici l'*Homilia de Rogationibus* (P. L., LIX, 289-294) de saint Avit, lequel fut évêque de Vienne de 490 à 518.

« Il est autrement appuyé, car le Lyonnais Sidoine Apollinaire, contemporain de Mamert, dit déjà des Rogations : « *Quarum nobis solemnitate primus Mamertus pater et pontifex, reverentissimo exemplo, utilissimo experimento, invenit, instituit, invexit. Erant quidem prius (quod salva fidei pace sit dictum) vagae, tepentes, infrequentesque, utque sic dixerim, oscitabundae supplicationes..., maxime aut imbres aut serenitatem deprecaturae... In his autem quas suprafatus summus sacerdos et protulit pariter et contulit, ieiunatur, oratur, psallitur, fletur...¹. » Comment Dom De Bruyne peut-il dire (p. 17) sur ce texte que les Rogations existaient avant saint Mamert, qui ne leur a donné qu'une « solennité plus grande » ?*

« Venons à la Chandeleur. Dom De Bruyne, qui rejette l'opinion qui en fait une transformation des *Lupercalia* (p. 19), adopte la suggestion que lui fournit son texte inédit : « La Chandeleur, écrit-il (p. 26), est une procession indépendante de la Purification et plus ancienne; une tradition de grande autorité la rattache à une cérémonie païenne peu connue, l'*amburbale*; le témoin le plus ancien de cette tradition est notre sermon de Corbie. »

« Soulignez « une tradition de grande autorité » : permettez, il s'agit de vérifier une assertion et non de la canoniser : il n'y a de critique qu'à cette condition. L'autorité de l'anonyme de Corbie, nous venons de la prendre en faute au sujet des Rogations : cet anonyme, qui a quelque érudition profane, s'en sert à expliquer des fêtes liturgiques dont il ignore l'origine vraie, que nous connaissons. Est-ce là une tradition de quelque autorité ?

« Dom De Bruyne insiste : la tradition consiste pour lui dans ce fait que l'assertion de son anonyme a été acceptée par Bède dans son *De temporum ratione*, 12, en 725. Aucunement, car Bède fait de la Chandeleur la suite des lustrations païennes du mois de février (les Luper-

1. Sidon. Apollin., *Epistul.*, V, 14 (P. L., LVIII, 544-545). Par *Oscitabundae*, entendez des prières sans ferveur où l'on bâille.

cales), et il note que la Chandeleur est célébrée dans la pensée du royaume céleste, « *non utique in lustrationem « terrestriis imperii quinquennem* ». Bède a connu la *lustratio quinquennis*, que l'anonyme de Corbie veut avoir été le prototype de la Chandeleur, mais Bède ne souscrit pas à cette identification.

« Raban Maur, *De institutione clericorum*, II, 30, copie Bède sans le nommer; Amalaire, *De ecclesiasticis officiis*, III, 43, cite Bède en le nommant; pseudo-Alcuin, *De divinis officiis*, 8, copie Amalaire. Dom De Bruyne en convient et il a raison (p. 20).

« L'idée que la Chandeleur serait dérivée de l'*amburbale*, qui est l'idée de l'anonyme de Corbie, se retrouve dans une homélie attribuée à saint Éloi et dans une homélie attribuée à saint Ildefonse, mais Dom De Bruyne nous accorde que, « aussi longtemps qu'on n'aura pas déterminé l'origine de ces deux sermons apocryphes, il sera « difficile de baser sur eux une argumentation solide » (p. 20). Vraiment la condition de l'anonyme de Corbie est-elle meilleure? On ne peut d'ailleurs pas dire que l'homélie attribuée à saint Éloi dépende de l'anonyme de Corbie.

« L'idée de cet anonyme est que les païens faisaient la lustration de leurs cités et que cette lustration portait le nom d'*amburbale*, et qu'elle se célébrait tous les cinq ans, et qu'elle avait pour but d'obtenir la paix, *pro pace petenda*¹, et que cet *amburbale* a donné naissance à la Chandeleur. Qu'est donc cette idée, sinon la conjecture

1. Il y a contradiction entre l'assertion qui fait de l'*amburbale* une fête quinquennale et l'assertion qui veut qu'elle se célèbre « *pro pace petenda* ». On peut voir dans l'Histoire Auguste le compte-rendu de la séance du Sénat du 10 janvier 271, à la nouvelle de la défaite d'Aurélien par les Marcomans aux abords de Milan, Vopisc. *Aurelian.*, 20 (éd. Peter, t. II, p. 150). On décide de consulter les livres sibyllins : « *Inspecti libri, proditi versus, lustrata urbs, cantata carmina, amburbium celebratum, ambarvalia promissa.* » Il suivrait de là que l'*amburbium* était une cérémonie qui ne se célébrait pas périodiquement, mais était réservée aux jours de péril public.

d'un homme qui croit savoir? Mais cette conjecture résiste-t-elle à l'examen?

« L'*amburbale* se faisait tous les cinq ans, nous dit-on¹; la Chandeleur se célèbre chaque année. On ignore à quelle date se faisait l'*amburbale*, et les critiques qui le fixent au 2 février le font en vertu d'une pétition de principe, supposant que la Chandeleur est la suite de l'*amburbale*. Dom De Bruyne (p. 22) est tout prêt à nous accorder que l'*amburbale* était une fête mobile.

« Nous répéterons ce que nous avons dit dans notre mémoire de 1916 : « Quand il y a prolongement d'une « fête païenne dans une fête chrétienne, ce que le christianisme garde et doit garder, c'est la date. »

« Concluons que l'anonyme de Corbie produit par Dom De Bruyne nous apporte une conjecture qui ne vaut pas mieux que celle de Bède. »

M. É. Michon, membre résidant, lit la note suivante :

« Les erreurs ont la vie dure et il est, peut-on dire, des morts qu'il faut que l'on tue.

« Il en est ainsi, si vous me permettez l'expression, pour ce qui a trait à la provenance, — la prétendue provenance marseillaise, et c'est à ce titre que la question me paraît devoir intéresser notre Société des Antiquaires de France, — de la célèbre Aphrodite à la colombe du Musée de Lyon.

« M. H. Lechat, l'éminent professeur de l'Université de cette ville, dans une savante autant qu'élégante plaquette consacrée à cette *Aphrodite archaïque*², a eu beau porter de nouveau ce qu'il pouvait estimer le coup de grâce à cette fausse origine et terminer avec raison la première partie de sa monographie par ces lignes : « Un jour, dans « des circonstances que nous ne pouvons pas savoir, elle « aura été rapportée de quelque champ de ruines grecques « ou de l'arrière-boutique de quelque Grec d'Anatolie par

1. Wissowa, art. « Amburbium » de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa.

2. *Musées de Lyon, Aphrodite archaïque*, Lyon, 1919.

« l'un des innombrables voiliers qui, aux siècles passés, « faisaient la route entre Marseille et ce qu'on appelait « alors les Échelles du Levant. Marseille, autrefois, plus « encore qu'à présent, était la porte de l'Orient : cette « figure de l'antique Orient grec est entrée en France par « Marseille, voilà tout¹. » Sa conclusion, — et nous verrons plus loin que ce que nous savons de la famille de Gravier ne peut que la renforcer, — n'a pas empêché un historien marseillais, M. E. Duprat, secrétaire général de la presque centenaire Société de statistique de Marseille, dans le t. I, daté de 1921, du nouveau bulletin de cette Société, *Provincia*, de répéter que, parmi des objets antiques, on trouva à Marseillè, dans les ruines de la rue des Consuls, « notamment l'Aphrodite qui est au Musée « de Lyon² ».

« Il semble bien, pourtant, que M. Lechat eût montré comment Grosson, dans son *Recueil des antiquités et monuments marseillais*, avait été amené à faire de la statue un bronze et à ajouter que ce bronze était « une suite « des découvertes faites à la rue des Consuls ». « On est « [alors] tout près de la confondre, écrit-il, du moins on « parle d'elle à certains moments comme si on la confon- « dait avec la « statue en bronze », — nous allons voir « ce qu'est ce bronze, — découverte jadis dans la rue des « Consuls³. »

1. *Musées de Lyon, Aphrodite archaïque*, Lyon, 1919, p. 10.

2. L'assertion se trouve (p. 82, n. 3) dans une étude, d'ailleurs fort intéressante, de M. Duprat sur *Les ruines de la rue des Consuls*, dont il a pu, d'après les titres de propriété et les matrices cadastrales, préciser l'emplacement et fixer la date de la mise au jour, — survenue, on le savait seulement, au xvii^e siècle, en creusant la maison du médecin Peyruis, — à la période comprise entre 1669 et 1688. L'emplacement, remarque M. Duprat, était voisin des vieux murs de la cité et « la présence d'objets antiques dans les murs d'enceinte est un fait trop connu pour insister » (p. 86); sans doute, et, si l'Aphrodite venait réellement de ces ruines, on en pourrait conclure que, employée parmi les autres matériaux, elle aurait droit à être considérée comme de provenance vraiment marseillaise; mais encore une fois cela n'est pas.

3. *Aphrodite archaïque*, p. 6-7.

« L'affirmation, je crois, peut être plus catégorique, et voici une image qui vous aidera à comprendre l'origine de l'erreur commise.

« Il avait paru, en 1696, une deuxième édition de l'*Histoire de la ville de Marseille* d'Antoine de Ruffi, « revue, « corrigée, augmentée et enrichie de quantité d'inscrip-



Minerve.

Statuette de bronze trouvée à Marseille à la fin du XVII^e siècle.

« tions, sceaux, monnoies, tombeaux et autres pièces
« d'antiquité, par ledit sieur de Ruffi et par M. Louis-
« Antoine de Ruffi, son fils », où se trouvent les deux
passages suivants¹ : « J'estime que [le temple] de
« Minerve étoit scitué à la rue des Consuls, car en crûsant
« les fondemens de la maison du S^r de Peiruis, docteur en
« médecine, on trouva des vestiges d'un ancien édifice

1. Il n'est pas question des antiquités dont nous allons parler dans la première édition, en un seul volume in-folio, publiée par Antoine Ruffi en 1642.

« avec une statûe de bronze de cette déesse¹ », et plus loin : « Il y avoit anciennement dans Marseille un temple « dédié à la déesse Minerve...; on trouva depuis peu dans « Marseille une statûe de cette déesse en crûsant les fondemens d'une maison qui est à la rûe appelée la rûe des « Consuls; elle fut déterrée dans des vestiges d'un ancien « édifice² », à l'appui de quoi Ruffi donne la figure reproduite ci-dessus, qui, quoique les dimensions ne soient pas indiquées et malgré la désignation de statue, semble bien, comme le remarque M. Lechat³, ne pouvoir être qu'une petite statuette.

« Ladite statuette, trois quarts de siècle plus tard, en 1773, lorsque écrivait Grosson, sans doute on n'en connaissait plus le sort, on ne la connaissait même plus; mais venait juste à point notre Aphrodite.

« Il est remarquable que du lieu de trouvaille de celle-ci, Montfaucon, lorsqu'il l'avait le premier fait connaître, en 1719, n'avait pas soufflé mot, se bornant à indiquer qu'elle faisait partie « du cabinet de M. Gravier, « de Marseille⁴ ». Il s'agit de Laurent Gravier, né en 1651, mort en 1717, possesseur en effet d'un cabinet d'archéologue et de numismate⁵; du cabinet de celui-ci deux monuments au moins fournirent la matière à des dissertations de l'érudit arlésien Claude Terrin, à qui, on le sait, la fameuse Vénus d'Arles, tenue d'abord par certains pour une Diane, dut d'être reconnue pour une Vénus⁶; mais plus intéressante pour nous est la trace

1. T. II, p. 297.

2. *Ibid.*, p. 315.

3. *Aphrodite archaïque*, p. 20, n. 5.

4. *L'Antiquité expliquée*, t. II, 2^e partie, p. 341 et pl. CXXXIX, n^o 2.

5. Voy. Gabriel Ancey, *Une grande famille marseillaise sur trois siècles, Les de Gravier, Provincia*, t. I, année 1921, p. 49-62, notamment p. 50-52.

6. *Explication d'un cachet antique d'agate orientale, Mémoires de Trévoux*, juin 1702, p. 24-34 (voy. aussi, sur ce cachet, abbé Bellat, *Ibid.*, mai 1705, p. 886); *Dissertation sur le dieu Pet, Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire* de Sallengre, par le P. Desmolets, t. I, p. 48.

d'un don fait par lui à la Bibliothèque du Roi de trois médailles provenant d'Égypte et de Cilicie¹. Laurent Gravier n'avait pas, on le voit, que des antiquités d'origine locale, et tout en ne prétendant pas tirer du fait plus qu'il ne comporte, n'est-ce pas une curieuse coïncidence que, sans parler d'Étienne Gravier d'Ortières, à qui Louis XIV donna mission de visiter les ports du Levant en 1685, 1686 et 1687, en même temps qu'il envoyait à Constantinople comme nouvel ambassadeur M. de Girardin², — et qui était toujours de la même famille, quoique d'une branche restée en Touraine³, — un autre de ses contemporains et parents, un autre Laurent Gravier nous est connu pour être tombé aux mains des Barbaresques d'Alger en faisant, suivant une tradition qu'on retrouve, nous dit-on, dans sa famille un siècle plus tard, le voyage des Échelles.

« M. Gravier père était déjà mort lors de la publication du tome II de l'*Antiquité expliquée*. Il nous est affirmé que, parmi ses fils, l'aîné partageait ses goûts. Il est du moins certain qu'il ne garda pas l'Aphrodite. « Ce monument, écrit Grosson, avait été au pouvoir de M. l'abbé « Boule; j'ignore entre les mains de qui il a passé depuis « le décès de ce curieux. » Tout ce qu'il put faire fut donc d'en fournir le dessin à Grosson, mais il y ajouta par malheur la fausse indication que « ce bronze... était « une suite des découvertes faites à la rue des Consuls ».

« Il n'est pas douteux que, dans le renseignement ainsi donné par Gravier le fils, une confusion ne se fût faite

1. Elles auraient, nous dit M. Ancey (*Provincia*, t. I, p. 50), fait l'objet d'un mémoire de M. Ondinet, du Cabinet du Roi, en 1703.

2. Le « Journal du voyage du S^r d'Ortières contenant les négociations et les réglemens qu'il a faits dans les Échelles » est conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque de Munich. Voy. H. Omont, *Athènes au XVII^e siècle, Dessins des sculptures du Parthéon attribués à Jacques Carrey et conservés à la Bibliothèque nationale, avec des vues et plans d'Athènes et de l'Acropole*, pl. XXVI-XXVII.

3. *Provincia*, t. I, p. 50, n. 1.

entre la statue de marbre et la statuette de bronze jadis signalée par Ruffi. Elle avait pu être facilitée par le fait que la statue, telle que l'avait reproduite Montfaucon, était, elle aussi, une Minerve. M. Lechat remarque, il est vrai, que Montfaucon s'était gardé de lui donner un nom, se bornant à dire que c'est « une figure fort extraordinaire », mais il ajoute : « Ce nom-là, sûrement, était attribué à la statue déjà du temps de Montfaucon (sans cela eût-il cru voir dans l'oiseau posé sur la main une chouette¹ ?). » La dernière remarque n'est pas tout à fait juste, l'oiseau dans la gravure de Montfaucon, et qui ne faisait évidemment que reproduire le dessin à lui communiqué, ayant une grosse tête démesurée, tête manifestement de chouette. Montfaucon ne pouvait donc pas ne pas le constater et en tirer la déduction, et je ne suis pas par suite persuadé qu'il ait « été retenu par quelque scrupule² ». Le point d'ailleurs importe assez peu dans notre raisonnement. Il s'ajoutait, en outre, à cette première source de confusion cette autre, plus puissante en l'espèce, que marbre et bronze, — la statue, on vient de le voir, non seulement n'était plus chez Gravier, mais non plus même chez cet abbé Boule, à nous d'ailleurs inconnu, qui peut-être l'avait acquise directement de Gravier le père, et de même, selon toute vraisemblance, nous l'avons déjà noté, la statuette elle aussi était passée de mains en mains, — marbre et bronze, dis-je, l'un et l'autre n'étaient plus connus que de souvenir³.

1. *Aphrodite archaïque*, p. 6.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. « Lorsque la statue quitta Marseille, écrit M. Lechat (*Aphrodite archaïque*, p. 7), je crois que ce fut pour Nîmes, où elle entra, tout de suite ou plus tard, dans la collection Tempier, et cette collection fut achetée en bloc par un marchand de Lyon, nommé Mercier, lequel la revendit peu après, en décembre 1810, à la ville de Lyon pour son Musée naissant. » Il faut avouer pourtant qu'il n'y a là, surtout dans les premières affirmations, qu'une conjecture. Le seul fait positif que nous connaissions (*Ibid.*, p. 21-22, n. 10) est que, d'une part, Artaud, dans son *Cabinet des antiques du Musée de Lyon* en 1816, délimit la statue : « Isis, en

« L'auteur du *Recueil des antiquités et monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts*, moins que tout autre cependant, aurait dû tomber dans l'erreur et s'en faire le propagateur. Il donnait, en effet, un recueil des antiquités trouvées à Marseille et, comme tel, il s'est trouvé amené à republier, d'après Ruffi, la véritable Minerve, dont vous avez vu l'image, « statue de bronze « trouvée à la rue des Consuls, en creusant le fondement « de la maison du sieur Peiruis, médecin, vers le milieu « de cette rue..., parmi divers débris d'un édifice assez « vaste qui étoit le temple de Minerve, puisque cette statue y occupoit la principale place¹ ». Mais sa critique, fort courte, ne s'est pas aperçue du double emploi, et de là est venu tout le mal.

« F. Lenormant, en effet, commentant une reproduction photographique de l'Aphrodite dans l'un des premiers volumes de la *Gazette archéologique*, tout en la croyant apportée de Phocée par les fondateurs de l'antique colonie, n'hésite pas à la donner comme trouvée à Marseille²; dix ans après, H. Bazin, en intitulant sa monographie *L'Aphrodite marseillaise du Musée de Lyon*, insiste spécialement sur « la valeur du témoignage de Gros- « son relativement au lieu où notre statue a été découverte³ », et, malgré toutes les preuves répétées du contraire, la statue, à l'heure actuelle, on l'a vu, est encore indiquée dans une revue scientifique marseillaise comme découverte à Marseille. L'Aphrodite, au surplus, je ne sais par l'effet de quel mauvais sort, semble avoir été condamnée à jouer de malheur. Faussement attribué

marbre, venue de Marseille, puis de Nismes », et que, d'autre part (Giraud, *Revue d'histoire de Lyon*, 1906, p. 32), il existe aux archives municipales de Lyon un mandat de paiement en date du 7 décembre 1810 concernant le « Cabinet d'antiquités du St Mercié composé d'environ 900 pièces d'antiques provenant de M. Tempier de Nismes », personnage au surplus sur lequel nous n'avons aucun renseignement.

1. Grosion, *Recueil des antiquités*, p. 131 et pl. XV, n° 3.

2. *Gazette archéologique*, 1876, p. 133-134 et pl. XXXI.

3. Leroux, 1886, p. 2, n. 4.

dans les publications que nous venons de citer à Marseille comme provenance. « ce curieux fragment de statue, où « l'on doit voir la reproduction en marbre de quelque « ancien agalmate », — ce sont les termes mêmes dont il se sert, sans rien dire de son origine, — est non moins faussement attribué par Clarac, dont le *Musée de sculpture* eut du moins le mérite de le remettre en lumière, au Musée britannique comme lieu de conservation¹, et s'il faut ne pas se lasser de répéter que l'Aphrodite ne peut être tenue au sens vrai pour une antiquité nationale, du moins avons-nous, malgré Clarac, la consolation de la posséder dans les collections d'un Musée de France. »

M. Jules Formigé, membre résidant, fait part de quelques remarques sur certaines dispositions des thermes romains : cheminées, ventilation, verrières, volets des fenêtres :

« Les dispositions d'ensemble dans les thermes romains sont maintenant bien connues ; mais les recherches restent à compléter sur le détail de leur fonctionnement.

« On sait que les gaz chauds sortis des foyers cheminaient dans les hypocaustes, dont les pentes étaient combinées pour diriger leur marche. Ils arrivaient ensuite à des conduits verticaux disposés en file contre les murs et dans lesquels ils s'élevaient.

« La destruction des parties hautes dans la plupart des cas ne permet pas d'en voir davantage. Mais aux thermes de Constantin à Arles ces parties hautes subsistent encore et nous font connaître ce que devenaient les gaz chauds au sortir des conduits adossés aux murs.

« On voit, en effet, dans cet édifice si curieux, des cheminées conservées en place. Les gaz s'y réunissaient pour traverser les voûtes et les couvertures, afin de déboucher au dehors.

« Ces cheminées se composent, comme les nôtres, de poteries emboîtées et dont le diamètre est sensiblement

1. Cf. Lechat, *Aphrodite archaïque*, p. 22, n. 13.

conforme aux plus récents règlements de police de Paris. Chaque morceau figure un tronc de cône, large de 0^m24 à la base et de 0^m22 au sommet et haut de 0^m77. L'épaisseur du conduit étant de 0^m01, son diamètre intérieur est donc compris entre 0^m22 à la base et 0^m20 au sommet. Enfin, la partie emboîtée atteint 0^m10. Le tout est noyé dans le béton des voûtes. La terre cuite est très bien faite, dure, brune et assez vitrifiée pour être luisante.

« Si nous comparons ces cheminées aux nôtres, nous sommes amenés à faire quelques remarques .

« Le diamètre est sensiblement le même.

« L'épaisseur de la paroi, qui atteint 0^m05 de nos jours, n'a que 0^m01. On conçoit que la dilatation d'une paroi mince se produise beaucoup mieux et par suite avec des chances de déchirement bien moindres.

« La qualité de la paroi est pour nos conduits de fumée très rugueuse, très poreuse. Elle se charge facilement de bistre et de suie et, les morceaux n'ayant que 0^m15 de haut, les joints sont cinq fois plus nombreux, créant ainsi bien plus d'interstices. Dans les cheminées romaines, la paroi lisse et vernie, avec des joints aussi rares que possible, ne retient que le minimum de suie et de bistre et est très facile à ramoner.

« La cheminée romaine est donc nettement supérieure à la nôtre. Et de fait celles des thermes de Constantin à Arles subsistent encore depuis 1600 ans, alors que les nôtres résistent rarement à un feu de cheminée.

« En étudiant ces conduits de fumée, j'en ai remarqué d'autres qui semblent disposés pour un usage différent : cet usage est vraisemblablement la ventilation artificielle par le moyen de la chaleur faisant tirage. Les restes sont trop peu nombreux pour arriver à une description rigoureuse; j'ai d'ailleurs l'intention d'en poursuivre la recherche. Mais cependant cette remarque en impose une autre qui semble décisive : comment admettre la conservation des mosaïques, des peintures, des stucs, des objets d'art dans une atmosphère chargée de l'humidité

et des buées des piscines chaudes? La ventilation est donc nécessaire. Cet argument seul confirme mes remarques sur place, au moins pour le principe de la ventilation elle-même.

« Les Romains connaissaient en outre parfaitement le fonctionnement de la serre chaude et l'action bienfaisante du soleil au double point de vue de la chaleur et de la lumière : les *caldaria*, orientés au midi ou à l'occident, présentent d'immenses fenêtres qui étaient garnies de vitres. On est tenté de penser que ces verrières colossales, dont l'armature était sans doute en bois ou plutôt en métal¹, devaient être très ornées, comme les salles qu'elles éclairaient. La connaissance de la technique du verre par les Romains rend même vraisemblable l'emploi des verres colorés par petits morceaux ou, pour dire le mot, les vitraux. Le goût marqué des Romains pour la coloration des dallages de marbre ou de mosaïque, des revêtements de marbre, de mosaïques, de peintures, de stucs rend peu probable l'emploi de verrières sans couleur.

« Enfin, les Romains avaient remarqué que ces verrières étaient une cause de déperdition de chaleur pendant les heures où le soleil ne les atteignait pas. C'est évidemment pour cette raison qu'ils avaient disposé d'immenses volets en bois qui se rabattaient sur elles au moment voulu : aux thermes d'Arles, il existe en effet, au pourtour des fenêtres, des pierres saillantes percées des

1. Léon de Vesly, *Les fana ou petits temples gallo-romains de la région normande*, Ronen, 1909, à la Butte des Buis, p. 29, signale « des baguettes du même métal [bronze], assez semblables à celles employées par les peintres verriers pour sertir les plombs des vitraux... » et, p. 139, « un petit carreau de verre, sertir de bronze », et du verre à vitre à la mare du Puits. On en a trouvé aussi au fanum de Saint-Nicolas-sur-Gaillon. Les vitres de Pompéi sont connues de tous. Enfin, dans le *Bull. archéol. du Comité des travaux historiques*, 1902, fasc. 2, on lit qu'on a trouvé à Saint-Ouen de Thouberville (Seine-Inférieure) une petite baguette ou lame de plomb roulée qui a pu servir à sertir des morceaux de verre. Cette baguette est maintenant au Musée de Saint-Germain.

pivots de ces volets qui atteignaient 4^m75 de haut et 1^m20 de large pour chaque vantail. Cette disposition se retrouve d'ailleurs dans certaines constructions arabes. »

MM. Merlin et Martroye ajoutent diverses observations.

Séance du 28 Juin.

Présidence de M. J.-J. MARQUET DE VASSELLOT,
vice-président.

Ouvrages offerts :

BAYE (baron DE). *Un rapport archéologique entre l'ancien et le nouveau continent*. Paris, 1836, in-8°.

CHÉNON (E.). *Les professeurs de droit français de l'Université de Bourges et les manuscrits de leurs cours*. Paris, 1921, in-8°.

MONCEAUX (P.). *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*. T. VI : *Littérature donatiste au temps de saint Augustin*. Paris, 1922, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle l'Académie royale de Belgique remercie la Société de s'être fait représenter aux fêtes anniversaires de la fondation de cette Compagnie qui viennent d'être célébrées à Bruxelles.

M. Paul Collinet, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« George Gémistus, qui ajouta lui-même à son nom l'épithète de Pléthon, et qu'on appelle communément Gémisthe Pléthon, vécut de 1355 environ à 1452. Il est connu surtout par la tentative à laquelle il s'essaya en vain de reconstruire à neuf le paganisme sur les ruines du culte chrétien et avec les matériaux de la philosophie néo-platonicienne dans un grand ouvrage intitulé : Πλάτωνος Νέμων Συγγράμματα. « le Traité des lois ». De ce livre,

condamné au feu par le patriarche Gennadius, il ne subsiste que des débris, dont l'édition la meilleure et la plus complète est due à l'helléniste français C. Alexandre et est accompagnée d'une traduction de A. Pellissier¹.

« Gémisthe Pléthon mourut, presque centenaire, probablement le lundi 26 juin 1452, à la première heure du jour, date plus vraisemblable que celle de 1451 assignée d'ordinaire à sa mort, et fut enterré à Sparte où, jusqu'à ses dernières années, il avait exercé ses fonctions judiciaires². Dans l'étude biographique très attachante qui précède l'édition du *Traité des lois*, C. Alexandre a laissé incertain un point relatif aux destinées posthumes du corps du philosophe. D'après Tiraboschi, l'auteur connu de l'*Histoire de la littérature italienne*³, il indique bien que les restes de Gémisthe furent transférés de Sparte à Rimini par le seigneur de cette dernière ville en 1475; mais il ajoute que ses dépouilles mortelles dorment, probablement ignorées, sous les dalles de l'église Saint-François. En parlant ainsi, il interprétait, à sa façon, la phrase de Tiraboschi disant que « le cadavre... y avait été « enseveli avec honneur (*onorevolmente*) ».

« La présence parmi les photographies prises en Italie par feu mon beau-père, M. Louis Guérin, gendre du traducteur de Pléthon, A. Pellissier, d'un cliché rapporté de Rimini me permet de compléter et de rectifier les indications de C. Alexandre et, avec elles, celles des dictionnaires et encyclopédies anciennes ou récentes qui ne tiennent même pas compte de son étude.

« Le corps de Gémisthe Pléthon repose à Rimini, non pas dans l'intérieur et sous les dalles de l'église Saint-François, mais dans un sarcophage qui se trouve placé en plein air, sous une arcade du côté sud de cette église gothique accommodée au style de la Renaissance par

1. Πλήθωνος Νόμων Συγγραψῆς Τὰ Σωζόμενα; *Pléthon, Traité des lois*, etc..., Paris, Firmin-Didot, 1858.

2. C. Alexandre, *op. cit.*, p. XLIII.

3. Tiraboschi, t. VI, 1^{re} partie, Modène, MDCCXC, in-4°, p. 354; cf. C. Alexandre, *op. cit.*, p. LXXXVII-LXXXVIII.

ordre de Sigismond-Pandolphe Malatesta. Le tombeau de Gémisthe est le troisième (en partant de l'angle de la façade) des sept mausolées¹ érigés à la gloire de quelques grands hommes, plus ou moins célèbres, de la Renaissance².

« Le sarcophage à l'antique, en marbre d'Istrie et sans ornement, érigé pour Gémisthe porte seulement une inscription commémorative³. C'est cette inscription qui nous apprend, de la façon la plus explicite, comment ses restes mortels ont quitté la Morée pour l'Italie :

ITEMISTH · BIZANTII · PHILOSOPHOR(um) · SVA · TEMP(estate) ·
PRINCIPIS · RELIQVVM.

SIGISMVNDVS · PANDVLFVS · MAL(atesta) · PAN(dolphu) ·
F(ilius) · BELLI · PELOP(onneseusis) · ADVERSVS · TVRCOR(um).

REGEM · IMP(erator) · OB · INGENTEM · ERVDITORVM · QVO ·
FLAGRAT · AMOREM.

HVC · AFFERENDVM · INTROQVE · MITTENDVM · CVRAVIT ·
MCCCCLXV.

1. Sur ces mausolées, voy. l'ouvrage in-folio en italien et en français de T. J. Fossati, *Tempio Malatestiano de' Francescani di Rimini, architettura de Leon Battista Alberti Fiorentino, ou Le Temple de Malateste de Rimini, architecture de Léon-Baptiste Alberti de Florence*, Foligno, 1794, p. 38-39 (avec la pl. VIII); [Luigi Nardi], *Descrizione antiquario-architettonica con rami dell' Arco di Augusto, Ponte di Tiberio e Tempio Malatestiano di Rimini*, petit in-fol., Rimini, 1813, p. 52-53 (avec la pl. XIII reproduisant la précédente); Dottor Luigi Tonini, *Guida del Forestiere della Città di Rimini*, in-8°, Rimini, 1864, p. 67-69. — Dans l'ouvrage de Tommaso Temanza, architetto Veneziano, *Delle Antichità di Rimini*, 1741, il n'est question que des antiquités romaines de la ville.

2. Dans les sept mausolées reposent : 1° le poète Basinio de Parme; 2° le poète Giusto de' Conti; 3° le philosophe Gémisthe Pléthon; 4° l'ingénieur Roberto Valturio; 5° les deux médecins Gentile, Sebastiano Vanzi; 7° le médecin de Bertinoio, Bartolomeo Tralligietti. — Fossati fait observer (p. 38) que les trois derniers n'existaient pas du temps de Malatesta.

3. Les inscriptions des sept mausolées, dont celle de Gémisthe, sont publiées très exactement par Fossati, *loc. cit.*

« Les restes de Gémisthe de Byzance, le prince des philosophes de son temps,

« Sigismond-Pandolphe Malatesta, fils de Pandolphe, « général en chef de la guerre du Péloponèse contre le « roi des Turcs,

« A cause de l'amour ardent dont il brûle pour les « érudits,

« A pris soin de les apporter ici et de les enfermer « (dans ce tombeau). MCCCC LXV. »

« En 1460, le despotat de Sparte, gouverné par un prince Paléologue, Démétrius, avait été conquis par les Turcs, maîtres de Constantinople depuis 1453. Trois ans plus tard (1463), Sparte avait été incendiée par l'allié de Démétrius qui n'était autre que le seigneur de Rimini, Sigismond-Pandolphe Malatesta (1417-1468), le fils de Pandolphe, l'amant, puis le mari d'Isotta degli Atti, général en chef des troupes de Morée pour le compte de la République de Venise, au service de laquelle il s'était mis. Brûlant d'un amour ardent pour les érudits, comme le rappelle la troisième ligne de l'inscription, Sigismond-Pandolphe avait exhumé d'un cimetière de Sparte le corps de Gémisthe, l'avait ramené à Rimini et l'avait fait placer dans le sarcophage de Saint-François, en 1465, déclare la quatrième ligne de l'inscription (la date de 1475, chez Tiraboschi et Alexandre, est fautive).

« Le nom de Gémisthe Pléthon, tel que le donne la première ligne, est IEMISTI(VS) BIZANTI(VS), « Gémisthe « de Byzance ». L'inscription offre donc aussi cet intérêt d'ajouter, sous une forme nouvelle, une confirmation aux renseignements que fournissent sur la patrie du philosophe et Bessarion, qui l'appelle *Plethon Constantinopolitanus*, et les titres de ses ouvrages ou les mémoires du temps, qui le désignent souvent par l'épithète de « Byzantin », *Πλήθωνος τοῦ Βυζαντίου*¹.

« Le « Guide de Rimini » de Tonini² rapporte qu'une

1. C. Alexandre, *op. cit.*, p. v.

2. Tonini, *op. cit.*, p. 68.

controverse existe sur la véritable identité du Gémisthe enfermé dans le sarcophage de Saint-François. Les uns, dit-il, tiennent que ce serait Georges Gémisthe Pléthon, le philosophe néo-platonicien du xv^e siècle, d'autres prétendent que ce serait le philosophe Gémisthe de Byzance qui fleurit au iv^e siècle, l'ami de saint Grégoire de Nazianze, celui à qui une statue de bronze fut érigée à Constantinople. Ce deuxième personnage, en réalité, n'est pas un Gémisthe : c'est le célèbre sophiste Thémistius. On a cru, pourtant, pendant un temps, que le tombeau de Rimini était le sien, parce que, malgré la netteté de l'inscription, on y lisait TEMISTII au lieu de IEMISTII¹. Mais la controverse est absolument sans objet. Nous ne l'aurions pas mentionnée si, au milieu des arguments qu'alléguaient les partisans de la seconde opinion contredite par l'inscription même, ne figurait un détail d'un certain intérêt. Tonini rappelle que, lors de l'ouverture des tombeaux en 1757, fut trouvé dans le troisième (celui de Gémisthe) un ballot en forme de valise (*un' involto a foggia di valigia*) fait de drap de laine rouge, crevé en plusieurs endroits, et par les ouvertures duquel apparurent les os d'un squelette entier décomposé. Nous savons par là quelle forme matérielle avait prise la sollicitude de Sigismond-Pandolphe pour l'objet de son admiration avant de lui donner son dernier asile dans le mausolée du temple des Malatesta. »

M. J. Zeiller, associé correspondant national, présente une inscription inédite des environs de Djemila, l'ancienne Cuicul, dont la copie lui a été remise par M. Gsell.

« Elle n'a d'autre intérêt que d'avoir été copiée il y a seulement quelques semaines et d'exiger la restitution d'un mot peu lisible à la troisième ligne. C'est une inscription gravée sur un cippe hexagonal de 1^m30; la hau-

1. L'erreur subsiste dans la thèse de E. Baret, *De Themistio sophista*, Paris, 1853, p. 63-64.

teur des lettres est de 0^m06 à 0^m05, sauf à la dernière ligne, où elle n'est que de 0^m03.

	C·IVL·FELIX·
	EX·DEC·TOIN
	VET·ET·C·IVL
	PVLCHER
5	VET·AMA
	TISSIMI
	FRATRES·
	POSTMERITA
	MILITIAE·VO
10	TVM·SOLVER
	CVRANTIB·
	NONNIA·IV
	LIO·ET·VAL
	ERIA·FELI
15	CISSIMA
	CONIVGI
	RVS

« Le texte est des plus simples. Il n'y a à restituer que le dernier mot de la deuxième ligne qui commence par TO, et cela est bien facile. Les dédicants sont deux frères, tous deux anciens soldats, comme l'indiquent à la fois le double qualificatif de *veteranus* et l'expression *post merita militiae*. Mais, en outre, le premier est qualifié d'*ex decurione*. On sait qu'aux premiers temps de Rome on appelait *decurio* le chef de dix cavaliers, et par la suite le titre de *decurio* est demeuré celui du chef d'une subdivision de cavalerie, quel qu'en fût le nombre d'hommes, trente ou vingt. Julius Felix est donc un ancien sous-officier ou un officier subalterne de cavalerie. Or, ces subdivisions de cavalerie portent, on le sait, le nom de *turmae*. Il ne paraît donc pas douteux que la troisième lettre du dernier nom de la deuxième ligne soit un R, que l'on reconnaît d'ailleurs à demi sur l'estampage, et qu'il faille par conséquent lire *tor[mae]* pour *turmae*. »

M. G. Huard, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« De nombreux textes tirés d'ouvrages imprimés et de

documents manuscrits permettent d'affirmer que la transformation du mot *ogive*, préparée dès le siècle précédent, s'est produite dans le second tiers du xviii^e siècle. Le véritable auteur de cette confusion paraît être A.-F. Frézier, ingénieur du roi (1682-1773), auteur d'un *Traité de la coupe des pierres et des bois pour la construction des voûtes et autres parties des bâtiments civils et militaires*. Cet ouvrage, qui fut plusieurs fois réédité, eut une influence capitale sur la diffusion de ce contresens de terminologie architecturale. Des architectes comme Blondel, Coutant d'Ivry, Soufflot, des critiques et des historiens comme Lafont de Saint-Yenne, les abbés Villain et Carlier, des héraldistes comme Dom Toustain et Dom Tassin ont contribué aussi à répandre l'erreur que peu à peu avait fait son chemin.

« La transformation du sens, en effet, ne se fit pas brusquement. On embrassa d'abord, sous le même nom, la nervure de la voûte et la forme en tiers-point; or pour les architectes de la fin du xvii^e siècle et pour ceux du xviii^e, la véritable innovation apportée par les maîtres d'œuvre du moyen âge dans la structure des voûtes ne consistait pas dans l'emploi de la nervure, mais dans le tracé en tiers-point donné à certaines de ces nervures et aux berceaux qu'elles supportent. Pour ce motif, on finit par faire du mot *ogive* un terme spécifique qui désigne toute figure décrivant un angle curviligne.

« Toutefois, le sens primitif se conservait dans certains ouvrages, notamment dans le *Dictionnaire de l'Académie*, dans le *Dictionnaire de Trévoux*, aussi, le mot *ogive*, dans son faux sens, n'était pas encore d'un usage courant au début du xix^e siècle. C'est à Millin, à Alexandre Lenoir, à Arcisse de Caumont que l'on doit de voir ce mot appliqué à tout arc brisé, perdant ainsi sa signification réelle, retrouvée en 1844 par Félix de Verneilh qui, lisant l'*Architecture* de Philibert Delorme, fit alors une sorte de « découverte. »

M. A. Mayeux, associé correspondant national, signale les transformations qu'ont subies certaines églises du centre

de la France lorsqu'on a voulu remplacer leur couverture de bois par des voûtes de pierre. Il cite à ce propos dans le département de l'Indre l'église de Bommiers et dans celui du Cantal les églises de Notre-Dame du Roc, Vignonnet, Drenne, Trizac, Riom-ès-Montagne. Il les compare avec l'église de Galeyrac (Cantal). Ce dernier édifice, datant du XII^e siècle, est un exemple remarquable d'église romane à nef unique, mais entièrement voûtée dès l'origine. Les trois travées de la nef possèdent une voûte en berceau plein cintre sur doubleaux en arc brisé; une coupole elliptique sur pendentifs recouvre le chœur; l'abside est en cul-de-four.

M. Deshoulières ajoute quelques observations.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1922.

Séance du 5 Juillet.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président annonce le décès de M. Paul Girard, membre résidant, se fait l'interprète des regrets de la Société et donne lecture de la lettre qu'il a adressée en cette circonstance au fils aîné de M. Girard.

Il donne également lecture de la lettre que, conformément à une décision prise dans la séance du 14 juin, il avait été chargé d'écrire au préfet de la bibliothèque Ambrosienne à Milan.

M. J. Martha, membre résidant, est élu membre honoraire.

Le président déclare la vacance d'un siège de membre résidant laissé libre par la promotion à l'honorariat de M. J. Martha. L'élection nécessitée par cette vacance aura lieu le 8 novembre.

M. Pallu de Lessert, membre résidant, fait hommage, au nom de l'auteur, d'un travail de M. Chénon, membre résidant, sur les *Voies romaines du Berry*.

M. M. Aubert, membre résidant, communique une

lettre de M. Brutails, membre de l'Institut et associé correspondant national, relative à une précédente communication de M. G. Huard sur le mot *ogive* pris dans le faux sens d'arc brisé :

« M. Huard a établi que ce contresens était commis dès le deuxième tiers du xviii^e siècle. En voici un exemple sensiblement plus ancien.

« *L'Église métropolitaine et primatiale S. André de Bourdeaux*, du théologal Jérôme Lopès, parut en 1668. P. 21, l'auteur décrit le chœur et le rond-point de la primatiale. Après avoir parlé des piliers, au nombre de quatorze, il ajoute : « Un peu au dessous du milieu de l'élévation de ces colonnes et dans leur intervalle se forment « des *Arceaux en Augue* d'où prennent leur naissance « les voûtes des allées du chœur, et qui soutiennent une « galerie qui règne tout autour du chœur. »

« Il n'est pas vraisemblable que Lopès ait été le premier à faire du mot *ogive* cet usage fâcheux. On doit pouvoir trouver avant lui la même confusion, non pas peut-être dans les documents émanés de techniciens, mais plutôt dans les écrits des profanes. »

M. Prinnet, membre résidant, présente la photographie d'un sceau qui porte la légende : S. IOHANIS BERTAVDI, et qui est décoré d'un écu à cinq pals, surmonté de la date 1292, en chiffres arabes. Cette dernière particularité est tellement exceptionnelle qu'il y a lieu de se demander si la date n'a pas été ajoutée, à une époque relativement moderne, à une matrice du xiii^e siècle. La forme des chiffres ne paraît pas suffisamment caractéristique pour dissiper les doutes.

« Une empreinte sur cire d'Espagne de ce sceau est conservée à la Bibliothèque nationale, dans un exemplaire de l'ouvrage d'André du Chesne, intitulé : *Histoire généalogique des maisons de Guines, d'Ardres, de Gand et de Coucy*. Elle y a été apposée, en 1727, par Pierre Clairambault, qui attribuait, sans preuves péremptoires, le sceau à un membre de la famille Berthout de Malines. »

Le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Il résulte des documents figurés et des textes que nous avons vus, que l'attelage antique, exclusivement propre aux transports légers, était impuissant à traîner un poids supérieur à 500 kilos et laissait tout le reste à la charge de l'homme.

« Ce fait, grave en lui-même, l'était aussi par ses conséquences, car il entravait le développement des forces mécaniques et, d'abord, celui des moulins à eau. Les anciens connurent ces moulins, et, selon Vitruve et Procope, il y en eut sur le Tibre, mais leur emploi fut exceptionnel et limité à quelques endroits où l'approvisionnement par eau était particulièrement aisé. Il n'était pas possible, en effet, de transporter par voie de terre, comme plus tard au moyen âge, la quantité de blé nécessaire au fonctionnement normal de moulins à large débit, ni de rapporter la farine au consommateur, sans affecter à ce service un nombre exagéré d'attelages.

« La mouture à bras, l'une des plus dures obligations de l'esclave, était donc une conséquence fatale de la faiblesse de l'attelage antique.

« Autre conséquence : le moulin à eau ne pouvait se muer en forges ou usines pour le traitement mécanique des matières premières, en sorte que tout le travail devait être fait à bras et réparti en un nombre infini, une véritable poussière d'ateliers. Il y avait encore de ce fait une immense déperdition d'efforts et le développement industriel en était retardé d'autant.

« Dans ces conditions, la main-d'œuvre humaine se trouvait en présence de tâches si pénibles que le travail forcé seul pouvait en assurer l'exécution continue. Sans lui, le développement matériel des civilisations successives, tel qu'il se produisit autour de la Méditerranée, n'eût pas été possible; aussi l'antiquité fit-elle un appel sans réserve à la « machine à voix humaine¹ ». Plus un

1. Varron.

peuple était civilisé, plus il avait d'esclaves, et plus le sort de ceux-ci était rigoureux. Les considérations de morale étaient sans effet contre cette nécessité impérieuse. On pouvait bien conseiller la douceur, mais non interdire l'emploi de la seule force motrice disponible; obtenir des atténuations, mais non pas toucher au principe. En fait, chez les anciens, nul ne soupçonna jamais que la cruelle institution pût cesser d'exister un jour.

« Les théoriciens de 89 commettaient donc une erreur singulière en cherchant en Grèce et à Rome l'exemple du libéralisme et de la solidarité humaine, l'institution du travail forcé est incompatible avec ces nations.

« Les anciens, en réalité, ne savaient rien des droits de l'homme, ceux du citoyen existaient seuls pour eux, et Rome, en particulier, le fit bien voir à l'esclave.

« Lorsque l'Empire s'écroula, les conditions de l'existence se modifièrent profondément en Occident, et avec elles, le sort des travailleurs manuels. Les villes étaient détruites, l'art de construire en pierre était oublié, les routes n'étaient plus que des pistes, les transports étaient arrêtés, l'industrie et le commerce très réduits, aussi la force motrice servile n'avait-elle plus la même utilité qu'aux époques prospères, et le nombre des esclaves diminuait-il par l'abandon et la désertion.

« Dans le même temps, les seigneurs, évêques et communautés créaient de grands domaines agricoles, ou les gens sans ressources se réfugiaient pour trouver du travail et du pain. Peu à peu l'esclavage se dégageait de sa forme antique et se muait en un servage ou colonat, suffisant pour une société aux besoins réduits.

« Le mouvement n'était pas continu, et, sous Charlemagne, on vit même le nombre des esclaves augmenter sensiblement, à la suite des grandes ventes de prisonniers de guerre. Malgré cela, parmi les ruines, à travers les bouleversements, et, sous leur influence même, les horreurs du travail forcé s'atténuaient. Mais, avec les premiers Capétiens, un grand tournant de l'histoire s'amorce, le monde occidental reprend de l'équilibre, de la sécurité,

et le réveil de la civilisation commence. L'industrie et le commerce renaissent, les routes sont refaites, l'exploitation des carrières est reprise, et bientôt le « blanc manteau¹ » des édifices en pierre, églises, abbayes, châteaux, va recouvrir la chrétienté. Cette activité, ces nombreux travaux nécessitèrent des transports importants de matériaux et matières premières, et le besoin de force motrice va redevenir plus impérieux que jamais.

« Moment critique où, par la force des choses, la grave question reparut dans toute son acuité : l'homme devrait-il reprendre intégralement son antique rôle de moteur principal au lieu et place des animaux ? Verrait-on de nouveau les équipes d'esclaves se reformer partout sous le bâton ? Ou bien les peuples d'Occident, saisis de scrupule, renonceraient-ils plutôt au développement matériel qui s'annonce ? Ce choix leur fut heureusement épargné par l'avènement du puissant attelage moderne.

« Au x^e siècle, l'ère de la force motrice servile touche à sa fin, celle de la force motrice animale commence. »

M. Martroye, membre résidant, signale un texte de Procope où il s'agit d'un moulin à eau sur un fleuve et qui confirme les remarques qui viennent d'être faites.

M. Jules Formigé, membre résidant, étudie l'arc et la porte antique de Die :

« Il existe à Die [Drôme], sous le nom de porte Saint-Marcel, un curieux ouvrage de défense qui englobe un arc municipal romain, une porte flanquée de deux tours romaines et aussi diverses surélévations du moyen âge.

« L'arc existait avant les autres constructions. Il semble dater du début du m^e siècle, époque où une inscription nous apprend que la cité de Die était devenue une colonie, et il commémore peut-être la fondation de cette colonie.

« La porte qui s'accôle à l'arc est nettement postérieure, et ses éléments grossiers sont de très basse époque, sans qu'on puisse les dater.

1. Raoul Glaber.

« Elle comprend au centre un arc en plein cintre et à la suite deux tours demi-circulaires; le tout en grands matériaux, visiblement empruntés à des constructions antérieures. Une architrave à trois bandes couronne l'ensemble, tours et porte. Quelques assises de grand appareil sont placées au-dessus. Puis les parties hautes, en petit appareil, sont vraisemblablement en entier du moyen âge.

« Nous ignorons la disposition des éléments disparus. Mais cependant nous pouvons en restituer une partie en comparant la porte de Die à la porte prétorienne du camp romain de Ratisbonne (*Castra regina*)¹.

« Cette porte possède comme celle de Die une arcade en plein cintre (elle en avait peut-être deux) et elle a conservé une tour demi-circulaire munie, comme celle de Die, d'une architrave à trois bandes, sans frise ni corniche. Mais au-dessus de cette architrave on voit encore sur la tour cinq fenêtres en plein cintre qui font deviner le reste de la composition, en raisonnant par analogie avec les portes d'Autun et la porte de Trèves.

« La très grande ressemblance de la porte de Die et de celle de Ratisbonne n'a, je crois, jamais été signalée, et c'est le but de la présente note. »

M. A. Blanchet s'associe à ces conclusions.

M. Amédée Boinet, membre résidant, fait la communication suivante :

« La Bibliothèque Laurentienne de Florence possède, sous la cote « *Mediceus Palatinus* » 69, un manuscrit très précieux des œuvres de Virgile, contenant les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*, avec commentaires, et qu'il importe de signaler pour l'histoire du manuscrit en France au xv^e siècle. Ce volume compte 266 feuillets, plus 4 feuillets de garde, dont 2 en tête et 2 à la fin, et mesure

1. Friedrich Kuepp, *Die Römer in Deutschland*, Bielefeld und Leipzig, 1912, in-4°, donne une bonne reproduction de la porte de Ratisbonne, p. 81, fig. 52.

395 sur 290 millimètres. Au dernier feuillet on lit une souscription fort intéressante en lettres rouges dont voici



ŒUVRES DE VIRGILE

(Florence, Bibliothèque Laurentienne, Med. Pal. 69, fol. 19).

le texte : « Hunc librum scripsit Petrus de Lormel, alias
« de Alvernia, librarius Universitatis parisiensis, quem

« hic finivit cum labore jocundo pro venerabili et magnifico viro domino suo¹... Tourau, domini nostri Regis consiliario, anno Domini M^o CCCCLIII^o, die xvii^a mensis « julii. » Au-dessous, la signature : « P. de Alvernia ».

« Cette souscription nous prouve donc que le manuscrit a été exécuté à Paris et terminé en 1403. Jusqu'à présent, Pierre de Lormel, dit d'Auvergne, n'est cité nulle part, nous semble-t-il. Son nom ne figure pas, par exemple, dans le *Chartularium Universitatis parisiensis*, publié par le Père Denifle et M. Châtelain.

« D'autre part, sur la seconde des deux feuilles de garde qui se trouvent à la fin, — feuille collée aujourd'hui à la reliure, — on lit les deux notes suivantes à peu près contemporaines et qui paraissent avoir été ajoutées dès la première moitié du xv^e siècle : « Iste Virgilius est Teodori Spinulle, condamnatus domini Francisci Meliadus manu propria. — Nunc vero est Johannes Pardi, quem e publica... »

Les noms des personnages mentionnés dans ces deux notes n'ont point été retrouvés ailleurs jusqu'à présent, comme a bien voulu me le faire savoir le distingué conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Laurentienne, le professeur Rostagno. Le nom de Pardi a été et est encore assez fréquent dans les régions de Pise et de Lucques. Le manuscrit Plut. 89, Sup. 98 de la Laurentienne (traités de Domenico Cavalca), a été copié en 1418 par un certain « Antonio di Piero Pardi da Lucha ».

« Le Virgile transcrit par Pierre de Lormel a reçu une décoration assez riche. Chacun des trois ouvrages de Virgile était ou est précédé d'une grande peinture. Celle qui se rapportait aux Bucoliques et représentait, d'après A.-M. Bandini², Tityre et Mélébée conversant entre eux, a disparu. Il manque donc le premier feuillet du manuscrit. La seconde miniature (fol. 19), qui mesure 165 milli-

1. Un mot, sans doute le prénom du personnage, a été gratté.

2. *Bibliotheca Leopoldina Laurentiana*, Supplementum III (1793), col. 220.

mètres de hauteur sur 120 de largeur, est une illustration des quatre premiers vers des Géorgiques. On y voit un paysan qui laboure son champ, sa charrue étant traînée par deux bœufs; un autre qui sème; un troisième monté dans un arbre (un orme) aux branches duquel il attache une vigne. A terre, sont figurées quatre ruches autour desquelles volent des abeilles. Le ciel est remplacé par un fond rouge quadrillé. Les couleurs employées pour les vêtements sont le bleu clair, le rouge-brique, le rose et le blanc. L'encadrement se compose de deux filets, l'un or, l'autre bleu.

« La troisième miniature (fol. 65 v^o), mesurant 157 millimètres de hauteur sur 130 de largeur, se trouve en tête de l'Énéide. Au premier plan, deux navires de la flotte d'Énée, remplis de guerriers, vont aborder sur les rivages du Latium. Au fond est figurée la construction de Lavinium, fondée, d'après la légende, par Énée. Aux pieds de la ville apparaissent des tailleurs de pierre et à l'intérieur trois maçons, dont deux montés chacun sur un échafaudage. Le fond est formé, comme dans la peinture précédente, par un quadrillé rouge et bleu. Les armures sont peintes en bleu clair. Les ouvriers qui construisent Lavinium ont des vêtements bleus, rouges ou roses.

« Le style des deux peintures qui subsistent dans le volume trahit une main un peu lourde, tant dans le dessin que dans l'application des couleurs. Il n'en est pas moins vrai que ces tableaux sont curieux par les détails pittoresques qu'ils nous offrent.

« Disons en passant qu'il serait fort intéressant de faire un travail d'ensemble sur l'illustration des manuscrits de Virgile depuis l'origine jusqu'au xvi^e siècle et de montrer surtout comment les artistes ont compris ou interprété la nature au cours des siècles¹.

1. On peut déjà consulter utilement à ce sujet l'ouvrage récent de Vladimiro Zabughin, *Vergilio nel Rinascimento italiano da Dante a Torquato Tasso. Fortuna. Studi. Imitazioni. Traduzioni e parodie. Iconografia*, 1 : *Il trecento ed il quattrocento*, Bologna, [1921], in-8°, avec reproductions de miniatures de manus-

« Notre manuscrit renferme encore de fort belles initiales à rinceaux et feuillages blancs et rouges sur fond d'or. C'est donc à tous les points de vue un volume fort soigné. Il peut certainement compter parmi les documents les plus précieux pour l'histoire de la miniature parisienne au xv^e siècle et c'est avec un vif plaisir que nous l'avons vu figurer en belle place dans la remarquable exposition organisée cette année à la Bibliothèque Laurentienne. Nous comptons attirer particulièrement l'attention de la Société sur d'autres manuscrits d'origine française conservés dans le même dépôt. »

Séance du 12 Juillet.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président annonce le décès de M. Jules Hannezo, associé correspondant national.

Il lit les lettres de MM. A. Merlin et J. Zeiller qui posent leur candidature au siège de membre résident, pour lequel une élection aura lieu le 8 novembre, ainsi qu'une lettre du directeur de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, donnant à connaître qu'un Congrès international de géographie et d'ethnologie se tiendra au Caire en 1925, et faisant appel à la collaboration des savants français.

Il rend compte d'une lettre de M. Bruston, associé correspondant national, relative à l'interprétation hébraïque d'une amulette gnostique jadis publiée dans les *Mémoires* de la Société¹.

Le président signale le nouveau don d'ouvrages russes crits de Virgile conservés à la Bibliothèque Laurentienne de Florence, à la bibliothèque Vaticane, au British Museum, etc.

1. 1909, p. 222.

fait par M. le baron de Baye, membre honoraire, à qui la Société adresse l'expression de ses remerciements.

M. Serbat, membre résidant, dépose sur le bureau le premier fascicule du *Bulletin* de la Société pour l'année 1922.

La séance de vacances est fixée au mercredi 13 septembre.

Séance du 13 Septembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

CHÉNON (Ém.). *Les voies romaines du Berry, avec une carte*. Paris, 1922, in-8°, une carte.

GRUAZ (J.). *Le trésor d'Hermenches et les temps carolingiens*. Lausanne, 1922, in-8°.

PRINET (Max). *Les armoiries françaises dans le tournoi de Nantes de Conrad de Wurtzbourg*. Paris, 1921, in-8°.

— *Le langage héraldique dans le tournoiement Antéchrist*. S. l. s. d., in-8°.

STÜCKELBERG (E.-A.). *Siegel- und Münzkunde der hochburgundischen Könige*. [Zürich, 1922], in-12.

Le président annonce le décès de l'un des plus anciens associés correspondants de la Société, M. Pilloy, qui a consacré de nombreux travaux aux antiquités du département de l'Aisne.

Il donne lecture d'une dépêche de M. le baron de Baye, membre honoraire, qui envoie ses souvenirs à ses confrères, et d'une lettre de M. René Vallette, associé correspondant national, qui signale la découverte récente de sépultures gallo-romaines à Fontenay-le-Comte.

Le président fait part d'une invitation adressée à la

Société par le Comité d'organisation du Congrès international des sciences historiques qui doit avoir lieu à Bruxelles en 1923.

M. M. Prinnet, membre résidant, lit la communication suivante :

« Le Musée de Cluny conserve un grand coffre de chêne sculpté qui excite depuis longtemps la curiosité des archéologues et des simples visiteurs. Viollet-le-Duc l'a connu avant qu'il entrât dans les collections de l'Etat. Voici ce qu'il en dit dans le *Dictionnaire raisonné du Mobilier français*¹, au mot *Bahut*², où il reproduit, en cinq figures, l'ensemble et certains détails de l'objet :

Nous donnons ici un beau bahut du commencement du xiv^e siècle, qui sert de transition entre le bahut à bois plans, recouvert de ferrures, et le bahut à panneaux, la huche. Ce bahut, qui appartient à la collection de M. A. Géroente, est encore composé d'ais sculptés en plein bois et non de panneaux embrevés dans des montants. Nous regardons ce meuble comme le plus beau qui nous soit resté de ce siècle. Sa longueur est de 1^m38 sur 0^m65 de haut et 0^m34 de largeur. C'est probablement un de ces coffres de mariage que l'époux envoyait, remplis de bijoux et d'objets de parure, à l'épousée, la veille des noces.

Sa face antérieure représente les douze pairs couverts de leurs armures; les costumes de ces personnages ne peuvent laisser de doutes sur l'époque précise à laquelle appartient ce meuble (de 1290 à 1310). Tous ces guerriers sont encore vêtus de mailles avec le haubert³ par-dessus: leurs épaules sont garnies de spallières carrées; les heaumes sont de fer battu et affectent la forme conique ou sphérique⁴. Leurs écus armoyés sont pendus à leur côté ou tenus du bras gauche. Ces douze personnages sont placés dans une jolie arcature d'un faible relief à simples biseaux. Dans les écoinçons, des têtes bizarres, des animaux fantastiques sont sculptés en bas-relief.

1. T. I, p. 25-27 (dans les trois éditions).

2. *Bahut* est un terme impropre. Il faut dire *coffre*. Voir V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 102, au mot *Bahut*.

3. Lire : *cotte d'armes*.

4. Viollet-le-Duc considère ici comme des heaumes *sphériques* de simples cervelières rattachées au canail.

Le côté droit du babut représente les quatre fils Aymon à cheval; le côté gauche, un chêne au pied duquel on voit un phallus sur pattes, becqueté par un oiseau. Le dessus du couvercle montre, dans douze quatrefeuilles en bas-relief, des scènes de la vie conjugale et une sorte de harpie, touchant de l'orgue à main, à côté d'un homme jouant de la cornemuse. La ferrure de ce coffre, autrefois peint, est fort belle, etc.¹.

« L'interprétation que donne Viollet-le-Duc des figures guerrières sculptées sur le devant et sur l'un des petits côtés du coffre n'est pas admissible.

« Les douze chevaliers placés sous des arcades portent tous des armoiries. De ces blasons, il n'y en a qu'un qui puisse être attribué à un pair de France : celui qui consiste en un lion à simple queue; il convient au comte de Flandre. Les onze autres diffèrent nettement de ceux des pairs.

« Quant au bas-relief du côté droit, il ne représente pas les quatre fils Aymon. On y a figuré une troupe de cavaliers : onze sont visibles; la suite se perd dans le cadre. Ces cavaliers sont des Sarrasins; l'équipement de la plupart d'entre eux présente de ces détails qui, dans l'art du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle, caractérisent les « païens » : écus découpés en cœur, ailettes rondes, animaux fantastiques ou répugnants sur l'écu et la bannière.

« En avant de la troupe, juché sur une éminence, est un personnage dont les traits rappellent le type nègre.

« Un savant américain, M. Loomis, a donné une nouvelle interprétation, qui est la bonne. Il a reconnu, sur le petit côté de droite et sur la face antérieure du coffre, la reproduction d'un thème qui a eu, au moyen âge, une grande vogue, qui a été souvent interprété par les artistes et les écrivains aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. C'est le fameux épisode du Pas Saladin². On en connaît plusieurs ver-

1. Cf. A. de Champeaux, *Le meuble*, t. I, p. 82; E. Molinier, *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie*, II : *Les meubles du moyen âge et de la Renaissance*, p. 14, 15.

2. R. S. Loomis, *Richard Coeur de Lion and the Pas Saladin*

sions¹. Ici, le sculpteur a suivi les données d'un poème français de la fin du xiii^e siècle, dont le texte a été publié, en 1836, par Trébutien², et, en 1897, par M. Lodeman³, d'après un même manuscrit, le seul connu, qui porte le n° 24432 dans le fonds français de la Bibliothèque nationale.

« On y lit comment une poignée de chevaliers chrétiens (douze en tout), commandée par le roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, défendit victorieusement un défilé (un *pas*) attaqué par une armée d'infidèles que conduisait Saladin⁴.

« Sur le petit côté, nous voyons s'avancer l'armée des Sarrasins : le sultan est au premier rang; il porte une couronne sur son casque et semble parler à l'individu au type nègre, posté en observateur. Cet individu est Tournevent, l'« espie » très cher du sultan, qui

Les preus chevaliers connoissoit
Par toute France et en Bretagne,
En Engleterre, en Alemaigne:
Car jadis i suet converseir.
Les escus seit bien deviseir,
Car d'armes est bien connoissans⁵.

« Saladin lui demande quels sont les défenseurs du Pas. Il répond :

xii. en i a trestout par conte:
Par leurs armes connus les ai.
Or escoutez, ge's nommerai.

in Medieval Art (Publications of the Modern Language Association of America, t. XXX, 1915, 3^e partie, p. 509-528, pl.).

1. V. Le Clerc, *Le Pas Sathadin*, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 485-492; G. Paris, *La légende de Saladin*, dans le *Journal des Savants*, 1893, p. 491-496.

2. *Le Pas Sathadin*, publ. par G.-S. Trébutien, Paris, 1836, in-8°.

3. *Le Pas Saladin*, publ. par F. E. Lodeman, dans *Modern Language Notes*, t. XII, 1897, col. 21-34, 84-96, 209-229.

4. Fol. 29 v° et suiv.

5. Ms. fol. 32 v°; éd. Lodeman, vers 423-428.

C'est d'Engleterre rois Richars
Et de Boulongne quens Renars,
Li quens de Flandre, Phelippons,
Et de Monfort mesire Simons,
Tierris de Cleves li vaillans,
De Lenbore li dus Vallerans,
Mesire Bernars de Horstemale
Et li preus Guillaume de Barre.
Mesire Gautiers de Chastillon,
Mesire Jofrois de Losegaon¹,
Mesire Guillaume Longe Espee.
Chascun a bien la teste arnee,
Et mesire Hues de Florine,
Li doussiesmes. Je vous aline
Que tuit sont preus, hardis aux armes.
Chascun tient l'escu as enarmes.
Bien semblent angles empannet :
C'est la flor de Chrestientet².

« D'après le poème, apprenant quels adversaires il aurait à combattre, Saladin se retire et rentre à Damiette.

« Les chevaliers représentés sous les arcades sont les douze défenseurs du Pas. M. Loomis les a reconnus presque tous à leurs armoiries. Je voudrais compléter, sur quelques points, son travail d'identification et déterminer la valeur historique des blasons représentés. Pour cela, j'ai à utiliser certains passages que j'ai déjà étudiés du roman du *Châtelain de Coucy*³ et surtout un armorial du Pas Saladin qui se trouve à la Bibliothèque nationale, dans le manuscrit français 32753⁴, en une copie du xv^e siècle. Ce petit recueil est intitulé : *Cy apres s'ensuyvent les armes du roy Richard d'Engleterre et de ses compaignons qui furent au Pas en Angleterre encontre le roy nommez Salehadin et souldant d'Anmarie, qui la*

1. Sic dans le ms., pour *Losegaon* que l'on trouve plus loin.

2. Ms. fol. 33; éd. Lodeman, vers 477-497.

3. J'ai naguère publié un mémoire sur les *Armoiries dans le roman du Châtelain de Coucy* (*Romania*, t. XLVI, 1920, p. 161-179).

4. Fol. 156 v°, 157.

estoyent armés par IX fois cent mil hommes pour destruire toute Crestienté et, se Dieu n'eust visité son peuple par le seigneur de Calmegny, ceste foy estoit en grant adventure d'estre perie.

« Les douze blasons qu'il renferme sont ceux du roi Richard d'Angleterre, du comte de Flandre, du duc de Limbourg, du comte de Clèves, du comte de Boulogne, du comte de Montfort, du comte d'« Estambourg », d'André de Chauvigny (qualifié duc), du « Borgne » des Barres, de Geoffroi de Lusignan, du sire de Châtillon, de Huon, seigneur de « Florines », et de Guillaume Longue-Épée.

« L'armorial n'est pas entièrement conforme à la version suivie par le poème que nous avons cité. Il mentionne André de Chauvigny et le comte d'Estambourg que notre poète ne connaît pas; en revanche, il ne parle pas de Bernard de « Horstemale ». Par la localisation du Pas en Angleterre, par la mention qu'il fait de Chauvigny et l'importance qu'il attribue au rôle de ce chevalier, il se rapproche de la version représentée par le roman en prose de *Jean d'Acesnes*¹; mais il s'en écarte parce qu'il ne parle pas du duc de Luxembourg ni du comte de Joinigny. Il y a là la trace d'une version du Pas que Gaston Paris, dans son important mémoire sur la Légende de Saladin, n'a pas signalée².

« Je vais examiner les blasons en commençant par la droite, qui est la partie la plus proche de la paroi où sont figurés Saladin et ses guerriers :

« 1^o Écu palé dont trois pièces sont de vair, au chef.

1. Bibl. nat., ms. français 12572, fol. 227 v^o.

2. Une copie du même recueil, exécutée, au xvii^e siècle, par Jules Chifflet, se trouve à la bibliothèque de Besançon (ms. Chifflet 186, fol. 20). Un autre armorial du Pas, donnant des figures et non des descriptions, est conservé à la bibliothèque de Lille (ms. 485, fol. 145) et à celle de Valenciennes (ms. 761, fol. 196). Les armoiries représentées sont celles du roi d'Angleterre, du comte de Flandre, du duc de Limbourg, des comtes de Clèves, de Boulogne, de Montfort, d'« Estambourg » et de Luxembourg, d'André de Chauvigny, de Gautier de Châtillon, de Hues de Florennes et de Guillaume Longue-Épée.

Ailette de même décor. — Ce sont les armes de Gaucher de Châtillon que les romans appellent Gautier¹. Gaucher, seigneur de Châtillon-sur-Marne, devint comte de Saint-Pol par son mariage avec Isabelle, fille et héritière de Hugues Candavène. Il mourut en 1219. Chef de sa maison, il en portait les armes plaines : *de gueules à trois pals de vair et au chef d'or*². Le palé que nous trouvons ici, à la place des trois pals, est une variante connue³.

« Dans l'armorial du Pas, on lit : « Le sire de Chastillon : *de gueles a .III. paur variez, et au chief d'or, a suz une merlette de sable,* » et dans le roman du *Châtelain de Coucy*, où « Gautiers de Casteillon » est qualifié comte de Blois :

Ses escus avoit le chief d'or,
Et sariés qu'il avoit encor
El chief une mierle de sable,
Ce n'est ni mençongne ne fable,
Et de geules estoit li fons,
Si ot trois vairounnés bastons⁴.

« Ces deux textes attribuent à Gaucher de Châtillon, comte de Saint-Pol, les armes d'un autre Gaucher de Châtillon, le comte de Porcien, connétable de France, qui mourut en 1328. Celui-ci brisait le blason de sa famille d'une merlette de sable à dextre du chef.

« 2° Écu à trois léopards. — Le chevalier qui le porte est coiffé d'un heaume couronné. Il est certain que c'est ici le blason d'Angleterre, tenu par le roi Richard.

« 3° Écu au lion, sans couronne, à queue simple. — On

1. La confusion des noms de baptême *Gaucher* et *Gautier* est fréquente. Voir A. du Chesne, *Histoire de la maison de Chastillon*. Preuves, p. 31 et suiv., 45, 56, 191-193, etc.; E. Trojel, *Middelalderens Elskovshoffer*, p. 106, note.

2. Voir les sceaux et contre-sceaux de Gaucher et de sa femme (A. du Chesne, *op. cit.*, Preuves, p. 35. Sceaux de l'Artois, aux Archives nationales, n°s 72, 74).

3. *A Roll of arms of the thirteenth Century*, publ. par W. S. Walford, dans *Archæologia*, t. XXXIX, p. 381.

4. *Romania*, 1920, p. 171.

peut y voir le blason de Flandre (*d'or au lion de sable*) et identifier celui qui le porte au comte Philippe d'Alsace.

« 4° Les armoiries ne sont visibles que sur l'ailette de l'armure, le bouclier étant vu par la face interne. Elles consistent en un losangé. L'armorial du Pas donne au « Borgne des Barres » un blason « losengié d'or et de « gueles ». Dans le poème du *Châtelain de Coucy*, Guillaume des Barres

.I. escut portoit losengiet
D'or et de gueles¹.

« Il s'agit du fameux Guillaume des Barres, dit le Barrois, le fidèle serviteur de Philippe-Auguste². Son contresceau³ offre un écu losangé.

« 5° Écu au lion à la queue fourchée et passée en sautoir. — L'armorial du Pas donne au duc de Limbourg le blason « d'argent a .I. lion de gueles a le queue crossie, « coronée d'or », que l'on trouve partout indiqué; seulement parfois la couronne est absente, parfois la queue est simple. En ce cas, les armes de Limbourg se confondent avec celles de Flandre, quant au dessin.

« Aux joutes racontées dans le *Châtelain de Coucy*, le duc de Limbourg est

Convert d'unnes armes d'argent
Au lion de gueles : fourchie
Ot la keuwe et bien fut taillie,
Et avec ce fu couronnés⁴.

« Le poème du *Pas Saladin* nomme ce duc « Vallerans ». Valeran III de Limbourg ne succéda à son père Hugues,

1. *Romania*, 1920, p. 168.

2. Prou, *Notice sur Guillaume des Barres*, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. IV, 1853, p. 129-145; Quesvers et Stein, *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, t. III, p. 416-418.

3. Collection des Archives nationales, n° 1295. Cf. Bibl. nat., ms. français 32753, p. 7, 157.

4. *Romania*, 1920, p. 164.

comme duc, qu'en 1221, bien après la mort de Saladin et de Richard Cœur de Lion. Il ne faut pas demander aux légendes d'exactitude chronologique. Encore, la légende que nous étudions renferme-t-elle moins d'anachronismes que bien d'autres : tous les seigneurs qu'elle nomme ont vécu à une même époque et au temps de Saladin¹.

« 6^e Écu fascé à la bordure. Ailette décorée de même. — L'armorial du Pas décrit ainsi les armes du comte de Boulogne : « Faissié d'argent et d'azur à la bordure de « gueles » ; c'est le blason de la maison de Dammartin à laquelle appartenait Renaud, comte de Dammartin-en-Goële, comme héritier du comte Aubri son père, et comte de Boulogne par son mariage avec Ide, comtesse de Boulogne. Ce personnage est surtout connu par les démêlés qu'il eut avec Philippe-Anguste. Il mourut en prison, au Goulet², vers Pâques 1227³.

« 7^e Écu chargé d'un oiseau à bec crochu, à long col et à longues jambes. Ailette de même décor. — Ce blason n'est connu pour appartenir à aucun des chevaliers que nomme le poète du *Pas Saladin*. Nous verrons par la suite à qui on peut l'attribuer, en procédant par voie d'élimination.

« 8^e Écu au lion à la queue fourchée, mais non passée en sautoir. — L'armorial du Pas décrit les armoiries du comte de Montfort en ces termes : « De gueles a .i. lion « d'argent a le quenhe fourqué. » C'est, en effet, avec une queue bifide, mais dont les deux branches ne se croisent point, que le lion de Montfort apparaît sur les sceaux et sur les vitraux de la cathédrale de Chartres⁴.

1. Je ne me propose pas de rechercher les fondements historiques de la légende.

2. Eure, arr. de Louviers, cant. de Gaillon, comm. de Saint-Pierre-la-Garenne.

3. D'après la *Chronique* d'Aubri de Troisfontaines (éd. des *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XXIII, p. 919).

4. A. Rhein, *La seigneurie de Montfort-en-Ireline*, p. 62-72 et pl.; comte d'Armancourt, *Chartres, notes héraldiques et généalogiques*, p. 190.

La légende met ici en scène Simon IV, seigneur de Montfort (l'Amauri) et d'Épernon, comte de Leicester, deuxième fils de Simon III, comte d'Évreux et seigneur de Montfort; c'est le terrible ennemi des Albigeois qui fut tué devant Toulouse, le 26 juin 1218. C'est lui qui, dans le roman du *Châtelain de Coucy*,

Acesmès estoit noblement
De geules au lion d'argent
Dont li ciès estoit couronnés.
Moult estoit ricement armés;
Li lions ot la keuwe fourchie¹.

« 9° Écu à trois lionceaux. — M. Loomis a présumé avec beaucoup d'ingéniosité que l'on avait réduit, faute de place, le nombre des lionceaux, et que ceux-ci devraient être non pas trois, mais six². Il a ainsi identifié le blason à celui de Guillaume Longue-Épée. Dans l'armorial du Pas, « Messire Guilleaume Longue-Espée » porte : « d'or « a .vi. lionceaux d'asur ». Je crois qu'il faut intervertir les émaux et dire : *d'azur à six lionceaux d'or*. Telles étaient les armes de Guillaume Longue-Épée, fils naturel du roi Henri II d'Angleterre, qui devint comte de Salisbury par son mariage avec Ela, fille du comte Guillaume. Il mourut le 7 mars 1226³. C'est, sans doute, lui que l'on a placé au nombre des adversaires de Saladin.

« 10° Écu à l'écusson et à l'escarboucle sur le tout. — Les armoiries sont celles des comtes (puis ducs) de Clèves. On lit dans l'armorial du Pas : « Le conte de Cleve, a « faulx escusson d'argent, ou on puet dire : de gueules a « l'escusson d'argent perchié, le carboucle d'or. » En tête

1. *Romania*, 1920, p. 176.

2. On trouvera des exemples de réductions analogues dans un article que j'ai publié sur les *Variations du nombre des fleurs de lis dans les armes de France* (*Bulletin monumental*, 1911, p. 469-488).

3. Mathieu de Paris, *Chronica majora*, éd. Luard, t. VI, p. 474; Sandford, *A genealogical History of the Kings and Queens of England*, p. 114-116.

de cette description, l'émail du champ a été oublié ; il est indiqué par la suite. On remarquera l'expression de *faux écusson*, synonyme d'*écusson percé* ; nous dirions *écusson vidé*, en langage moderne. Mais, en fait, l'écusson est *plain* et non *vidé* sur l'image que nous étudions, comme il l'est d'ailleurs habituellement sur les sceaux. Le comte ici représenté est Thierry V, mort en 1193.

« En réalité, ce comte Thierry V ne paraît pas avoir porté l'escarboucle et l'écusson bien connus des armes de Clèves. Son sceau de 1191 présente un écu au lion. C'est son neveu Thierry VI (1202-1260) qui a changé les armoiries. Sur le premier contre-sceau de ce prince, on voit un écusson sans escarboucle ; sur le deuxième, employé depuis 1223, une escarboucle est brochante sur le tout ¹.

« 11^e Écu fascé, au lion sur le tout. — Ces armoiries conviennent également à deux des chevaliers qui défendirent le Pas, suivant la version adoptée par notre sculpteur.

« D'après l'armorial du Pas, « Gelfroy de Liseignen » porte « burlé d'argent et d'asur, a. l. lion de gueules, coronez d'or ». Aux joutes racontées dans le *Châtelain de Coucy*, on voit entrer en lice

Messires Joffroi de Lusignan
A l'escu brulé au lion
De gueules et d'or couronné².

« Ce Geoffroi, frère de Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, combattit glorieusement en Palestine avec ce prince et Richard Cœur de Lion. D'après la *Chronique d'Amboise*, c'était le plus preux chevalier du royaume de Jérusalem, le plus expert à la guerre : on n'avait pas vu son pareil depuis Olivier et Roland³. Les armes qu'on lui

1. W. Ewald, *Die Siegel der Grafen und Herzögen von Kleve*, dans *Veröffentlichungen des historischen Vereins für den Niederrhein*, t. II, 1909, p. 276-293.

2. *Romania*, 1920, p. 167.

3. *L'Estoire de la guerre sainte*, publ. par G. Paris, vers 2694, 4665.

attribue sont celles des Lusignan (*burelé d'argent et d'azur*), avec une brisure (*le lion de gueules, couronné d'or*).

« Les mêmes armoiries sont celles de la maison westphalienne de Horstmar¹, à laquelle appartenait ce Bernard dont le nom de famille a été si souvent altéré dans les textes relatifs au Pas Saladin (*Hostrinale, Oste en Allemagne*, etc.). D'après un sceau, au lieu d'un burelé il y aurait sept tringles²; mais cette différence, — qui n'est peut-être qu'accidentelle, — ne serait pas, en tout cas, utile ici à la distinction des écus de Lusignan et de Horstmar, car le sculpteur a simplifié le dessin en réduisant le burelé (ou le champ chargé de tringles) à un fascé de huit pièces. C'est un burelé de seize pièces qui avait été figuré sur l'écu de Bernard de Horstmar, dans la représentation de ce chevalier peinte à fresque à l'hôtel de ville de Horstmar³.

« Bernard a joué un rôle important au service des empereurs, tant dans leurs armées que dans leurs conseils et en diverses ambassades. Prisonnier à Bouvines, il fut enfermé au grand Châtelet de Paris, mais il resta peu de temps en captivité, et il périt, le 28 juillet 1227, en combattant pour l'évêque d'Utrecht contre le seigneur de Coevorden⁴. La *Chronique d'Utrecht* fait de lui un bel éloge, affirmant qu'il força l'admiration des Sarrasins et de Saladin, leur sultan⁵.

« Il faut admettre que c'est à l'un de ces deux personnages, porteurs en réalité d'armoiries semblables, qu'a

1. Horstmar, pres de Munster.

2. G. Tumbült, *Westfälische Siegel*, t. I, 2^e partie, p. 14, pl. XXIII.

3. F. Darpe, *Geschichte Horstmars, seiner Edelherren und Burgmannen*, dans *Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Alterthumskunde... Westfalens*, t. XL, 1882, p. 15.

4. J. Ficker, *Herr Bernhard von Horstmar*, dans le même recueil, t. XIV, 1853, p. 291-306; A. Fahne, *Forschungen auf dem Gebiete der Rheinischen und Westphälischen Geschichte*, t. II, 1^{re} partie, p. 69 et suiv.; F. Darpe, *op. cit.*, p. 91 et suiv.

5. *Auctoris incerti, de rebus gestis Ultranjectinis*, ed. Matthæus, p. 23.

été attribué le blason chargé d'un oiseau bizarre, dont nous avons parlé plus haut (n° 7). S'il en était autrement, l'un des défenseurs du Pas, cités par le poème du xiii^e siècle, serait absent et aurait pour remplaçant un inconnu.

« 12° Écu au sautoir et à la bordure. Ailette de même décor. — Les armes de « Huon, seigneur de Florines », sont décrites, dans l'armorial du Pas, comme il suit : « D'or a double tressoir de sinoble florec, a .i. sautoir de « gueles », et dans le roman du *Châtelain de Coucy* paraît

Messires Hues de Rumigny
Convers d'or au vermeil sautoir;
De vert y avoit un trecoir;
Et pour faire l'escu plus gent,
Tot .v. cokilles d'argent¹.

« Le même chevalier, dans un autre passage du même poème, est appelé « Huon de Florines ».

« Il s'agit de Hugues de Rumigny, fils puîné de Nicolas, seigneur de Rumigny en Thiérache et de Florennes au pays de Liège. Il eut en partage la seigneurie de Florennes et mourut, sans postérité, en 1226.

« Les armes de Rumigny sont *d'or au double trescheur fleuronné de sinople, à la bande de gueules brochant sur le tout*. Souvent on trouve un sautoir au lieu de la bande². Ici, on a remplacé le double trescheur par une bordure³.

« Les gens du moyen âge se plaisaient à contempler les

1. *Romania*, 1920, p. 175.

2. R. Chalon, *Les seigneurs de Florennes, leurs sceaux et leurs monnaies*, dans les *Mémoires de l'Académie royale... de Belgique*, t. XXXVII, p. 1-8, 23-26 et pl.; C.-G. Roland, *Histoire généalogique de la famille de Rumigny*, dans les *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XX, p. 189-204.

3. M. Loomis a confondu ces armes avec celles des Florius, famille tournaïsiennne qui porte *d'azur à la croix revercelee d'or, au sautoir de gueules brochant sur le tout*. Voir compte P.-A. du Chastel de la Howardries-Neuvireuil, *Notices généalogiques tournaïsiennes*, t. I, p. 524.

images des vainqueurs des Sarrasins. C'est ce que déclare, en tête de son poème, l'auteur inconnu du *Pas Saladin* :

Del recorder est grant solas
De cheaus qui garderent le pas
Contre le roy Salehadin,
Des douzes princes palasin
Qui tant furent de grant renon.
En mainte sale des point on
Pour miex veoir leur contenance.
Moult est bele la remembrance
A regarder a maint preudome¹.

« Les armoiries étaient certainement reproduites, comme ici, sur l'équipement des défenseurs du Pas, dans ces peintures que l'on voyait « en mainte sale ». Nous pourrions supposer que le sculpteur a copié quelque-une de ces peintures, ou s'en est inspiré directement, si nous admettions que ce sculpteur vivait au ^{xiv}^e siècle. Malheureusement, j'estime que les deux parois que nous venons d'examiner sont modernes. On le reconnaît en comparant la matière et l'exécution de ces deux parois à la matière et à l'exécution du couvercle qui est certainement ancien². C'est sans doute du milieu du ^{xix}^e siècle, peut-être d'un peu plus tôt, que datent ces bas-reliefs curieux. Il me paraît bien difficile de croire qu'un artiste de cette époque ait pu créer de toutes pièces, avec tant d'exactitude dans le costume et les armoiries, ce décor chevaleresque. Je croirais volontiers qu'il a copié une œuvre ancienne. Son modèle faisait-il déjà partie du coffre? S'est-il contenté de refaire des parois tombant de vétusté? A-t-il, au contraire, complété un coffre réduit à quelques morceaux (le couvercle et, peut-être, l'un des

1. Éd. Lodeman, vers 1-9. La scène du Pas a été reproduite non seulement en peinture, mais en tapisserie et même en représentations théâtrales. Voir les articles cités de Victor Le Clerc, de Gaston Paris, de MM. Lodeman et Loomis.

2. Tel est également l'avis des conservateurs actuels du Musée de Cluny.

petits côtés) en empruntant le décor d'un autre objet? Je ne saurais le dire. Toutefois, il est bon de remarquer qu'une scène militaire, telle que le Pas Saladin, semble mal à sa place sur un coffre de mariage. Or, les parties de notre meuble que je crois anciennes paraissent bien appartenir à un coffre de mariage, comme l'avait déjà reconnu Viollet-le-Duc.

« Il est permis de supposer que les sujets guerriers ont été copiés sur le décor d'un autre objet, probablement d'un meuble similaire.

« Le modèle n'était peut-être pas en un parfait état de conservation, les armoiries ne s'y voyaient peut-être pas toutes distinctement. Cela expliquerait comment il se fait que, sur le coffre du Musée de Cluny, nous trouvons un blason (le septième) qui n'est historiquement attribuable à aucun des défenseurs du Pas¹. »

MM. Formigé et Enlart ajoutent quelques observations, ainsi que M. Marquet de Vasselot qui fait ressortir l'intérêt qu'il y aurait à découvrir les modèles d'après lesquels ont pu être exécutées les parties modernes de ce coffre d'authenticité douteuse.

1. Des reproductions de ce coffre se trouvent non seulement dans les ouvrages que j'ai cités de Viollet-le-Duc, de Champeaux, de Molinier et de M. Loomis, mais encore dans l'album intitulé *Le Musée de Cluny* (2^e série, *Le bois*, pl. XXV), dans *La Menuiserie* de H. Havard (p. 121) et dans un article de M. M. Conway (*Two fourteenth Century Chests*) publié dans le *Burlington Magazine* (janvier 1911, p. 228).

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 4^e TRIMESTRE DE 1922.

Séance du 18 Octobre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

- COLLINET (P.). *The general problems raised by the codifications of Justinian*. Haarlem, 1922, in-8°.
- COEOT (H.). *A propos du foyer à incinération de Rully (Saône-et-Loire)*. Paris, 1922, in-8°.
- *Glanures archéologiques à travers les collections et les musées de la Bourgogne*. Paris, 1922, in-8°.
- *Sur diverses antiquités des collections particulières et du Musée de Tonnerre*. Auxerre, 1921, in-8°.
- COURBY (F.). *Les vases grecs à reliefs*. Paris, 1922, in-8°, pl. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)
- MONCEAUX (P.). *Académie des inscriptions et belles-lettres. Discours à l'occasion de la mort de M. Louis Duchesne...* [Paris], s. d., in-4°.
- *Académie des inscriptions et belles-lettres. Discours à l'occasion de la mort de M. Paul Girard...* [Paris], s. d., in-4°.
- *Académie des inscriptions et belles-lettres. Discours à l'occasion de la mort de M. Léon Heuzey...* [Paris], s. d., in-4°.

Le président annonce le décès de M. le comte de Rougé, membre honoraire, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. Poinssot, associé correspondant national, étudie deux vases chrétiens du Musée du Bardo :

« Les deux vases dont la description suit sont entrés au Musée du Bardo en 1921.



Vases chrétiens du Musée du Bardo.

« 1° OEnochœ¹ (haut. : 0^m207; circonf. max. : 0^m36) provenant de la région de *Sufetula* (Sbeitla), offerte au Musée du Bardo par M. M. Chavanne.

« Panse ovoïde, pied peu élevé; col large et évasé au

1. Merlin et Lantier, *Catal. du Musée Alaoui*, 2^e suppl., p. 392, n° 1238.

sommet; anse incurvée, terminée au sommet par un enroulement et ornée de trois godrons flanqués aux extrémités d'un petit tore reliant le sommet du col à la panse.

« Terre grise tirant sur le jaune, rehaussée après cuisson de dessins de couleur rouge et noire.

« Sur le col, deux groupes de cinq filets; à l'épaule, quatre motifs en forme de trapèzes dont l'intérieur est occupé par trois larges barres incurvées et superposées; triple filet au point d'attache de l'anse à l'épaule. Sur la panse, chrisme bouclé à droite, au milieu de deux doubles cercles concentriques indiqués en rouge; l'espace compris entre les deux doubles cercles est occupé par des touches noires convergentes; deux oiseaux, colombes (?), la queue



Vase chrétien du Musée du Bardo.

Développement du décor.

formant panache, flanquent, à droite et à gauche, le motif central; chaque oiseau est surmonté d'un bouton floral supporté par une tige à deux folioles. Du côté opposé au chrisme, et séparant les deux animaux, un rameau à multiples feuilles, terminé par une fleur rouge avec réserve non colorée figurant la corolle. Sur le pied, touches de peinture noire.

« 2^e OEnoché¹ (haut. : 0^m22; circonf. max. : 0^m397), provenant de la Tunisie centrale, offerte au Musée du Bardo par M. Louis Poinssot.

« Panse ovoïde: pied peu élevé; col étroit et bas; bouche trilobée, brisée; anse incurvée, terminée au som-

1. Merlin et Lantier, *Catal. du Musée Alaoui*, 2^e suppl., p. 392, n° 1239.

met par un bourrelet, reliant le col à l'épaule et comprenant quatre filets juxtaposés, les deux extrêmes plus saillants que les deux intermédiaires.

« Terre grise tirant sur le jaune, rehaussée après cuisson de dessins de couleur rouge et noire.

« Sur le col et à l'épaule, cinq groupes de trois filets incisés délimitant quatre zones, parfois ornées de touches de peinture noire sur fond rouge; au milieu de la panse, deux cercles concentriques rouges séparés l'un de l'autre par un entrelacs noir en partie effacé. Ce motif est flanqué de chaque côté par deux paons faisant la roue. Le corps de l'oiseau est obtenu par une réserve du fond mouchetée de rouge. Au-dessus de chacun des animaux, une fleur



Vase chrétien du Musée du Bardo.

Développement du décor.

rouge à corolle réservée en clair, supportée par une tige accostée de feuillages. Sur le pied, touches de couleur noire.

« Bien que d'un art moins rude et de formes plus sveltes, les deux vases du Bardo ne sont pas sans offrir quelques analogies avec les œnochoés trouvées à Bulla Regia dans les ruines de l'église du prêtre Alexandre (vi^e siècle ap. J.-C.)¹. Les ressemblances sont particulièrement accusées dans la disposition du décor : oiseaux placés de part et d'autre d'un motif géométrique occupant la partie centrale de la composition². Le quadrillage, dont il ne reste

1. Carton, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1915, p. 122-124.

2. Voir en particulier l'œnochoë aux colombes (*ibid.*, p. 124, fig. 4).

plus que de faibles traces sur la seconde de nos poteries, est fréquemment reproduit sur les vases de Bulla Regia; on le retrouve également sur des fragments de plats recueillis, à Carthage, parmi les décombres d'une petite chapelle chrétienne située sur le versant oriental de la colline dite de Junon¹.

« On peut encore rapprocher des deux vases du Bardo quelques-unes des poteries provenant des fouilles d'Antinoé². Non seulement le décor, mais encore les formes, œnochoés ou cruches à anse, procèdent d'une technique semblable. En général, le pot a été d'abord revêtu d'une couche d'enduit blanc, puis divisé en zones par un ou plusieurs traits noirs; les contours d'une partie des motifs sont tracés également en noir. On retrouve sur l'un de ces vases une frise d'oiseaux séparés par des ornements remplis de hachures tout à fait comparables au décor des vases de Bulla Regia.

« En résumé, la vaisselle religieuse trouvée à Bulla Regia, à Carthage et dans le centre de la Tunisie est le produit d'une industrie africaine qui emploie des procédés et une décoration analogues à ceux déjà observés sur la poterie peinte d'El-Aoujâ³. Dès le haut moyen âge, les potiers africains, usant d'une technique analogue à celle de nos vases, ont produit une céramique qui ne diffère pas sensiblement de celle qu'ils fabriquent encore de nos jours; on est cependant quelque peu surpris de ne pas constater plus de ressemblances entre le décor de nos vases chrétiens et celui des produits de la poterie que, faute d'une meilleure expression, nous la qualifions provisoirement de berbère. »

M. Lantier, associé correspondant national, décrit une intaille représentant un port :

« L'intaille suivante, découverte en Tunisie et offerte au

1. R. Lantier, *Bull. archéol. du Comité*, comm. de l'Afrique du Nord, 13 déc. 1922.

2. Ces vases sont exposés au Musée du Louvre dans la section de céramique, salle M.

3. E. Pottier, *Bull. archéol. du Comité*, 1915, p. 91-95.

Musée du Bardo par M. M. Chavanne, est en jaspe vert (0^m015 × 0^m011). Elle représente un port de mer entouré de bâtiments.

« A l'intérieur d'un bassin en forme de croissant voguent deux navires, figurés de profil. Les extrémités du bassin sont flanquées de môles dont l'un se termine par une tour ronde, l'autre par deux épis en maçonnerie qui s'avancent dans la mer. Un portique semi-circulaire borde le quai. En arrière de celui-ci, à peu de distance de la tour, se dresse un édifice à fronton supporté par six colonnes. En face du bassin en forme de croissant, repo-



Intaille représentant un port de mer.

sant sur une construction en forte saillie, on voit un carré en creux séparé par un croisillon en quatre compartiments, deux petits et deux grands, et surmonté d'un second bâtiment à colonnes et à fronton. L'entrée principale du port est indiquée par un navire en marche, vu de face; elle est située du côté opposé à la tour ronde et protégée par deux jetées, dont l'une est légèrement incurvée.

« Les représentations de ports de mer sont assez fréquentes sur les petits monuments de l'époque impériale romaine : plusieurs lampes du Musée de l'Ermitage, à Petrograd¹, du British Museum, à Londres², du Musée du

1. Rostowzew, *Mitteil. des kais. deut. arch. Instituts, roem. Abteilung*, XXVI, 1911, p. 153-154.

2. H. B. Walters, *Catalogue of the greek and roman Lamps in*

Bardo, à Tunis¹, offrent, avec quelques légères variantes, la reproduction d'un grand port aux quais bordés de portiques, de temples, d'arcs de triomphe, dans lequel M. Rostowzew a cru reconnaître le môle d'Alexandrie². Le port d'Ostie est figuré sur des monnaies de Néron³ avec ses jetées discontinues et ses portiques; une monnaie de Pescennius Niger, frappée à *Caesarea Germanica*⁴, montre au revers un port circulaire dont l'entrée est flanquée de deux môles; sur l'un des môles, une statue masculine, peut-être Poseidon; l'autre affecte la forme d'une tour; à gauche, accolé au port, un édifice distyle avec toit triangulaire et fronton supporté par deux colonnes.

« Ces représentations sont bien moins nombreuses sur les pierres gravées. En dehors de l'intaille du Musée du Bardo, il ne paraît exister que deux gemmes du Musée de Berlin qui offrent l'image d'un port de mer. La première⁵ montre au registre supérieur un port semi-circulaire; en arrière et presque accolé à la corne inférieure, on retrouve le même carré en creux, séparé par un croisillon en quatre compartiments, que nous avons signalé sur la pierre du Bardo⁶; la seconde est presque identique à la nôtre, elle en diffère par l'adjonction d'un rameau placé au sommet de l'édifice surmontant le carré dans lequel Winckelmann⁷

the British Museum, p. 79, n° 527 et pl. XVI; p. 114, n° 758 et pl. XXV.

1. *Catal. du Musée Alaoui*, t. I, n° 233-234.

2. Rostowzew, *ibid.*

3. Cohen, *Monnaies impériales romaines*, 2^e éd., t. I, p. 280-281, n° 33-41; p. 295-296, n° 250-254. L'enceinte du port de Trajan à Ostie est figurée sur des monnaies de Trajan (*ibid.*, t. II, p. 49, n° 305-306).

4. Waddington, Babelon, Reinach, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, t. I, p. 281, n° 5; p. 283, n° 12-13. Cf. également la reproduction d'un port sur des monnaies de Sidi de Pamphylie (*Catal. of greek coins of the British Museum, Lycia, Pamphylia and Pisidia*, p. 161 et pl. XXVIII, n° 19).

5. Furtwängler, *Beschreibung der geschnittenen Steine in Antiquarium*, n° 6909.

6. *Ibid.*, n° 8688 et pl. LXII.

7. Winckelmann, *Description des pierres gravées de la collection du baron de Stosch*, p. 535, n° 4.

et Tøelken¹, les premiers éditeurs de l'intaille, ont cru reconnaître un grand phare indiquant l'entrée du port. Cette identification est très douteuse. Les images de phares qui nous sont parvenues montrent ces monuments le plus souvent sous l'aspect d'une tour², semblable à celle qui se dresse à l'une des extrémités du môle figuré sur notre intaille.

« Il semble plus logique de rechercher dans cet ensemble de constructions une jetée élevée dans le prolongement du môle, contre laquelle s'appuient quatre bassins. Une disposition semblable a été observée à Pouzzoles, à l'extrémité ouest du port, où des murs continus délimitent des bassins³. L'édifice à colonnes adossé au mur supérieur serait alors l'un de ces nombreux bâtiments, basiliques, marchés ou magasins, élevés en bordure des quais. »

Séance du 25 Octobre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Le président donne lecture d'une lettre qu'il a reçue de M. le comte de Rougé et par laquelle celui-ci remercie la Société des condoléances exprimées à l'occasion de la mort de son père.

M. Merlin, associé correspondant national, lit une note de M. Eusèbe Vassel, associé correspondant national, où celui-ci étudie à nouveau une marque céramique punique en forme de monogramme découverte à Carthage par le R. P. Delattre et publiée en 1909 par Philippe Berger dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des inscriptions, mais dont le savant académicien déclare que le sens exact

1. E.-H. Tøelken, *Verzeichnis der Antiken Denkmäler des Museums zu Berlin*, p. 377, n° 108.

2. M. Besnier, s. v. *Pharus*, dans le *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio.

3. Du Bois, *Pouzzoles*, p. 262, fig. 20 et p. 263-264.

lui échappe. M. Vassel établit que le monogramme donne le nom du potier, *Ba'al-ṭob* (*Baal a été bon*). Ce nom théophore est nouveau (bien qu'il y ait peut-être lieu de le restituer au n° 5 II du *Corpus* phénicien), mais il est de formation parfaitement régulière et d'esprit bien carthaginois.

M. Barbarin, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Qu'une signature d'artiste, sur une œuvre du moyen âge, ait disparu sans laisser de trace, le cas doit être assez fréquent. Il n'a tenu qu'à peu de chose qu'il en fût ainsi pour celle que je voudrais vous faire connaître.

« Il y avait avant la Révolution, dans la collégiale de Saint-Martin d'Huriel (Allier), un tombeau, que Pierre II de Brosse fit construire en 1416 pour servir de sépulture à sa famille et à lui-même. Il a été détruit. Mais des dessins exécutés avant sa destruction par un archéologue moulinois, Jean-Henri Dufour, ont permis à Achille Allier d'en donner, dans l'*Ancien Bourbonnais*, une reconstitution qu'on peut croire dans son ensemble assez fidèle. Je dis dans son ensemble, parce que, si l'on descend aux détails, ceux-ci appellent quelque réserve, notamment les deux anges agenouillés au sommet du monument et les bas-reliefs du soubassement.

« Le tombeau se composait d'un soubassement élevé dans l'épaisseur du mur septentrional et orné de bas-reliefs supportant la statue couchée de Pierre de Brosse, le tout abrité sous un enfeu de style ogival flamboyant. L'intrados de l'arc de l'enfeu, soutenu par deux colonnettes, était en plein cintre surbaissé et décoré d'une série de petits arcs triflés; l'extrados, en accolade et décoré de feuilles de choux frisés. Cette accolade supportait une claire-voie finement découpée et dont le dessin se composait de soufflets séparés par des quadrilobes. L'ensemble était surmonté d'un entablement avec corniche ornée de feuillage, supportant une *Pietà* entre deux anges à genoux. A droite et à gauche, deux contreforts triangulaires pris-

matiques encadraient le monument et se terminaient en forme de pinacles ornés de crochets.

« Une magnifique épitaphe en caractères gothiques accompagnait ce mausolée. La Thaumassière nous l'a transcrite d'une manière incorrecte et incomplète. Mais ce qu'il en reste, joint à un procès-verbal de visite daté de 1791 découvert par M. le chanoine Clément, a permis à ce dernier d'en reconstituer le texte exact et à peu près complet¹. Seule une ligne manquait encore, la dernière, qui n'est pas la moins importante.

« Or, on trouve à la Bibliothèque nationale, parmi les innombrables pièces que les frères de Sainte-Marthe avaient réunies pour la composition de leurs ouvrages, une copie de l'épitaphe des de Brosse qu'un correspondant inconnu avait adressée à ces érudits, copie non exempte elle-même d'inexactitudes, mais qui a du moins le mérite de nous faire connaître la teneur de la ligne qui manquait encore².

« Le dernier seigneur enterré dans le tombeau de la famille de Brosse du vivant de Pierre II fut son frère Louis, mort à Gênes en 1390. C'est ce que nous apprend l'épitaphe, puis elle continue ainsi :

Et pour ce que le dit messire Loys de Brosse... ne laissa nulz héritiers de son corps, luy succéda en toutes ses terres messire Pierre de Brosse, son frère..., lequel a a femme madame Marguerite de Maleval..., de la quele il a Jehan de Brosse, leur filh, Anthoine, Blanche et Katherine, leurs filhes, qui estoient vifs et en bon point quand ce présent escrit fut fait, le quel escrit, messire Pierre fit faire le personnage pour cette sépulture, et l'ismage de Nostre Dame qui est dessus, en l'an mil CCCC et seize...

Item, sont enterrez en ceste ditte sepulture plusieurs des enfans, filhs et filhes des seigneurs dessus ditz, à qui et à tous leurs parens Dieu face mercy et pardon. Amen.

« Ici, la transcription de La Thaumassière, aussi bien que celle du correspondant des frères de Sainte-Marthe,

1. *Annales bourbonnaises*, 1889.

2. Bibl. nat., ms. fr. 20234, fol. 281.

présente une grave lacune, qu'heureusement le chanoine Clément a comblée d'après le procès-verbal de visite déjà signalé :

Et fit faire aussy le dit messire Pierre le saint Martin qui est au maitre autel, et le dit trespasa et fut mis en ceste sépulture l'an mil CCCC et XXII, le xxviii^e jour de juillet, auquel Dieu face merri. Amen.

« Enfin, l'inscription se terminait par deux vers latins que nous trouvons, sans changement notable, dans La Thaumassière et dans le procès-verbal de visite :

De Brucia nati, sunt hic multi tumulati;
Progenies clara paradisi fulget in ara.

« Le correspondant des frères de Sainte-Marthe ne les a pas copiés, mais traduits à sa façon. Voici, en effet, ce qu'il ajoute à sa transcription :

Et au dessoubz dudit escript sont ces mots en latin : « De ceux qui sont du nom de Brosse sont icy plusieurs ensépulturez, de la progénie desquels Dieu les mette en paradis. » — Philippe Colombe m'a escrit et faiet les autres images.

« C'est ici, vous le voyez, que paraît la signature que je vous ai annoncée. Le chanoine Clément en avait soupçonné l'existence, car la fin de la cinquantième et dernière ligne de l'építaphe s'est conservée, et on peut y lire encore « ...ines fecit », ce qui est évidemment la fin de la phrase :

Philippus Colombe me scripsit, et alias imagines fecit.

« Alias imagines » se rapporte, cela n'est pas moins clair, aux statues énumérées dans l'építaphe, savoir d'abord le gisant, puis la *Pietà* et le saint Martin qui surmontaient le tombeau et l'autel principal.

« Des trois œuvres de Philippe Colombe, deux subsistent encore en partie : le gisant et le saint Martin, toutes les deux conservées au Musée de Moulins, avec les débris de l'építaphe. Malheureusement dans quel état !

« La statue de Pierre de Brosse n'a plus ni jambes ni mains et la tête est informe. L'aspect du saint Martin n'est guère moins lamentable. Représenté à cheval, conformément à la tradition, et donnant la moitié de son manteau à un pauvre, c'est un groupe de 1^m20 de hauteur environ, dont les deux personnages décapités n'ont plus à eux deux qu'un bras, et le cheval n'est plus soutenu que par une jambe, les trois autres ayant été remplacées par des tiges de fer. Il en reste assez cependant pour voir qu'on est en présence d'une sculpture qui n'était pas sans valeur et dans laquelle le réalisme devait avoir une large part. La statue de Pierre de Brosse était certainement un portrait.

« Les de Brosse, seigneurs d'Huriel, étaient aussi seigneurs de Sainte-Sévère et de Boussac, ville très voisine et leur principal fief. Peut-être y pourrait-on découvrir quelque autre œuvre inconnue de notre sculpteur.

« Quoi qu'il en soit, la signature de Philippe Colombe, intéressante en elle-même, l'est davantage encore par le nom qu'elle nous révèle.

« Était-il de Boussac ? Je suis porté à le croire quand je vois un autre Philippe Colombe, celui-là peintre-verrier et neveu du grand sculpteur Michel Colombe, venir un siècle plus tard, exactement entre 1531 et 1534, d'Ainay-le-Château, où il habitait, se retirer précisément à Boussac. Cela résulte de documents publiés par le Dr Giraudet ¹ et par M. Ch. de Grandmaison ².

« Si l'on admet l'hypothèse, elle entraîne évidemment à chercher un lien de parenté entre le sculpteur de Pierre de Brosse et Michel Colombe, et ainsi renaîtrait, sous une forme inattendue, l'éternelle question des origines de Michel Colombe.

« Aucun texte décisif ne permettant de la résoudre encore, je me contenterai d'apporter aujourd'hui un renseignement bien modeste, mais que je crois nouveau, sur un membre de cette famille.

1. *Bulletin monumental*, 1877.

2. *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*, 1887.

« On trouve à Bourges, à la fin du ^{xv}^e siècle, plusieurs artistes portant le nom de Colombe : Jean, François, Philibert. Le plus connu est Jean Colombe, qu'on croit être le frère de Michel et qui termina, entre 1485 et 1489, pour Charles I^{er}, duc de Savoie, l'illustration des très riches heures du duc de Berry. Philibert, son fils, neveu de Michel par conséquent, est mentionné dans les comptes du chapitre de Saint-Pierre-le-Puellier, entre 1493 et 1505, comme habitant une maison « assis dans le grant « cimetièrre de lad. église » pour laquelle il paie annuellement 4 l. t.¹, et c'est tout ce que nous savions de lui.

« Mais un Berruyer du ^{xvii}^e siècle, bien connu pour sa passion pour les documents généalogiques, Jacques Gougnon, qu'on appelle le chevalier Gougnon, a pris soin de nous en apprendre un peu plus, dans une généalogie de la famille George, une de ces familles de Bourges parvenues à la noblesse par les charges municipales.

« L'écuyer de bouche de Jeanne de Valois, duchesse de Berry, Bienaymé George, qu'un acte qualifie de « bien « versé en architecture » fut, vers 1500, choisi par cette princesse pour diriger les travaux de construction du couvent de l'Annonciade qu'elle avait fondé. Auparavant, il avait élevé pour lui-même à Bourges un de ces charmants hôtels de pierre qui faisaient l'ornement de la ville. Cet hôtel existe encore et porte la date de 1494.

« Or, dans la généalogie dont je viens de parler le chevalier Gougnon nous apprend qu'une sœur de cet architecte, appelée Jeanne, avait épousé Philibert Colombe, valet de chambre du duc de Savoie et son grand enlumineur². C'est dire que Philibert Colombe avait succédé auprès du duc de Savoie à l'emploi de Jean, son père.

« Ce sont les changements de règne qui amènent souvent les changements de personnes. Mais Charles II, qui succède à Charles I^{er}, n'était qu'un enfant qui mourut âgé

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, t. XXVII, p. xxv-xxvii, et *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*, 1907, p. 397-398.

2. Bibl. nat., dossier bleu 311, dossier 7902, pièce 9.

de huit ans à peine; Philippe II, surnommé sans Terre, qui vint ensuite, ne régna que dix-huit mois, et ni l'un ni l'autre de ces princes n'eut sans doute l'emploi du talent d'un enlumineur. Nous savons, au contraire, que Philibert le Beau, duc de Savoie de 1497 à 1504, possédait de beaux manuscrits à miniatures. Quelques-uns sont énumérés dans l'inventaire mobilier du château de Pont-d'Ain, dressé après sa mort¹, et, si on les retrouvait un jour, on mettrait peut-être la main, ce jour-là, sur une œuvre authentique de Philibert Colombe.

« On sait le rôle de Michel Colombe et de ses trois neveux, Guillaume Regnault, Bastyen François et François Colombe, dans la confection de la maquette originale du tombeau de Philibert le Beau pour l'église de Brou. Si Philibert Colombe, neveu lui aussi du vieux maître, fut vraiment, comme tout porte à le croire, valet de chambre et enlumineur de Philibert le Beau, le fait est digne d'être noté, et on reconnaîtra qu'il doit y avoir là autre chose qu'une coïncidence.

« Mais ceci n'est qu'une digression, et je reviens au tombeau des de Brosse.

« Le correspondant des frères de Sainte-Marthe a la prétention d'en donner la description à la suite de sa transcription de l'építaphe. Si confuse qu'elle soit, on peut en tirer cependant quelques renseignements nouveaux :

Au dessus de la teste des corps, en la vouste qui est au dessus du tumbau, est l'image de Nostre Dame peinte.

« C'est la *Pietà* qui, comme on le voit, était peinte.

Et au costé gauche² sont les armoyries des dits signeurs de Brosse, en ung escusson ou sont trois gerbes d'or, et l'écuson peint de bleuf, au dessus duquel est un casque noir, avec deulx cocques d'or eslevée par dessus et portée par deulx griffons vollant dorez.

« Les de Brosse portaient en effet d'azur à trois gerbes

1. *Memoires de la Société savoisiennne d'histoire*, t. XV.

2. C'est-à-dire à la gauche du visiteur qui entre dans l'église.

de blé, ou brosses d'or, liées de gueules. Mais le cimier est inexactement décrit. Les armes de la famille se voient encore aujourd'hui au-dessus de la porte d'entrée du château de Boussac, et on y distingue très nettement, comme cimier, les trois gerbes figurant déjà dans le blason, alors que notre auteur y a vu deux coques (coques ou coquilles). Ce mot, au surplus, est étranger à l'art héraldique, et M. Max Prinet, à la science duquel on ne recourt jamais en vain, a bien voulu me confirmer que ce terme doit être le résultat d'une fausse interprétation.

Et au dessus sont vingt huit escusons remplis de fleurs de lis et de gerbe, dont il y en a ung qui a'une tour au millieu, qui sont les armoiries de Thurenne.

« Ce dernier blason, d'azur semé de fleurs de lis d'or, à la tour maçonnée de sable, est celui de Constance de la Tour d'Auvergne, mère de Pierre II de Brosse. Quant aux vingt-sept autres remplis de fleurs de lis et de gerbes, il y a évidemment là encore une confusion, car, parmi les membres de la famille de Brosse, je n'en vois aucun dont les armes puissent répondre à cette description.

Plus y a ung escuson à leur main droicte, doré, dans lequel est un lion noir, qui sont celles de Malleval.

« C'est juste le contraire, car Marguerite de Maleval, femme de Pierre de Brosse, portait : de sable au lion d'or.

Plus aux pieds desdits y a ung levrier en lesse et sept personnages peintz qui sont à genoulx.

« Le levrier en laisse, et dont la position est très exceptionnelle, est fidèlement représenté dans le dessin de Dufour. Quant aux sept personnages peints qui sont à genoux, sont-ce des membres de la famille, peints au naturel sur la muraille, intercédant pour les défunts enterrés là ? Ne sont-ce pas plutôt des statues peintes, ornant les parois du sarcophage ? On est réduit aux hypothèses. Le thème, en tout cas, semble s'écarter des tradi-

tions habituelles, et on regrette d'autant plus de n'être pas mieux renseigné.

Et sur la sépulture est un homme armé de toutes pièces réservé la teste, qu'il a sur un oreiller rouge, et son espée au côté, et trois gerbes sur l'épaule droite.

« Pierre II de Brosse est, en effet, représenté en costume de chevalier, armé de toutes pièces, sa cotte d'armes ornée des trois gerbes d'or, la tête reposant sur un oreiller. La teinte rouge dont ce dernier est rehaussé prouverait à elle seule que le monument devait être entièrement peint, si nous n'en avions pas déjà trouvé la preuve dans maints détails, comme la *Pietà*, comme les deux griffons dorés, etc. »

MM. Vitry, Marquet de Vasselot et Chénon formulent diverses observations.

M. Enlart, membre résidant, revenant sur la communication de M. Prinnet, membre résidant, en date du 13 septembre dernier, relative à un coffre du Musée de Cluny, indique que, dans la région de Carcassonne, on trouve, à partir de la fin du ^{xiii}^e siècle, des exemples de la même décoration d'une étoile à cinq branches ou *pentalpha*, cette étoile étant sans doute considérée comme ayant des vertus talismaniques. Ce détail, assurément, ne suffit pas à établir l'authenticité du meuble, mais, du moins, il n'y contredit pas.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, ajoute que l'étude des coffres de bois est encore très peu avancée. M. Prinnet, membre résidant, se prononce de nouveau contre l'authenticité du coffre en question en raison des différences d'exécution entre les côtés et le couvercle qui est la meilleure partie de l'ensemble.

M. Coutil, associé correspondant national, entretient brièvement la Société du résultat des fouilles faites dernièrement dans le département de l'Eure et sur lesquelles il donnera de plus amples détails lorsqu'elles seront achevées.

Séance du 8 Novembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS DE LA CORRÈZE. *Inauguration de plaques commémoratives sur les maisons natales de Maximin Deloche, Edmond Perrier et Léger Rabès.* Tulle, 1922, in-8°.

ZEILLER (J.). *Sur les basiliques géminées de l'Illyricum.* Paris, 1922, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle la Fédération des Sociétés françaises des sciences historiques et juridiques demande à notre Compagnie de désigner trois délégués qui la représenteront aux assemblées générales de la Fédération pendant l'exercice 1922-1923. La Société décide de continuer leurs pouvoirs aux délégués précédemment nommés.

A la requête de la Société des sciences, lettres et arts de Bar-le-Duc, la Société des Antiquaires de France s'associe à la protestation formulée par la Société précitée contre la prise d'un moulage du célèbre *Squelette* de Ligier Richier.

Il est ensuite procédé à l'élection d'un membre résidant : M. Alfred Merlin est élu membre résidant.

Séance du 15 Novembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

THÉODORE (Ém.). *Les objets d'art religieux conservés dans les églises rurales de l'arrondissement de Lille et mis en*

sûreté à l'évêché de Lille pendant la guerre de 1914-1918. Lille, 1922, in-8°, pl.

BARBARIN (Ch.). *Quelques bas-reliefs du Musée du Louvre provenant de l'abbaye de Sainte-Genève*. Paris, 1922, in-8°, pl.

BAUDOUIN (D^r M.). *Découverte d'une nécropole à incinération, époque barbare (V^e-IX^e siècle), au clos des Jacobins, à Fontenay-le-Comte*. Fontenay-le-Comte, 1922, in-8°.

GÉRIN-RICARD (H. DE). *Le temple octogonal de Saint-Pierres-Martigues et le culte officiel dans cette région*. Aix-en-Provence, 1922, in-8°.

LEBLOND (D^r V.). *L'église Saint-Michel de Beauvais et ses « coliberts » ou hommes de corps à Marissel et à Bongenoult vers 1060*. Beauvais, 1922, in-8°.

MIROT (L.). *Un cas de commerce avec l'ennemi au XV^e siècle*. Paris, 1922, in-8°.

Le président s'associe, ainsi que la Compagnie, au deuil cruel dont vient d'être frappé M. Pallu de Lessert, membre résidant.

Il annonce la mort du R. P. Séjourné, ancien correspondant national, et souhaite la bienvenue à M. Alfred Merlin, élu membre résidant.

M. Serbat, membre résidant, dépose sur le bureau le deuxième fascicule du *Bulletin* de la Société pour l'année 1922.

M. Michon, membre résidant, fait hommage, de la part de M. Jean Colin, associé correspondant national, d'une notice sur Mgr Duchesne, publiée dans une revue italienne.

M. Enlart, membre résidant, fait hommage de la part de l'auteur, M. Théodore, associé correspondant national, d'une brochure relative aux objets d'art provenant des églises rurales de l'arrondissement de Lille et cachés pendant la guerre.

M. Adrien Blanchet, membre résidant, fait la communication suivante :

« L'enceinte romaine d'Angers, étudiée spécialement en 1858 par la Commission archéologique de Maine-et-Loire, a fait l'objet de travaux assez nombreux, que j'ai signalés ¹, et on en connaît bien le tracé. Mais, tandis que Sens, Périgueux, Tours, Le Mans, Dijon, et quelques autres villes encore, peuvent montrer des restes plus ou moins importants de la cuirasse qui les a protégées pendant plusieurs siècles ², Angers n'en possédait que des vestiges dissimulés dans quelques maisons. M. le Dr Lepage, président du syndicat d'initiative de l'Anjou, et M. le chanoine P. Pinier ont entrepris de rendre à la capitale de l'Anjou un service que pourront apprécier tous ceux qui ont souci du passé historique de nos vieilles cités. Rebutés d'abord par l'indifférence presque générale, n'espérant de soutien d'aucune société, d'aucun service public, les deux chercheurs ont fait des efforts personnels importants, et encouragés enfin par quelques personnes qui comprenaient l'intérêt du projet, ils ont pu commencer des fouilles, qui, poursuivies du 21 au 30 août 1922, ont donné des résultats assez intéressants pour que notre Société ait le désir d'en conserver le souvenir dans son bulletin.

« Le mur romain a été suivi à travers la place du château, sauf sur un espace de huit mètres, réservé pour la circulation. Le parement intérieur ne laisse pas paraître les doubles cordons de briques qui coupent le blocage extérieur, de 0^m35 en 0^m35. Le mur laisse voir, en diverses places, les débris qu'il renferme, fragments de colonnes, pilastres, chapiteaux, stèles funéraires, qui indiquent, une fois de plus, la hâte avec laquelle furent élevées les enceintes romaines de la Gaule, dans la seconde moitié du III^e siècle.

« Les fouilles ont fait retrouver aussi une tour romaine,

1. *Les enceintes romaines de la Gaule; étude sur l'origine d'un grand nombre de villes françaises*, 1907, p. 53-56, plan.

2. Je ne parle ici que des enceintes du III^e siècle et non des grandes enceintes du I^{er} siècle (Autun, Fréjus, etc.).

ronde, dont la base offre encore un bon type de ces constructions robustes¹.

« Parmi les rares objets que les directeurs des fouilles ont pu ou voulu extraire de la muraille, signalons des fragments de chapiteaux, un fragment de colonne cannelée, des débris d'un pilastre à feuilles imbriquées, le tout en assez mauvais état, car la matière est généralement du tuffeau, qui est tendre et a mal résisté aux chocs et à l'humidité. Parmi les morceaux plus intéressants il faut accorder une mention spéciale à la partie supérieure d'une stèle où l'on voit la tête d'un artisan, accompagnée d'un objet qui ressemble à un compas. Puis un fragment, qui appartenait peut-être à la partie supérieure d'un autel; il est décoré de volutes qui étaient dorées et de flammes qui étaient peintes en rouge.

« Dans les tranchées creusées au pied du mur romain, on a recueilli aussi une base de colonne ronde, un pilastre cannelé en pierre dure, des poteries rouges et noires, des fragments d'amphores et une grande quantité de débris d'enduits peints.

« A la suite du succès de ces fouilles, le Conseil municipal, comprenant l'intérêt des découvertes pour la ville d'Angers, a résolu de faire enlever les terres extraites, d'entourer la muraille d'une clôture provisoire, et enfin de reprendre, l'année prochaine, les travaux, avec l'intention de garder, en les aménageant, les parties retrouvées. Une fois de plus, l'initiative privée a obtenu des résultats qu'il faut louer. On doit le proclamer hautement, et c'est pour cela que l'intérêt porté par notre Société aux découvertes d'Angers ne peut manquer de toucher M. le D^r Lepage et M. le chanoine Pinier. »

MM. Michon et Formigé expriment quelques réserves

1. Les fouilles ont été signalées dans l'*Express de l'Ouest* des 28-29 août 1922; dans le *Petit Courrier* d'Angers, 10 octobre 1922, et dans une notice des auteurs des fouilles, destinée à susciter l'appui de leurs concitoyens (*Fouilles gallo-romaines à Angers*, Angers, sept. 1922, in-8°, 7 p.).

sur le caractère antique d'un des fragments découverts à Angers.

M. Enlart, membre résidant, étudie deux bassins de cuivre datant du xii^e siècle, de travail occidental, conservés à Jérusalem et dont les semblables existent au Louvre et au Musée britannique. Ils portent une décoration gravée au burin et représentant quatorze scènes de la légende de saint Thomas.

M. Deshoulières, membre résidant, interprète un chapiteau de l'église de Gargilesse (Indre), exécuté au commencement du xiii^e siècle : « L'on y voit un personnage, au regard hésitant et perplexe, assis, les jambes croisées. Derrière lui, une femme semble le provoquer, tandis qu'à ses pieds une autre femme agenouillée et un clerc, tenant une coupe, paraissent l'implorer. A l'extrémité du chapiteau le sculpteur a figuré la silhouette d'une église.

« M. l'abbé Walter, bibliothécaire de Sélestat, lui ayant indiqué un passage du *Speculum ecclesiae* d'Honorius d'Autun¹, sur les devoirs des différents états, prêtres, juges, etc., où il est recommandé au juge de ne pas se laisser corrompre, mais de demeurer le défenseur des clercs, des églises, des veuves et des orphelins, M. Deshoulières croit pouvoir identifier la scène de ce chapiteau avec la *Tentation du juge*, exécutée d'après les termes mêmes du sermon d'Honorius d'Autun.

« Cette interprétation lui semble d'autant plus vraisemblable que, primitivement, l'église de Gargilesse était dédiée à saint Laurent et que la légende de ce saint rapporte que son intervention obtint le pardon d'un juge prévaricateur. »

Mgr Batiffol, membre résidant, analyse la description du costume d'archevêque que l'on trouve dans le *De Ecclesiasticis Officiis* de Jean d'Avranches, archevêque de Rouen en 1070 ; faisant un rapprochement entre cette description

1. Migne. *Patrol. lat.*, vol. 172, col. 863.

et une représentation figurée du même costume qui se voit dans la tapisserie de Bayeux, il est amené à conclure que la tapisserie est d'origine non pas normande, mais anglaise. opinion qui, pour des raisons d'un autre ordre, a déjà été soutenue, ainsi que le rappelle M. M. Aubert.

Séance du 22 Novembre.

Présidence de M. J. MARQUET DE VASSELLOT,
vice-président.

Ouvrages offerts :

SAUTEL (abbé J.). *L'aqueduc romain du Groseau*. Avignon, 1921, in-8°.

— *Note sur le « nid de statues » du théâtre romain de Vaison*. Avignon, 1922, in-8°.

— *Les statues impériales du musée municipal de Vaison*. Avignon, 1920, in-8°, pl.

— *Vaison et ses monuments*. Avignon, 1921, in-8°, pl.

Le président déclare la vacance du siège de membre honoraire précédemment occupé par M. de Rongé et de celui de membre résidant laissé libre par le décès de M. Paul Girard.

L'élection d'un membre honoraire est fixée au 3 janvier prochain; l'élection d'un membre résidant aura lieu le 10 janvier.

M. Jules Formigé, membre résidant, présente une notice due à M. l'abbé Sautel sur le « nid de statues » du théâtre de Vaison, et dans laquelle cette question, abordée par M. J. Formigé au cours d'une séance de la Société des Antiquaires, a été reprise en détail :

« M. l'abbé Sautel a fait le pointage des fragments trouvés pendant ses fouilles de 1909 à 1914 et pendant celles du service des Monuments historiques qu'il a suivies de 1918 à 1922.

« Il en résulte que tous les fragments de statues ont été recueillis dans la fosse centrale de la scène qui est la plus profonde. Ces fragments y ont été entassés après avoir été préalablement brisés. On trouve d'ailleurs dans ces fragments des éléments de statues étrangères au théâtre.

« L'hypothèse de M. J. Formigé¹, confirmée par les remarques de M. Martroye², se trouve ainsi vérifiée. Il s'agit non pas d'un « nid de statues » cachées après une catastrophe, avec le secret espoir de les sauver pour les retrouver plus tard, mais bien d'un « cimetière » de statues, détruites d'abord et définitivement enfouies pour effacer jusqu'à leur souvenir. »

Mgr Batiffol, membre résidant, rappelle le mémoire de M. Le Blant, *Statues cachées par les anciens*, qui a été publié dans les comptes-rendus de l'Académie des inscriptions³. Il signale également un texte de saint Augustin qui éclairerait la question posée. Ce texte se trouve dans la lettre CCXXXII (sans date), adressée aux païens de Madaure pour les exhorter à se convertir. Entre autres arguments, l'évêque d'Hippone fait valoir celui-ci : *Videtis certe simulacrorum templa partim sine reparatione collapsa, partim diruta, partim clausa, partim in usus alios commutata, ipsaque simulacra vel confringi, vel incendi, vel includi vel destrui*. M. Martroye mentionne que, dans une communication antérieure, il a parlé de deux textes de lois qui, sous Constantin, ordonnent de cacher les statues païennes. Ces « nids de statues » prouveraient donc que ces lois ont été exécutées. M. Merlin donne quelques renseignements sur un semblable amas de statues découvert à Carthage sous une mosaïque.

MM. Blanchet et Formigé ajoutent quelques observations.

M. A. Mayeux, associé correspondant national, communique le relevé d'une inscription qui se voit au clocher de

1. *Bull. des Antiq. de France*, séance du 9 mars 1921, p. 142.

2. *Ibid.*, séance du 16 mars 1921, p. 151-154.

3. 1890, p. 541-545.

l'église de la Souterraine (Creuse) et qui semble d'un déchiffrement impossible. Quoi qu'il en soit, cette inscription peut présenter de l'intérêt au point de vue de la date du monument.

M. Merlin, membre résidant, lit la note suivante :

« Dans l'*Archäologischer Anzeiger* du *Jahrbuch* de l'Institut archéologique allemand, un peintre orientaliste, M. Richard Fuchs, a publié en 1917, col. 3 et suiv., un article, illustré de deux figures, qui est intitulé : « Une batterie de catapultes sur l'ancienne colline de la citadelle (Saint-Louis) à Carthage. »

« L'auteur raconte qu'en 1882 on a découvert à Carthage, sur la colline de Saint-Louis, les restes d'une batterie de catapultes. Et d'abord une plate-forme rectangulaire, construite en gros blocs de pierre, entourée d'un parapet et soutenue par des murs puissants; sur le dallage, on pouvait encore relever la trace des emplacements qu'occupaient les machines, lesquelles, d'après la figure 1, auraient été au nombre de quatre. On voyait pour chacune deux rigoles parallèles peu profondes correspondant aux deux poutres longitudinales qui servaient de points d'appui à tout l'appareil, ainsi que de légères traces de l'arc de cercle laissé sur le sol par l'appareil quand on lui imprimait un mouvement de rotation; trois anneaux étaient fixés dans la paroi interne du parapet : tous ces anneaux avaient disparu, sauf un qui était très mutilé.

« Vers le milieu du pavement s'ouvrait un trou rectangulaire dans lequel se trouvait un escalier. L'entrée était jadis fermée par des planches épaisses dont les extrémités s'engageaient dans une rainure ménagée sur le pourtour supérieur de la cage de l'escalier. Par des marches de granit, on descendait dans un magasin à voûte surbaissée. Là, des pierres de forme ovale étaient régulièrement empilées par dimensions en tas parallélépipédiques et placées obliquement avec soin de telle manière que deux rangs superposés formaient un dessin en arête de poisson; la plupart étaient à l'état brut, provenant du rivage de la mer, cer-

taines avaient été taillées; elles pesaient en général de cinq à dix kilos; les plus lourdes, en petit nombre, allaient jusqu'à quarante ou cinquante; beaucoup avaient seulement la grosseur du poing: elles étaient toujours séparées les unes des autres par calibres. C'étaient les munitions destinées au service des machines. Quelques barres de bronze et quelques lampes ont été également découvertes.

« Au-dessus de l'escalier, du côté opposé aux marches, un appareil à trois pieds, dont les trous d'implantation étaient seuls conservés, permettait de monter les projectiles du sous-sol sur la plate-forme; cet appareil était mobile et pouvait être enlevé après usage. Le magasin renfermait trois lignes de tas de pierres, une contre chaque paroi et une au centre; dans cette dernière, sur la face postérieure du premier tas, au milieu des grosses pierres, une ornementation avait été faite de pierres plus petites; on pouvait « distinctement » reconnaître l'inscription L·XX entourée d'un cercle. « La batterie, conclut M. Fuchs, « appartenait donc à la 20^e légion ». La même inscription, ajoute-t-il, se lit « distinctement » à Dougga sur la clef de voûte de la porte qui donne accès à la principale tour du « castellum romain »; il déclare l'avoir rencontrée encore en d'autres endroits de la Tunisie « et jamais celle d'une « autre légion. »

« A la lecture, ce récit m'est apparu fort étrange et sur certains points tout à fait inadmissible. L'existence de cette cave aux rangées de pierres admirablement alignées, la présence vers le centre de cette décoration singulière, bien plus semblable à celle de certains écussons modernes qu'à une inscription antique et se rapportant d'une façon aussi inattendue que bizarre à une légion 20^e, que nous ne connaissons pas autrement en Afrique, la lecture d'un texte identique sur la forteresse, byzantine d'ailleurs et non romaine, de Dougga, où ni M. L. Poinssot ni d'autres, que je sache, ne l'ont copié, où pour ma part je ne l'ai jamais vu: tout cela éveille dans l'esprit bien des réserves et on se demande instinctivement si l'imagination de M. Fuchs n'a pas transformé, et beaucoup, les faits.

« Comme, selon M. Fuchs, deux personnes seulement, en dehors des ouvriers de la fouille, ont visité les lieux, le R. P. Delattre et lui, le plus simple était, devant les doutes qui se levaient, de demander au R. P. Delattre ce qu'il pensait d'une relation où la fantaisie semblait jouer un rôle important. Avec la plus parfaite bonne grâce, le R. P. Delattre a répondu à ma question en m'envoyant copie de la note qu'il a publiée lui-même sur ce sujet dans le *Bulletin épigraphique de la Gaule*, t. V, 1885, p. 85-86, presque aussitôt après la découverte, et il a bien voulu préciser qu'à son avis on ne saurait affirmer rien de plus que ce qu'il a écrit lui-même.

« Voici, dans le rapport du R. P. Delattre, le passage qui nous intéresse :

Au-dessus des tombeaux de forme pélasgique découverts sur Byrsa était construit un bastion faisant partie de la citadelle. A cinquante pas plus loin, je crois avoir reconnu l'emplacement d'une machine de guerre. C'était une plate-forme rectangulaire longue de 8 mètres et large de 3^m20, bâtie sur une voûte épaisse d'un mètre, que remplissait un amas de pierres entassées sans ordre. Cette plate-forme était entourée d'un mur épais d'un mètre et haut seulement de 0^m53.

La face intérieure de ce mur était garnie de distance en distance de cubes de marbre qui se regardaient deux à deux. On en voyait deux à chaque extrémité de la plate-forme et trois dans chacun des grands côtés. Les premiers étaient évidés en forme de mortaise carrée mesurant 0^m29 de côté et 0^m13 de profondeur. Les autres offraient un trou circulaire de 0^m10 de diamètre et de 0^m14 de profondeur. Cette disposition m'a paru répondre à une charpente composée de deux longues poutres carrées placées parallèlement dans la longueur de la plate-forme et de trois cylindres qui traversaient les poutres.

L'extrémité de chacune de ces pierres venait s'engager dans la maçonnerie. Cette explication, si nettement indiquée par la disposition de la plate-forme, convient à la base d'une machine de guerre, soit d'une baliste, soit d'une catapulte. La situation elle-même de la plate-forme sur un des points culminants de la citadelle vers les anciens ports et le forum appuie, ce me semble, cette destination.

Dans cette plate-forme on avait appliqué, la face renversée, dans

un mortier excessivement dur, une frise de marbre blanc longue de 2 mètres et large de 0^m90.... empruntée aux ruines du temple d'Esculape....

Ces vestiges de fortifications de Byrsa n'appartiennent pas assurément à la période punique. Tout au plus remontent-ils au règne de Théodose II.

« On remarquera ce que le R. P. Delattre dit en particulier de ce qui remplissait la voûte : « Un amas de pierres « entassées sans ordre » ; nous voilà loin du magasin aux tas soigneusement alignés, dont les rangées de pierres se superposaient dans un ordre si parfait, et bien plus loin encore de l'inscription L·XX. Il me semble que dès lors la cause est entendue ; la suspicion qui naissait d'elle-même à la lecture de certains détails avancés par M. Fuchs se trouve singulièrement accentuée par la confrontation de son récit avec celui du R. P. Delattre. Pour moi, je n'hésite pas à rejeter dans le domaine des légendes ce dont il n'est pas fait état dans le compte-rendu du R. P. Delattre : le magasin de projectiles de Carthage et la mention qui y aurait été inscrite d'une légion 20^e.

« Je pense du reste que les erreurs de M. Fuchs s'expliquent d'une manière assez simple. En 1882, le peintre Fuchs a pris lors de la découverte les deux croquis qu'il a insérés dans le *Jahrbuch* en 1917 ; ces dessins faisaient sans doute une large place à des reconstitutions, surtout celui qui figurait le magasin de projectiles ; ils représentaient ce qui, dans l'imagination de leur auteur, avait dû exister bien plutôt que ce qui existait encore au moment du déblaiement. Puis M. Fuchs, c'est lui-même qui nous l'apprend, a pendant fort longtemps perdu de vue ses documents ; il les a crus égarés définitivement et ne les a retrouvés que peu de temps avant 1917 à la faveur d'un déménagement. Quand après trente-cinq ans il a voulu, pour les publier, les accompagner d'un commentaire, ses souvenirs l'ont trahi ; il a pris pour vérité les interprétations et restaurations fort contestables qu'il avait effectuées jadis sur le papier, et c'est ainsi qu'il a été amené inconsciemment à substituer un roman à la réalité. Il n'y

aurait pas à insister si le *Jahrbuch* n'avait donné assez légèrement l'appui de son autorité à un témoignage dont l'in vraisemblance et le caractère inexact doivent être soulignés pour qu'il ne puisse prévaloir contre la relation précise et fidèle rédigée dès 1885 par le R. P. Delattre. »

Séance du 29 Novembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

DEONNA (W.). *L'archéologie. Son domaine, son but.* Paris, 1922, in-8°.

FAGE (R.) *Petites églises et églises rurales du Limousin (Corrèze, Creuse, Haute-Vienne).* Paris, 1922, in-8°, pl.

Le président se fait l'interprète de la Société pour exprimer toute la part qu'elle prend au grand deuil qui vient d'atteindre M. Roy, membre résident.

Il donne lecture d'une lettre de M. le baron de Baye, membre honoraire, relative à l'état lamentable dans lequel se trouvent certains monuments historiques de la Russie. Cette même lettre fait connaître que M^{me} la comtesse Ouvaroff, correspondant étranger honoraire, dont on était sans nouvelles depuis longtemps est actuellement réfugiée en Serbie.

M. Martroye, membre résident, fait la communication suivante :

« Au cours d'une récente communication¹, il a été rappelé que la peine du talion contre l'accusateur téméraire était depuis Constantin la règle admise en droit. A l'époque du Haut-Empire, la calomnie était punie de l'exil ou de la

1. Séance du 29 mars 1922. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1922, p. 165-172.

relégation dans une île¹, et on ne voit point qu'elle ait été frappée de la peine qu'eût encouru l'accusé si le crime argué contre lui avait été prouvé, c'est-à-dire la peine du talion. « Celle-ci se rencontre déjà, à vrai dire, auparavant, dit Mommsen, dans des récits historiques peu « clairs; c'est ainsi qu'on rapporte d'Alexandre Sévère « (*Vita* 46) qu'il donna à toute personne, pour le cas de « nomination de magistrats, la faculté d'accuser le candi- « dat d'avoir commis un délit, mais frappa le dénoncia- « teur, lorsque la preuve n'était pas faite, de la peine « afférente au délit affirmé. » Mais outre que, suivant l'ex- pression de Tillemont, « Lampride et les autres qui ont « fait l'histoire Auguste au commencement du IV^e siècle « ne méritent point du tout le nom d'historiens² », ce ne serait pas de la peine du délit argué que, selon ce texte, aurait été menacé l'accusateur téméraire; ce serait de la peine capitale³; laquelle avait été, dès le règne de Tibère, appliquée à des calomniateurs, coupables, il est vrai, de crimes anciens⁴.

« C'est donc sans précédents connus que la peine du talion apparaît dans la constitution de Constantin du 6 octobre 319 qui dispose en ces termes : « Si quelqu'un « soutient qu'un bien-fonds ou quelque autre chose lui

1. Paul, *Sentences*, V, iv, 11 : *Qui per calumniam injuriae actionem instituit, extra ordinem punitur; omnes enim calumniatores exilii vel insulae relegatione aut ordinis amissione puniri placuit* (Girard, *Textes*, 4^e édit., p. 431); Gaius, *LIBRO III REGULARUM*; *Dig.*, XLVII, x, fr. 43; — Tacite, *Annales*, IV, 31, 36; VI, 9; XIII, 22, 23. Cf. Mommsen, *Droit pénal romain*, trad. J. Duquesne, t. II, p. 187, note 3.

2. Tillemont, *Empereurs*, t. III, p. 217, *L'empereur Alexandre*, art. XXVIII.

3. *Ubi aliquos voluisset vel rectores provinciis dare, vel praepositos facere, vel procuratores, id est rationales ordinare, nomina eorum proponebat, hortans populum ut, si quis quid haberet criminis, probaret manifestis rebus; si non probasset, subiret poenam capitis...* Lampridius, *Alexandri Severi vita*, ad *Constantinum Aug.*, XLV.

4. Tacite, *Annales*, VI, 9.

« appartient et que la possession doit lui en être restituée,
« qu'il agisse au civil pour cause de possession, ou qu'en
« observant la forme légale il oppose le crime de violence,
« et n'ignore pas que, s'il ne peut prouver le crime argué,
« il aura à subir la condamnation dont est passible le cou-
« pable de ce crime¹. »

« Cette loi, relative aux accusations de violence, n'em-
pêcha point, sous Constance, les accusations calomnieuses
de ses agents qui déshonorèrent son règne. Après lui, la
réaction contre leurs odieuses pratiques et la nécessité d'y
mettre un terme déterminèrent Valentinien et Valens et
leurs successeurs à confirmer la décision de Constantin.
Une constitution de Valentinien, Valens et Gratien, qui
figure au code de Théodose avec la date du 9 no-
vembre 373, mais qui est apparemment de l'année 368²,
l'étend à toute accusation de n'importe quel crime. Elle
désigne la peine à infliger à l'accusateur téméraire par le
terme *Congrua poena*³, dont la signification admise dans
la jurisprudence est définie de la façon suivante par la
paraphrase de l'*interpretatio* : « De même que la peine

1. IDEM (IMP. CONSTANTINUS) A. AD BASSEM P(RAE)FECTUM U(RBI).
*Si quis ad se fundum vel quodcumque aliud adserit pertinere
ac restitutionem sibi competere possessionis putat, civiliter super
possidendo agat aut impleta sollemnitate juris crimen violentiae
obponat, non ignarus eam se sententiam subiturum, si crimen
objectum non potuerit comprobare, quam reus debet excipere.*
Cod. Theod., IX, x, 3 = *Cod. Just.*, IX, XII, 7.

2. Cette loi est adressée au comte Florianus qui fut *comes rerum
privatarum* de 364 à 369. Il n'est indiqué comme revêtu de cette
charge en 373 que dans les deux constitutions. *Cod. Theod.*, IX,
1, 10 et 11 (Mommsen et Meyer, *Cod. Theod.*, t. I, p. CXC).

3. IDEM AAA. (IMPPP. VALENTIANUS, VALENS ET GRATIANUS) AD
FLORIANUM COM(ITEM). POST ALIA. Nullus secundum juris praes-
criptum crimen quod intendere proposuerit exequatur, nisi
subeat inscriptionis vinculum. Etenim qui alterius famam for-
tunas, caput denique et sanguinem in iudicium devocaverit,
sriat sibi inpendere congruam poenam, si quod intenderit non
probaverit. ET CETERA. DAT. V ID. NOV. CONSTANTINOP(OLI) VALEN-
TINIANO ET VALENTE IV AA. CONSS. (9 NOV. 373 [368]). *Cod. Theod.*,
IX, 1, 11.

« frappe l'accusé convaincu, elle frappe également l'accusateur, si celui-ci n'a pas prouvé le fait argué par lui¹. »

« La réciprocité, la parité de peine entre l'accusateur et l'accusé fut confirmée de nouveau par deux constitutions des empereurs Gratien, Valentinien et Théodose. La première, du 30 décembre 380, concerne, comme la loi du 9 novembre 368, toutes les accusations de n'importe quel crime²; la seconde, datée du 27 mai 383³, est relative aux

1. INTERPRETATIO. *Nisi inscriptione celebrata reum quemquam non fieri nec ad iudicium exhiberi, quia sicut convictum poena constringit, ita et accusatorem, si non probaverit quod objecit. Cod. Theod., IX, 1, 11 (édit. Mommsen et Meyer, t. I, p. 433). Cf. Godefroy, Cod. Theod., édit. Ritter, t. III, p. 16, note f, et p. 10-11 ad leg. 5, lib. IX, tit. 1.*

2. IMPPP. GRA(TIA)NUS, VAL(ENTINI)ANUS ET THEOD(OSIUS) AAA. EUTROPIO P(RAE)FECTO P(RAE)TORIO. *Nullus in carcerem, priusquam convincatur, omnino vinciatur. Ex longinquo si quis est acciendus, non prius insimulanti adcommodetur adsensus quam sollemni lege se vincerit et in poenam reciproci stilo trepidante recaverit. Eique qui deducendus erit ad disponendas res suas componendosque maestos penates spatium coram loci iudice aut etiam magistratibus dierum XXX tribuatur, nulla remanente apud eum qui ad exhibendum missus est copia nundinandi. Qui posteaquam ad iudicem venerit, adhibita advocazione jus debebit explorare quaesitum ac tandiu pari cum accusatore fortuna retineri, donec reppererit cognitio celebrata discrimen.* DAT. III KAL. JAN. CONSTANTIN(O)P(OL)I GRA(TIA)NO V ET THEOD(OSIO) I. AA. CONSS. *Cod. Theod., IX, 11, 3 = Cod. Just., IX, 111, 2.* Dans le code de Justinien est omis le membre de phrase : *et in poenam reciproci stilo trepidante recaverit.*

3. IMPPP. GRATIANUS, VAL(ENTINI)ANUS ET THEOD(OSIUS) AAA. AD MARINIANUM VIC(ARIUM) HISPANIAE. *Qui vel internicivi exerit actionem vel crimen suspectae mortis intendit, non prius cujusquam caput accusatione pulset, quam vinculo legis adstrictus pari coeperit poenae condicione iurare, ita ut etiam servos si quis crediderit accusandos, non prius ad miserorum tormenta veniatur, quam se accusator vinculo inscriptionis adstrinxerit. Adpetendorum enim causa servorum aut dispendium facultatum est aut poena dominorum.* DAT. VI KAL. JUN. PATAVI MEROBAUDE ITERUM ET SATURNINO CONSS. (27 mai 383). — INTERPRETATIO. *Quicumque alium de homicidii crimine periculosa vel capitali objectione pulsaverit, non prius a iudicibus audiatur, quam se similem*

accusations de meurtre commis pour faire valoir un testament supposé¹.

« La similitude entre la peine dont est punie l'accusation téméraire et celle dont serait passible l'accusé convaincu est encore affirmée par une constitution d'Honorius du 6 août 423².

« Le code de Justinien reproduit le texte complet de

poenam, quam reo intendit, conscripserit subitutum : et si servos alienos accusandos esse crediderit, se simili inscriptione constringat : futurum ut supplicia innocentum servorum aut poena capitis sui aut facultatum amissione compenset. Cod. Theod., IX, 1, 14 = Cod. Just., IX, 11, 13. Dans le code de Justinien le fragment reproduit commence aux mots servos si quis crediderit et finit au mot adstrinxerit.

1. *Internecivum iudicium in eum dabatur qui fatsum testamentum fecerat, et ob id hominem occiderat. Sanct. Isidor., Etymologiae, lib. V, cap. XXVI, 18; édit. Migne, Patrol. lat., t. LXXXII, col. 210. Cf. Godefroy, Cod. Theod., ad leg. IX, 1, 14; édit. Ritter, t. III, p. 21.*

2. IMPP. HONORIUS ET THEOD(OSIUS) AA. CONS(ULIBUS), PRAETORIBUS, TRIBUNIS PLEBIS, SENATUI SUO SALUTEM DICUNT. *Accusationis ordinem jam dudum legibus institutum servari jubemus, ut quicumque in discrimen capitis arcessitur, non statim reus qui accusari potuit aestimetur, ne subjectam innocentiam facimus. Sed quisquis ille est qui crimen intendit, in iudicium veniat, nomen rei indicet, vinculum inscriptionis arripiat, custodiae similitudinem, habitu tamen dignitatis aestimatione, patiat, nec impunitam fore noverit licentiam mentiendi, cum calumniantes ad vindictam poscat similitudo supplicii, nemo sibi tamen obiectu cujuscumque criminis blandiatur de se in quaestione confessus veniam propter flagitia sperans adjuncti vel communionis criminis consortium personae superioris optans, aut inimici supplicio in ipsa supremorum suorum sorte sociandus, aut eripi se posse confidens studio aut privilegio nominati, cum veteris juris auctoritas de se confessos ne interrogari quidem de aliorum conscientia sinat. Nemo igitur de proprio crimine confitentem super, conscientia scrutetur aliena, nemo credat supplicia fugienti sponte fingenti; commonitoriis secreto mandatis fidem penitus abnegamus. ET CETERA. DAT. VIII ID. AUG. RAVENNAE ASCLEPIODOTO ET MARINIANO CONSS. (6 août 423). Cod. Theod., IX, 1, 19 = Cod. Just., IX, 11, 17.*

cette constitution d'Honorius¹ et, au titre *des peines*, il en reproduit encore un fragment, affirmant de nouveau la similitude de la peine dont est frappée l'accusation calomnieuse². Ce dernier texte, réduit à cette seule affirmation formulée en termes généraux, lui donne la forme et la force d'un énoncé de principe. La similitude de la peine encourue par les deux parties adverses est ainsi proclamée la règle en matière d'accusation. La constitution de Justinien du 18 décembre 542, relative à la dissolution du mariage, en fait application au cas d'accusation d'adultère non prouvée. Les avantages attribués à la femme lui sont reconnus à titre de dommages « et afin que le mari soit « soumis aux peines que la femme eût eu à subir si l'accusation avait été prouvée³ ».

« La peine du talion, introduite par Constantin dans la législation impériale, s'y est donc maintenue et développée jusqu'au vi^e siècle en matière d'accusation. Son apparition, en quelque sorte subite au commencement du iv^e siècle, se peut expliquer par le redoublement de sévérité des lois pénales à cette époque et par la nécessité de mettre un terme à l'audace des dénonciations et des calom-

1. *Cod. Just.*, IX, II, 17.

2. IMPP. HONORIUS ET THEODOSIUS AA. CONSULIBUS PRAETORIBUS TRIBUNIS PLEBIS SENATUI SALUTEM DICUNT. *Quisquis crimen intendit, non impunitam fore noverit licentiam mentiendi, cum calumniantes ad vindictam poscat similitudo supplicii.* *Cod. Just.*, IX, XLVI, 10.

3. *Si vir de adulterio inscripserit uxorem et adulterium non probaverit, licere mulieri ro'enti etiam pro hac causa repudium destinare viro, et recipere quidem propriam dotem, lucrari autem et antenuptialem donationem, et pro hujusmodi calumnia, si filios non habuerit ex eodem matrimonio, tantum secundum proprietatem accipere mulierem ex alia viri substantia quantum antenuptialis donationis tertia pars esse cognoscitur. Si autem filios habuerit, jubemus omnem viri substantiam filiis conservari, firmis manentibus quae de antenuptiali donatione aliis legibus continentur, ita tamen ut etiam propter illatam adulterii accusationem et non probatam, illis quoque moritus subdatur suppliciiis, quae esset passura mulier, si hujusmodi fuisset accusatio comprobata.* *Nov. Just.*, CXVII, IX, 4 (a. 542).

nies devenue dans l'empire un véritable fléau. Le retour à l'antique principe de la punition pareille à l'offense n'en demeure pas moins étrange, car on ne voit point qu'il ait été préparé, comme le furent les autres innovations des lois du Bas-Empire, par une évolution de la jurisprudence. Le talion, l'une des peine primitives usitées à Rome dans le plus ancien droit pénal privé, subsiste encore, il est vrai, dans la loi des XII Tables¹; mais il n'y paraît plus que pour la rupture d'un membre, et seulement à défaut de composition pécuniaire², c'est-à-dire comme un reste de barbarie antique que la loi tend à faire disparaître³. A l'époque classique il n'en reste que le souvenir, rappelé à titre de curiosité d'érudition et pour en condamner le principe de vengeance et les atrocités qu'il inspire ou permet⁴. Aulu-Gelle raconte qu'au cours d'une conversation entre jurisconsultes, à propos d'un vers d'Ennius, il dit à un de ses amis, très versé dans le droit civil : « Suppose que maintenant, au lieu des Annales de « Q. Ennius, on lise la loi des Douze-Tables; et explique-
« nous, si tu le veux bien, ce que c'est qu'un prolétaire
« dans cette loi. Assurément, reprend l'interlocuteur, je
« devrais le faire, si j'avais étudié le droit des Fannes et
« des Aborigènes. Mais les *prolétaires*, les *assidus*, les
« *garants*, les *sous-garants*, les *vingt-cinq as*, les *talions*,
« les *recherches des vols avec le plat et la ceinture* ont
« passé; toute cette vieilleries des Douze-Tables dort depuis
« la loi Ebutia⁵... »

1. *Si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto.* Loi des XII Tables, VIII, 2; P.-F. Girard, *Textes*, 4^e édit., 1913, p. 17.

2. Ch. Lécrivain, *Talion*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 46, p. 28.

3. Aul. Gell., lib. XX, 1, édit. *Panckoucke*, t. III, p. 321-322; édit. Garnier, t. II, p. 440-441.

4. *Præter enim utrisque acerbitatem ne procedere quoque executio justae talionis potest... Quin etiam, si plus erit, aliterve commissum, res fiet ridiculae atrocitatis...* Aul. Gellius, lib. XX, 1; édit. *Panckoucke*, t. III, p. 314-316; édit. Garnier, t. II, p. 435-436.

5. Aul. Gell., lib. XVI, 10, trad. de Chaumont, Félix Flamhart

« Pour la rupture d'un membre, dit de même Gaius, la « peine des Douze-Tables était le talion... Mais maintenant nous usons d'un autre droit¹. » Le talion de la loi des Douze-Tables était donc dans l'ombre d'un lointain passé : il n'est guère vraisemblable que les juristes du conseil impérial aient été l'y chercher ; il était trop opposé à l'esprit du droit romain. La réciprocité de peine en matière d'accusation provient-elle d'une autre source ? Serait-elle inspirée des lois mosaïques où se rencontre une disposition analogue². C'est bien peu probable à la date de 319 où elle fut introduite par Constantin dans la législation impériale³. N'est-elle pas plutôt tout simplement un expédient, sans origine archaïque ou étrangère, adopté comme un moyen de réprimer, par la crainte d'une pénalité exceptionnelle, le fléau des accusations calomnieuses. Un expédient du même genre, et très semblable, se retrouve dans une constitution d'Honorius du 17 juin 414⁴. Cette constitution édicte contre les dona-

et E. Buisson ; *Collect. Panckoucke*, t. III, p. 130-131 ; édit. Garnier, t. II, p. 292-293.

1. Gaius, *Institut.*, 3, 223 ; Girard, *Textes*, 4^e édit., p. 322.

2. *Moyse dit* : *Si stelerit testis injustus adversus hominem accusandum accusans eum impietatis, stabunt duo homines quibus est invicem contentio, ante deum et ante sacerdotes et ante iudices, quicumque fuerint in illis diebus. Cum inquisierint iudices diligenter et inventus fuerit testis injustus testificans injusta, insurgentes adversus eum, facietis ei sicut voluit malefacere et delebitis malum de medio vestrum : et ceteri audientes timebunt nec audebunt haec mala facere inter vos. Collatio mosaicarum et romanarum legum*, lib. I, tit. viii, de falso testimonio (Girard, *Textes*, 4^e édit., 1913, p. 585).

3. Le recueil connu sous le nom de *Mosaicarum et romanarum legum collatio*, qu'on pourrait invoquer comme un indice d'influence de la loi mosaïque, ne peut être antérieur à l'année 390, date d'une constitution des empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius dont il donne le texte complet (coll. V, 3) et dont un fragment est inséré au code Théodosien (IX, vii, 6). Krueger, *Hist. des sources du droit romain*, trad. Brissaud, p. 406 ; Girard, *Textes*, p. 570.

4. F. Martroye, *La répression du donatisme*, dans les *Mémoires*

tistes des peines rigoureuses, punit d'exil leurs prêtres et leurs évêques et, pour décourager les connivences qui pourraient les soustraire au châtement, elle frappe quiconque les aura recélés des peines dont ils sont eux-mêmes passibles¹.

« Le texte juridique que veut bien nous signaler Mgr Batiffol est particulièrement intéressant. Il fournit le curieux exemple de l'identité de peine appliquée aux magistrats pour réprimer leur faiblesse ou leur inertie. Cette loi de Théodose II, du 30 mai 428, menace des peines qu'elle édicte contre les hérétiques les juges qui les leur auront épargnées, en ne les prononçant pas contre eux ou en prononçant des peines moins sévères². Comme il ne s'agit point, dans ces décisions d'Honorius et de Théodose II, de méfaits contre les particuliers, il ne peut être question du talion des Douze-Tables ou de la loi mosaïque qui, par sa nature, n'est et ne peut être qu'une peine de droit pénal privé. »

M. Fournier, membre résidant, signale à ce propos chez les légistes du temps de Théodose un goût pour les formes archaïques, qui se manifeste de diverses manières.

M. J. Maurice, membre résidant, fait remarquer qu'il existe plusieurs preuves de l'influence que la loi des XII Tables a exercée sur les législateurs du code Théodo-

de la Société nationale des Antiquaires de France, t. LXXIII (1914), p. 113, note 2.

1. *Quisque autem hos fugientes propositam ultionem occultandi causa suscepit, sciat et patrimonium suum fisci nostri compendiis adgregandum, et se poenam, quae his proposita est subiturum* (Cod. Theod., XVI, v, 54, édit. Mommsen et Meyer, p. 873).

2. IMPP. THEOD(OSIUS) ET VAL(ENTINI)ANUS AA. FLORENTIO P(RAE)FECTO) P(RAETORI)O... *Quae omnia ita custodiri decernimus, ut nulli iudicum liceat delatum ad se crimen minori aut nulli coercioni mandare, nisi ipse id pati velit, quod aliis dissimulando concesserit.* DAT. III KAL. JUN. CONSTANT(INO)P(OLI) FELICE ET TAURO CONSS. (30 mai 428). Cod. Theod., XVI, v, 65; édit. Mommsen et Meyer, p. 878-879 = Cod. Iust., I, VI, 3; édit. Krueger. 1915, p. 60, col. 1.

sien, notamment dans le droit criminel en ce qui concerne la punition du parricide. Ce fut aussi par un retour à la sévérité des XII Tables qu'une constitution de Valentinien et Valens punit de la peine capitale les auteurs de libelles diffamatoires (*Cod. Just.*, IX, xxxvi, 1)¹.

Mgr Battiffol, membre résidant, rappelle une constitution qui punit du talion non le diffamateur, mais le juge lui-même quand il n'applique pas la loi.

M. Collinet, associé correspondant national, mentionne l'influence qu'a pu avoir à cet égard la loi mosaïque que l'on rapprochait alors des lois romaines et qui a pu servir à confirmer la loi des XII Tables. M. Fournier, au contraire, ne croit pas à une influence de la *Collatio* des lois mosaïques sur la législation romaine.

M. A. Mayeux, associé correspondant national, décrit des vitraux de l'église de Saint-Denis de Jouhet (Indre) :

« L'église Saint-Denis de Jouhet a été construite au XII^e siècle. Vers la fin de ce siècle, un incendie fit écrouler l'abside qui fut remplacée par un chevet plat percé de trois grandes baies.

« Deux de ces baies ont conservé leurs verrières en parfait état.

« Ces verrières se composent de huit panneaux, dont sept de la première moitié du XIII^e siècle et un qu'on peut attribuer à la fin du XII^e.

« Les panneaux du XIII^e représentent la vie légendaire de saint Denis; il manque cinq panneaux de la fenêtre centrale. Nous trouvons : saint Denis prêche au peuple; saint Denis est conduit devant le gouverneur Sisinius; saint Denis est étendu sur le gril, appelé *catasta*; saint Denis est livré aux bêtes féroces; saint Denis est placé devant la bouche d'un four; saint Denis a le crâne tranché devant Sisinius; saint Denis porte son crâne, après l'avoir baisé, sur un autel recouvert d'un ciborium.

1. Cf. Martroye, *La répression du donatisme* (*Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1914).



VITRAIL A SAINT-DENIS DE JOUHET (INDRE).

« Ces deux dernières scènes ne sont pas d'accord avec la légende dorée qui montre saint Denis la tête coupée, la portant tout entière dans ses mains; elles reproduisent une version rare et plus ancienne du martyre. Montfaucon, dans les *Monuments de la monarchie française*¹, représente une peinture du xiv^e siècle provenant de la Sainte-Chapelle du Palais à Paris où saint Denis est figuré ainsi.

« Le huitième panneau, que l'on peut croire du xii^e siècle, est en réalité formé de deux morceaux qui, par leurs dimensions, paraissent provenir des fenêtres de la nef.

« Ces vitraux n'ont pas un seul verre blanc ou bleu; l'ensemble donne une gamme vieil or. Tous les jaunes, depuis le pâle jusqu'au brun, quelques taches vert olivâtre, des points rouge-rubis intense, les têtes et les mains en violet rosé sont les seuls tons employés. La facture est très grossière.

« On reconnaît facilement le Christ apportant la communion à saint Denis dans sa prison, et la Nativité. Or, le Christ est imberbe; saint Denis est représenté jeune et en habit de prêtre; saint Joseph n'a pas de barbe, il est coiffé d'une petite calotte plate; la Vierge est étendue non dans un lit, mais dans une sorte de corbeille en vannerie; l'Enfant Jésus est placé sur un autel et non dans la crèche. Telles sont les raisons qui nous font supposer que ce vitrail est du xii^e siècle. »

M. Ebersolt, associé correspondant national, étudie des sculptures franques trouvées dans la mosquée d'Arab-Djami à Constantinople :

« Au cours d'une restauration récente effectuée dans une mosquée du quartier de Galata à Constantinople, on a mis à découvert une centaine de dalles funéraires et de fragments sculptés, qui ont été transportés au Musée, où ils complètent fort heureusement la série des sculptures franques.

« A. Belin avait remarqué déjà que le sol de la mosquée

1. T. II, pl. LV.

d'Arab-Djami était couvert de pierres funéraires. Sous le porche de la grande porte latérale, il avait signalé une dalle portant la date de 1323 avec une inscription funéraire et les armes de la famille Salvaigo¹. Ce sont ces pierres funéraires qui sont entrées en possession du Musée ottoman qui a bien voulu m'en communiquer quelques photographies.

« Le monument d'où ces sculptures ont été extraites a eu une singulière fortune. Cette mosquée était primitivement une église grecque à trois absides, décorée de fresques et de sculptures byzantines, qui ont été aussi découvertes au cours de la restauration récente². Ce sanctuaire grec est devenu ensuite une église latine. Dans la construction on remarque, en effet, des traces du passage des Latins. Les absides sont précédées d'un arc brisé et recouvertes chacune par une voûte en croisée d'ogive. A l'un des angles se dresse, en outre, une haute tour carrée qui rappelle les campaniles italiens. Cette église latine a été transformée à son tour en mosquée, après avoir subi des réparations et des remaniements successifs.

« On sait qu'après l'occupation latine et la restauration byzantine de 1261, les Génois avaient obtenu des empereurs de Constantinople, des Paléologues, d'importants privilèges. Ces dalles funéraires, dont plusieurs portent des inscriptions latines, proviennent de l'époque où les Génois occupaient Galata. Elles ont trait à des familles illustres de la colonie, qui avaient leur sépulture dans cette ancienne église alors occupée par les Latins. Des inscriptions parfois mutilées ou endommagées indiquent le nom de famille et la date du décès. On lit notamment les millésimes 1424, 1438, 1443.

« Ces plaques portent toujours des écussons disposés souvent de chaque côté d'un motif central. Ce motif est,

1. Cf. A. Belin, *Histoire de la latinité de Constantinople*, Paris, 1894, p. 216.

2. Cf. J. Ebersolt, *Mission archéologique de Constantinople*, Paris, 1921, p. 38 et suiv., pl. XXXIV-XXXIX.

dans la plupart des cas, une croix du pied de laquelle partent des branchages; ou bien c'est une croix posée sur un globe, ou un *Agnus Dei* avec l'étendard, ou un cercle enfermant une croix monogrammatique à six branches, ou encore un ornement quadrilobé avec palmettes. Plusieurs dalles sont aussi décorées de rinceaux d'acanthé ou de palmettes, qui encadrent les écussons et le motif central.

« On remarque dans l'ornementation des motifs usités dans la sculpture et la sigillographie byzantines : la croix avec branchages partant du pied, la croix à six branches à l'intérieur d'un cercle. Les rinceaux et les palmettes sont traités de la même manière que sur les monuments byzantins. Les sculpteurs qui ont couvert ces plaques funéraires d'inscriptions et d'écussons latins se sont inspirés d'ornements qu'ils avaient sous les yeux.

« Ainsi, ces dalles présentent dans la décoration un curieux mélange d'art occidental et d'art byzantin. Elles montrent, de plus, que l'actuelle mosquée d'Arab-Djami a été occupée par les Latins au moins jusqu'à la veille de la prise de Constantinople par les Turcs. »

Séance du 6 Décembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrages offerts :

LEBLOND (D^r V). *L'art et les artistes en Ile-de-France au XVI^e siècle (Beauvais et Beauvaisis), d'après les minutes notariales.* Paris, Beauvais, 1921, in-8^o, pl.

— *Les artistes de Beauvais et du Beauvaisis au XVI^e siècle et leurs œuvres.* Beauvais, 1922, in-8^o, pl.

Le président lit une lettre de M. le baron de Baye, membre honoraire, qui donne à connaître les épreuves subies en Russie par M^{me} la comtesse Ouvaroff, correspondant étranger honoraire.

Le président communique les lettres de candidatures reçues de MM. Demaison et Zeiller pour le siège vacant de membre résidant, dont l'élection doit avoir lieu le 10 janvier 1923.

M. Stein, membre résidant, fait hommage, au nom de l'auteur, de plusieurs travaux de M. le Dr Leblond, associé correspondant national.

Il est ensuite procédé au renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1923.

Sont élus :

Président : M. J.-J. Marquet de Vasselot.

1^{er} vice-président : M. le comte de Loisne.

2^e vice-président : M. É. Mâle.

Secrétaire : M. L. Mirot.

Secrétaire adjoint : M. F. Martroye.

Trésorier : M. M. Roy.

Bibliothécaire : M. G. Espinas.

Membres de la Commission des impressions : MM. H. Omont, M. Prou, É. Michon, H. Martin et L. Serbat.

Membres de la Commission des *Mettensia* : MM. E. Babeilon, H. Omont, R. Cagnat et A. Blanchet.

Membres de la Commission des fonds : MM. Pallu de Lessert, J. Maurice et J. Toutain.

M. É. Michon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Il y a quelque dix-huit mois, à la séance du 22 juin 1921, notre confrère M. J. Formigé vous annonçait l'aboutissement des démarches entreprises par ses soins pour le placement dans l'église de Brignoles du beau sarcophage de La Gayole.

« Le sarcophage est décrit des la fin du xvi^e siècle dans la correspondance de Peiresc comme étant « à La Gayole », lieu que signale de son côté son contemporain Jérôme Aléander en ces termes « un endroit ruiné assez éloigné « des villes ou bourgs principaux et où l'on a conservé un

« *sacellum* ou petit oratoire » ; il n'y était plus lorsque, en 1886, M. E. Le Blant fit paraître son recueil des *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, et ce n'est que grâce au savant abbé Albanès que M. Le Blant l'avait retrouvé à la bibliothèque du petit séminaire de Brignoles.

« Il y semblait en sûreté, mais la loi de séparation, depuis, avait malheureusement fait cesser cet état de choses, et, sur la revendication de la donatrice, M^{me} Justin Garnier, le sarcophage lui avait été remis. Il eût pu devenir alors à craindre que ce monument de nos premiers siècles chrétiens ne passât à l'étranger, si la bonne volonté de la propriétaire n'eût résolu de ne s'en séparer que pour en assurer à perpétuité la conservation. La possibilité, je le sais, avait été envisagée de le faire donner au Louvre, où, remis en place avec sa cuve, qui est toujours restée à La Gayole, il eût occupé sans conteste la place d'honneur de notre salle des antiquités chrétiennes. Il a reçu, du moins, dans l'église de Brignoles un asile sûr et digne de lui.

« Les bons soins de notre confrère ont même fait rapprocher du sarcophage et classer avec lui une très intéressante inscription métrique découverte, à une date relativement récente, par M. l'abbé Albanès dans le lit du ruisseau qui coule à quelques mètres de l'ancienne chapelle de La Gayole, laquelle, ne fût-ce que par l'emploi des termes « maître suprême de l'Olympe », porte, au même titre que le sarcophage, la trace d'un curieux mélange de survivances païennes : épitaphe d'un enfant de noble famille, Theodosius, que ses parents, — moins heureux que ceux de la jeune Nila Florentina, dont l'inscription a été acquise par le Louvre avec la collection Durand, — eussent souhaité faire baptiser, mais à qui, du moins, ils en avaient l'espérance, le signe de la Croix apposé sur ses membres pourrait valoir d'être considéré comme héritier du Christ :

*Summi rector Olympi
Praestabit requiem membris ubi nobile signum
Praefixum est crucis, Christique vocabitur heres.*



SARCOPHAGE DE LA VALBONNE

(Don de M. Demotte au Musée de Nîmes).

« Les vicissitudes de la politique, de même que pour le sarcophage de La Gayole, quelques années seulement plus tard, amenèrent, sinon le déplacement matériel, au moins le changement de mains d'un autre sarcophage chrétien du midi de la France, un sarcophage jadis conservé à la Chartreuse de la Valbonne, commune de Saint-Michel d'Euzet, près du Vigan, dans le département du Gard. Il avait, si je suis bien renseigné, été acquis, en même temps que l'ancienne Chartreuse elle-même, par un propriétaire de la région. Mais les propriétaires, je veux dire les propriétaires particuliers, ne sont pas éternels, et celui du sarcophage, ces derniers temps, l'avait vendu.

« Vendu, le sarcophage ici encore, par le temps qui court surtout, pouvait risquer d'être perdu pour la France. Heureusement il n'en sera rien. Le nouveau propriétaire, M. Demotte, le grand antiquaire parisien, n'a pas songé à en faire argent et vous aurez peut-être vu, ces jours-ci, dans un journal, que, à la demande de M. Espérandieu, il en avait très libéralement fait don au Musée de Nîmes¹.

« J'envierais, ici encore, le Musée de Nîmes, je l'envierais surtout si l'aimable accueil qu'a reçu une démarche faite par moi ne me faisait espérer l'octroi à nos collections par le généreux acquéreur d'un moulage auquel je m'empresserai de donner abri dans notre salle des antiquités chrétiennes².

« Le sarcophage de la Valbonne, sans doute, n'a pas la valeur hors de pair du sarcophage de La Gayole, monument unique jusqu'à cette heure, remontant jusqu'au ^{VI}^e siècle, et avec lequel même notre sarcophage de Livia Primitiva, — jadis rapproché de la sépulture de saint Pierre dans les cryptes de Saint-Pierre de Rome et qui, après avoir été transporté à la Renaissance dans une vigne dépendant du chapitre de l'église des Quatre-Saints-Cou-

1. M. Espérandieu a consacré une note au sarcophage de la Valbonne dans *Beaux-Arts*, n° 3, 15 février 1923, p. 41-42 (*Bulletin des Musées*, p. 15-16).

2. Le don est actuellement chose faite et le moulage, offert par M. Demotte et accepté par le Comité consultatif des Musées nationaux, est aujourd'hui en place.

ronnés, sur le Coelius, nous est venu avec la collection Campana, — ne peut rivaliser ni pour l'ancienneté, ni encore moins pour l'importance de la décoration, d'une beauté par ailleurs telle qu'on est tenté de l'attribuer à une main grecque : ici de simples sujets élémentaires gravés sommairement au trait, le Bon Pasteur entre deux brebis, un poisson, une ancre, là le Bon Pasteur aussi, mais en relief, un pécheur mystique ayant aussi l'ancre à ses côtés, une orante entre les arbres du Paradis, où se posent des colombes, et, avec eux, d'autres figures relevant de la tradition païenne, œuvre, je le répète, de tous points exceptionnelle.

« Il n'en constitue pas moins, comme vous pouvez vous en rendre compte par l'image ci-contre, ce sarcophage de la Valbonne, un témoin fort intéressant dans la série des sarcophages chrétiens de la Gaule. La forme, vous le voyez, n'en est pas celle, rectangulaire, des sarcophages d'Arles qui relèvent de la tradition romaine. Il se rapproche, au contraire, tant par sa cuve s'évasant vers le sommet et son couvercle en dos d'âne que par la décoration de celui-ci, — deux vases d'où sortent des séries de pampres encadrant le monogramme du Christ¹, — des sarcophages de ce que l'on a appelé l'école d'Aquitaine. Les vignes s'échappant d'un vase se retrouvent, par exemple, formant le motif central que flanquent simplement deux parties imbriquées, sur le couvercle de sarcophage dit de l'abbé Morard, provenant de Saint-Germain-des-Prés, qui, dans notre salle chrétienne, surmonte le sarcophage de saint Drausin, provenant de Notre-Dame de Soissons, et de même sur la cuve de ce dernier, appartenant aussi à cette école du sud-ouest, — dont d'autres représentants sont constitués par des sarcophages de Narbonne, de Moissac, de Saint-Seurin de Bordeaux², — apparaissent

1. Il est à noter que, par une maladresse du sculpteur, le chrisme est présenté à l'envers. La face postérieure du couvercle est sans aucun décor.

2. M. Espérandieu rapproche spécialement du sarcophage de la Valbonne un sarcophage conservé à Castelnau-de-Guers, près de Pézenas (Hérault).

ces autres vignes luxuriantes où les grappes alternent avec les pampres qui occupent deux des compartiments de la face du sarcophage de la Valbonne ¹. Plus caractéristiques, sur ce dernier, sont les deux compartiments voisins, en allant vers le centre, avec leurs hautes tiges sur lesquelles s'insèrent de part et d'autre des feuilles qui ne sont point sans analogie avec des feuilles d'acanthes. Mais particulière surtout y est la division en compartiments, — sept compartiments séparés par des pilastres qui, aux angles, correspondent aux colonnes torses occupant cette place dans le sarcophage de saint Drausin, — et surtout la présence dans trois de ces compartiments, non plus de simples ornements, mais de personnages : au centre, le Christ debout, en tunique et manteau, le bras droit enveloppé dans sa draperie, le gauche tenant le livre de la loi nouvelle, aux extrémités deux personnages de trois quarts se faisant face, vêtus de même et dont celui de droite porte un haut *volumen*.

« Il est certain qu'il y a là comme un compromis entre deux principes de décoration, et s'il n'est pas douteux que, d'une manière générale et par son ensemble, le sarcophage de la Valbonne se rattache, comme je le disais à l'instant, à l'école d'Aquitaine, est-ce à sa provenance, — mais cette provenance, on aimerait la savoir, et la Valbonne, presque contiguë par ailleurs à la vallée du Rhône, quoique ayant de longue date, on ne sait depuis quand, conservé le sarcophage, n'en est évidemment pas néanmoins la provenance réelle, — est-ce à sa provenance qu'il faut attribuer cette combinaison pour ainsi dire des deux systèmes de décor, personnages et simple décor ornamental? »

1. Le revers, tant de la cuve que du couvercle, est sans aucun décor. Les faces latérales de la cuve, d'après les indications de M. Espérandieu, sont décorées de rameaux de vigne et d'une rosace de douze feuilles de laurier, dans un cadre circulaire; celles du couvercle, à droite d'une rosace de laurier semblable accostée d'un rameau de vigne et d'un bouquet de style ornamental, à gauche d'un bouquet analogue occupant tout le champ.

Séance du 13 Décembre.

Présidence de M. J.-J. MARQUET DE VASSELOT,
vice-président.

Ouvrages offerts :

JADART (C.-H.). *Bibliographie rémoise et ardennaise. Liste des publications de 1868 à 1921.* Reims, 1922, in-8°.

JUSSELIN (M.). *La chancellerie de Charles le Chauve d'après les notes tironiennes.* Paris, 1922, in-8°.

MONTANDON (R.). *Genève des origines aux invasions barbares.* Genève, 1922, in-8°, pl.

POTTIER (E.). *Léon Heuzey (souvenirs d'un collaborateur).* Paris, 1922, in-8°.

PROU (M.) et DESHOULIÈRES (F.). *L'église de Nérès.* Paris, 1922, in-8°, pl.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Collinet, associé correspondant national, pose sa candidature au siège vacant de membre résidant, et d'une lettre du président de l'Académie pontificale d'archéologie qui invite la Société à se faire représenter, le 28 décembre, à la célébration du centenaire de la naissance de J.-B. de Rossi.

M. Mayeux, associé correspondant national, présente des photographies d'une Vierge couverte de plaques de cuivre estampées et rivées, qui est conservée dans l'église de Soubrebost (Creuse) et qu'il a décrite dans la séance du 11 janvier dernier. MM. Deshoulières et Marquet de Vasselot estiment que cette œuvre, provenant d'un atelier provincial secondaire, peut être empreinte d'archaïsme et qu'en conséquence, elle ne remonterait pas plus haut que le premier quart du ^{xiii}e siècle, ce qui est également l'avis de M. Prinet.

M. M. Aubert, membre résidant, lit la note suivante de M. l'abbé Plat, associé correspondant national :

« Du maître maçon Jean de Beausse on ne connaît jusqu'ici que ses œuvres chartraines, c'est-à-dire la partie supérieure du clocher septentrional et la clôture du chœur de la cathédrale, ainsi que le ravissant pavillon de l'horloge : tous travaux d'ailleurs qui donnent la plus haute idée de son talent. Il semble qu'on puisse lui attribuer, en dehors de Chartres, une œuvre plus ancienne et qui aurait contribué à établir sa renommée.

« En effet, d'après le contrat passé entre le chapitre de Chartres et le futur constructeur du clocher neuf, celui-ci, en 1506, demeurait à Vendôme¹.

« Il est fort probable qu'il y travaillait de son métier. On peut dès lors se demander quels monuments de Vendôme pourraient légitimement lui être attribués, et la pensée se tourne naturellement vers l'abbatiale de la Trinité. A s'en rapporter à diverses sources anciennes, citées par l'abbé Métais dans son *Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité*², vers la fin du règne de Louis XI il ne restait plus à bâtir de ce bel édifice « qu'une voulte et le portail », et les marchés pour l'achèvement de l'édifice auraient été passés en 1498.

« Il semblerait d'autant plus légitime d'attribuer à Jean de Beausse la construction du portail de la Trinité qu'à première vue les ressemblances sont sensibles entre ce portail et la flèche de Chartres. Pourtant il y a à cela une difficulté, c'est qu'aucun document vendômois ne donne le nom de Jean de Beausse. Bien plus, l'abbé Simon, chanoine de Saint-Georges de Vendôme, qui écrivait au xviii^e siècle et avait sous les yeux les pièces conservées dans le chartrier de l'abbaye que nous ne connaissons plus que par les intitulés publiés par Métais, attribue la construction du portail à un religieux, Gilles de Jarnay, qui fut plus tard prieur du monastère. Mais il est probable que Simon a mal interprété le titre de *maître de*

1. *Archives de l'Art français*, documents, t. IV, p. 353.

2. T. III, DCCCXIV, n. 1.

l'œuvre que Gilles de Jarnay pouvait prendre, en effet, sans contribuer au travail effectif autrement que par la surveillance des travaux et la gestion des fonds. Il y aurait donc place dans l'œuvre du portail de la Trinité aussi bien pour Jean de Beausse que pour Gilles de Jarnay. Les travaux commencés en 1498 auraient pu être achevés en 1506. Il est vrai que l'on donne d'ordinaire 1516 comme date de l'achèvement de la Trinité. Mais, après vérification, cette date n'a jamais été proposée que par Duchemin de la Chesnaye, médiocre érudit local qui écrivait sous le premier Empire. On peut donc la négliger ou admettre que Duchemin, qui a pu connaître les derniers moines de la Trinité, s'est bonnement trompé d'un chiffre.

« Une objection plus sérieuse peut se tirer de ce que les registres de l'œuvre, malheureusement détruits, mais dont les documents cités par Métais donnent les dates exactes, ne se terminent qu'en 1518. Il convient toutefois de remarquer qu'après l'achèvement de la façade l'effort des religieux se porta sur la reconstruction des galeries septentrionale, occidentale et orientale du cloître. Le style médiocre de ces bâtiments indiquerait justement que les moines ne possédaient plus le maître qui bâtit la façade de l'église. Une telle remarque, d'ailleurs, n'est point pour absoudre l'acte du génie militaire qui abattit ces trois galeries en 1907 sans pouvoir donner, de cette démolition si regrettable, aucune raison sérieuse. »

M. de Mély et M. Mayeux s'associent aux conclusions de M. l'abbé Plat.

Séance du 20 Décembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

M. Mayeux, associé correspondant national, présente les photographies de divers clochers dont certains détails de construction autorisent l'attribution à Jean de Beausse.

M. Amédée Boinet, membre résidant, fait une communication sur un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Gene-

viève (n° 1029), contenant une traduction provençale (en dialecte toulousain) du *Livre des propriétés des choses* de Barthélemy l'Anglais (« Elucidari de las proprietaz de todas res naturals »), avec, en tête, un poème intitulé « Le Palaytz de Savieza, fayt a istancia del noble princep Guasto compte de Foysh ».

« Ce manuscrit, qui est très richement décoré et nous donne un excellent spécimen de l'art de la miniature dans le midi de la France, provient de l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il figurait au XVIII^e siècle. D'autre part, il est certain qu'il a été exécuté pour un comte de Foix de la première race, comme le prouvent les armoiries suivantes, peintes dès l'origine aux fol. 8 et 1 : *écartelé aux 1^{er} et 4^e, palé d'or et de gueules de huit pièces (Foix)¹, aux 2^e et 4^e d'or à deux vaches de gueules, colletées et clarinées, de sable², l'une sur l'autre (Béarn)³*. Il est infiniment probable qu'il s'agit de Gaston Phébus (comte de Foix), mort en 1391.

« Karl Bartsch suppose, au contraire⁴, que cette traduction de l'ouvrage de Barthélemy a été exécutée pour Gaston, comte de Foix, de 1315 à 1343, père de Gaston Phébus, et cela pour deux raisons, d'abord parce que le manuscrit lui semble être assez sensiblement antérieur au milieu du XIV^e siècle et ensuite pour ce fait qu'à la fin du poème intitulé : « Le Palaytz de Savieza », il est question du pays de Comminges en ces termes :

Aytial cossir de tas raziltz atyras,
Si Foyssh, Bearn et Lallor be remiras,
Et Comeinge, pensan dals pros anestesres,
Comtes valens, cardinals et grans pestres,
Qui foro mieus, per que nulho faytz sinestres,
Ero plazens ad els, mas toltz faytz dextres.

1. Il est à remarquer que les armoiries des comtes de Foix ne sont pas toujours exactement les mêmes. Ainsi l'*Armorial général* de Rietstap indique : « D'or à trois pals de gueules », et dans un manuscrit d'Albucasis de Montpellier, dont il sera question plus loin, les pals sont au nombre de deux seulement.

2. En général (cf. Rietstap), les vaches sont cornées, colletées et clarinées d'azur.

3. Au fol. 8, le fond des armoiries est jaune au lieu d'être d'or.

4. *Denkmäler der provenzalischen Litteratur (Bibliothek des*

ce qui, dit l'auteur allemand, ne peut se rapporter qu'à Gaston II, qui épousa Éléonore, fille de Bernard V, comte de Comminges.

« C. Appell¹ pense, par contre, que le manuscrit a été exécuté pour Gaston Phébus, et il semble bien qu'il ait raison. Il fait remarquer que le poète, en parlant des pays de Foix, Béarn, Laflor² et Comminges, les désigne sous le nom de *razitz* (racines), ce qui ne peut évidemment, pour celui de Comminges, s'appliquer à Gaston II.

« Le manuscrit porte au verso de la seconde feuille de garde, en tête, la note suivante, d'une écriture assez récente : « Le grand propriétaire des choses, en langue « béarnaise, fait par le commandement de Gaston de « Foix, vers 1580. » Une main a ajouté au xix^e siècle : « (1380?). » Il n'y a certainement pas lieu de retenir la date de 1380. Comme Appell l'a fait remarquer, en cette même année Gaston III avait quarante-neuf ans; or, le poète le dépeint comme un « bel donzel », c'est-à-dire un jeune homme de vingt ou vingt-cinq ans environ. On doit admettre que la traduction provençale de l'ouvrage de Barthélemy l'Anglais a été exécutée vers 1350-1355.

« Il faut, en outre, rappeler que Gaston Phébus a été un fin lettré et qu'il s'est entouré à Orthez, où il menait une cour brillante, de poètes et de savants. Nous savons qu'il reçut Pétrarque, en qualité d'ambassadeur des Visconti de Milan, ainsi que l'illustre Froissart, qui lui lut, entre autres œuvres, le roman de Méliador³. Gaston Phébus a composé lui-même plusieurs ouvrages, dont il nous

literarischen Vereins in Stuttgart, 39), Stuttgart, 1856, in-8°, p. x, et *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Literatur*, Elberfeld, 1872, in-8°, p. 91.

1. *Der provenzalische Lucidarius*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIII, 1889, p. 226.

2. Ce nom de pays est énigmatique et il nous a été impossible de déterminer à quelle région il peut s'appliquer.

3. Cf. Joseph Lavallée, *Gaston Phébus, XII^e comte de Foix, ou la Cour d'Orthez au XIV^e siècle*, dans *Revue anglo-française*, 1836, p. 325-351; Mary Robinson, *A la cour de Gaston Phébus*, dans *Revue de Paris*, mars 1894, p. 109-138.

reste le célèbre « Livre de la chasse¹ » et un recueil d'oraisons², en français et en latin, dont il envoya dix exemplaires à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne³. Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que ce prince ait fait traduire à son usage personnel le « Livre « des propriétés des choses » de Barthélemy l'Anglais.

« Enfin, il est infiniment probable que Gaston Phébus a possédé une assez riche collection de manuscrits. Parmi ceux qui semblent bien lui avoir appartenu, nous pouvons citer, indépendamment de l'« Elucidari », le plus ancien exemplaire connu de son « Livre de la chasse », conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (ms. franç. 616, anc. 7098, fin du xiv^e siècle), avec peintures en grisaille⁴, et une traduction en dialecte toulousain de la Chirurgie d'Albucasis, conservée à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier (n° 95), volume où l'on voit au-dessus des armoiries du comte la devise : « Febus « avant ».

1. Sur cet ouvrage et sur les différents manuscrits qui en contiennent le texte, voir : *Bibliothèque nationale. Département des manuscrits. Livre de la chasse par Gaston Phébus, comte de Foix. Reproduction réduite des quatre-vingt-sept miniatures du manuscrit français 616 de la Bibliothèque nationale*, Paris, s. d., in-8° (introduction de M. Camille Couderc).

2. Il a été publié par l'abbé M. de Madaure, *Le Livre des oraisons de Gaston Phébus*, dans *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, t. I, 1892, p. 421-434 ; t. II, 1893, p. 9-12 et 81-83, et tirage à part, 1893, et par L. de la Briere, *Livre de prières de Gaston Phébus*, Paris, 1894, in-16. Le « Livre des oraisons » nous a été conservé dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris (mss. franç. 616 et 1292) qui contiennent le « Livre de la chasse ».

3. L'exemplaire du « Livre de la chasse » offert à Philippe le Hardi et qui était richement décoré se trouvait jadis à la bibliothèque de l'Escorial avant 1809, date à laquelle on en constata la disparition. Cf. Joseph Lavallée, *La chasse de Gaston Phébus, comte de Foix...*, Paris, 1854, in-8°, p. XXXIX-XL.

4. Cf. A.-Paulin Paris, *Les manuscrits français de la bibliothèque du Roi*, t. V, 1842, p. 217-221, et la reproduction, citée ci-dessus, du ms. franç. 616 de la Bibliothèque nationale (p. 15 et 16 de l'introduction rédigée par M. C. Couderc).

« Le manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève porte, d'autre part, au verso du folio ccxciv, l'inscription suivante, copiée en grosse écriture gothique :

Ce livre est à celui qui, sang blasme,
En son droyt mot porte : j'ay belle dame.

« Cet ex-libris est celui de Jean I^{er} de Grailli, fils d'Archambaut de Grailli, comte de Foix, et d'Isabelle de Foix. Jean I^{er} de Grailli fut le troisième comte de Foix après Gaston Phébus (1412-1436); la devise qui fait partie du second vers est bien en effet celle de ce prince, au témoignage d'Alain Chartier, qui en parle dans un passage de son poème intitulé : « Le débat des deux fortunés « d'amour ». Elle paraît se rapporter à Jeanne d'Albret, fille de Charles d'Albret, connétable de France, que Jean de Grailli épousa en secondes noces en 1423¹.

« Les deux mêmes vers se retrouvent dans les manuscrits suivants : Bibliothèque nationale, ms. franç. 616 (Livre de la chasse) et ms. franç. 23082 (Faits des Romains, début du xiv^e siècle, écriture et ornementation italiennes); bibliothèque municipale de Troyes, n^o 261 (traduction de Valère-Maxime par Simon de Hesdin, xiv^e siècle)².

« Enfin, notre volume est signalé dans l'inventaire dressé en 1533 des livres de Henri II d'Albret, roi de Naples, comte de Foix, sous le n^o 15 et en ces termes : « Le palays de Sagesse, escript en parchemin³. » Henri II avait recueilli un certain nombre de manuscrits prove-

1. La même devise se lit au-dessus de la porte d'entrée du château de Mauvesin (Hautes-Pyrénées), château qui a été pris en 1412 par Jean de Grailli.

2. Cf. *Romania*, XIV, 1885, p. 228-239. L'Albucasis de Montpellier a pu appartenir aussi à Jean de Grailli.

3. Cet inventaire a été publié d'abord et très médiocrement par C.-A. Rohlenback, en 1882, dans les *Annales du Bibliophile belge*, nouv. série, I, p. 188-189, puis, avec des notes critiques, par Paul Meyer, dans *Romania*, XIV, 1885, p. 222-230 (voir surtout p. 226-227).

nant de la collection antérieurement formée par les comtes de Foix¹. »

M. Chénon, membre résidant, lit le rapport suivant de M. Mayeux relatif à des ruines romaines trouvées à Montlevic (Indre) :

« A la suite d'un rapport présenté par MM. J. Formigé et A. Mayeux, architectes en chef des Monuments historiques, M. le ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts approuva, le 19 janvier 1922, à titre de recherches préliminaires, un devis de 3 072 fr. 50 pour dégager des substructions romaines dont la présence lui avait été signalée à Montlevic, dans la propriété de M. de la Cotardière. L'autorisation de commencer les travaux ayant été donnée le 1^{er} mars 1922, les fouilles furent commencées en dégageant les substructions jusqu'au sol primitif.

« M. de la Cotardière retrouva dans ses archives un plan des fouilles déjà entreprises à cet emplacement en 1828. Ces premières fouilles avaient, en plus des parties dégagées récemment, mis à jour d'autres substructions.

« En dehors des substructions ainsi retrouvées et dont il paraît prématuré de tirer, pour le moment, des déductions certaines, il a été découvert un certain nombre de fragments :

« Un entablement ayant appartenu à une colonne engagée de 0^m48 environ. La mouluration est fruste et destinée à recevoir une décoration de stuc.

« Un fût de colonne de 0^m48 de diamètre.

« Un fût semblable avec base carrée.

« Deux corbeaux avec amorce de linteaux appareillés paraissant provenir d'un balcon.

« Quatre boutisses formant la base de pieds-droits de porte, avec feuillure et chanfrein sur l'angle extérieur. Il est à remarquer que la porte avait sa feuillure vers l'extérieur. Le sol de la pièce à la suite était surélevé par rap-

1. Le manuscrit d'Albucasis, cité plus haut, a appartenu aussi à Henri II, roi de Navarre (cf. *Romania*, XIV, 1885, p. 226).

port à la cour. Cette pièce et la voisine sont remplies de débris de canalisations et de petits piliers en terre cuite, caractéristique des hypocaustes.

« Deux fûts de colonnes de 0^m35 de diamètre, évidemment transportés après coup.

« Deux pierres de grandes dimensions présentant la trace d'un tenon métallique en queue d'aronde. L'une d'elles porte une feuillure.

« Au centre de la cour, un petit autel brisé par le milieu, dont il reste une colonnette, un pilastre, la dalle du fond et la moitié de la toiture.

« Un seuil creusé d'une profonde rainure.

« En dehors de ces débris, on a recueilli différents fragments d'enduit en stuc avec fresques rosées ou brunâtres, trop peu important pour deviner le sujet représenté; de nombreux fragments de poteries rouges et du type courant avec décor en relief, quelques morceaux de verre et une grande vasque sans décoration qui, d'après les fouilles de 1828, était placée sur le socle récemment retrouvé et qui est aujourd'hui transporté au château de Montlevic. On a trouvé également de nombreuses tuiles brisées et des ossements humains, principalement dans les petites pièces situées à l'ouest de la cour, ainsi que des traces d'incendie.

« Ces découvertes permettent de supposer que si, suivant les indications aujourd'hui précises que nous possédons sur l'ensemble de ces substructions, des fouilles méthodiques et détaillées étaient entreprises dans chaque pièce et dans les cours dont on possède le périmètre, on pourrait faire d'intéressantes découvertes.

« L'ensemble de ces substructions paraît en effet former soit une villa double, soit une villa et un forum. L'idée de Thermes paraît peu probable, malgré la présence dans le voisinage de deux sources dont la captation est romaine, c'est pourquoi nous demandons que ces fouilles soient continuées et qu'un crédit soit de nouveau accordé pour leur exécution. »

M. Formigé ajoute quelques observations.

M. J. Zeiller, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Je voudrais dire quelques mots d'une inscription latine, qui n'a certes rien d'inédit, puisqu'elle figure au *Corpus*, t. VIII, vol. I, paru en 1881, et qu'elle a été publiée pour la première fois par le général Creully dans l'*Annuaire de Constantine* de 1853, p. 86. Mais elle présente une particularité qui n'a pas, à ma connaissance, été signalée : l'emploi d'une expression, d'ailleurs très simple et très facile à expliquer, que je n'ai retrouvée dans aucun autre texte épigraphique et qu'il y a donc un certain intérêt à signaler.

« C'est une inscription de la région de Constantine, exactement du *castellum* de Tiddis, qui dépendait de Cirta et où l'on a retrouvé divers monuments élevés à des représentants de la famille ou d'une des familles portant le nom de Sittius, dont plusieurs ont obtenu à Cirta, capitale de leur petit pays, tous les honneurs municipaux, quelques-uns parvenant plus haut encore. Voici cette inscription :

	APRONIAE • SEX • FIL • FI
	DAE • CONIVGI
	Q • SITTI • Q • FIL • QVIR • FAVS
	TI • PROBATI • AB
5	IMPP • L • SEPTIMIO • SEVERO
	PIO • PERTINACE • AVG • ET
	M • AVRELIO • ANTONINO AG
	IN • QVINQ • DECVRIAS • ALLECT • A • DIVO
	M • ANTONINO • PIO • FLAM • PERP
10	VIR • QVINQ • III • VIR • PRAEF • I • D
	L • VENER • RVSI • PRAEF • I • D
	OL • SARN • MIL • ET • PRAEF • I • D
	COL • MINER • CHVLLV • AEDIL
	AMICI • OB • MERITA • MARIT
15	IVS IN SE AERE COMATO
	L D D D

(C. I. L., VIII, 6711).

« Q. Sittius Faustus a donc obtenu tous les honneurs que pouvait ambitionner un membre de l'*ordo* de Cirta : il a été successivement édile, triumvir, préfet des trois colonies : Rusicade, Mileu et Chullu, qui formaient avec Cirta la *respublica quattuor coloniarum*, triumvir quinquennal, flamine perpétuel. Après quoi, par la grâce de l'empereur Marc-Aurèle, il est élevé jusqu'aux honneurs de Rome : *allectus in quinque decurias*, inscrit parmi les décuries des juges de Rome. Enfin une dernière étape de sa carrière est signalée, mais indiquée par un mot unique qui, je crois, ne se rencontre ainsi seul, avec le sens qu'il a ici, nulle part ailleurs : *probat*. Quelle en est la signification ?

« *Probat* désigne d'habitude l'homme pris pour le service militaire, enrôlé dans l'armée; c'est l'équivalent de *conscriptus*. Impossible, bien évidemment, d'admettre cette explication dans le cas présent, puisqu'il s'agit trop visiblement d'un honneur accordé par les empereurs à un personnage arrivé au terme d'une carrière de décurion. Cet honneur ne peut être que l'introduction dans l'ordre équestre, qui est toujours, en théorie, une milice, *militia equestris*, et dans lequel on ne peut être reçu qu'après justification des titres à en faire partie. Un des bureaux de la chancellerie impériale, celui de l'*a censibus*, procédait à cet examen. Il y avait donc une *probatio* avant l'octroi par l'empereur de la dignité de chevalier. Il est d'ailleurs question, dans la langue du droit public de Rome, d'une *probatio equitum* : mais cette expression, qui a remplacé au Bas-Empire celle de *transvectio equitum*, s'applique à autre chose : elle désigne le cortège, *pompa*, des chevaliers défilant obligatoirement dans Rome une fois par an à jour fixé. Seulement ce défilé était en principe, sous l'Empire, une inspection, d'où ce nom de *probatio*, et l'on peut dire que le chevalier, de par l'examen de ses capacités avant l'admission et l'inspection militaire qu'il subissait, en droit, sinon en fait, ensuite, méritait à double titre la qualification de *probat*. On n'avait pas néanmoins l'habitude d'appeler ainsi les chevaliers :

l'emploi de ce terme dans notre inscription est insolite. On sait que la formule courante pour désigner le chevalier est celle de *equo publico honoratus* ou *exornatus* et, par abréviation, *equo publico* tout court. Mais on rencontre parfois des expressions inaccoutumées, et l'on peut justement rapprocher le *probatus* de l'inscription de Tiddis de la formule d'une autre inscription africaine, une inscription de Madaure, publiée dans le nouveau recueil de M. Gsell sous le numéro 2145 et où on lit : *M. Cornelio Frontoni Gabiniano equiti romano, ex inquisitione allecto*. L'idée exprimée par les mots *ex inquisitione* est analogue à celle qu'exprime le mot *probatus*.

« Mais cette expression de *probatus* a son intérêt propre, et un double intérêt : c'est l'emploi, pour désigner l'*equus romanus* nommé par le prince, d'un terme qui rappelle sa qualité théoriquement militaire, et cet emploi, pourtant hors de doute, ne se retrouve, si je ne me trompe, dans aucun autre texte épigraphique que cette inscription de Tiddis. »

M. Merlin, membre résidant, signale de la part du R. P. Delattre, associé correspondant national, des objets découverts à Carthage que le R. P. Delattre décrit ainsi :

« 1^o Une bague sigillaire en cuivre, de 0^m022 de diamètre.

« Sur le chaton de forme ovale est gravée en creux une sorte de fleur.

« Cet anneau, en forme de ruban, porte sur sa face extérieure :

MARTIAL III

« Et à l'intérieur :

✻ SAMVILV

« Hauteur des lettres : 0^m004.

« 2^o Quatre tessères en os, qui ont été achetées à un

Arabe et ont été sans doute trouvées dans une tombe : elles sont toutes brûlées et noircies par l'action du feu :

« *a*) Disque (diamètre : 0^m028).

« Une face porte en relief une sorte de corbeille à fond arrondi d'où s'élèvent des tiges.

« Sur l'autre face :

III

.

I

« Chiffres gravés en creux ; hauteur : 0^m006.

« *b*) Disque (diamètre : 0^m023) à face convexe divisée en six côtes, avec ombilic central.

« La seconde face est plate et porte la marque :

VII

« Hauteur des chiffres : 0^m005.

« *c*) Disque (diamètre : 0^m026) percé d'un trou au milieu.

« Une face est lisse. La zone comprise entre le trou central et la circonférence est légèrement convexe.

« L'autre face porte, disposée sur deux lignes que sépare le trou :

XIII

II

« *d*) Tessère ayant la forme de la valve supérieure d'une coquille à six côtes. Longueur : 0^m031 ; largeur : 0^m026.

« Le revers est plat et porte la marque :

XV

« Hauteur des chiffres : 0^m006.

« On sait aujourd'hui que les tessères de ce genre servaient à des jeux. Toute une classe, à laquelle se rattache *a*, comporte d'un côté une représentation en relief : personnage, poissons, masque, objet, et de l'autre des

chiffres grecs et latins de valeur correspondante. Les corbeilles, comme on en voit une sur *a*, ne sont pas rares. Le point en creux qu'on relève sur le même disque entre les deux chiffres est « la trace de la pointe au « moyen de laquelle le morceau d'os était fixé pendant « l'opération du tournage¹ ».

« Des tessères ayant la forme d'une coquille Saint-Jacques, telles que *d*, ont été publiées à diverses reprises².

« Le *Corpus*³ renferme deux tessères circulaires provenant de Carthage; l'une, en os (diamètre : 0^m023), marquée du chiffre V, est analogue aux premières de celles que fait connaître le R. P. Delattre; l'autre, en ivoire (diamètre : 0^m01), est plus petite et offre le chiffre VIII.

« Un disque d'ivoire de Carthage, ayant exactement les dimensions de *a*, a été communiqué par le R. P. Delattre à la Commission de l'Afrique du Nord en 1918⁴. Il porte sur une face un masque tragique de profil à droite et au revers, de même que *a*⁵ :

III

Γ

« Une tessère d'une forme différente, ayant l'aspect d'un bâtonnet, mais ayant dû, elle aussi, servir à un jeu, provient également de Carthage⁶.

1. Blanchet, *Rev. archéol.*, 1889, t. I, p. 225.

2. Par exemple Graillol, *Mél. de Rome*, 1896, p. 313, n° 39; pl. VI. 10. Fröhner, *Collection Auguste Dutuit*, 2^e série, 1901, p. 160, n° 206; pl. CLXIII.

3. T. VIII, 22647, 3-4.

4. *Bull. arch. du Comité*, 1918, p. CCXXXIII.

5. Une tessere fort analogue dans Blanchet, *Rev. archéol.*, 1889, t. II, p. 78, n° 1.

6. Delattre-Héron de Villefosse, *Bull. arch. du Comité*, 1919, p. CLXIV-CLXV.

« Je n'en connais pas d'autres trouvées en Tunisie¹. »

M. Merlin, membre résidant, lit ensuite la note suivante que lui ont adressée MM. Louis Poinssot et Lantier, associés correspondants nationaux :

« M. le D^r Houdart a bien voulu nous communiquer six poteries appartenant à sa collection. Elles ont été toutes découvertes à Carthage dans une même sépulture punique de la colline de Byrsa :

« 1^o OEnoché à panse ovoïde et à embouchure tréflée; l'anse est faite de deux boudins accolés. Terre jaune pâle; hauteur : 0^m20.

« La panse est ornée de deux larges bandes concentriques de couleur rouge, séparées l'une de l'autre par deux plus petites et encadrées par quatre cercles concentriques; le vase est rehaussé également d'un engobe rouge brillant à la partie inférieure de la panse, à l'épaule, au col et à l'embouchure².

« 2^o Skyphos en terre jaune pâle, décoré à l'extérieur de dessins rouges; autour du pied et sur la panse quatre cercles concentriques; plus haut, une large bande rouge, puis trois filets surmontés d'une réserve ornée d'un ruban ondé; un filet à l'ouverture; hauteur : 0^m075; diamètre supérieur : 0^m093.

« 3^o Petite amphore à anses plates et à panse sphérique, de forme extrêmement trapue (sa hauteur, 0^m10, est inférieure à son plus grand diamètre, 0^m12); les anses s'attachent au sommet du col qu'elles unissent à la panse; terre dure et bien cuite de *bucchero nero*, imparfaitement fumigée, avec des tons bruns (fig.).

« Le décor de la panse se compose d'incisions et de ponctuations : les premières consistent en filets réunis

1. Je ne parle pas de la tessère en os d'une collection de Sfax, dont M. Clermont-Ganneau a reconnu la fausseté (cf. Rostovtzev, *Rev. archéol.*, 1905, t. I, p. 111).

2. Le décor de cercles ainsi disposés n'avait pas encore été rencontré, semble-t-il, sur des enochés de forme et d'engobe analogues à ceux des nôtres.

deux à deux, les uns sensiblement verticaux au centre de la panse, les autres déterminant des angles autour des anses; les secondes sont représentées par dix groupes de trois points, dont deux au-dessus des anses, le reste à l'épaule entre les filets incisés. Les anses sont ornées dans le sens de la hauteur de trois filets en creux terminés chacun par un point à l'attache de l'anse et du col.

« 4°, 5° Deux petites coupes en terre très épaisse, engobe rouge.

« 6° Lampe à deux becs pincés et sa patère; terre rouge



Petite amphore trouvée à Carthage.

foncée; diamètre de la patère : 0^m25. Les becs ont été allumés.

« A l'intérieur du skyphos, on a recueilli de minces bracelets d'argent terminés par une excroissance en forme de bulbe et repliés sur eux-mêmes¹.

« L'ensemble de ce mobilier funéraire porte les caractéristiques d'une époque reculée. Les poteries de fabrication locale, en particulier l'œnochoé et les deux petites coupes, sont revêtues d'un engobe rouge brillant plus ou moins foncé, dont l'usage est abandonné au vi^e siècle².

1. De semblables objets ont été récemment découverts dans la couche la plus ancienne du sanctuaire punique de Salammbô.

2. Gauckler, *Nécropoles puniques*, t. I, p. 140; Anziani, *ibid.*, p. xxvii; Delattre, *Bull. arch. du Comité*, 1907, p. 444 et 447; Merlin, *ibid.*, 1918, p. 309.

La céramique d'importation confirme cette opinion : l'amphore en *bucchero nero* appartient à la plus ancienne catégorie¹ de vases de ce genre fabriqués en Étrurie². Elle est à rapprocher des rares poteries analogues précédemment trouvées dans les cimetières de Carthage³. La tombe punique de Byrsa dont nous venons de décrire le contenu remonte donc vraisemblablement aux premières années du vi^e siècle. On sait que les plus anciennes sépultures de Carthage ont été trouvées sur la colline de Byrsa, aux flancs de la colline dite de Junon et dans le quartier de Douinès-Dermech⁴. »

Séance du 27 Décembre.

Présidence de M. J. TOUTAIN, président.

Ouvrage offert :

Congrès archéologique de France. LXXXIII^e session tenue à Metz, Strasbourg et Colmar en 1920 par la Société française d'archéologie. Paris, 1922, in-8°, pl.

Le président fait part du décès de M. H. Guerlin, associé correspondant national ; il donne lecture de la lettre par laquelle M. M. Prou, membre résidant, pose sa candidature au siège de membre honoraire laissé vacant par la mort de M. de Rougé.

Le président donne également lecture d'une lettre de

1. M. Martha (Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, t. II, p. 843) fait remonter avec vraisemblance à une époque voisine de la fin du vi^e siècle la céramique semblable à celle que nous décrivons ici.

2. Sur l'importation du *bucchero nero*, cf. Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 147.

3. Merlin, *Bull. arch. du Comte*, 1918, p. 296-297 ; Merlin et Lantier, *Catal. du Musée Alaoui*, 2^e suppl., p. 289, n^{os} 982-983 ; Hauteœur, *ibid.*, suppl., p. 291, n^o 183.

4. Gsell, *op. cit.*, t. II, p. 13 et 87.

M. le baron de Baye, membre honoraire, annonçant que M. le comte Bobrinskoy, associé correspondant étranger, a pu fuir la Russie et s'est réfugié en France. Il signale, parmi les publications déposées sur le bureau, le volume du Congrès archéologique de France tenu à Strasbourg en 1920 et qui fait grand honneur à MM. Deshoulières et Lefèvre-Pontalis.

M. le comte de Loïsne, membre résidant, revenant à la communication faite par M. A. Boinet à la précédente séance, fait remarquer que l'une des miniatures du manuscrit étudié par notre confrère représente des chiens et que Gaston Phœbus était un grand chasseur, qu'il nous a laissé le plus ancien de nos traités de vénerie : « Les « déduicts de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux « de proye. » C'est un argument de plus en faveur des conclusions de M. Boinet.

M. P. Deschamps, associé correspondant national, lit une communication sur certaines statues placées au portail de quelques églises et où les savants du ^{xvii}^e siècle croyaient voir une représentation de la reine Pédaque. D'autres auteurs ont pensé qu'il s'agissait, en l'espèce, de la reine de Saba dont les pieds, d'après une légende juive, auraient été très difformes. M. Deschamps estime plutôt que la disposition des plis du bas de la robe, d'ailleurs plus ou moins endommagés par l'action du temps, a fait illusion à ces anciens archéologues et les a amenés à prendre pour une patte d'oie ce qui n'était qu'un détail de vêtement.

Mgr Batiffol, membre résidant, rappelle que, à Toulouse, la légende de la reine Pédaque est rattachée à un sarcophage chrétien provenant de l'église de la Dalbade et aujourd'hui conservé au Musée des Augustins. On y voit une représentation de la résurrection du fils de la veuve de Naïm; cette sculpture est encadrée par des rideaux dont les plis rappellent vaguement une patte d'oie. De là l'imagination populaire fit de ce sarcophage

le tombeau de la reine Pédauque¹. A Toulouse, il s'agit donc d'un monument interprété ultérieurement par une légende. Resterait à savoir d'où vient cette légende et à quel temps elle remonte.

M. Mayeux, associé correspondant national, présente la photographie d'un bas-relief incrusté dans la façade nord de l'église circulaire de Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre) et qui, jusqu'à maintenant, n'avait pas été signalé. Le morceau est placé à l'envers et représente une chimère romaine.

M. Destrée, associé correspondant étranger, signale une Vierge en grès jaune, de style français du xiv^e siècle, emportée de Bruxelles en Allemagne et qui devait certainement avoir appartenu à un édifice français de la région meusienne, pillé pendant la guerre. Il montre également les photographies d'une autre Vierge en pierre de Tournai et d'un Christ en bois datant du début du xiii^e siècle.

1. Cf. J. de Lahondès, *Les monuments de Toulouse*, 1920, p. 21.

ERRATUM.

P. 220, l. 13, *au lieu de* : médaille d'or décernée à
M. J. Formigé, *lisez* : médaille d'honneur.

TABLES

DU

BULLETIN DE 1922.

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
AUBERT (M.), M. R. L'ange Chalandon au Musée du Louvre	177
— Lit une lettre de M. Brutails, A. C. N.	263
— Lit une lettre de M. l'abbé Plat, A. C. N.	336
AUDE (A.). Élu A. C. N.	173
BABELON (E.), M. H. Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	329
BAPST (G.), M. H. Son éloge funèbre	83
BARBARIN (Ch.), A. C. N. Tombeau de P. de Brosses à Uriel (Allier) (1416)	296
BATIFFOL (Mgr P.), M. H. Critique d'un travail sur les origines de la Chandeleur	240
— Texte de saint Augustin relatif à la destruction des statues	310
— Observations . . . 122, 130, 172, 177, 310, 324, 352	
BAYE (baron DE), M. R. Envoie ses vœux à la Société.	100
— Élu M. H.	140
— Lettre à la Société	161
— Bijoux barbares du Musée Czartoryski à Cracovie	198
— Triptyque émaillé en Géorgie	206
— Lettre sur l'état des monuments historiques en Russie	315
— Don d'ouvrages russes et de brochures.	112, 191, 198, 203, 207, 278

BAYE (baron DE), M. R. Lettres donnant des nouvelles de la comtesse Ouvaroff, C. É. H., et du comte Bobrinskoy, A. C. É.	328, 352
BILSON (J.), C. É. H. Hommage de publications . . .	101
BLANCHET (A.), M. R. Vestiges antiques découverts à Amiens	220
— Fouilles de l'enceinte romaine d'Angers . . .	306
— Elu membre de la Commission des <i>Mettensia</i> . . .	329
— Observations.	268, 310
BOINET (A.), M. R. Le combat des vertus et des vices à la cathédrale de Tournai.	113
— Manuscrit français de Virgile à la bibliothèque Laurentienne	268
— Manuscrit avec enluminures ayant vraisemblablement appartenu à Gaston Phébus	337
BOUCHER (M.), agent de la Société. En reçoit les condoléances	196
BRUSTON (C.), A. C. N. Lettres relatives aux inscriptions du Sinaï, à une inscription publiée dans les travaux de la Société et à une amulette gnostique	154, 196, 272
BRUTAILS (A.), A. C. N. Lettre sur l'origine du mot <i>ogive</i> pris à contresens.	264
CAGNAT (R.), M. R. Élu membre de la Commission spéciale	235
— Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i> . . .	329
CAILLEMER (R.), A. C. N. Son éloge funèbre . . .	90
CAIX DE SAINT-AYMOUR (vicomte DE), A. C. N. Son éloge funèbre	86
CARTON (Dr), A. C. N. Hommage de travaux . . .	188
CHAPOT (V.), M. R. Représentation de gladiateurs et de combats d'amphithéâtre dans des monuments chrétiens	125
— Observation	219
CHÉNON (É.), M. R. La taxe des denrées et des vêtements sous Charlemagne	107
— Hommage d'un travail.	263
— Lecture d'un rapport de M. Mayeux, A. C. N., sur des fouilles dans l'Indre	342

CHÉNON (É.), M. R. Observation	303
CLOUZOT (H.), A. C. N. Reçoit les félicitations de la Société	123
COLIN (J.), A. C. N. Hommage d'une brochure ita- lienne consacrée à Mgr Duchesne	305
COLLINET (P.), A. C. N. Le tombeau de Gemisthe Pléthon	255
— Observations	172, 324
COUTIL (Dr), A. C. N. Figurine antique trouvée dans le département de l'Eure	219
— Annonce de fouilles dans ce même département.	303
— Observation	117
DAGUIN (F.), A. C. N. Son décès	232
DELABORDE (comte H.-F.), M. R. Élu M. H.	173
— Élu membre de la Commission spéciale	235
— Observation	159
DELATTRE (R. P.), A. C. N. Objets découverts à Car- thage	346
DEMAISON (L.), A. C. N. Hommage d'un travail	158
— Inscriptions antiques et carolingiennes à Reims.	225
DEMEAIS (M.), Élu A. C. N.	123
DE RIDDER (A.), A. C. N. Son éloge funèbre	87
DESCHAMPS (P.), A. C. N. Tympan romans à Dijon	214
— Origine des statues dites de la reine Pédanque	352
DESHOULIÈRES (F.), M. R. Dispositions particulières aux églises du Berry	159
— Chapiteau de l'église de Gargillesse	308
— Observations	117, 144, 154, 160, 203, 262, 335
DESTREE (J.), A. C. É. Présentation de sculptures	353
DIEUDONNÉ (A.), M. R. Lecture de la notice nécro- logique sur l'abbé Thédenat	112
— Monnaies royales avec couronne polygonale	173
DIMIER (L.), M. R. Tableau de J. Hey, peintre fla- mand	146
DUCHESNE (Mgr), M. H. Annonce de sa mort	191
DURRIEU (comte), M. H. Signale un manuscrit de la bibliothèque Trivulzienne	191
EBERSOLT (G.), A. C. N. Sépultures franques du moyen âge à Constantinople	326

ENLART (C.), M. R. Hommage d'un travail de M. Théodore, A. C. N.	305
— Bassins de cuivre du XII ^e siècle à Jérusalem . . .	308
— Observations.	214, 287, 303
ESPÉRANDIEU (colonel), M. R. Représente la Société au Congrès de l'association « Rhodania » . . .	140
ESPINAS (G.), M. R. Élu bibliothécaire	329
FAGE (R.), A. C. N. Le mot <i>septe</i> synonyme de cloître. . .	144
— Observations.	154, 203
FONT-RÉAULX (J. DE). Élu A. C. N.	123
FORMIGÉ (J.), A. C. N. Clochetons de pierre en Provence	124
— Influences grecques à Arles	131
— Reconstitution de l'arc admirable d'Arles. . .	139
— Cirque romain d'Arles.	141
— Restitution et lecture de l'inscription du podium de l'amphithéâtre d'Arles	146
— Élu M. R.	197
— Hommage d'une publication	207
— Dates de construction des monuments antiques de Provence	216
— Reçoit les félicitations de la Société à l'occasion de la médaille d'honneur à lui décernée au Salon. . .	220
— Cheminées, ventilation et verrières dans les thermes romains.	252
— Arc et porte antiques à Die	267
— Présentation d'un travail de M. l'abbé Sautel, A. C. N., sur le « nid de statues » de Vaison. . .	309
— Observations.	117, 223, 287, 307
FOURNIER (P.), M. R. Observation	323
FOURNIER (P.). Élu A. C. N.	123
FURCY-RAYNAUD (M.), A. C. N. Son décès.	123
GALLOIS (C. H.). Élu A. C. É.	173
— Reçoit la bienvenue de la Société	188
GAUDIN (P.). A. C. N. Son éloge funèbre	87
GINOT (E.), A. C. N. Lettre au sujet de la couronne royale polygonale dans certaines monnaies françaises	174

GIRARD (P.), M. R. Sa mort	263
GRAND (R.), A. C. N. Calvaires bretons avec autels.	154
— Élu M. R.	197
GUERLIN (H.), A. C. N. Son décès	351
HANNEZO (J.), A. C. N. Son décès	272
HALGOUËT (vicomte du). Élu A. C. N.	232
HEADLAM (Rev. A. C.), A. C. É. Reçoit la bienvenue de la Société	191
HEUZEY (L.), M. H. Son décès	123
HUARD (G.). Élu A. C. N.	232
— Origine du faux sens du mot <i>ogive</i>	260
JADART (H.), A. C. N. Son éloge funèbre	87
JOÜON DES LONGRAIS (F.). Élu A. C. N.	123
LACOMBE (P.), A. C. N. Son éloge funèbre	88
LANTIER (R.) et POINSSOT, A. C. N. Fragments d'une statue de sphinx à Carthage	156
— Intaille représentant un port.	292
LASTEYRIE (comte R. de), M. H. Son éloge funèbre .	81
LAUER (Ph.), M. R. Portrait de Louis II, duc de Bourbon, dans une miniature jadis dessinée par Viollet-le-Duc.	178
— Note sur un manuscrit de la bibliothèque Trivul- zienne donné comme ayant appartenu au duc Louis II de Bourbon.	228
LEBLOND (Dr), A. C. N. Hommage de travaux. . . .	329
LEFEBVRE DES NOËTTES (commandant), A. C. N. Études sur la traction animale dans l'antiquité. 144, 190, 195, 203, 265	
LEFÈVRE-PONTALIS (E.), M. R. Signes lapidaires et marques de tâcherons	114
— Observation	160
LESPINASSE (R. de), A. C. N. Son décès.	134
LEVÉ (A.), A. C. N. Son éloge funèbre.	89
LOISNE (comte de), M. R. Acte du roi Louis VII pour les Templiers de Sommiereux	136
— Élu 1 ^{er} vice-président	329
— Observation sur un manuscrit ayant appartenu à Gaston Phébus et étudié par M. Boinet	352

LOISNE (COMTE DE), M. R. Observation	200
LOTTE (M.), Élu A. C. N.	140
MÂLE (É.), M. R. Élu 2 ^e vice-président	329
MARQUET DE VASSELLOT (J.-J.), M. R. Coffret byzan- tin en ivoire	138
— Volet de diptyque en ivoire	141
— Calice siennois du xiv ^e siècle.	161
— Élu président	329
— Observations	159, 207, 287, 303, 335
MARTHA (J.), M. R. Élu M. H.	263
— Observations.	144, 220
MARTIN (H.), M. R. Élu membre de la Commission spéciale	235
— Élu membre de la Commission des impressions.	329
MARTROYE (F.), M. R. Commentaire d'un passage d'Ammien Marcellin relatif aux procès en calom- nie	165
— Lecture d'une lettre du baron de Baye	198
— Lecture d'une note du baron de Baye	206
— La peine du talion contre les accusateurs témé- raires	316
— Élu secrétaire adjoint	329
— Observations	130, 254, 267
MAURICE (J.), M. R. Discours prononcé en quittant la présidence	80
— Élu membre de la Commission des fonds	329
— Observations	144, 172, 177, 219, 323
MAYEUX (A.), A. C. N. Chapiteau gallo-romain à Saint-Yrieix-la-Montagne	103
— Vierge de cuivre repoussé à Soubrebost (Indre). 104, 335	
— Coupole de l'église de Coltines (Cantal)	146
— Monuments du Cantal et de la Corrèze.	160
— Lanterne des morts de Vouillon (Indre)	202
— Transformation de certaines églises du centre par suite de voûtement.	261
— Inscription du clocher de La Souterraine.	310
— Vitraux de Saint-Denis-de-Jouhet (Indre)	324

MAYEUX (A.), A. C. N. Clochers attribués à Jean de Beauce.	337
— Fouilles de Montlevic (Indre).	342
— Bas-relief à Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre). . . .	353
— Observations	160, 206, 337
MÉLY (F. DE), M. R. Pierre de Montreuil ou de Montereau	131
— Tombeau de Louis de Mâle, comte de Flandre, à Saint-Pierre de Lille	207
— L'auteur du retable de Beaune	236
— Observations	131, 165, 337
MERLIN (A.), A. C. N. Identification de la ville de Thisica	154
— Lecture d'une note de MM. Poinssot et Lantier, A. C. N.	156, 349
— Lecture d'une note de M. Vassel, A. C. N. . . .	295
— Emplacement d'une batterie de catapultes à Carthage	311
— Élu M. R.	304
— Communication d'objets découverts à Carthage par le R. P. Delattre, A. C. N.	346
— Observations	130, 219, 254
MICHON (É.), M. R. Sarcophage d'Anavarza	105
— Miroir antique de Rilly-la-Montagne	124
— Bas-reliefs funéraires grecs au Musée du Louvre. .	133
— Présentation d'un ouvrage du D ^r Carton	188
— Contrefaçon à Rome d'une sculpture du Musée du Louvre.	188
— Statuette de prêtre isiaque	235
— La Minerve de Marseille à Lyon.	245
— Hommage d'un travail.	305
— Élu membre de la Commission des impressions . .	329
— Sarcophages de La Gayole et de La Valbonne . .	329
— Observation	307
MICHON (L.-M.). Élu A. C. N.	140
MIROT (L.), M. R. Chronogramme de la cloche d'argent du Palais	112
— Miniatures d'un manuscrit de Froissart	192
— Élu secrétaire	329

MONCEAUX (P.), M. R. Élu membre de la Commission spéciale	235
— Observation	131
OMONT (H.), M. H. Élu membre de la Commission des impressions et de celle des <i>Mettensia</i> . . .	329
PALLU DE LESSERT (Cl.), M. R. Hommage d'un travail de M. Chénon, M. R.	263
— Élu membre de la Commission spéciale . . .	235
— Reçoit les condoléances de la Société . . .	305
— Élu membre de la Commission des fonds . . .	329
— Observation	172
PÉREIRE (A.), Élu A. C. N.	140
PILLOY (J.), A. C. N. Son décès	273
PIRENNE (H.), C. É. H. Reçoit la bienvenue de la Société.	203
PHILIPPE (A.), A. C. N. Miroir de bronze de Rilly-la-Montagne	113
PLAT (abbé), A. C. N. Œuvres de J. de Beauce à Vendôme	330
POINSSOT (L.), A. C. N. Vases chrétiens du Musée du Bardo à Tunis	289
— (et LANTIER), A. C. N. Vases puniques à Carthage	349
PRINET (M.), M. R. Le langage héraldique du « Tournoiement Antéchrist » d'Huon de Mézy. . . .	123
— Étude sur la décoration héraldique d'un manuscrit de Froissart signalé par M. Mirot, M. R. .	192
— Plomb du Musée de Cluny représentant le Saint-Suaire	223
— Sceau du XIII ^e siècle avec chiffres arabes . . .	264
— Le coffre du « Pas Saladin » au Musée de Cluny. .	274
— Observation	335
PROU (M.), M. R. Hommage du « Livre du Centenaire » de l'École des chartes.	161
— Élu membre de la Commission des impressions .	329
— Observation	223
RHEIN (A.), A. C. N. Les voûtes de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle	105

RIPERT-MONTCLAR (marquis DE), A. C. N. Son éloge funèbre.	86
ROUGÉ (vicomte DE), M. H. Son décès	289
ROY (M.), M. R. Reçoit les félicitations de la Société.	111
— Hommage d'un travail.	112
— Rapport sur la situation financière de la Société.	134
— Rapport relatif au relèvement des cotisations	197
— Reçoit les condoléances de la Société	315
— Élu trésorier.	329
ROY-CHEVRIER (J.). Élu A. C. N.	101
SALIN (É.). Élu A. C. N.	123
SAUTEL (abbé), A. C. N. Hommage d'un travail	309
SÉJOURNÉ (R. P.), ancien A. C. N. Sa mort	305
SERBAT (L.), M. R. Hommage de travaux de M. J. Bilson, C. É. H.	101
— Dépose les deux derniers fascicules du <i>Bulletin</i> de 1921.	198
— Dépose les deux premiers fascicules du <i>Bulletin</i> de 1922	273, 305
— Élu membre de la Commission des impressions.	329
STEIN (H.), M. R. Présentation d'un travail de M. le Dr Leblond, A. C. N.	329
THÉODORE (É.), A. C. N. Hommage d'un travail	305
TOUTAIN (J.), M. R. Élu membre de la Commission des fonds	329
— Observations.	134, 206
TYLER (Royal). Élu A. C. É.	232
— Reçoit la bienvenue de la Société	234
VALLERY-RADOT (J.), A. C. N. Influences irlandaises dans la sculpture normande	158
VALLETTE (R.), A. C. N. Lettre relative à des découvertes à Fontenay-le-Comte	273
VALOIS (J. DE), A. C. N. Son éloge funèbre	89
VASSEL (E.), A. C. N. Interprétation d'une marque céramique punique	295
VITRY (P.), M. R. Hommage d'un travail	196
— Observations.	177, 303

ZEILLER (J.), A. C. N. Églises géminées en Dalmatie.	117
— Inscription inédite de Djemila	259
— Inscription latine de Tiddis	344

II.

Index géographique.

ADALIA, 106.	CACHANT, 132.
ADANA, 106.	CAMBRAI, 177; <i>Cathédrale</i> ,
AIGUES-MORTES, 116.	208.
AIGUES-VIVES (Loir-et-Cher),	CAMBRIDGE, <i>Fitz William</i>
161.	<i>Museum</i> , 164.
AIX-LA-CHAPELLE, 105.	CANTORBÉRY, 102.
AMIENS, 116, 199, 220.	CARPENTRAS, 116.
AMSTERDAM, 209.	CARTHAGE, 156, 292, 311,
ANAVARZA (Cilicie), 106.	346, 349.
ANGERS, 306.	CASTELNAU-DE-GUERS (Hé-
APT, 114.	rault), 333.
AQUILÉE, 118.	CATANE, 147.
ARLES, 114, 131, 146, 216,	CELLE-BRUÈRE (La), 160.
252.	CHALONS-SUR-MARNE, <i>Notre-</i>
ATHÈNES, 106.	<i>Dame-en-Vaur</i> , 105.
AUBUSSON, 103.	CHAMBÉRY, 224.
AVIGNON, 114, 116, 217.	CHARTRES, <i>Cathédrale</i> , 116.
	CHYPRE, 106.
BAYEUX, 159, 209.	CIMIEZ, 218.
BEAULIEU (Corrèze), 114.	CIRON (Indre), 202.
BEAUNE, 236.	CIRTA, 344.
BEAUPRÉ (Oise), 138	CLAIRVAUX, 101.
BERLIN, <i>Musée</i> , 294.	COLTINES (Cantal), 146.
BESANÇON, 223, 294.	COMPIÈGNE, <i>Saint-Antoine</i> ,
BOMMIERS (Indre), 262.	160.
BORDEAUX, 264, 233.	CONCÈZE (Corrèze), 160.
BOSRAH (Syrie), 160.	CONSTANTINOPLE, 259, 326.
BOURGES, 116, 174.	CORBIE, 241.
BRIGNOLES, 329.	COUCY, 116.
BRIVE, 114.	COUR-DIEU (La), 101.
BULLA REGIA, 291.	COURTRAI, 208.

- CRACOVIE, 198.
CROCQ (Creuse), 104.
- DALMATIE, 117.
DIE, 217, 267.
DIJON, 214, 306.
DIEMILA, *Cuicul*, 259.
DOCLEA (Dalmatie), 118.
DOUAI, 80.
DOUGGA, 312.
DURHAM, 159.
- ÉCOUIS, 116.
ÉPHÈSE, 107, 203.
ESTRÉES (Indre), 202.
ÉVAUX (Creuse), 104.
- FELLETIN, 103.
FLORENCE, *Bargello*, 141.
FONTENAY (Côte-d'Or), 101.
FONTENAY-LE-COMTE, 273.
FRÉJUS, 217.
- GAILLAC, 105.
GALEYRAC (Cantal), 262.
GARGILESSÉ (Indre), 308.
GASSICOURT, 105.
GAYOLE (La) (Var), 329.
GÉORGIE, 206.
GUIMILIAU (Finistère), 117.
- HENCHIR-THÉGGA, 154.
HERMONTIS, *Erment* (Égypte), 236.
- IASOS, 106.
INEUIL (Cher), 159.
- JÉRUSALEM, 240, 308.
- LANGRES, *Cathédrale*, 114.
LAON, *Cathédrale*, 116.
- LIGNIÈRES (Cher), 159.
LIREY (Aube), 224.
LONDRES, *British Museum*, 163, 195, 293.
LYON, 145; *Saint-Martin d'Ainay*, 159.
- MADAURE, 346.
MANS (Le), 306; *Cathédrale*, 175.
MARSEILLE, 246.
MARTYRE (La) (Finistère), 117.
MÉOBECQ (Indre), 202.
MÉSIE, 106.
MILAN, 228; *Bibl. Trivulzienne*, 191.
MOISSAC, 114, 333.
MOISSAC (Cantal), 160.
MONS-LE-FERRAND (Cantal), 160.
MONTEREAU - FAUT - YONNE, 133.
MONTIVILLIERS, 102.
MONTLEVIC (Indre), 342.
MONTPELLIER, 340.
MONTREUIL-SOUS-BOIS, 132.
MONTREUIL (Le Petit-) (Seine-et-Oise), 133.
MYLASA, 106.
- NARBONNE, 217, 333.
NEUVY-SAINT-SÉPULCRE (Indre), 353.
NEVERS, *Saint-Étienne*, 114.
NÎMES, 147, 216, 250; *Musée*, 332.
NOTRE-DAME-DU-ROC (Cantal), 262.
- ORANGE, 140, 216.

- ORCIVAL (Puy-de-Dôme), 114.
 ORTHEZ, 339.
 OSTIE, 294.
 PARENZO (Istrie), 122.
 PARIS, *Cathédrale*, 116;
 Sainte-Généviève, 337;
 Saint-Germain-des-Prés,
 114, 233; *Louvre*, 116;
 Palais, 112; *Musées : de*
 Cluny, 223; *du Louvre*,
 133, 141, 177.
 PENCRAU (Finistère), 117.
 PÉRIGUEUX, 306.
 PERNES, 114.
 PETROGRAD, 294.
 PIERREFONDS, 116.
 POITIERS, 175.
 POLA, 118.
 POMPÉI, 254.
 PONT-DU-GARD, 216.
 PONTIGNY, 101.
 RATISBONNE, 268.
 REIMS, *Cathédrale*, 116;
 Saint-Jacques, 117;
 Saint-Remi, 105, 117,
 225.
 REZAY (Cher), 160.
 RILLY-LA-MONTAGNE (Marne),
 113.
 RIMINI, 256.
 RIOM-ÈS-MONTAGNES (Can-
 tal), 262.
 ROME, 332; *Musée des Ther-*
 mes, 189.
 ROUEN, 180; *Cathédrale*,
 116.
 ROYÈRES (Creuse), 103.
 SAINT-BERTRAND-DE-COMMIN-
 GES, 219.
 SAINT-CHAMAS, 217.
 SAINT-DENIS, 132, 208.
 SAINT-DENIS-DE-JOUHET (In-
 dre), 324.
 SAINTE-MARIE-DE-PIERREDON,
 125.
 SAINT-HILAIRE-EN-LIGNIÈRES
 (Cher), 159.
 SAINT-JEAN-DE-MORSENT (Eu-
 re), 219.
 SAINT-LEU-D'ESSERENT (Oise),
 137.
 SAINT-MADOES (Écosse), 159.
 SAINT-MICHEL-DE-FRIGOLLET,
 125.
 SAINT-NICOLAS-SUR-GAILLON
 (Eure), 254.
 SAINT-PANTALÉON (Oise), 137.
 SAINT-PAUL-TROIS-CHÂTEAUX,
 114.
 SAINT-RÉMY-EN-PROVENCE,
 216.
 SAINT-RESTITUT, 114.
 SAINT-SAVIN (Vienne), 175.
 SAINT-SEVER (Landes), 114.
 SAINT-YRIEIX-LA-MONTAGNE
 (Creuse), 103.
 SALONE, 117.
 SALONIQUE, 106.
 SAN-MICHELE-IN-MONTE (Illy-
 rie), 118.
 SBEITLA, *Sufetula*, 289.
 SENLIS, *Cathédrale*, 117.
 SENS, 306.
 SIENNE, 162.
 SOISSONS, 333.
 SOLONTE, 157.
 SOMMEREUX (Oise), 136.
 SOUBREBOST (Indre), 104,
 335.

SOUTERRAINE (La), 310.	TULLE, 145.
SOUVIGNY, 183, 231.	TUNIS, <i>Musée du Bardo</i> ,
SPARTE, 258.	289, 293.
STRASBOURG, <i>Saint-Thomas</i> ,	TURIN, 224.
116.	
SUSE, 216.	URIEL (Allier), 296.
	USSEL, 104.
TEZAGA, <i>Thizica</i> , 154.	
THRACE, 134.	VAISON, 114, 217.
THURBURBO MAJUS, 157.	VALBONNE (La) (Gard), 332.
TIDDIS (Algérie), 344.	VALLIÈRES, 103.
TIL-CHÂTEL (Côte-d'Or), 215.	VENDÔME, 336.
TOULOUSE, 352.	VÉZELAY, 114.
TOURMOUS' AYA (Palestine),	VIENNE, 217.
107.	VIGNONNET (Cantal), 262.
TOURNAI (Belgique), 113.	VILLENEUVE - LÈS - AVIGNON,
TOURS, 306.	116.
TRIESTE, 118.	VINCENNES, 116.
TROYES, 341.	VOUILLON (Indre), 202.

III.

Index des illustrations.

1. Le combat des vertus et des vices, portail nord de la cathédrale de Tournai	115
2. Inscriptions du podium de l'amphithéâtre d'Arles	152
3. Deniers de Louis VII et de l'évêque Gautier de Laon	174
4. Louis II de Bourbon recevant l'hommage d'un manuscrit	179
5. Lanterne des morts de Vouillon (Indre)	201
6. Miniature d'un manuscrit de la Trivulzienne de Milan	229
7. Minerve de bronze trouvée à Marseille à la fin du xvn ^e siècle	247
8. Miniature d'un manuscrit de Virgile à la Lau- rentienne.	269

9. Vases chrétiens du Musée du Bardo	289
10. Développement du décor d'un vase chrétien du Musée du Bardo.	290
11. Développement du décor d'un vase chrétien du Musée du Bardo	291
12. Intaille représentant un port de mer	293
13. Vitrail à Saint-Denis-de-Jouhet (Indre)	325
14. Sarcophage de La Valbonne	331
15. Petite amphore trouvée à Carthage	350

IV.

Renseignements généraux.

Bureau de la Société pour 1922	5
Membres honoraires	7
Correspondants étrangers honoraires	9
Membres résidants	10
Associés correspondants nationaux classés par dé- partements	15
Associés correspondants nationaux résidant à l'é- tranger.	38
Associés correspondants étrangers.	39
Associés correspondants nationaux et étrangers clas- sés par ordre alphabétique	43
Sociétés savantes avec lesquelles la Société est en correspondance	52
Bibliothèques recevant les publications de la Société.	61
Notice nécrologique sur M. l'abbé H. Thédénat, membre honoraire	63
Discours de M. J. Maurice, président sortant	80
Attribution à la Société d'une somme de 400 francs par le ministère	112
Portrait de M. Héron de Villefosse placé dans la salle des séances.	123
Rapport sur la situation financière de la Société . .	134
Invitation au 150 ^e anniversaire de l'Académie de Belgique	134

Contribution à l'éclairage.	158
Rapport relatif au relèvement des cotisations . .	197
Compte-rendu des fêtes du 150 ^e anniversaire de l'Académie de Belgique.	220
Vote sur le projet de relèvement des cotisations. .	232
Élection d'une Commission spéciale pour examiner la situation scientifique et financière de la So- ciété	234
Adhésion morale donnée au projet d'organisation dans la bibliothèque Ambrosienne d'une salle en l'honneur de Sa Sainteté le pape Pie XI . . .	235
Invitation au Congrès archéologique du Caire en 1925	272
Invitation au Congrès international des sciences his- toriques à Bruxelles en 1923	274
Protestation contre le moulage du « squelette » de Ligier Richier	304
Désignation de représentants à la Fédération des Sociétés françaises des sciences historiques et juridiques	304
Fixation de l'élection d'un membre résidant. . .	309
Renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1923	329
Invitation au centenaire de J.-B. de Rossi à Rome .	335
Erratum	354
Index par noms d'auteurs.	355
Index géographique	364
Index des illustrations.	367
Renseignements généraux	368

BINDING SECT. NOV 18 1966

DC Société nationale des antiquaires
2 de France
S73 Bulletin
1922

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
